

LES ŒUVRES
DE SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE.

TOME CINQUIEME.

Nihil non longa demolitur vetuſtas, & movet ociùs : at iis quos conſecravit Sapientia, noceri non poteſt. Nulla delebit ætas, nulla diminuet : ſequens ac deinde ſemper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Le Temps détruit tout, & ſes ravages ſont rapides : mais il n'a aucun pouvoir ſur ceux que la Sageſſe a rendus ſacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le ſouvenir ; & le ſiecle qui la ſuivra, & les ſiecles qui s'accumuleront les uns ſur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE, *Traité de la briéveté de la vie, chap. XV.*

Seneca, Lucius Annaeus

LES ŒUVRES
DE SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE,

TRADUITES EN FRANÇOIS

PAR FEU M. LA GRANGE;

AVEC DES NOTES

de critique, d'histoire & de littérature.

TOME CINQUIEME.

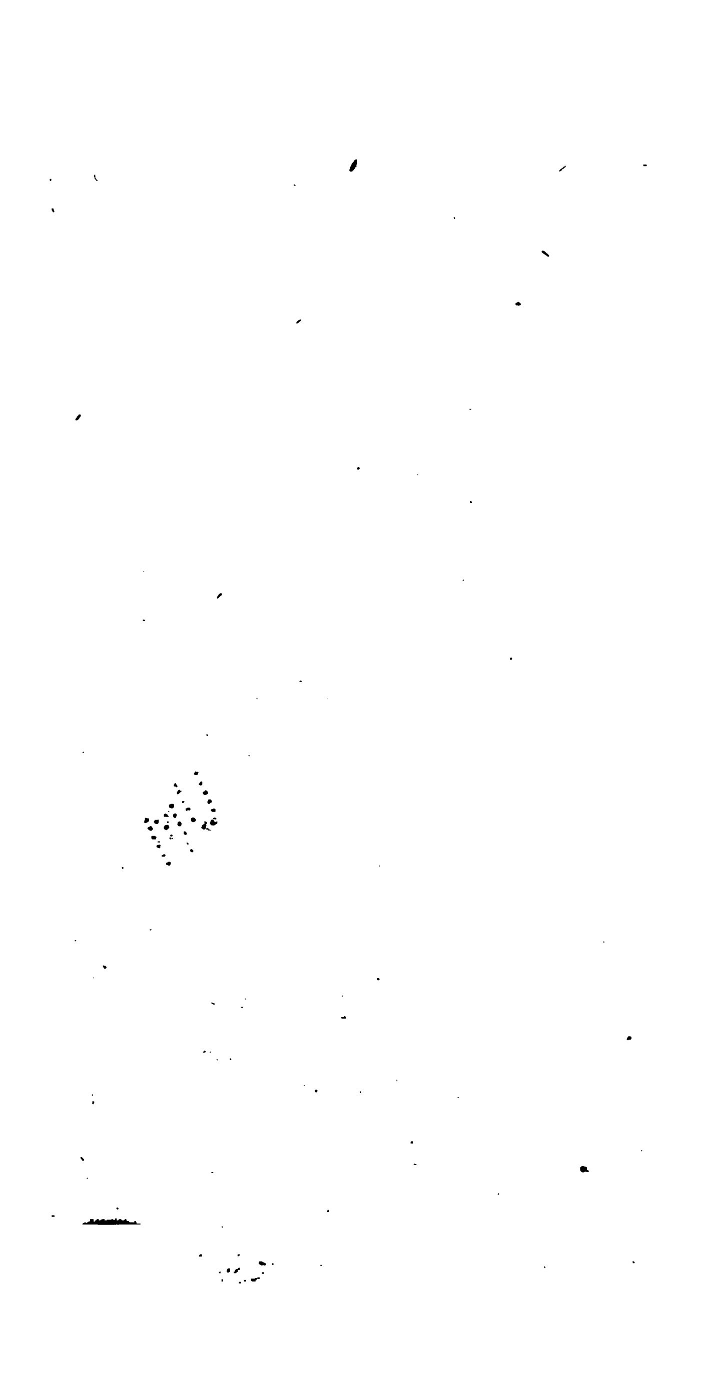


A PARIS,

Chez les Freres DE BURE, Libraires, quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME (1).

CHAPITRE PREMIER.

En examinant avec ſoin mon ame, ô Sérénus, j'y trouve des vices frappants & ſenſibles, d'autres moins apparents & plus cachés; quelques-uns ne ſont pas continuels, mais reviennent par intervalles: je regarde même ceux-ci com-

(1) Ce Traité eſt dédié à Annæus Sérénus, Capitaine des Gardes de Néron. Séneque, dont il étoit l'ami intime (*Voyez* Tacite, *Annal.* lib. 13, cap. 13), ſe reproche dans une de ſes lettres, d'avoir pleuré immodérément ſa mort. *Voyez* ci-deſſus, tom. 1, pag. 286. Pline nous apprend que Sérénus périt avec tous ſes convives, pour avoir mangé des champignons. Hiſt. Nat. *lib.* 22, *cap.* 23, *init.*

me les plus incommodes ; ils ressemblent à ces ennemis errants qui épient le moment d'assaillir, avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes, comme en temps de guerre, ni jouir de la tranquillité, comme pendant la paix.

Mon état habituel, car je ne dois rien déguiser à mon Médecin, c'est de n'être pas délivré, de bonne foi, des objets de mes craintes & de mon aversion, sans en être pourtant entiérement l'esclave : mon état n'est pas mortel, mais il est douloureux & désagréable ; je ne suis pas malade, mais je ne me porte pas bien. Ne me dites pas que toutes les vertus, dans leur naissance, sont foibles & délicates ; que le temps les fortifie. Je n'ignore pas que les avantages même purement apparents, tels que le crédit, la réputation de l'éloquence, & tout ce qui dépend des suffrages d'autrui, acquierent des forces avec le temps ; que de même, & la vertu qui donne la vraie vigueur, & les talents agréables qui se fardent pour plaire, ont également besoin du cours des années, & que la longueur du temps renforce la teinte de l'une & des autres : mais je crains que l'habitude qui parvient à fortifier tout, n'enracine le vice plus profondément en moi ; l'habitude inf-

pire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

Il m'eſt difficile de vous donner une idée générale de cette foibleſſe, de cette fluctuation de mon ame qui ne peut ni s'élancer avec courage vers le bien, ni ſe précipiter franchement dans le mal. Je ſuis obligé de vous détailler ma ſituation: d'après l'expoſition des ſymptômes, vous trouverez un nom à la maladie. J'ai la paſſion de l'économie, je n'en diſconviens pas; je n'aime ni un lit préparé pour l'oſtentation, ni un habit tiré d'une armoire précieuſe, où mille poids le preſſent pour lui donner du luſtre; je m'accommode du vêtement le plus ſimple & le plus ordinaire, d'un vêtement qui ſe garde & ſe porte ſans inquiétude. Je n'ai point de goût pour les feſtins que prépare & auxquels on voit aſſiſter un nombreux domeſtique; pour des repas commandés pluſieurs jours d'avance, & ſervis par une multitude de bras: je les veux ſimples & communs, ſans rareté & ſans recherches, tels que je puiſſe en trouver part-tout de pareils; je veux qu'ils ne ſoient à charge ni à ma fortune ni à ma ſanté, ni obligés de ſortir par où ils ſont entrés. Je me contente d'un valet groſſierement vêtu, d'un eſclave né dans ma

maiſon ; je m'en tiens à l'argenterie groſſiere de mon provincial de pere, quoiqu'elle ne ſoit recommandable ni par la beauté du travail, ni par le nom de l'ouvrier. Ma table n'eſt pas remarquable (2) par la variété de ſes nuances, ni célebre dans la ville, par une ſucceſſion non interrompue de poſſeſſeurs de bon goût : elle eſt commode ſans attirer les regards, ſans exciter la convoitiſe de mes convives.

Avec cet amour pour la ſimplicité, croiriez-vous que je me laiſſe éblouir par l'appareil d'un train magnifique, par un cortége nombreux de valets chamarrés d'or, & plus brillants que dans une fête publique; par une maiſon où l'on marche ſur les objets les plus précieux, où les richeſſes ſont prodiguées dans tous les coins, où les toits mêmes ſont éclatants, & que remplit ſans ceſſe une foule de flatteurs, compagnons aſſidus de ceux qui diſſipent leur bien. Vous parlerai-je de ces eaux limpides & tranſparentes qui circulent autour de la ſalle du feſtin, &

(2) Pour avoir une idée du luxe des Romains à cet égard, il faut lire le Traité des Bienfaits, liv. 7, chap. 9, au texte & dans les notes, t. 3, pag. 396 et ſuiv.

de ces repas ſomptueux, dignes du théâtre où ils paroiſſent ? Au ſortir du ſéjour (3) de la frugalité, quand je me vois environné de cet éclat impoſant, quand j'entends frémir autour de moi tous ces miniſtres du luxe, mes yeux ſe troublent peu-à-peu ; je ſens qu'il eſt plus facile de réſiſter à l'idée qu'à la vue de l'opulence : je retourne chez moi, ſinon plus méchant, du moins plus triſte ; je ne marche plus la tête ſi haute dans mon chétif domicile ; un remords ſecret s'empare de mon ame, & je doute ſi le bonheur n'eſt pas dans le lieu d'où je viens. Je ne ſuis pas changé, mais je ſuis ébranlé.

Je veux ſuivre à la lettre les préceptes rigoureux de mes maîtres, & prendre part au gouvernement de l'Etat ; je deſire les honneurs & les faiſceaux, non ſéduit par l'éclat de la pourpre, mais pour être plus à portée de ſervir mes amis, mes proches, mes concitoyens, tous les mortels : je ſuis la doctrine de Zénon, de Céanthes, de Chryſippe, qui n'ont pourtant jamais gou-

(3) Juſte-Lipſe conclut avec raiſon de ce paſſage, que Séneque a écrit ce Traité peu de temps après avoir été rappellé de ſon exil, et lorſqu'il fut rentré en faveur.

verné les Etats, mais qui en ont chargé leurs disciples.

Survient-il quelque choc auquel mon ame n'est pas accoutumée ? quelques-unes de ces avanies trop communes dans le cours de la vie ? quelque circonstance épineuse & difficile ? quelqu'affaire qui demande plus de tems qu'elle ne vaut ? je retourne dans la retraite, avec l'empressement d'un cheval fatigué qui regagne son écurie ; je renferme ma conduite dans l'enceinte de mes murs. Que personne ne prétende me dérober un jour : il ne pourroit me donner aucun dédommagement équivalent à la perte. Que mon ame s'attache à elle-même ; qu'elle se cultive en paix ; qu'elle ne s'occupe des autres, que pour les juger ; que sa tranquillité ne soit troublée par aucun soin public ou particulier. Mais, lorsqu'une lecture plus forte a relevé mon ame, lorsque des exemples illustres ont aiguillonné mon courage ; je sens le besoin de paroître au barreau, d'assister l'un de mon éloquence, l'autre de mes recommandations, qui, bien que souvent infructueuses, n'en seront pas moins zélées ; de rabattre l'orgueil de cet autre, que la prospérité rend insolent **** (4).

(4) Il paroît qu'il manque ici quelque chose,

Dans les études, on ne doit s'occuper que des choses, ne parler que pour elles, y subordonner les expressions, qui doivent sans art suivre la pensée par-tout où elle les mene. Eh quel besoin de composer des ouvrages qui durent des siecles ? votre but est-il que la postérité ne vous oublie jamais ? vous êtes né pour mourir; & la mort la moins triste est celle qui fait le moins de bruit. Ecrivez donc d'un style simple, mais pour passer le temps, pour votre propre utilité, & non pour votre gloire : il en coûte bien moins de peine, quand on ne travaille que pour le moment présent. Mais lorsque la grandeur des pensées m'a élevé l'esprit; mes expressions deviennent plus pompeuses, la chaleur de mon ame se communique à mon langage, mes discours se conforment à la dignité de mon sujet; je m'élance dans la nue, & ce n'est plus moi qui parle.

Sans entrer dans de plus longs détails, la même foiblesse de vertu me suit dans toute ma conduite : Je crains de succomber à la longue; ou, ce qui est encore plus inquiétant, je crains de res-

---

car on n'apperçoit pas la liaison de ce qui suit avec ce qui précéde.

ter toujours ſur le bord de l'abîme, & de finir par une chûte, peut-être, plus dangereuſe que celle que je prévois. On ſe familiariſe avec les maux domeſtiques, & la prévention aveugle le jugement. Combien de gens ſeroient parvenus à la ſageſſe, s'ils ne s'étoient pas flattés d'être devenus ſages? s'ils ne ſe fuſſent pas diſſimulé quelques-uns de leurs vices, & s'ils n'euſſent regardé les autres ſans les voir? Nous nous perdons autant par nos propres flatteries, que par celles des autres. Oſe-t-on ſe parler vrai? Au milieu des adulateurs qui nous louent, nous renchériſſons encore ſur eux.

Si vous avez quelque moyen de fixer cette oſcillation continuelle, je vous prie donc de me croire digne de vous devoir la tranquillité. Je ſais bien que ces mouvements ne ſont pas dangereux juſqu'ici, & n'ont rien de tumultueux: & pour vous exprimer mon état par une comparaiſon, ce n'eſt pas la tempête, mais le mal de mer qui me tourmente. Délivrez-moi de cette gêne, quelle qu'elle ſoit, & ſecourez un malheureux prêt à périr à la vue du port.

CHAPITRE II.

Je cherche depuis long-temps, au-dedans de moi-même, mon cher Sérénus, à quoi ressemble cette situation. Je ne puis mieux la comparer qu'à l'état d'un homme, qui, revenu d'une longue & dangereuse maladie, éprouve encore quelques émotions, quelques légers mal-aises : il ne lui reste plus le moindre levain de son mal, mais son imagination lui donne encore des inquiétudes ; quoique bien portant, il continue de présenter son pouls au Médecin, & s'alarme de la moindre chaleur qu'il ressent : il n'est plus malade, mais il n'est pas encore accoutumé à la santé : il peut être comparé à la mer qui, bien que pacifiée, éprouve encore après la tempête un reste d'agitation. Aussi vous n'avez plus besoin de ces remedes violents dont vous avez déja usé, comme de vous retenir, de vous fâcher contre vous-même, de vous aiguillonner avec force ; mais des derniers remedes de la convalescence, qui sont de prendre confiance en vous-même, de croire que vous êtes dans la bonne route, sans vous laisser détourner par

les traces confuſes de la multitude qui croiſe votre chemin, ou qui s'égare autour de vous. Ce que vous demandez, eſt d'être inébranlable ; c'eſt le comble de la perfection, c'eſt un état ſemblable à celui de Dieu même.

Cette ſtabilité de l'ame, que les Grecs appellent εὐθυμία, & ſur laquelle Démocrite a compoſé un excellent traité, je l'appelle *tranquillité.* Je ne me pique pas de copier le mot grec, de le traduire littéralement, de chercher une étymologie qui y réponde ; mais de rendre l'idée dont il s'agit, par une expreſſion qui ait la force du grec, ſans en avoir la forme.

Nous cherchons donc à découvrir comment l'ame, jouiſſant d'une égalité parfaite, peut ſuivre un cours uniforme, vivre en paix avec elle-même, ſe contempler avec ſatisfaction, goûter une joie que rien n'interrompe, ſe maintenir dans un état paiſible, ſans jamais ni s'élever, ni s'abattre. Voilà ce que j'entends par la *tranquillité.* Comment y parvenir ? Nous allons en indiquer les moyens généraux ; ce ſera une eſpece de ſpécifique univerſel dont vous prendrez la doſe qui pourra vous convenir. Commençons par la deſcription de la maladie même,

afin que chacun puiſſe voir à quel point il en eſt attaqué : vous comprendrez alors que dans le mécontentement où vous êtes de vous-même, vous aviez bien moins à faire que ces malheureux qui ſe ſont attachés à une philoſophie ſpécieuſe, dont la maladie s'eſt décorée d'un titre impoſant; & qui perſiſtent dans leur diſſimulation plutôt par la honte, que par la volonté.

Rangez dans la même claſſe ceux dont l'ame ſe flétrit dans une inertie continuelle; & ceux qui, victimes de la légéreté, de l'ennui, de l'inconſtance, préferent toujours le plan qu'ils ont rejetté. Ajoutez encore ces hommes qui à force de changer de genre de vie, demeurent enfin dans celui où les ſurprend, non la raiſon qui n'aime point à innover, mais la vieilleſſe qui n'en eſt plus capable : ſemblables à ceux qui ne pouvant trouver le ſommeil, ſe tournent de tous les côtés, eſſaient toutes les attitudes, juſqu'à ce que la fatigue les conduiſe enfin au repos. Ajoutez en un mot ceux que la pareſſe, plutôt que la raiſon, préſerve de l'inconſtance; ils vivent, non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé.

Le vice ſe modifie de mille manieres; mais ſon effet général eſt de ſe plaire à

lui-même. Cela vient d'une mauvaise disposition de l'ame, de sa timidité ou du peu de succès de ses desirs ; on n'ose pas tout ce que l'on voudroit, ou on l'ose sans réussir. Ainsi l'ame se consume en espérance ; elle est toujours flottante, toujours agitée, toujours en suspens. Cet état d'oscillation dure autant que la vie : on s'impose les actions les plus pénibles & les plus malhonnêtes ; & quand on n'est pas récompensé de sa peine, on se reproche de s'être deshonoré sans profit : on est fâché, non de la perversité mais de l'inutilité de son projet ; à la honte d'avoir commencé, se joint la crainte de recommencer ; de-là cet état d'irrésolution & de perplexité ; on ne trouve plus d'issue, parcequ'on ne peut ni commander ni obéir à ses passions : ainsi la vie, arrêtée, pour ainsi dire dans son cours, ne se traîne plus que lentement & avec peine ; & l'ame, dont tous les vœux ont été frustrés, languit dans une stagnation continuelle.

Le mal s'aggrave encore, lorsque le chagrin d'une infortune qui a tant coûté fait recourir au repos & aux occupations de la retraite, qui sont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le besoin d'agir, & l'inquiétude naturelle

qui en eſt la ſuite. On trouve peu de conſolation en ſoi-même ; privé des plaiſirs momentanés, que l'occupation même procure aux gens-en place, on ne s'accommode point de ſa maiſon, de ſa ſolitude, de ſa priſon ; & l'ame abandonnée à elle-même, ne peut ſoutenir ſa propre vue. De-là cet ennui, ce dégoût de ſoi-même, cette rotation continuelle d'une ame qui ne peut ſe fixer ; enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur eſt qu'on n'oſe avouer ſon mal, la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame, & les deſirs renfermés à l'étroit & ſans iſſue, s'étouffent eux-mêmes : alors le chagrin, la langueur, les tempêtes d'une ame inconſtante, qu'agitent alternativement & les élans de l'eſpérance, & l'abattement du déſeſpoir, qui maudit ſans ceſſe un repos importun, qui gémit de n'avoir rien à faire, & voit d'un œil jaloux les ſuccès d'autrui. L'oiſiveté produite par le malheur alimente continuellement l'envie ; on deſire la chûte des autres, parcequ'on n'a pu s'élever ſoi-même.

De cette averſion pour les ſuccès d'autrui, jointe au déſeſpoir d'avancer ſoi-même, naiſſent & les murmures contre

la fortune, & les plaintes contre son siecle. Honteux, ennuyé de son propre état, on se concentre de plus en plus dans la retraite ; on y rassemble tout ce qu'on a de facultés pour se tourmenter. En effet l'homme est naturellement actif & porté au mouvement : toute occasion de s'exciter & de se distraire lui fait plaisir ; elle plait encore plus aux méchants, pour qui l'occupation est un frottement agréable. Il y a des ulceres qui desirent l'attouchement, quoiqu'il puisse leur nuire ; les galeux aiment à sentir le contact d'un corps rude : il en est de même des passions, qui sont pour ainsi dire, les ulceres de l'ame, la fatigue & l'agitation a des charmes pour elles. Il y a même des douleurs dont le corps se trouve bien ; comme de se retourner dans son lit ; de prévenir la fatigue en changeant de côté ; de se renouveller l'air par la diversité des positions. L'Achille d'Homere (1), tantôt se couche sur le dos & tantôt sur le ventre, il ne reste pas un moment dans la même attitude. C'est le propre de la maladie de ne pas soutenir long-temps la même situation. Le changement est un

(1) *Voyez* l'*Iliade* d'Homere, *liv.* 24, *vers* 10 & 11.

remede pour elle. De-là ces voyages que l'on entreprend, ces côtes que l'on parcourt: toujours ennemie du présent, l'inconstance essaie tantôt la terre, & tantôt les eaux. « Embarquons-nous pour la » Campanie: mais bientôt on se lasse » d'une vie trop voluptueuse; alors on » dit, visitons des lieux plus sauvages; » enfonçons-nous dans les forêts du » Bruttium & de la Lucanie ». Cependant au milieu de ces déserts, on voudroit rencontrer quelque objet agréable, propre à délasser ses foibles yeux du spectacle d'une nature trop agreste. « Allons à Tarente; jouissons de la beauté » de son port, de la douceur de ses hivers, de la magnificence de ses maisons dignes de ses anciens (2) habitants. Mais il est temps de retourner » à Rome: trop long-temps mes oreilles ont été privées du bruit des applaudissements & du fracas de la ville; » je me sens le besoin de voir couler le » sang humain ».

Ainsi les voyages se succedent, les spec-

(2) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse. La leçon de l'*editio princeps* est fort corrompue, & je ne suis pas satisfait de celle de l'édition *varior*.

tacles se remplacent, & comme dit Lucrece, *ainsi chacun se fuit sans cesse* (3). Mais que sert de se fuir, si l'on ne peut s'éviter? On se suit toujours, on se rapproche de plus en plus. Sachons donc que ce n'est pas aux lieux, mais à nous-mêmes, qu'il faut nous en prendre. Trop foibles pour supporter & la peine & le plaisir, nous sommes également à charge aux autres & à nous-mêmes. Aussi quelques-uns ont pris le parti de mourir, en voyant qu'à force de changer, ils ne

(3) Hoc se quisque modo semper fugit. . . .
LUCR. de re nat. lib. 3. vers. 1081.

Séneque auroit pu citer les quinze vers qui précedent celui-ci : ils sont si sensés & tellement applicables au sujet qu'il traite, que le Lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici la traduction.
„ Si les hommes, dit Lucrece, connoissoient la
„ cause & l'origine des maux qui assiegent leur
„ ame, comme ils sentent le poids accablant
„ qui s'appésantit sur eux, leur vie ne seroit pas
„ si malheureuse. On ne les verroit pas cher-
„ cher toujours, sans savoir ce qu'ils desirent,
„ & changer sans cesse de place, comme si par
„ cette oscillation continuelle, ils pouvoient
„ se délivrer du fardeau qui les opprime. Celui-
„ ci quitte son riche Palais, pour se dérober à
„ l'ennui; mais il y rentre un moment après
„ ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet
„ autre se sauve à toute bride dans ses terres;
„ on diroit qu'il court y éteindre un incendie;

faisoient que recommencer le même cercle, sans aucun espoir de trouver rien de nouveau. Quoi! *toujours la même chose?* ce mot qui annonce le désespoir des voluptueux, les a souvent dégoûtés de la vie & même du monde entier.

„ mais à peine en a-t-il touché les limites, „ qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil & cherche à s'oublier lui-même. Dans „ un moment vous allez le voir regagner la „ Ville avec la même promptitude. C'est ainsi „ que chacun se fuit sans cesse; mais on ne „ peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours „. *De la nature des choses*, liv. 3, vers 1066. & suiv.



CHAPITRE III.

CONTRE un ennui de cette nature, quel remede faut-il employer? Le meilleur feroit, fans doute comme le dit Athénodore (1), de fe tenir toujours en haleine, par le maniement des affaires, par l'adminiftration de la République, par les fonctions de la vie civile. Il y a des malades, auxquels le foleil, l'exercice, le foin continuel de leur corps prolongent la vie. Les Athletes fe trouvent

(1) Plufieurs Stoïciens plus ou moins célebres ont porté ce nom. On ne fait duquel d'entre eux Séneque rapporte ici les paroles: il y a pourtant lieu de croire qu'il s'agit d'Athénodore de Tarfe dont nous avons parlé ci-deffus, t. 4, pag. 334, note 2. Ce Philofophe prenant congé d'Augufte, ce Prince le pria de lui donner en partant quelqu'avis utile pour fa conduite: „ Céfar, lui dit Athénodore, lorfque vous „ éprouverez le plus léger mouvement de co„ lere, récitez les vingt-quatre lettres de l'al„ phabet, avant de parler ou d'agir. " Augufte fut fi content de ce confeil, qu'il en retint l'Auteur auprès de lui, en lui difant *qu'il avoit encore befoin de fes leçons*. Voyez ce qui a été dit de ce Philofophe dans le Traité de la *Colere*, liv. 3, chap. 40, note 2, tom. 4. pag. 334 & fuiv.

bien d'employer la plus grande partie de leur temps à fortifier leurs bras, & à entretenir leurs forces, dont ils ſont uniquement occupés. Il en eſt de même du Sage : deſtiné à ſoutenir le choc des affaires civiles, auroit-il rien de mieux à faire, que de ſe tenir toujours en action ? Son but étant de ſe rendre utile à ſes concitoyens & à tous les mortels, il s'exerceroit, & profiteroit en même temps, lorſqu'au ſein des occupations il travailleroit de tout ſon pouvoir & pour le public & pour les particuliers. Mais au milieu des brigues & des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoiſonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de riſques à courir, elle rencontre plus d'obſtacles, que de moyens de réuſſir : il faut donc renoncer au barreau & aux affaires publiques.

Mais une grande ame trouve à ſe développer dans l'enceinte même de ſa maiſon. Si le courage des lions & des autres animaux s'éteint à la longue dans la loge qui les renferme, il n'en eſt pas ainſi de l'homme ; la retraite augmente ſon énergie. Qu'il ſe cache, mais avec l'intention de ſervir dans ſa ſolitude & le public & les particuliers, de ſes talents, de ſa voix, de ſes conſeils. Ce n'eſt pas ſeulement en

produisant (2) les Candidats, en défendant les accusés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on est utile à sa patrie. L'homme qui instruit la jeunesse, qui, dans la disette où nous vivons de préceptes salutaires, forme les ames à la vertu, qui en saisissant & en arrêtant dans leur course les avares & les débauchés, retarde au moins leur chûte pour quelque temps, un tel homme, même dans une condition privée, travaille pour le public.

Le Magistrat qui juge entre les citoyens & les étrangers, ou le Préteur de la ville, qui prononce aux plaideurs les sentences que lui dicte son Assesseur, fait-il plus pour la patrie, que celui qui enseigne ce que c'est que la justice, la piété, la

---

(2) On voit par ce passage & par ce que dit Pline le jeune, dans le chapitre 71 du Panégyrique de Trajan, que, sous le regne des Empereurs, on ne suivoit pas dans l'élection des Magistrats les mêmes usages que du temps de la République. Ceux qui voudront s'instruire des changements que les coutumes des Romains ont subis à cet égard dans ces deux époques mémorables de leur histoire, peuvent lire parmi les lettres de Pline, la vingtieme du troisieme livre, ils y trouveront des détails curieux sur une matiere qu'il avoit lui-même fort approfondie. *Voyez* aussi Séneque, tom. 1, lettre 8, page 30.

patience, le courage, le mépris de la mort, la connoissance des Dieux, & qui montre que la bonne conscience peut s'acquérir sans peine? Ainsi, lorsque vous consacrerez à l'étude le temps que vous aurez dérobé aux affaires, je ne vous regarderai pas comme un déserteur, ni comme un citoyen désœuvré. Ce n'est pas seulement en combattant dans les armées, en défendant l'aile droite ou la gauche, qu'on sert sa patrie à la guerre; c'est aussi en gardant les postes, en remplissant des fonctions moins périlleuses, mais pourtant utiles, en faisant sentinelle, en présidant aux arsenaux, en exerçant des emplois, qui, sans exposer la vie, sont néanmoins réputés des services militaires.

En vous livrant à l'étude, vous éviterez tous les dégoûts de la vie; vous ne chercherez pas les ténebres, par l'ennui de la lumiere, vous ne serez pas à charge à vous-même, & inutile aux autres; vous acquerrez un grand nombre d'amis; les gens de bien se rendront en foule dans votre demeure. La vertu a beau être obscure, elle n'est jamais cachée: elle laisse toujours échapper quelque signe qui la décele; quiconque en est digne, sait la trouver à la piste. Si au contraire nous

brisons tous les liens qui nous unissent à la société ; si nous renonçons au genre humain, pour vivre occupés de nous seuls, cette vie solitaire, dénuée de toute espece d'étude, sera suivie d'un manque total d'occupation. C'est alors que nous nous mettrons à élever & à détruire des édifices, à reculer la mer dans son lit, à conduire des eaux dans des lieux impraticables, & à prodiguer un temps que la nature nous a donné pour l'employer.

Le temps est un bien dont on est économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait, il ne reste à d'autres rien qui puisse justifier leur dépense. Aussi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard, qui n'a d'autres preuves d'avoir long-temps vécu, que son âge. Pour moi je pense, mon cher Sérénus, qu'Athénodore a trop cédé aux circonstances, & s'est enfui trop promptement : non que je croye qu'il ne faille quelquefois céder, mais insensiblement, en lâchant pied peu-à-peu, & sans exposer les étendards ni la dignité militaire. On est plus respecté & mieux traité de l'ennemi, quand on ne se rend à lui, que les armes à la main.

C'est ainsi que doit se conduire le

Sage, ou celui qui aſpire à le devenir. Si la fortune l'emporte, & lui ôte la faculté d'agir, il ne fuira pas précipitamment & ſans armes, dans la retraite, comme s'il exiſtoit un lieu où la fortune ne puiſſe le pourſuivre; mais il ſe livrera aux affaires avec plus de réſerve, & ſon diſcernement lui découvrira d'autres moyens de ſervir la patrie. Ne peut-il être guerrier ? qu'il aſpire à être Magiſtrat. Eſt-il réduit à mener une vie privée ? qu'il ſoit Avocat. Lui impoſe-t-on ſilence ? qu'il aſſiſte les concitoyens par des ſollicitations muettes. L'entrée même du Barreau eſt-elle dangereuſe pour lui ? qu'il ſoit en particulier, en public, à table, bon hôte, ami fidele, convive tempérant. Si les fonctions de citoyen lui ſont interdites, qu'il rempliſſe celles d'homme.

Si la hauteur de notre philoſophie, au lieu de nous renfermer dans les murs d'une ſeule ville, nous a ouvert le commerce du monde entier, & nous a donné l'univers pour patrie ; c'eſt afin que notre vertu eût un champ plus vaſte. Le Tribunal eſt-il fermé pour vous ? vous bannit-on de la tribune aux harangues, & des aſſemblées ? regardez derriere vous l'immenſité des régions qui vous ſont ouvertes ; la foule des peuples qui

ſont prêts à vous recevoir. Quelque grande que ſoit la partie de la terre qu'on vous interdit, on vous en laiſſe une bien plus grande encore. Mais prenez garde que la faute ne vienne de vous. Vous ne voulez peut-être ſervir votre patrie qu'en qualité de *Conſul*, de (3)

(3) Les *Prytanes* étoient des Magiſtrats d'Athènes qui furent chargés de l'adminiſtration des affaires, après l'expulſion des trente Tyrans. Le Tribunal des *Prytanes* étoit compoſé de 400 Officiers, & dans la ſuite le nombre en fut porté juſqu'à 600; ils avoient l'adminiſtration de la juſtice, la diſtribution des vivres, la police générale de l'Etat, & particuliere de la ville; ils étoient en droit de conclure & de faire publier la paix, de déclarer la guerre, de nommer les tuteurs & les curateurs pour les mineurs, ou pour tous ceux que leur foibleſſe a renfermés ſous ce titre dans les Loix; enfin la diſcuſſion de toutes les affaires qui, après avoir été inſtruites dans les Tribunaux ſubalternes, reſſortiſſoient à ce Conſeil, appartenoit à ces Magiſtrats. *Decima pars Conſilii quingentum virum, de ſingulis Tribubus L. viri, qui omnia Senatûs juſſa moderabantur,* πρυτάνεις *appellati. Atque hæ tribus decem ſorte ductæ ſibi ordine ſuccedentes, Rempublicam adminiſtrabant.* Harpocration, Lexicon, *voce* πρυτάνεις. On peut voir encore d'autres détails curieux ſur les fonctions des *Prytanes* dans l'Onomaſtique de Julius Pollux, *lib.* 8, *cap.* 9, *ſegm.* 94, 95, 96, *edit.* Amſtelod. 1706.

Prytane, (4) de *Ceryce*, ou de (5) *Suffete*. Vous ne voulez combattre pour elle, qu'avec le titre de Général ou de Tribun. Quand même la fortune auroit placé les autres aux premiers rangs en vous rejettant au dernier, vous devez, dans ce poste, la défendre par vos

(4) Les Céryces étoient des especes de Hérauts sacrés, attachés aux mysteres d'Eleusis : ils tiroient leur origine de *Ceryx*, fils de Mercure & de Pandrose. Il n'y avoit que les Eumolpides & les Céryces qui eussent le droit de fournir des Hiérophantes & des Dadouques (ou chefs des Lampadophores) dans la fête de Cérès. *Voyez* l'Onomastique de Julius Pollux, *lib.* 8, *cap.* 9, *segm.* 103 ; & Aristide, dans son Oraison sur le Temple de Cérès Eleusine. Le chef de ces Hérauts sacrés s'appelloit l'*Hiérocéryce*. Sa fonction étoit d'écarter les profanes & tous ceux qui étoient exclus par les Loix, d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux ; de réciter, avant eux, les formules de l'initiation. Il représentoit Mercure ayant le caducée, &c.

(5) Les Suffetes ou Juges des Carthaginois étoient des Magistrats dont la dignité répondoit à celle de Consul chez les Romains. *Senatum itaque Suffetes (quod velut consulare Imperium apud eos erat) vocaverunt*, dit Tite-Live, *lib.* 30, *cap.* 7. Cela est confirmé par l'autorité de Pompéius Festus qui dit que *Suffete*, dans la langue des Carthaginois signifie *Consul*. *Suffes*

difcours, par vos exhortations, par votre exemple & votre courage. Celui même dont les bras viennent d'être coupés dans le combat, trouve encore le moyen de fervir fon parti, en fe tenant ferme, & animant les autres par fes cris. Vous en ferez autant, fi la fortune vous écarte des premieres places de l'Etat; tenez-vous ferme, & fecourez-le par vos cris : fi l'on vous preffe le gofier, reftez encore debout, & fecourez-le par votre filence.

Les peines d'un bon citoyen ne font jamais perdues : fes difcours, fa préfence, fon air, fes geftes, fa fermeté muette, fa démarche même, font utiles. Il y a des remedes dont l'odeur feule eft efficace, indépendamment de la faveur & du contact : de même la vertu, quoiqu'éloignée, quoique cachée, répand au loin un atmofphere d'utilité ; foit qu'elle ait la liberté de s'étendre & d'ufer de fes droits ; foit qu'on ne lui laiffe qu'un accès peu fûr, & qu'on la force de plier fes voiles ; oifive, muette, limitée, ou maîtreffe de fe produire au grand jour, en quelque état qu'elle foit,

---

Conful *linguâ pœnorum*. de verbor. fignificat. *lib.* 17., voce *Sufes*.

elle ne manque jamais d'être utile. Eh ! quoi, regardez-vous comme inutile l'exemple d'un homme qui ſait ſe repoſer ?

Le parti le plus ſage eſt donc de mêler le repos à l'action, toutes les fois que des empêchements fortuits, ou l'état même de la République mettent obſtacle à la vie active. Toutes les approches ne ſont jamais ſi bien fermées, qu'une action honnête ne puiſſe ſe faire un paſſage. Pouvez-vous imaginer un ſort plus déplorable, que celui d'Athènes, déchirée par trente tyrans ? ils avoient immolé treize cents citoyens, les plus vertueux de la ville, & leur cruauté, bien loin d'être aſſouvie, n'en étoit que plus affamée. Cette ville, qui poſſédoit l'Aréopage, le plus ſaint des Tribunaux, un Sénat auguſte, un peuple ſemblable à ſon Sénat, étoit la proie d'une foule de bourreaux, la ſalle du Barreau étoit trop étroite pour les tyrans. Quel repos pouvoit eſpérer une République qui comptoit autant de tyrans que de ſatellites ? l'eſpoir même de recouvrer la liberté n'oſoit plus s'offrir aux ames, & contre tant de maux il n'y avoit plus d'apparence de remede : où trouver dans

une ſeule ville aſſez d'Harmodius (6) ? Néanmoins Socrate vivoit au milieu d'eux; il conſoloit les Sénateurs éplorés; il ranimoit ceux qui déſeſpéroient de la République; il reprochoit aux riches, qui trembloient pour leurs tréſors, le repentir trop tardif de leur dangereuſe avarice; il montroit un grand exemple à ceux qui vouloient l'imiter, en marchant libre au milieu des trente tyrans. Cependant cette même Athènes le fit mourir en priſon : il avoit inſulté impunément une foule de tyrans, & une ville libre ne put ſupporter ſa liberté.

Vous voyez donc que, même dans un Etat opprimé, le Sage trouve l'occaſion de ſe montrer, & que dans la République la plus heureuſe & la plus floriſſante, regnent l'avarice, l'envie, & mille autres vices enfantés au ſein de la paix. Ainſi, ſelon les circonſtances de l'état ou de la fortune, le Sage ſaura s'étendre ou ſe reſſerrer; jamais il ne reſtera immobile, jamais la crainte ne lui liera les mains. Quand les périls le mena-

[6] Harmodius & Ariſtogiton, deux jeunes Athéniens qui, pour délivrer leur patrie de la tyrannie, tuerent Hipparque. Les Athéniens leur dreſſerent des ſtatues. *Voyez* le Traité des Bienfaits, *liv.* 7, *chap.* 14.

ceront de toutes parts, quand les armes & les chaînes retentiront autour de lui, son courage ne heurtera pas de front les dangers, mais il ne se cachera point lâchement, il ne voudra ni s'exposer ni s'enterrer.

Il me semble que c'est Curius Dentatus qui disoit qu'*il aimoit mieux être mort, que de vivre étant mort.* Le plus grand des maux, c'est de sortir du nombre des vivants, avant que de mourir. Cependant si vous tombez dans des temps peu favorables pour l'administration de l'Etat, vous pourrez vous livrer davantage au repos & aux Lettres; c'est ainsi que dans une navigation périlleuse on prend terre de temps en temps: alors vous vous détacherez des affaires, sans attendre qu'elles vous quittent.



CHAPITRE VI.

IL est ſur-tout eſſentiel de choiſir les perſonnes, d'examiner ſi elles méritent que nous leur conſacrions une partie de notre vie, ſi elles ſentiront le ſacrifice que nous leur faiſons de notre temps. En effet il y a des gens qui nous rendent reſponſables des ſervices même que nous leur rendons. Athénodore diſoit qu'*il n'iroit pas même ſouper chez un homme qui ne lui en auroit pas d'obligation.* Vous concevez qu'il ſeroit encore moins allé chez ceux qui croient s'acquitter avec leurs amis par un repas, qui vous paient en bonne chere, comme ſi c'étoit pour vous faire honneur, qu'ils ſont intempérants : ôtez-leur les témoins & les ſpectateurs, ils ne trouveront plus de charmes dans une débauche cachée.

Examinez encore ſi votre caractere vous rend plus propre à l'action, ou à l'étude & à la méditation, & ſuivez la pente de votre naturel. Iſocrate prit par la main Ephorus pour le faire ſortir du Barreau, le croyant plus propre à écrire

écrire l'Hiſtoire (1). Le génie réuſſit mal, s'il eſt forcé ; on travaille en vain, quand on travaille en dépit de la nature.

CHAPITRE VII.

Il n'eſt rien de plus délicieux qu'une amitié douce & fidele. Quel bonheur de trouver un homme, dans le ſein duquel nous puiſſions dépoſer en sûreté tous nos ſecrets, ſur la diſcrétion duquel nous comptions encore plus que ſur la nôtre ! un homme, dont la converſation ſoulage nos inquiétudes, dont les avis

(1) Ephorus, diſciple d'Iſocrate, Orateur & Hiſtorien, étoit de Cumes, ville d'Eolie; il écrivit une Hiſtoire de la Grece, qui n'eſt point parvenue juſqu'à nous, & dont Strabon, Polybe & Diodore de Sicile ont parlé avec beaucoup d'éloge. Cette Hiſtoire commençoit par le retour des Héraclides au Péloponneſe, & finiſſoit à la vingtieme année du regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand ; ce qui forme un intervalle d'environ 750 ans. Seneque, dans un paſſage où il réduit preſque à rien l'autorité des Hiſtoriens, quand ils parlent des prodiges, dit qu'Ephore eſt un Auteur peu digne de foi, qui trompe ſouvent, & qui ſe laiſſe ſouvent tromper. *Ephorus verò non religioſiſſimæ fidei, ſæpè decipitur, ſæpè decipit.* Natural. Quæſt. *lib.* 7, *cap.* 16.

nous décident pour le parti le plus ſage; dont la gaieté diſſipe notre triſteſſe, dont enfin la vue ſeule nous réjouiſſe! On ſentira qu'il faut les choiſir les plus exempts de paſſions qu'il eſt poſſible: le vice eſt contagieux, il ſe communique de proche en proche, & le contact ſeul en eſt dangereux. Si dans un temps de peſte, on ſe garde bien de viſiter ceux dont les membres ſont la proie du mal, par la crainte de l'air infect qu'ils répandent: vous devez de même, dans le choix des amis, prendre les moins corrompus.

C'eſt un commencement de maladie, que de fréquenter les malades quand on ſe porte bien: non que je vous preſcrive de ne rechercher & de n'attirer à vous que le Sage; où trouver ce phénix que nous cherchons depuis tant de ſiecles? Le meilleur eſt le moins méchant. A peine auriez-vous pu faire un choix plus heureux, ſi vous euſſiez cherché un homme de bien parmi les Platons, les Xénophons, & dans l'Ecole de Socrate, ſi féconde en grands hommes; ou ſi vous euſſiez vécu dans le ſiecle de Caton, dans ce ſiecle qui produiſit & des hommes dignes d'être les contemporains de Caton, & un plus grand nombre de ſcélérats & de grands criminels qu'on n'en

vît jamais. Il falloit en effet des uns & des autres, pour que Caton fût connu: il falloit des gens de bien dont il méritât l'approbation, & des méchants contre lesquels il éprouvât son courage. Aujourd'hui, dans la disette où nous sommes de gens de bien, il faut se rendre moins difficile sur le choix. Evitez cependant, avant tout, ces hommes sombres & chagrins, pour qui tout est un sujet de plainte: fût-il bienveillant & fidele; un compagnon mélancolique, & qui pleure de tout, est, à coup sûr, l'ennemi de votre repos.

CHAPITRE VIII.

PASSONS à la richesse, la plus grande source des miseres humaines: en effet, si vous comparez tous les autres sujets d'angoisses, tels que la mort, les maladies, les craintes, les desirs; les douleurs, les travaux, avec ceux que l'argent nous fait éprouver, vous verrez qu'il l'emporte sur tout le reste. Songeons qu'il est moins douloureux de n'avoir rien à perdre; & nous concevrons que la pauvreté cause d'autant moins de chagrins, qu'elle est plus à l'abri des pertes. Vous

vous trompez, si vous croyez que les riches la supportent avec plus de courage. Les corps les plus foibles & les plus robustes sont également sensibles aux blessures. Bion a dit agréablement qu'*un cheveu arraché ne fait pas moins de mal aux chauves qu'à ceux qui ont une belle chevelure*. La perte est un tourment égal pour les pauvres & pour les riches; leur argent s'est incorporé avec eux, & l'on ne peut l'arracher, sans les faire beaucoup souffrir.

Cependant c'est un moindre mal, comme je disois, de ne point acquérir, que de perdre: aussi voyez-vous plus de satisfaction dans ceux que la fortune n'a jamais favorisés de ses regards, que dans ceux qu'elle a abandonnés. C'est ce qu'a très-bien senti Diogene, cet homme supérieur, qui se mit dans le cas de n'avoir rien à perdre. Donnez à cet état de sécurité le nom de pauvreté, de besoin, d'indigence, cherchez-lui la dénomination la plus avilissante que vous voudrez; je ne cesserai de croire à son bonheur, que quand vous m'aurez cité quelqu'autre état dans lequel il n'y ait rien à perdre. Je me trompe, ou c'est être Roi, que d'être le seul à qui les avares, les escrocs, les voleurs, les assassins ne puissent

faire aucun mal. Quiconque doute de la félicité de Diogene, peut aussi douter si les Dieux sont heureux de n'avoir ni métairies, ni jardins, ni terres immenses cultivées par des colons étrangers, ni argent qui leur rapporte un gros intérêt sur la place.

N'as-tu pas de honte, ô toi qui t'extasies devant les richesses? regarde le monde, vois ces Dieux qui roulent au-dessus de ta tête; ils sont nuds, ils donnent tout, & n'ont rien. Est-ce être pauvre, ou semblable aux Dieux immortels, que de s'être affranchi de tous les liens de la fortune? A votre avis, Démétrius fut-il plus heureux, cet affranchi de Pompée, qui ne rougit pas d'être plus (1) riche

---

(1) " Avant qu'il fût arrivé en Italie, dit „ Plutarque, il avoit déja acquis les plus belles „ maisons de plaisance qui fussent autour de „ Rome, & les plus beaux parcs pour les exer„ cices de la jeunesse. Il avoit aussi des jardins „ magnifiques, qu'on appelloit les jardins de „ Démétrius. Cependant Pompée lui-même, jus„ qu'à son troisieme triomphe, n'habitoit qu'une „ maison simple & modeste „. *Vie de Pompée*, p. 464, 465, tom. 3, *edit.* Bryan. *Londin.* 1723. Plutarque raconte là même une aventure fort plaisante arrivée à Caton d'Utique, au sujet de Démétrius, & qui prouve l'extrême considération dont jouissoit cet insolent affranchi.

que son maître ? Tous les jours on lui apportoit la liste de ses esclaves, comme à un Général celle (2) de ses soldats, lui qui auroit dû se trouver riche, avec deux substituts & un bouge (3) un peu moins étroit. Diogene n'avoit qu'un seul esclave qui s'enfuit : on lui indiqua le lieu de sa retraite ; il ne crut pas que ce fût la peine de le ramener. *Quelle honte*, dit-il (4), *que Manès puisse se passer de Diogene ; & que Diogene ne puisse se passer de Manès !* C'est comme s'il eût dit : Fortune, adresse-toi ailleurs : tu n'as rien à prétendre de Diogene. Ce n'est pas mon esclave qui s'est enfui, c'est un homme libre qui s'en est allé.

---

(2) Cette coutume qui étoit déja établie du temps d'Auguste, & qui étoit peut-être plus ancienne, subsistoit encore au temps d'Appien Alexandrin. *Voyez* son Histoire des *Guerres civiles*, lib. 5, pag. 1110. *edit.* Amstel. 1670, & pag. 697, 698, *edit.* Henr. Stephan.

(3) Les chambres des esclaves s'appelloient *cellæ*, d'où est venu notre mot françois *cellules*, parce que ces chambres étoient comme les cellules des moines, petites & étroites.

(4) *Voyez* Diogene Laerce, *in Diogen.* lib. 6, segm. 55 ; & les Histoires diverses d'Élien, *libro* 13, *cap.* 28. Stobée attribue ce mot sur Diogene au Philosophe Cratès. *Voyez* serm. 95. pag. 524, *edit.* Aurel. Allobrog. 1609.

Un nombreux domestique demande & des vêtements & de la nourriture: que d'animaux affamés dont il faut satisfaire la voracité ! que d'étoffes à acheter! que de mains avides à observer! que d'infortunés mécontents de leur sort, dont il faut employer le ministere ! Combien est plus heureux celui qui ne doit rien qu'à lui-même, à la personne à qui il est le plus aisé de refuser ! Mais si nous n'avons pas la vigueur de Diogene, au moins devons-nous resserrer notre dépense, afin de prêter moins le flanc aux coups de la fortune. Les corps les plus propres à la guerre, sont ceux qui peuvent se couvrir de leurs armes, & non pas ceux qui les débordent, & qui sont de toutes parts exposés aux blessures. La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près, ni trop loin de la pauvreté.

CHAPITRE IX.

CETTE mesure nous conviendra, si nous commençons par prendre goût à l'économie, sans laquelle il n'y a point de richesses assez grandes, & avec laquelle il n'y en a pas de trop petites.

L'économie eſt un remede toujours à notre portée ; la pauvreté même peut devenir opulence, au moyen de la frugalité. Accoutumons-nous à écarter la pompe, à n'apprécier les choſes, que d'après leur utilité, & non par leur éclat. Que les aliments ſe bornent à appaiſer la faim ; les boiſſons, à étancher la ſoif ; le plaiſir, à ſatisfaire les beſoins de la nature : apprenons à nous porter ſur nos membres, à régler nos habillements, non ſur les modes nouvelles, mais ſur les uſages de nos ancêtres. Apprenons à augmenter en nous la continence ; à réprimer le luxe, à domter la gourmandiſe, à regarder de ſang froid la pauvreté, à ſurmonter la colere, à pratiquer la frugalité, quand même nous rougirions de remédier à trop bon marché aux beſoins naturels ; apprenons enfin à retenir ſous le joug les eſpérances effrénées d'une ame qui s'élance vers l'avenir, & attendons nos richeſſes de nous-mêmes, plutôt que de la Fortune. On ne peut jamais tellement prévoir & repouſſer les coups variés du ſort, qu'on n'ait encore bien des tempêtes à eſſuyer, quand on fait un armement conſidérable. Il faut ſe reſſerrer, ſe mettre à l'étroit, pour que les traits de la Fortune ſe perdent dans l'air.

Plus d'une fois des exils & des calamités se sont changés en remedes; de grands maux ont été guéris par de moindres incommodités : ce qui arrive quand l'esprit se rend indocile aux préceptes, & n'est pas susceptible d'un traitement plus doux. Pourquoi donc la pauvreté, l'ignominie, la ruine de la fortune, ne produiroient-elles pas des effets utiles ? C'est un mal opposé à un autre mal.

Accoutumons-nous donc à pouvoir souper sans un peuple de convives, à nous faire servir par un moindre nombre d'esclaves, à ne porter des habits, que pour l'usage qui les a fait inventer, à loger plus à l'étroit. Ce n'est pas seulement dans les combats de la course & dans les jeux du cirque, mais encore dans la carriere de cette vie, qu'il faut savoir se replier sur soi-même.

La dépense même la plus honnête de toutes, celle qui a les études pour objet, ne me paroît raisonnable, qu'autant qu'elle est modérée. A quoi bon ces milliers de livres, ces bibliothéques innombrables, dont le maître pourroit à peine lire les tables dans toute sa vie ? Cette multitude est plutôt une charge, qu'un secours pour celui qui veut s'instruire : il vaut mieux se livrer à peu d'Auteurs,

que de s'égarer dans le grand nombre. Quatre cents mille volumes ont été consumés à Alexandrie! Je laisse vanter à d'autres ce monument superbe de la magnificence royale : que Tite Live l'appelle le chef-d'œuvre du goût & des soins de la puissance souveraine. Ce n'étoit pas une affaire de goût & de soins : c'étoit le luxe de l'étude, & pas même de l'étude, on n'avoit pas eu l'étude, mais l'ostentation en vue, en formant cette collection. Ainsi des ignorants moins lettrés que des esclaves, ont des livres, non pour étudier, mais pour tapisser leur salle à manger.

Il est plus honnête, dites-vous, de dépenser mon argent en livres, que de l'employer pour acheter des vases de Corinthe & des tableaux. En tout l'excès est un vice. Le moyen de pardonner à un homme qui, après s'être fait construire à grands frais des armoires de cédre & d'ivoire, après avoir rassemblé les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés, bâille au milieu de ces milliers de volumes, & n'y trouve de beau que les titres, & les couvertures! Vous trouverez chez les hommes les plus désœuvrés, la collection complete des orateurs & des historiens, & des ta-

blettes élevées jusqu'au faîte de la maison. Aujourd'hui, dans les bains mêmes & les thermes, on place une bibliothéque, comme un ornement néceffaire. Je pardonnerois ce délire, s'il venoit d'un excès d'amour pour l'étude; mais on ne recherche avec tant de soins les ouvrages & les portraits (1) des plus grands hommes, que pour en parer des murailles.

---

(1) Je ne conçois pas pourquoi Pline donne comme une invention nouvelle (*novitium inventum*), l'usage de placer dans les bibliothéques les statues des grands hommes, puisque cette coutume subsistoit déja du temps de Tibere. (*Voy.* Suétone *in Tiber*, cap. 70.) & même sous Auguste, comme Pline l'insinue lui-même assez clairement, lorsqu'il en attribue l'établissement à Asinius Pollion, ami & contemporain de ce Prince. *Voyez* Pline, *Nat. Hist.* lib. 35, cap. 2. Le passage est très-beau & mérite d'être lu.

CHAPITRE X.

Vous vous êtes trouvé jetté dans un genre de vie pénible: la Fortune publique, ou votre Fortune particuliere, vous engage dans des liens que vous ne pouvez ni dénouer ni rompre. Songez que les gens enchaînés ont dans le commencement de la peine à ſupporter le poids & la gêne de leurs fers : mais dans la ſuite, s'ils ptennent le parti de ſouffrir, plutôt que de ſe déſeſpérer, la néceſſité leur apprend à les porter avec courage ; & l'habitude, avec facilité. Vous trouverez dans tous les états, des plaiſirs, des délaſſements, des charmes même, ſi au lieu de vous repaître de l'idée de votre malheur, vous ſongez plutôt à rendre votre ſort digne d'envie.

Le plus grand de tous les ſervices que la Nature nous ait rendus, c'eſt que ſachant pour quelles peines elle nous faiſoit naître, elle a imaginé l'habitude, comme le calmant de nos chagrins, comme propre à nous familiariſer promptement avec les maux les plus graves. Si la continuité du malheur étoit auſſi ſenſible que ſon premier coup, perſonne ne pour-

roit y résister. La Fortune nous tient tous dans ses liens : la chaîne des uns est d'or & plus lâche ; celle des autres est de fer & plus serrée. Qu'importe ? nous sommes tous prisonniers ; & ceux qui enchaînent les autres, sont enchaînés eux-mêmes, à moins qu'on ne trouve la chaîne moins lourde à la main gauche (1). L'un est dans les liens de l'ambition ; l'autre, dans ceux de l'avarice : celui-ci est l'esclave de son

(1) Il y avoit à Rome trois manieres différentes de garder les prisonniers : ou on les enfermoit simplement dans un lieu sûr & bien fermé, comme de vils esclaves ; ou on leur donnoit une garde militaire ; ou enfin ils avoient pour prison la maison des Magistrats. La garde militaire, dont il est ici question, étoit généralement en usage à Rome & dans les provinces de l'Empire. Elle consistoit à enchaîner le coupable de la main droite, & la même chaîne qui étoit fort longue, servoit à enchaîner de la main gauche le soldat à la garde duquel il étoit confié.

Cette note que j'ai extraite des Commentaires de Juste-Lipse sur Tacite, explique très-bien ce passage de Séneque, & celui de la cinquieme lettre, où il dit que *la crainte & l'espérance paroissent opposées, mais que le soldat & le prisonnier ne sont pas unis plus étroitement par la même chaîne, que ces deux passions si dissemblables.*

Voyez Juste-Lipse, *excursus ad Tacit.* Annal. lib. 3, cap. 22. Il confirme ce fait curieux & fort peu connu, par plusieurs autres passages qui se prêtent un jour mutuel.

nom, celui-là eſt la victime de ſon obſcurité : quelques-uns ſont ſoumis à un joug étranger ; quelques autres, à leur propre joug : ceux-ci ſont retenus dans un lieu par l'exil ; ceux-là, par le ſacerdoce (2). Tous les états ſont autant d'eſclavages.

Il faut donc ſe faire à ſon ſort, s'en plaindre le moins poſſible, & ſaiſir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition ſi dure, où la raiſon ne trouve quelque conſolation.

---

(2) Tel que le Flamen de Jupiter à qui il n'étoit pas permis de paſſer une ſeule nuit hors de la ville. *Flamini Diali noctem unam manere extrà urbem nefas eſt.* TIT. LIV. *lib.* 5, *cap.* 52. On ſe relâcha un peu de cette ſévérité ſous le regne des Empereurs, car Tacite parle d'un décret du college des Pontifes, fait ſous Auguſte, qui permet au prêtre de Jupiter, en cas d'indiſpoſition, de découcher deux nuits au plus avec diſpenſe du Souverain Pontife, pourvu néanmoins que ce ne ſoit pas au temps où l'on offroit le ſacrifice ſolemnel pour la Nation, ni plus d'une fois par an.

Flaminem Dialem, prompſit Cæſar, recitavitque decretum Pontificum : quoties valetudo adverſa Flaminem Dialem inceſſiſſet, ut, Pontificis Maximi arbitrio, plus quàm binoctium abeſſet : dùm ne diebus publici ſacrificii, neu ſæpiùs quàm bis eundem in annum. Quæ Principe Auguſto conſtituta, &c. TACIT. *Annal. lib.* 3, *cap.* 71.

Avec de l'induſtrie, l'eſpace le plus petit a ſouvent été rendu propre à plusieurs uſages ; & quelque étroit que ſoit un terrein, l'art parvient à le rendre habitable. La raiſon ſurmonte toutes les difficultés : il n'y a pour elle rien de dur, rien d'étroit ; elle ſait étendre & amollir : un fardeau peſe moins quand on ſait le porter.

Mais ſur-tout ne ſouffrons pas que nos deſirs s'égarent trop loin ; ne les laiſſons aller que dans le voiſinage, puiſque nous ne pouvons pas abſolument leur fermer la porte. Renonçant aux objets que nous ne pouvons obtenir, du moins ſans beaucoup de peines, ne recherchons que ceux qui ſont à notre portée, & qui viennent, pour ainſi dire, ſolliciter notre eſpoir ; mais ſachons qu'ils ſont tous également frivoles, & que différents à l'extérieur, ils ne ſont tous au fond que vanité.

Ne portons point envie à ceux qui ſont au-deſſus de nous ; cette prétendue élévation, n'eſt bien ſouvent que le bord d'un précipice : d'un autre côté, ceux que leur mauvais ſort a placés dans ce lieu gliſſant, trouveront leur ſûreté à dépouiller leur grandeur de tout ſon faſte, & à ramener peu à peu leur fortune dans la plaine.

D'autres sont nécessairement liés à leur puissance, & n'en peuvent descendre que par une chûte ; qu'ils se bornent à témoigner que leur plus grande peine, est d'être incommodes aux autres, & qu'ils ne sont pas élevés, mais en l'air. Que la justice, la douceur, l'humanité, la libéralité leur préparent des ressources pour le sort qui les attend ; & que cet espoir les soutienne au bord de l'abîme. Rien n'est plus propre à préserver de ces orages intérieurs, que de prescrire soi-même des bornes à l'accroissement de sa grandeur, de ne pas laisser la Fortune maîtresse de finir, mais de savoir s'arrêter en-deçà du terme. Ainsi l'ame sentira l'aiguillon des desirs ; mais ils seront bornés, & ne s'égareront pas dans le vague de l'immensité.



CHAPITRE XI.

Ce n'eſt pas au Sage que ce diſcours s'adreſſe ; c'eſt à ceux qui ont encore des imperfections, dont la ſageſſe eſt médiocre, & la ſanté mal aſſurée. Le Sage ne marche point avec timidité, ni pas à pas. Plein de confiance en lui-même, il ne balance point à marcher au-devant de la fortune : il ne lui cédera point la place. Eh ! quelle priſe auroit-elle pour ſe faire craindre ? non-ſeulement ſes eſclaves, ſes poſſeſſions, ſes dignités, mais ſon corps même, ſes yeux, ſes mains, tout ce qui peut l'attacher à la vie, ſa perſonne en un mot, ne ſont à ſes yeux que des biens précaires. Il ne regarde la vie, que comme un dépôt qu'il eſt prêt à rendre à qui le lui redemandera : cependant il ne s'en mépriſe pas davantage, pour ſavoir qu'il n'eſt pas à lui ; au contraire il veillera à ſa conſervation avec autant de ſoin & de circonſpection, qu'un homme honnête & ſcrupuleux à celle d'un fidéi-commis (1).

(1) Un Fidéi-commis eſt un héritier ſimulé,

Quand le moment de la restitution sera venu, il ne chicanera pas avec la Fortune; il lui dira: « Je te rends graces » pour ce que tu m'as laissé posséder. Il » est vrai que tes biens m'ont coûté des » avances; mais tu l'ordonnes, j'y re» nonce avec reconnoissance & sans » murmure. Veux-tu me laisser quel» que chose? je suis encore prêt à le » garder: en disposes-tu autrement? mes » trésors, ma vaisselle, ma maison, ma » famille, sont à toi, je te les rends. „

Si c'est la Nature, notre premiere créatrice, qui vient nous sommer, nous lui dirons aussi: « Reprens une ame meil» leure que tu ne nous l'as donnée. Tu » ne me verras pas tergiverser, ni recu-

---

qui est chargé par le testateur de rendre à un autre, au bout d'un certain temps ou en certain cas, où toute l'hérédité ou une partie seulement. *Voyez les Institutes* de Justinien, *liv.* 2, *tit.* 23, 24; & le *Digeste*, l. 36. tit. 1, *ad Senatus - Consultum Trebellianum.* Il y avoit plusieurs termes consacrés par l'usage pour instituer un Fidéi-commis, & chacune de ces expressions avoit autant de force que si on les eût employées toutes ensemble. *Verba autem Fidei-commissorum hæc maximè in usu habentur*: peto, rogo, volo, mando, fidei tuæ committo. *Quæ perinde singula firma sunt, atque si omnia in unum congesta essent.* Institut. *lib.* 2, *tit.* 24.

» ler : je te reſtitue volontairement ce » que tu m'as donné ſans mon aveu ». Eſt-il donc ſi triſte de retourner aux lieux d'où l'on eſt venu? On vit toujours très-mal, quand on ne ſait pas bien mourir. La vie eſt donc la premiere choſe ſur le prix de laquelle il faut rabattre ; elle ne doit être rangée que dans la claſſe des choſes indifférentes. « Nous mé-„ priſons, dit Cicéron (2), les gla-

(2) Ce paſſage de Cicéron dont Séneque ne rapporte ici qu'une partie, eſt curieux, à pluſieurs égards; il peint ſur-tout avec vérité le caractere dominant du Peuple Romain & prouve en même temps que les jeux, les amuſements, en un mot les ſpectacles d'une Nation, peuvent donner une idée aſſez exacte de l'eſprit général qui l'anime. Cicéron dit que le Peuple Romain voyoit avec indignation les Gladiateurs qui combattoient lâchement, & qui le prioient d'une voix ſuppliante de leur permettre de vivre. " Nous aimons au contraire, ajoute-t-il, „ à conſerver la vie à des hommes vaillants & „ courageux qui s'offrent hardiment à la mort : „ & nous prenons plus de pitié de ceux qui „ n'en exigent point de nous, que de ceux qui „ nous la demandent avec ardeur „.

Si, in Gladiatoriis pugnis & in infimi generis hominum conditione atque fortunâ, timidos, & ſupplices, & ut vivere liceat obſecrantes, odiſſe ſolemus ; fortes & animoſos & ſe acriter ipſos morti offerentes ſervare cupimus ; eorumque nos magis miſeret qui noſ-

» diateurs qui tâchent d'obtenir la vie » par toutes ſortes de moyens, & nous » nous intéreſſons à ceux qui témoi» gnent du mépris pour elle «. Il en eſt de même de nous : la crainte de mourir eſt ſouvent la cauſe de notre mort. La Fortune dont nous ſommes tous les gladiateurs, dit à la vue d'un lâche : « Ani„ mal méchant & timide, plus je te „ garderai, plus tu recevras de coups & „ de bleſſures, parce que tu ne ſais pas „ préſenter la gorge „. Au contraire, celui qui ne détourne point la tête, qui n'oppoſe pas ſes mains au-devant du glaive, mais le reçoit avec courage, vit plus long-temps, & meurt plus vîte.

Craindre toujours la mort, c'eſt ne vivre jamais : au contraire, ſi nous ſavions que dès l'inſtant même de notre conception, notre arrêt eſt porté, nous

---

tram miſericordiam non requirunt, quàm qui illam efflagitant : quantò hoc magis in fortiſſimis civibus facere debemus. *Orat.* pro Milone, *cap.* 34. *edit.* Grævii.

On voit, par ce paſſage, que les Gladiateurs étoient la partie la plus vile & la plus mépriſable de la Nation. Si la conduite des Romains à leur égard n'annonce pas un peuple très-ſenſible & très-compatiſſant, on ne peut nier qu'elle ne ſoit du moins celle d'un Peuple guerrier, pour lequel la valeur eſt la premiere des vertus & la lâcheté le plus grand des crimes.

vivrions ſuivant l'ordre de la Nature, & la même force d'ame nous empêcheroit de regarder aucun des événements comme imprévus. En prévoyant, comme devant arriver, tout ce qui eſt poſſible, on amortit les coups du ſort : ils n'ont rien de nouveau pour ceux qui s'y attendent ; ils ne ſont ſenſibles qu'à l'homme qui ſe croit en ſûreté, qui n'enviſage que le bonheur. La maladie, la captivité, la chûte ou l'incendie de ma maiſon, ne ſont point des malheurs imprévus pour moi. Je ſavois que la Nature m'avoit enfermé dans une demeure orageuſe : j'ai tant de fois entendu des lamentations funebres dans mon voiſinage ; j'ai tant de fois vu paſſer devant ma porte les flambeaux & les torches qui précédoient un convoi prématuré ; ſouvent le fracas d'immenſes édifices écroulés, a retenti à mes oreilles ; ſouvent le trépas m'a enlevé des hommes que le barreau, le ſénat ou la converſation avoient liés avec moi ; ſouvent il a tranché deux mains prêtes à s'unir par les nœuds d'une foi mutuelle. Eſt-il ſurprenant que le danger vienne enfin juſqu'à moi, après avoir ſi long-temps erré à mes côtés ? Combien d'hommes néanmoins qui en s'embarquant, ne ſongent pas aux tempê-

tes ! Quand une maxime eſt vraie, je ne rougis pas de ſon auteur. Publius (3) qui avoit plus d'énergie que les plus grands auteurs tragiques & comiques, toutes les fois qu'il vouloit renoncer à ces froides boufonneries, à ſon langage fait pour le plus vil parterre (4), entre pluſieurs

---

(3) Il s'agit ici de Publius Syrus, Comédien, dont nous avons encore des ſentences ou maximes très-dignes d'être lues & méditées par tous ceux qui cherchent à ſe cultiver l'eſprit & le cœur. Voici en latin la maxime rapportée par Séneque.

Cuivis poteſt accidere, quod cuiquam poteſt.

Voyez ce que j'ai dit de cet Auteur dans une note ſur le chap. 9, de la Conſolation à Marcia, tom. 4. pag. 25.

(4) Au texte : *& verba ad ſummam caveam ſpectantia.* Le ſens que je donne à ce paſſage eſt fondé ſur un uſage curieux que je dois faire connoître pour juſtifier ma traduction. Du temps de Sylla, il n'y avoit pas encore de places marquées au théâtre. Les hommes & les femmes étoient alors aſſis pêle-mêle, ſans aucune diſtinction, (*Voyez* Plutarque *in Sylla*, pag. 474, B. t. 1, *edit. cit.*) mais Auguſte remédia à la confuſion & au déſordre extrême qui régnoient à cet égard dans les ſpectacles. Sous ſon regne, les Sénateurs, les Chevaliers & le peuple ne furent plus confondus, & les places furent fixées ſelon les rangs. Les plus voiſins du théâtre ou de l'arene (*ima*,

mots dignes, je ne dis pas du brodequin, mais du cothurne même, a dit, *ce qui peut arriver à un ſeul homme, peut arriver à tous.*

En nous pénétrant de cette maxime; en nous repréſentant que tous les maux innombrables & journaliers qui arrivent aux autres, ont le chemin libre pour par-

---

ſcilicet orcheſtra) étoient pour les Sénateurs; les ſecondes, qu'on appelloit *equeſtria*, & qui étoient proche de l'orcheſtre, étoient deſtinées aux Chevaliers qui anciennement même avoient quatorze bancs. Enfin les dernieres ou les plus éloignées du lieu de la ſcene (*popularia*) étoient occupées par le peuple. Mais, comme ce peuple étoit lui-même diſtribué en pluſieurs claſſes, la populace, c'eſt-à-dire les pauvres qui ne ſont rien dans aucun pays, parcequ'ils n'ont rien, ne pouvoient voir le ſpectacle que de fort loin & du fond même de l'amphithéâtre (*in ſummâ caveâ*). Un ancien Poëte ſe plaint de ce qu'étant pauvre & mal vêtu, il n'a pu voir les Empereurs Carin & Numérien d'aſſez près, pour en faire le portrait à ſon ami.

O utinam nobis non ruſtica veſtis ineſſet!
Vidiſſem propiùs mea Numina: ſed mihi ſordes,
Pullaque paupertas, et adunco fibula morſu
Obſuerunt. . . . .

Calpurnii, *Eclog.* 7, *verſ.* 79 *& ſeq.*

On trouve dans Suétone un paſſage curieux ſur toutes ces diſtinctions établies par Auguſte pour ſapper peu-à-peu & ſans bruit, mais d'une main sûre, les fondements de la conſtitution républicaine. « Ce Prince, dit-il, fit rendre un

venir jusqu'à nous, nous serons armés avant que d'être assaillis : il est trop tard de se munir contre le danger, quand il est en présence. Je ne pensois pas que cela dût arriver ; je ne me serois jamais attendu à cet événement. Eh, pourquoi non ? Où sont les richesses à la suite desquelles ne marchent pas l'indigence, la faim, la

---

„ décret du Sénat, qui accorda aux Sénateurs le
„ droit de remplir les premieres places dans
„ tous les spectacles. Il défendit aux Députés
„ des Nations libres & alliées de s'asseoir dans
„ l'orchestre, parce qu'il avoit remarqué que
„ plusieurs d'entre eux, étoient de race d'af-
„ franchis. Il sépara le peuple du soldat. Il
„ marqua les places des Plébéiens mariés : as-
„ signa un degré particulier aux adolescents,
„ & le degré le plus voisin à leurs gouverneurs.
„ Il défendit à toute personne de la lie du peu-
„ ple de s'asseoir au milieu de l'amphithéâtre.
„ A l'égard des combats des Gladiateurs, où
„ les deux sexes étoient autrefois confondus,
„ il ne permit qu'aux femmes seules de les voir
„ d'un lieu plus élevé que les autres „.

Spectandi confusissimum ac solutissimum morem correxit ordinavitque. . . . . Facto igitur decreto Patrum, ut quoties quid spectaculi usquam publicè ederetur, primus subselliorum ordo vacaret Senatoribus ; Romæ legatos liberarum sociarumque gentium vetuit in orchestra considere ; quum quosdam etiam libertini generis missi deprehendisset. Militem secrevit à populo. Maritis è plebe proprios ordines adsignavit : prætextatis cuneum suum, & proximum

mendicité

mendicité ? où sont les honneurs (5), les titres, les dignités qui ne soient accompagnés du déshonneur, du bannissement, de l'infamie, de la flétrissure & du dernier mépris ? où est le trône qui ne soit près de sa chûte, & qui ne laisse craindre un usurpateur & un bourreau ?

---

pædagogis : sanxitque, ne quis pullatorum MEDIA CAVEA sederet. Feminis, ne gladiatores quidem, quos promiscuè spectari solemne olim erat, nisi ex superiore loco spectare concessit (solis). *In Augusto cap.* 44. Ex edit. *Oudendorp.*

J'observerai ici en passant, que sous le regne des Empereurs Carin & Numerien, les femmes qui assistoient aux différents spectacles, étoient mêlées & confondues, comme autrefois, avec le peuple. C'est un auteur contemporain qui nous atteste ce fait.

> Venimus ad sedes, ubi pullâ sordida veste
> *INTER FEMINEAS SPECTABAT* turba cathedras.
> Nam quæcumque patent sub aperto libera cœlo,
> Aut Eques, aut nivei loca densavêre Tribuni.
>
> *CALPURN. Eclog. 7. vers. 26 & seq.*

Ceux qui desireront de plus grands éclaircissements sur cette matiere, peuvent consulter Juste Lipse *de Amphitheat. cap.* 13, 14 & 15. le Commentaire de Torrentius sur Suétone, *in August. cap.* 74. Vossius *Etymologic. ling. lat.* voce *cavea*, & Bulenger *de Circo Romano*, cap. 32 & seq. *Edit.* Lutet. 1598.

(5) Le texte porte : *Quæ dignitas, cujus non prætextam, & augurale, & lora patricia.* Séneque

Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure eſt quelquefois le ſeul intervalle entre le trône & la fange.

Sachez donc que toutes les conditions ſont ſujettes au changement, & que ce qui peut arriver à quelqu'un, peut auſſi vous arriver. Vous êtes riche : l'êtes-vous plus que Pompée (6)? Eh bien! Caius voulant joindre le titre d'hôte à celui de parent, lui ouvrit le palais, pour lui fermer ſa propre maiſon. Cet infortuné manqua de pain & d'eau : pluſieurs fleuves (7) naiſſoient & ſe perdoient dans l'étendue de ſes terres ; il fut réduit à mendier l'eau des goutieres ; dans le palais même de ſon parent, il mourut de ſoif & de faim, pendant

---

paroît avoir voulu réunir dans ce paſſage les Magiſtrats, les Prêtres & les Nobles. *Voyez* les notes de Juſte Lipſe & de Gronovius.

(6) On ignore quel eſt ce deſcendant de Pompée, que Caligula fit périr ſi cruellement. Juſte Lipſe conjecture qu'il pouvoit être fils de Sextus Pompée, qui mourut ſous le regne de Tibère. *Voyez* Valere Maxime, *lib.* 4. *cap.* 7.

(7) Ce paſſage peut donner une idée des richeſſes immenſes dont jouiſſoient quelquefois à Rome de ſimples particuliers. Mais ce que Séneque dit à ce ſujet dans la lettre 89, eſt très-remarquable. On diroit qu'il parle des richeſſes d'un Souverain: *Voyez* ci-deſſus tom. 2. pag. 202.

que son indigne héritier lui préparoit des obseques publiques.

Vous avez passé par les plus grands emplois : étoient-ils aussi considérables, aussi inespérés, aussi illimités, que ceux de Séjan ? cependant le jour même où le Sénat le reconduisit par honneur, le peuple mit son corps en pieces : de ce favori, sur qui les Dieux & les hommes avoient entassé toutes leurs faveurs, il ne resta rien que le bourreau pût traîner aux gémonies (8).

Etes-vous Roi ? je ne vous renverrai pas à Crœsus qui, par l'ordre du vainqueur, monta sur un bucher qu'il vit éteindre, survivant non-seulement à sa Royauté, mais, pour ainsi dire, à sa vie. Je ne vous renverrai pas à Jugurtha, que le Peuple Romain vit prisonnier, l'année même où il avoit redouté ses conquêtes. Nous avons vu Ptolemée, Roi d'Afrique (9), & Mithridate, Roi d'Ar-

---

(8) On sait que Séjan, Ministre & favori de Tibère, éprouva la disgrace la plus subite & la plus mémorable. Son cadavre demeura pendant trois jours aux *Gémonies*, lieu qui répond à la voirie, exposé aux insultes du peuple. *Voyez* Dion Cassius *in Tiber. lib.* 58, *cap.* 9, 10 & 11. *Edit.* Reimar.

(9) Ce Ptolemée étoit fils de Juba, Roi de

ménie (10), dans les fers de Caius: l'un fut envoyé en exil; l'autre eût desiré qu'on lui tînt cette triste parole. Dans ces vicissitudes continuelles d'élévations & d'abaissements, si vous ne regardez pas comme devant arriver tout ce qui est possible, vous donnez des forces contre vous à l'adversité: on triomphe d'elle, quand on la voit le premier. Si nous n'avons pas assez de raison, au moins ne nous fatiguons pas pour des choses super-

---

Mauritanie, & petit-fils de Marc-Antoine par sa mere Séléna, que ce Triumvir avoit eu de Cléopatre. Caligula, qui étoit son cousin, le relégua d'abord, & le fit mourir ensuite, parce que dans un spectacle Ptolemée avoit attiré sur lui tous les regards, par la beauté de son habit de pourpre.

Ptolemæum de quo retuli, & arcessitum è regno, & exceptum honorificè, non aliâ de causâ repentè percussit, quam, quod edente se munus, ingressum spectacula, convertisse hominum oculos fulgore purpureæ abollæ animadvertit. SUETON *in Caio*, cap. 35, *confer. quæ Dion Cassius*, lib. 59, cap. 25. *Edit. cit.*

(10) Ce Mithridate étoit frere de Pharasmane, Roi d'Ibérie: secondé par les Romains, il se rendit maître de l'Arménie. Caligula le fit venir à Rome pour le mettre dans les fers; mais Claude lui rendit la liberté, & le renvoya dans ses Etats. *Sub idem tempus Mithridates, quem imperitasse Armeniis, & ad præsentiam Cæsaris*

flues, ni par des travaux inutiles. Ne desirons pas ce que nous ne pouvons obtenir, de peur qu'après l'avoir obtenu, nous ne reconnoissions trop tard, en rougissant, la vanité de nos desirs. Ainsi nous éviterons ou de travailler sans fruit, ou de recueillir des fruits indignes de nos travaux, vû qu'on est également fâché de n'avoir pas réussi, ou d'avoir à rougir de ses succès.

---

vinctum memoravi, monente Claudio, in regnum remeavit, fisus Pharasmanis opibus. Is Rex Iberis, idemque Mithridatis frater,&c. TACIT. *Annal. lib.* XI, *cap.* 8. *Voyez* Dion Cassius *in Claudio*, lib. 60, cap. 8, *Edit. cit.*



CHAPITRE XII.

RETRANCHONS ſur-tout ces courſes trop ordinaires à la plupart des hommes, que l'on voit alternativement dans les maiſons, ſur les théâtres, au milieu des places. Ils s'ingerent dans les affaires d'autrui, ils ont toujours l'air empreſſé : demandez à un de ces hommes quand il ſort de ſa maiſon, *où allez-vous? quel eſt votre projet?* il vous répondra : *ma foi, je n'en ſais rien ; mais je verrai du monde ; je trouverai à m'occuper ;* ainſi ils errent ſans but, ils vont quêtant des affaires, ne ſont jamais celles qu'ils avoient projettées, mais celles qu'ils ont rencontrées.

Je comparerois volontiers ces courſes inutiles & inconſidérées à celles des fourmis qui montent aux arbres & en deſcendent, ſans rien porter ni rapporter : on pourroit appeller leur vie une laborieuſe oiſiveté. Quelques-uns vous feroient pitié, ils s'empreſſent comme s'ils couroient éteindre un incendie ; ils pouſſent tous les paſſants, ils tombent & font tomber les autres. Après avoir ainſi cou-

ru, soit pour faire la cour à un homme qui ne les regardera pas, soit pour suivre le convoi d'un inconnu, soit pour assister au jugement d'un plaideur de profession, soit pour signer le contrat d'un homme qui change tous les jours de femmes, soit pour atteindre une litiere qu'ils porteroient au besoin; arrivés chez eux, exténués d'une fatigue inutile, ils vous protesteront qu'ils ne savoient pourquoi ils sortoient, ni où ils devoient aller; cependant dès le lendemain ils reprendront le même train de vie.

Ayons donc un but dans toutes nos démarches: ces occupations futiles produisent sur les prétendus affairés le même effet que les chimeres sur l'esprit des fous. En effet, ne croyez pas même que ceux-ci se déterminent sans objet; ils sont excités par des apparences, dont leur délire ne leur permet pas de découvrir la fausseté. Tous ces hommes qui ne sortent de chez eux que pour grossir la foule, ont des motifs pour courir ainsi de quartier en quartier, mais ces motifs sont légers & frivoles: l'oisiveté les chasse de leur maison avant l'aurore, & après s'être heurtés en vain à plusieurs portes, après avoir fait leur cour à quelque nomenclateur, & avoir été rebutés par un plus

grand nombre, la personne qu'ils trouvent le plus difficilement au logis, c'est eux-mêmes.

Ce vice en produit un autre encore plus odieux, c'est la curiosité, l'amour des nouvelles & des secrets, la recherche d'une foule d'anecdotes qu'il y a du risque à dire & à savoir. C'est cette considération qui faisoit dire à Démocrite, que pour vivre tranquille, il falloit s'abstenir des affaires publiques & particulieres. Il parloit des affaires superflues; car pour les nécessaires il faut s'y livrer sans réserve; mais quand le devoir ne nous y oblige pas, nous devons nous abstenir d'agir.



CHAPITRE XIII.

PLUS on agit, plus on donne de prise à la fortune : il est plus sûr de ne pas la tenter, d'y penser toujours, & de n'en rien attendre. Je m'embarquerai, s'il n'y a pas d'empêchement; je deviendrai Préteur, s'il ne survient pas d'obstacle; telle entreprise réussira, si rien ne s'y oppose. Voilà dans quel sens nous disons que rien n'arrive au Sage de contraire à son attente. Nous ne prétendons pas le soustraire aux accidents, mais aux erreurs humaines : nous ne disons pas que les événements prennent le tour qu'il vouloit, mais celui qu'il prévoyoit ; or il prévoyoit des obstacles à ses projets. Le défaut de succès est moins affligeant, quand on ne s'est pas flatté de réussir.



CHAPITRE XIV.

NOUS devons encore nous faire une raison sur nos projets ; ne point trop nous y attacher ; savoir passer dans la route où le sort nous conduit, sans appréhender les révolutions dans nos desseins ou dans notre état, sans pourtant tomber dans l'inconstance, qui de tous les vices est le plus ennemi du repos. En effet : si l'obstination trouve bien des inquiétudes & des traverses à essuyer, par les violences que lui fait souvent la fortune, l'inconstance rend encore plus malheureux, vû qu'elle ne laisse jamais dans une assiette tranquille. Ce sont deux excès également contraires au bonheur ; que l'impossibilité de changer, & celle de se fixer. Il faut donc que l'ame se dégage du dehors pour se retirer en elle-même, qu'elle ne trouve de sureté, de plaisirs, de sujets de s'appliquer qu'intérieurement : ainsi détachée des objets étrangers, & repliée sur elle-même, elle ne sentira pas les pertes, ou n'en sera pas choquée.

Zénon le Stoïcien, en (1) apprenant un naufrage qui avoit englouti tous ses biens, se contenta de dire : *la fortune veut que je me livre à la philosophie sans embarras.*

Un Tyran menaçoit Théodote de le faire mourir & de le priver de sépulture : *tu peux te satisfaire*, lui répondit le Philosophe, *j'ai quelques verres de sang à ta disposition ; quant à la sépulture, tu es bien fou de croire qu'il m'importe de pourrir sur la terre ou dans la terre* (2).

Canus Julius, ce grand homme, qui n'en est pas moins admirable, pour être né dans notre siecle, avoit eu une longue dispute avec Caligula (3) : lorsqu'il

(1) *Voyez* Diogene Laerce, *in Zenon.* lib. 7, segm. 5. *Edit.* Amstelod. 1692.

(2) Ce Théodore étoit de la secte Cyrénaïque; il fut surnommé l'*Athée*. Cicéron & Valere Maxime rapportent différemment la réponse qu'il fit à Lysimaque, & lui font dire : *Ne te voilà-t-il pas bien fier d'avoir le pouvoir d'une mouche cantharide ? Theodorus Lysimacho mortem minitanti :* magnum vero, *inquit*, effecisti, si cantharidis vim consecutus es. *Voyez* Cicéron *Tusculan. Disput. lib.* 5, *cap.* 40. Valere Maxime, *lib.* 6, *cap.* 2. num. 3. *extern.* & Stobée *serm.* 2. *pag.* 31. *Edit.* Aureliæ Allobrog. 1609.

(3) Boëce rapporte un mot très-hardi & très-ferme de ce généreux citoyen. Caligula l'accu-

s'en alloit, le Phalaris de Rome lui dit : ne vous flattez pas au moins d'un fol espoir ; j'ai donné l'ordre de votre supplice : *je vous rends graces*, répond-il, *Prince très-excellent*. Il est difficile d'expliquer ce mot, parcequ'il a plusieurs sens. Vouloit-il insulter le tyran & peindre sa cruauté, en disant que sous son empire la mort étoit un bienfait ? Faisoit-il allusion à la bassesse des Romains, qui tous les jours rendoient graces à Caligula du massacre de leurs enfants & de la confiscation de leurs biens ? ou regardoit-il réellement la mort comme un affranchissement ? Quel que soit le sens de ce mot, il partoit d'une grande ame. Mais, dira-t-on, le Tyran, d'après cette réponse, pouvoit le forcer à vivre ; c'est ce que ne craignoit pas Canus, il savoit le fonds qu'on devoit faire en pareil cas sur la parole de Caius. On n'a pas d'idée de

---

soit d'avoir été instruit d'une conjuration tramée contre lui. Si j'en eusse été informé, lui dit Canus, tu ne l'aurois jamais su. *Respondissem Cani verbo : qui cum à C. Cæsare germanici filio conscius contra se factæ conjurationis fuisse diceretur :* Si ego, inquit, scissem, tu nescisses. *Boeth.* de Consolat. Philosoph. *lib.* 1, prosa 4, pag. 32. *Edit.* Lugd. Batav. 1671, *cum notis* varior.

a tranquillité dans laquelle il paſſa les dix jours qui s'écoulerent entre (4) ſa condamnation & ſon ſupplice. Les diſcours & les actions de ce grand homme paſſent toute vraiſemblance. Il jouoit aux échecs, lorſque le Centurion, qui conduiſoit au ſupplice une foule d'autres victimes vint l'avertir. A cet ordre, il compta ſes pieces, & dit à celui qui jouoit avec lui, *n'allez pas au moins vous vanter fauſſement après ma mort de m'avoir gagné*: & s'adreſſant au Centurion, *je vous prends à témoin*, lui dit-il, *que j'ai un point d'avance*. Croyez-vous que Canus jouât? non, il ſe jouoit: ſes amis pleuroient en ſe voyant ſur le point de perdre un homme de ce mérite. *Pourquoi vous affliger*, leur dit-il; *vous étiez en peine de ſavoir ſi les ames ſont immortelles, je vais en être inſtruit dans un moment*. Il ne ceſſa pas

(4) Tacite nous apprend l'époque, mais non le vrai motif de cette loi du code criminel des Romains. Lutorius Priſcus, dit-il, ayant été condamné & auſſi-tôt exécuté, Tibere s'en plaignoit au Sénat avec ſes détours ordinaires; & ſa lettre donna lieu à un Senatus-Conſulte, par lequel il fut ordonné que les arrêts du Sénat ne ſeroient portés au tréſor qu'au bout de dix jours & que pendant cet intervalle, il ſeroit ſurſis à l'exécution du coupable.

Ductusque in carcerem Priſcus, ac ſtatim exa-

même à la fin de sa vie de chercher la vérité ; la mort n'étoit à ses yeux que la solution d'un grand problême. Il étoit suivi d'un Philosophe attaché à sa personne, & approchoit déja de l'éminence où tous les jours on immoloit des sacrifices en l'honneur de César notre Dieu. *A quoi pensez-vous maintenant*, lui dit le Philosophe, *quelle idée vous occupe ? Je me propose*, répondit Canus, *d'observer dans ce moment si court de la mort, si mon ame sentira qu'elle s'en va.* Il promit que s'il découvroit quelque chose, il iroit chez tous ses amis les informer de l'état des ames.

Voilà le calme au milieu de l'orage ;

---

nimatus. Id Tiberius solitis sibi ambagibus apud Senatum incusavit.... Igitur factum Senatus-Consultum ne decreta patrum ante diem decimum ad Ærarium deferrentur ; idque vitæ spatium damnatis prorogaretur. *Annal. lib.* 3, *cap.* 51.

Dion supplée ici au silence de Tacite, & il nous dit que Tibere ne se plaignit pas de ce qu'on avoit fait mourir Priscus, mais de ce que le Sénat avoit osé condamner quelqu'un à mort, sans lui en demander son avis, & sans lui faire ratifier la sentence du coupable. *Ægrè id tulit Tiberius, non quòd is supplicio esset affectus, sed quòd Senatus aliquem sinè suâ sententiâ damnasset ; ideòque Patres increpavit*, &c. *Voyez* la suite apud Dion. *in Tiber. lib.* 57. *cap.* 20, *pag.* 868. *Edit. Reimar.*

voilà un homme vraiment digne de l'éternité, pour qui le trépas n'eſt qu'un moyen d'inſtruction ; qui à l'extrémité même de ſa vie interroge ſon ame à ſa ſortie, & qui s'inſtruit non-ſeulement juſqu'à ſa mort, mais encore par ſa mort. On n'a jamais philoſophé plus long-temps. Je ne quitte pas pour toujours ce grand homme, dont on ne ſauroit parler avec aſſez de détails. Je veux tranſmettre ton nom à la poſtérité la plus reculée, héros illuſtre dont la mort eſt le plus grand des crimes de Caligula.

CHAPITRE XV.

En vain auriez-vous écarté toutes les cauſes des chagrins particuliers, ſi vous ne prévenez la miſanthropie, qui ſouvent en prend la place. A la vue de cette foule de crimes heureux ; en ſongeant combien eſt rare la candeur, combien l'innocence eſt inconnue, combien la probité a de peine à ſe produire, excepté lorſqu'elle eſt utile ; enfin en ſe repréſentant les gains & les pertes également haïſſables de la débauche ; l'audace de l'ambition qui ne rougit plus de s'élever par la baſſeſſe ;

l'ame se livre à une noire mélancolie, elle ne voit que la subversion totale des vertus, elle n'en attend plus dans les autres, elle en sent l'inutilité pour elle-même ; toutes ses idées n'ont plus qu'une teinte sombre.

Il faut donc nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite, qu'Héraclite ; l'un rioit, l'autre pleuroit, toutes les fois qu'ils paroissoient en public : toutes nos actions sembloient tragiques à l'un, & comiques à l'autre. Ne voyons que la moitié des vices, & supportons-les avec indulgence. Il y a plus d'humanité à se moquer des hommes, qu'à en gémir : ajoutez qu'on leur est aussi plus utile. Celui qui rit, laisse au moins quelqu'espérance ; mais en supposant même qu'on désespere, il y a de la folie à pleurer. A tout prendre, j'aime mieux l'homme qui ne peut s'empêcher de rire, que celui qui ne peut retenir ses larmes : le premier n'est affecté que légérement ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine, rien d'important, rien de grand, rien même de sérieux.

Qu'on se représente en effet tout ce qui nous rend tristes ou joyeux ; & l'on sentira la vérité de ce que disoit Bion :

que toutes les actions des hommes ne font que des farces (1); & que leur vie (2) n'est ni plus honnête ni plus févere, que les projets qu'ils se contentent de former. Cependant il vaut mieux voir fans émotion les mœurs publiques & les vices des hommes, fans en rire ni en pleurer. On est dupe de fe tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amufer : de même que c'est montrer bien inutilement de l'humanité, que de pleurer & de compofer fon vifage, parcequ'un homme fait les obfeques de fon fils.

Songez encore, dans vos maux, à ne donner à la douleur, que le tribut qu'elle demande, & non celui que prefcrit la coutume. La plupart des hommes verfent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux fecs quand ils n'ont point de fpectateurs, & fe croiroient déshono-

(1) L'édition Varior. porte *initiis*; la premiere *nuptiis* : mais il faut lire avec Pincianus *mimicis*, qui fait un fort bon fens. *Voyez* fur ce paffage la note de Jufte Lipfe.

(2) Le texte me paroît altéré dans cet endroit, & celui de *l'Editio princeps* eft encore plus corrompu. J'ai donné à ce paffage le fens que j'ai jugé le meilleur, & qui faifoit le moins de violence à la leçon de l'Edition Varior.

rés de ne pas pleurer, quand tout le monde pleure. La mauvaiſe habitude de ſe régler ſur l'opinion eſt tellement enracinée, que l'on contrefait juſqu'au ſentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

Paſſons à une autre eſpece de malheur, bien capable de cauſer de l'affliction & de l'inquiétude ; ce ſont les mauvais ſuccès des gens de bien. Socrate, par exemple, eſt forcé de mourir en priſon ; Rutilius de vivre en exil ; Cicéron & Pompée de préſenter la gorge à leurs clients ; Caton, cette image vivante de toutes les vertus, de ſe percer de ſon épée, & d'immoler du même coup ſa vie & la liberté publique. Quel tourment de voir la fortune ainſi récompenſer le mérite ? Que peut-on eſpérer pour ſoi, quand les hommes les plus vertueux ſont réduits à un pareil ſort ? Eh quoi ! voyez comment ils ont ſouffert : & s'ils ont montré du courage, deſirez leur fermeté ; s'ils ſont morts lâchement, & comme des femmes, la perte n'eſt pas grande ; ou leur vertu mérite votre admiration, ou leur lâcheté ne mérite point vos regrets. Quelle honte, que les plus grands hommes en mourant courageuſement, ne faſſent que des lâches ? Louons plutôt un héros digne à

jamais de nos éloges; disons lui : « Hom-
» me courageux, que j'envie ton bon-
» heur ! te voilà échappé aux accidents
» humains, à l'envie, à la maladie ; te
» voilà libre de tes fers : les Dieux t'ont
» jugé, non pas digne de la mauvaise
» fortune, mais trop grand pour dépen-
» dre d'elle ". Mais ces poltrons qui re-
culent, qui, sous la faulx même de la
mort, jettent encore un coup d'œil du
côté de la vie, il faut les brusquer, user
envers eux de violence.

Jamais un homme ne me fera pleurer, soit qu'il rie, soit qu'il pleure. Dans le premier cas il essuie lui-même mes larmes; dans le second, ses pleurs mêmes le rendent indigne des miens. Pleurerai-je Hercule, pour s'être brûlé vif? Régulus, pour avoir été percé de clous? Caton, pour avoir lui-même rouvert sa plaie? Quelques instants de douleur ont procuré à ces grands hommes le moyen de vivre éternellement; la mort les a conduits à l'immortalité.

Un autre sujet d'inquiétude vient du soin de se composer, de se montrer différent de ce qu'on est, de passer sa vie dans la feinte & la dissimulation. Cette attention continuelle sur soi, cette crainte d'être vu tel qu'on est, sont de véritables

tourments. On n'eſt jamais tranquille, quand on croit que tous ceux qui nous regardent nous apprécient. En effet, mille circonſtances nous découvrent, malgré nous; & quand notre vigilance réuſſiroit toujours, quel plaiſir & quelle ſécurité y a-t-il à paſſer toute ſa vie ſous le maſque? Quel charme au contraire dans la ſincérité, dans une candeur qui n'a d'autre ornement qu'elle même, & qui ne jette aucun voile ſur la conduite! Il eſt vrai qu'elle expoſe quelquefois au mépris, quand elle ſe montre trop à découvert: bien des gens dédaignent ce qu'ils voient de trop près. Mais la vertu n'a pas à craindre de s'avilir, en s'expoſant au grand jour: après tout il vaut mieux être mépriſé pour ſa franchiſe, que tourmenté par une feinte continuelle.

Cependant il faut des bornes: il y a bien de la différence entre vivre ſans feinte & vivre ſans réſerve. Il faut ſouvent ſe retirer en ſoi-même; le commerce des gens qui ne nous reſſemblent pas, jette du déſordre dans une ame tranquille, réveille les paſſions, rouvre les plaies qui n'étoient pas encore bien cicatriſées. Néanmoins le monde & la retraite ſont deux choſes qu'il faut entremêler & faire ſuccéder l'une à l'autre:

l'une nous inspire le desir des hommes, l'autre celui de nous-mêmes; elles sont le remede l'une de l'autre: la solitude guérit de la misanthropie; le monde guérit des ennuis de la solitude.

Il ne faut pas non plus tenir toujours l'esprit dans le même degré de tension, il faut le délasser quelquefois par des amusements. Socrate ne rougissoit pas de jouer avec des enfants; Caton trouvoit dans le vin un soulagement aux fatigues des soins de l'administration; Scipion, après tant de triomphes, ne dédaignoit pas de mouvoir en cadence ses membres aguerris, non en affectant, comme c'est aujourd'hui la coutume, ces attitudes molles & ces mouvements lascifs, qui donnent à notre démarche un air efféminé, mais avec cette contenance mâle qui caractérisoit la danse des anciens Héros aux jours de fêtes, & qui ne leur eût fait aucun tort, quand ils auroient eu pour spectateurs les ennemis mêmes de la Patrie. Il faut donner du relâche à l'esprit; il acquiert plus de ressort après avoir été détendu: on laisse reposer un champ fertile, parce qu'une fécondité non interrompue l'auroit bientôt épuisé. De même un travail continu éteint, à la longue, la chaleur de l'esprit: le repos & le délassement lui rendent de nou-

velles forces ; au lieu que la continuité de l'étude émousse l'ame & la rend languissante.

Si les jeux & les amusements n'avoient pas un attrait naturel, on ne verroit pas les hommes y courir avec tant d'ardeur ; néanmoins l'abus en est dangereux, il ôte à l'esprit sa force & sa gravité. Le sommeil est nécessaire pour refaire le corps ; mais s'il dure nuit & jour, il ne differe plus (3) de la mort. Je veux qu'on détende l'ame, & non pas qu'on la décompose. Les Législateurs ont institué des jours de fêtes, afin que les hommes, rassemblés, pour des divertissements publics, trouvassent des intervalles de délassements nécessaires à leurs travaux. Il y eut, comme je l'ai dit, de grands hommes, qui se donnoient tous les mois quelques jours de vacances; d'autres qui partageoient chacune de leurs journées entre le repos & le travail. De ce nombre étoit Asinius Pollion, ce fameux Orateur : aucune affaire ne pouvoit le retenir au-delà de la dixieme heure ; pour lors il ne se permettoit pas même la lecture d'une lettre, de peur qu'elle ne lui fît naître de nouveaux soins : pendant les

---

(3) *Voyez* Platon *de Legib.* lib. 7, pag. 808. A. B. opp. tom. 2, *edit.* Henric. Stephan. 1578.

deux heures qui restoient, il se délassoit des fatigues de toute la journée.

Quelques-uns se sont prescrit un intervalle de repos au milieu de la journée, remettant pour l'après-midi les affaires les moins importantes. Nos ancêtres eux-mêmes défendoient qu'on fît de nouveaux rapports au Sénat (4), passé la dixieme heure. Les veilles sont aussi partagées (5) entre les soldats, & ceux qui reviennent d'une expédition en sont exempts. L'esprit demande du ménagement; le repos qu'on lui donne est une espece d'aliment qui renouvelle ses forces.

Il est sur-tout essentiel de se promener dans des lieux découverts; un air libre & abondant donne à l'esprit un nouveau ton. Les voyages, le changement de climats, un peu d'excès dans le boire & le manger renouvellent encore la

(4) Varron dit qu'on ne ratifioit point un Sénatus-Consulte fait avant le lever ou après le coucher du soleil. *Post hæc deinceps dicit, Senatus-Consultum, ante exortum aut post occasum solem factum, ratum non fuisse.* Apud *Agell.* Noct. Attic. *lib.* 14; *cap.* 7. *édit.* Gronov. *Lugd. Batav.* 1706.

(5) *Voyez* sur ce sujet Juste Lipse *de Militiâ Romanâ*, lib. 5, *Dialog.* 9. opp. tom. 3, pag. 167 & seq.

vigueur de l'ame. Quelquefois même on peut aller jusqu'à l'ivresse, je ne dis pas celle qui appesantit l'homme, mais celle qui le réveille; elle noie les chagrins, elle tire l'ame d'elle-même; elle est le remede de la tristesse, ainsi que de quelques maladies du corps. Si l'inventeur du vin a été appellé *Liber*, c'est moins à cause de la liberté qui regne dans les discours des buveurs, que parcequ'il délivre l'ame des chagrins, & la rend plus hardie & plus entreprenante. Mais le vin a des bornes ainsi que la liberté. On croit que Solon & Arcésilas aimoient le vin: on a reproché l'ivresse à Caton, c'étoit plutôt honorer ce défaut, que déshonorer Caton. Mais c'est un remede qu'il ne faut pas répéter trop souvent, de peur que l'ame ne contracte une mauvaise habitude: quoiqu'il faille quelquefois l'exciter à la joie & à la liberté, & écarter d'elle une affligeante sobriété.

S'il faut en croire un Poëte Grec (6), *il est quelquefois agréable de perdre la raison.* Si l'on doit s'en rapporter à

(6) ANACRÉON: *Voyez* l'Ode 31. *In se ipsum*, vers. 3. pag. 107. *Edit.* Barnes. *Cantabrig.* 1705.

Horace a dit dans le même sens:

Dulce est desipere in loco.

Lib. 4. *Ode* 12. *vers. ult.*

Platon

Platon (8), il a toujours frappé en vain à la porte des Muses, quand il étoit dans son bon sens: si l'on croit Aristote (9),

(8) *In Phædro*, op. tom. 3. pag. 245. A. *Edit.* Henr. Steph. 1578. Ce Philosophe fait entendre clairement dans ce passage, que l'on se flatte en vain de devenir grand Poëte, si, guidé seulement par les regles de l'art, on ne se sent transporté de cette fureur presque divine, qui est en ce genre le caractere le plus sensible & le moins équivoque d'une véritable inspiration. Selon lui, les esprits froids, tranquilles, & qui se possedent toujours, sont incapables de faire de bons vers; leur poésie est lâche, flasque, & ne fait aucune impression: au lieu que celle de ces hommes doués d'une imagination vive & forte, & qui, semblables à la Discorde d'Homere, ont sans cesse la tête dans les cieux & les pieds sur la terre, vous agite, vous tourmente, vous entraîne, comme un torrent impétueux, & vous fait partager l'enthousiasme qui les domine.

Qui autem absque Poetarum furore ad poeticas fores accedit, confidens, artis cujusdam ductu atque auspiciis, bonum Poetam se evasurum, imperfectus & ipse est, & ipsius Poesis manca & imperfecta, præ illâ quæ ex furore proficiscitur: ac proindè omnis illa quæ ex temperantis sobriique hominis animo manat poesis evanescit.

(9) Cette pensée d'Aristote ne se trouve dans aucun de ses ouvrages; mais il s'est proposé dans un de ses problêmes, une question qui la renferme implicitement, & qui peut avoir donné lieu au résultat que Séneque nous présente ici. Pourquoi, dit-il, ceux qui se sont distingués, soit en philosophie, soit en politique, soit en

il n'est point de grand génie, qui n'ait son coin de folie. L'ame ne peut parler un langage sublime, ni s'élever au-dessus des autres, à moins d'être fortement émue; ce n'est qu'en dédaignant la terre, & en s'élevant par une inspiration sacrée au-dessus des mortels, qu'elle profere des accents divins: elle ne peut atteindre à la hauteur, à la sublimité, tant qu'elle reste en elle-même; il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, qu'elle s'emporte, qu'elle entraîne son conducteur, & le conduise en des lieux que seul il eût craint de franchir.

Voilà, mon cher Sérénus, les moyens de maintenir sa tranquillité, de la recouvrer quand on l'a perdue, & de résister aux vices dans leur naissance. Sachez pourtant que ces moyens sont eux-mêmes impuissants pour garder un bien aussi fragile, si des soins assidus & une attention continuelle ne veillent sans cesse autour de l'ame.

---

poésie, soit dans les arts, ont-ils tous été mélancholiques? *Cur homines, qui ingenio claruerunt, & in studiis philosophiæ, vel in Republicâ administrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus.* Aristot. *Problem.* sect. 30, pag. 815. B. tom. 2. *Edit.* Paris. 1629.

Fin du Traité de la Tranquillité de l'Ame.



DE LA VIE HEUREUSE.

CHAPITRE PREMIER.

Tous les hommes veulent être heureux, ô Gallon mon frere : mais personne ne voit clair quand il s'agit d'examiner en quoi consiste le bonheur. Cependant si l'on en manque la route, on s'en éloigne d'autant plus, qu'on marche avec plus de célérité : ce sont autant de pas en sens contraire, qui écartent de plus en plus du terme. Il faut donc commencer par bien établir quel est le but où nous tendons ; ensuite choisir la voie la plus courte pour y parvenir. En la suivant en droiture, nous ferons des progrès sensibles ; nous verrons chaque jour de plus près ce but vers lequel nous

porte un penchant naturel. Tant que nous errons à l'aventure, ſans autre guide que les frémiſſements & les clameurs diſcordantes d'une multitude qui nous appelle de tous côtés, nous paſſons, dans une longue ſuite d'égarements, une vie qui ſeroit encore trop courte quand nous donnerions les jours & les nuits à l'étude de la ſageſſe.

Déterminons donc où nous voulons aller, & le chemin qu'il faut prendre; choiſiſſons un conducteur habile qui connoiſſe la contrée. Il n'en eſt pas du voyage dont nous parlons, comme des autres; un ſentier découvert, un habitant du pays, ſuffiſent pour remettre le voyageur dans ſa route: ici les chemins les plus battus & les plus fréquentés ſont les plus dangereux. Songeons donc à ne point imiter les troupeaux qui ſuivent toujours la file, & à ne pas marcher où nous voyons, plutôt qu'où nous devons aller. La ſource de nos plus grands maux, c'eſt que nous nous réglons ſur les bruits publics; nous ne regardons comme eſtimable que ce qui a l'approbation univerſelle & ce qui eſt autoriſé par un grand nombre d'exemples: ainſi nous ne vivons pas d'après les principes de la raiſon, mais nous imitons les autres; par-là nous ne

faisons que tomber entassés les uns sur les autres. Dans une déroute, lorsque la foule se presse, personne ne tombe sans en attirer quelqu'autre dans sa chûte ; les premiers sont cause du mal qui arrive à ceux qui les suivent : on voit la même chose dans la vie ; on ne s'égare jamais tout seul, on devient l'auteur & la cause des égarements d'autrui. Ce n'est jamais sans conséquence, qu'on se met à la suite de la multitude : l'on aime mieux croire, que juger ; l'on vit sur parole, au lieu de consulter sa raison ; nous sommes les jouets & les victimes d'erreurs transmises de mains en mains ; les exemples d'autrui nous perdent. Pour nous guérir, il faut nous séparer de la foule ; la foule combat toujours contre la raison en faveur de ses maux : aussi nous arrive-t-il ce que l'on voit dans les assemblées du peuple, où, lorsque la brigue mobile a fini ses révolutions, on est surpris de voir Préteurs, ceux mêmes à qui on a donné son suffrage ; nous approuvons & blâmons les mêmes choses : voilà l'issue de toutes les affaires qui se jugent à la pluralité.

CHAPITRE II.

QUAND il s'agit du bonheur de la vie, ne me dites pas, comme lorsqu'on va aux opinions dans (1) le Sénat, *voilà le parti le plus nombreux*. C'est toujours le

(1) Au texte: *Non est quòd mihi illud* discessionum more *respondeas*. Lorsqu'on recueilloit les voix dans le Sénat, on se servoit de ces termes: *Vous qui êtes d'une telle opinion, passez de ce côté; vous qui êtes de toute autre, rangez-vous du côté de celui dont vous suivez l'avis.* Cùm ita (*lex*) discessionem fieri jubet. *Qui hæc sentitis, in hanc partem: qui alia omnia, in illam partem ite, quà sentitis.* Plin. *lib.* 8, Epist. 14. *Discessionem facere*, c'étoit faire la division des voix pour les compter; droit qui appartenoit aux Consuls, ainsi que celui de permettre d'aller aux opinions. Cicéron dit que Lupus, Tribun du peuple, prétendit qu'ayant rapporté l'affaire de Pompée, il devoit faire la division des voix avant les Consuls, & que tout le monde se récria beaucoup contre cette prétention, qui étoit tout à la fois injuste & nouvelle. *Lupus Tribunus plebis, quòd ipse de Pompeio retulisset, intendere cœpit, ante se oportere* discessionem facere quàm Consules. *Ejus orationi vehementer ab omnibus reclamatum est*, erat enim iniqua & nova. *Epist.* 2 ad Familiar. *lib.* 1. Lorsqu'on instruisit le procès du Préteur Antistius, Pétus Thraséa parla avec une liberté qui rompit pour

plus mauvais. Le genre humain n'est pas assez heureux, pour que le parti le plus sage soit celui du plus grand nombre : la foule annonce toujours l'erreur. Examinons donc quelle est la conduite la meilleure, & non la plus ordinaire ; celle qui peut nous assurer la possession d'un bonheur durable, & non celle qu'approuve le peuple, interprete toujours infidele de la vérité. Je comprends, sous le nom de peuple, les gens (2) vêtus de

---

quelques moments les liens de l'esclavage où les Sénateurs étoient retenus. Alors, dit Tacite, presque tous se rangerent de son avis, aussitôt que le Consul eût permis d'aller aux opinions. *Libertas Thraseæ servitium aliorum rupit : & postquàm* discessionem Consul permiserat, *pedibus in sententiam ejus iêre, paucis exemptis*. Annal. *lib.* 14, *cap.* 49. *init.* Comme tous les Sénateurs n'avoient pas voix délibérative : ceux du bas ordre, *Senatores pedarii*, faisoient connoître leur sentiment en se rangeant du côté de celui dont ils suivoient l'avis. *Ita appellatur*, dit Festus, *quia tacitus transeundo ad eum cujus sententiam probat, quid sentiat, indicat*. De verbor. significat. *lib.* 14, voce *pedarium*. On appelloit cette façon d'opiner, *pedibus in sententiam ire*.

(2) Juste Lipse veut qu'on lise ici *tàm candidatos, quàm coloratos voco:* mais le savant Ferrarius conserve la leçon ordinaire, & il explique fort bien le passage de Séneque, sans recourir à la solution de Juste Lipse. *Voyez* son Traité

pourpre, comme les ſimples particuliers; ce n'eſt ni la couleur des vêtements, ni les bordures de pourpre, que je conſidere. Je ne m'en rapporte point à mes yeux ſur le compte des hommes; j'ai une autre lumiere plus fidele & plus sûre : c'eſt à l'ame à découvrir les bonnes qualités des ames. Oh! ſi elle avoit le temps de reſpirer, & de rentrer en elle-même, quel interrogatoire elle ſe feroit! comme elle s'avoueroit la vérité! « Je n'ai rien fait
» juſqu'ici, diroit-elle, que je ne vou-
» luſſe annuller. Quand je ſonge à tout ce
» que j'ai dit, j'envie le ſort des muets.
» Les vœux que j'ai formés, mes enne-
» mis même les auroient pu former con-
» tre moi. Les objets de mes craintes,
» grands Dieux! étoient moins dange-
» reux, que ceux de mes deſirs! J'ai eu
» des ennemis, je me ſuis réconciliée
» avec eux (s'il eſt vrai qu'il puiſſe y
» avoir de réconciliation entre les mé-
» chants), & je ne ſuis pas encore deve-
» nue l'amie de moi-même. J'ai travaillé
» à me tirer de la foule, à me diſtinguer
» par quelque grand talent : qu'ai-je
» fait, ſinon m'expoſer aux traits, &

---

de re veſtiariâ, part. 2, lib. 1, cap. 1. *Edit.* Patav. 1654.

» présenter à l'envie de quoi mordre !
» Vois-tu ces gens qui applaudissent
» des discours dont ils vantent l'élo-
» quence, qui s'attachent aux riches,
» qui font leur cour au crédit, qui chan-
» tent les louanges de tous ceux qui ont
» du pouvoir : ce sont autant d'ennemis ;
» ou, ce qui revient au même, ce sont
» autant de gens qui peuvent le devenir.
» Le nombre de tes envieux, est celui
» de tes admirateurs ».

CHAPITRE III.

CHERCHONS plutôt un bien dont la possession soit avantageuse ; un bien qui se fasse plutôt sentir que remarquer. Ces vains objets, devant lesquels on s'arrête, qu'on se montre l'un à l'autre avec admiration, sont brillants au dehors, & hideux à l'intérieur. Ce n'est point l'apparence du bonheur que je veux ; c'est un bonheur réel & soutenu, un bonheur, dont le plus beau côté soit celui qui ne paroît pas. Voilà la mine qu'il faut exploiter ; elle n'est pas profonde, il ne s'agit que de savoir où creuser. Mais dans la nuit qui nous environne, nous paf-

ſons ce qui eſt à notre portée, nous allons nous heurter, ſans nous en appercevoir, contre l'objet que nous cherchons.

Pour ne point vous traîner par un trop long circuit, j'omettrai les opinions des autres Philoſophes, dont l'expoſition & la réfutation nous meneroient trop loin. Je ne vous donnerai que mes propres idées : je dis, *mes idées*, car je ne m'aſſervis point (1) à quelqu'un des chefs du

(1) Séneque a ſoin d'avertir ici & en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, que l'autorité de Zénon ne lui en impoſoit pas au point de captiver abſolument ſon entendement ſous l'obéiſſance de ce Philoſophe. " Quels que ſoient mes „ ouvrages, dit-il ailleurs, ſongez, en liſant, „ que je ne prétends pas connoître la vérité, „ mais la chercher, & même ſans guide. Je „ ne m'aſſervis à perſonne; je ne porte l'attache „ d'aucun maître; & je reſpecte les jugements „ des grands hommes, ſans renoncer aux „ miens „. *Lettre* 45, *pag.* 191, *tom.* 1. On trouve en effet dans les écrits de Séneque une foule d'idées qui lui ſont particulieres, & qui s'écartent même ſouvent des principes fondamentaux du Stoïciſme. Il paroît qu'en général il préféroit la ſecte de Zénon ; mais à proprement parler, il n'étoit l'eſclave d'aucune, & peut-être pourroit-on le compter avec raiſon parmi les Eclectiques ; car il adoptoit indifféremment & avec un eſprit libre de préjugés, tout ce qui lui paroiſſoit bon, utile & vrai, dans les écrits des anciens Philoſophes. Il

Stoïcisme ; je me permets d'avoir un avis. Ainsi tantôt j'adopterai celui de quelqu'un, tantôt je prendrai une partie (2) de l'opinion d'un autre ; & peut-être, lorsqu'après avoir rapporté les sentimens des uns & des autres, on me demandera le mien, je ne rejetterai rien de ce que les premiers auront décidé, & je dirai : *je veux seulement*(3)*ajouter ceci à leur avis.*

Commençons par un principe généralement reçu des Stoïciens : c'est qu'il faut suivre la nature, ne point s'écarter de sa

---

s'explique même fort librement à cet égard dans le passage qui fait le sujet de cette note. *Voyez* ce qu'il dit d'Epicure, & de toutes les sectes en général, dans la Lettre 21.

(2) Séneque fait allusion ici à une coutume pratiquée dans les assemblées du Sénat ; & il nous l'explique lui-même ailleurs d'une maniere très-claire : " Si quelqu'un dans le Sénat, dit-il, „ ouvre un avis, dont une partie me convienne, „ je le somme de la détacher du reste, & j'y „ adhere „. *Voyez* la Lettre 21, p. 97, tom. I.

(3) C'étoit la formule usitée dans ces sortes de cas, comme on le voit par ce passage de Cicéron : *Quæ cum ita sint, de mandatis litterisque M. Lepidi, viri clarissimi,* Servilio assentior, & hoc amplius censeo, *magnum Pompeium,* &c. Philippic. 13, *cap.* 21, *edit.* Grævii. Séneque emploie encore cette même formule dans ses Questions Naturelles, *lib.* 3, *cap.* 15.

route, se former sur ses loix & ses modeles. Voilà la vraie sagesse. Le bonheur est donc conforme à la nature. Il consiste d'abord dans la santé parfaite & inaltérable de l'ame : ses autres éléments sont le courage & la force, la magnanimité, la patience, la résignation aux événements. Le soin du corps, & ce qui le concerne n'en est point exclus, mais il ne doit pas dégénérer en inquiétude. On peut se procurer les commodités de la vie, mais sans en être épris ; on peut user des présents de la fortune, mais sans en être l'esclave. Vous concevez, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'une des suites nécessaires, est une paix & une liberté perpétuelles, qui débarrassent des objets qui peuvent nous séduire ou nous effrayer : alors, à ces voluptés chétives & fragiles, dont la jouissance même est nuisible, succede une joie constante, inaltérable, ensuite la paix & la concorde de l'ame, & la force unie à la douceur : la cruauté naît toujours de la foiblesse.



CHAPITRE IV.

On peut encore donner d'autres définitions du bonheur, en changeant les termes ſans toucher au fond. On peut étendre ou reſſerrer la même armée; avancer les ailes, en enfonçant le centre de bataille; ou placer tout le front ſur une ligne droite, ſans diminuer par ces diſpoſitions la force ou le courage des troupes: on peut pareillement donner à la définition du ſouverain bien, ou une préciſion plus ſcrupuleuſe, ou plus de détails & de développements. Ce ſera donc la même choſe ſi je dis: le ſouverain bien eſt le partage d'une ame qui brave la fortune, & ne ſe plaît que dans la vertu; ou d'une ame invincible, fortifiée par l'expérience, tranquille dans l'action, douée d'humanité, occupée du bien de ſes ſemblables. On peut encore dire: l'homme heureux eſt celui qui ne connoît d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice; que les événements ne peuvent ni enorgueillir ni abattre; qui ne connoît pas de plus grand bien, que celui qu'il eſt le maître de ſe procurer; & pour qui le mépris des voluptés eſt la volupté

ſuprême. Vous pouvez, en vous donnant carriere, préſenter la même définition ſous telle autre face que vous voudrez, ſans en changer la nature. Qui nous empêche de faire conſiſter le bonheur dans la poſſeſſion d'une ame libre, élevée, ferme, intrépide, à l'abri des craintes & des deſirs, pour qui l'honnête ſoit le ſeul bien, & la honte le ſeul mal; qui regarde comme vile cette foule d'autres objets incapables d'ajouter ou de retrancher rien au bonheur, & qui peuvent venir ou s'en aller, ſans que le ſouverain bien ſouffre d'accroiſſement ou de diminution. Avec ces principes, il faut néceſſairement jouir d'une ſérénité continuelle, d'une joie interne profondément inhérente, puiſqu'elle vient de l'ame même qui ne deſire rien de plus que ce qu'elle trouve chez elle. De tels avantages ne dédommagent-ils pas de quelques mouvements foibles, puériles, momentanés de notre frêle machine? Dès qu'on eſt inacceſſible à la volupté, on l'eſt à la douleur.



CHAPITRE V.

Vous voyez combien eſt affligeante & dangereuſe la ſervitude de ces hommes que dominent alternativement la douleur & la volupté, les plus capricieuſes & les plus exigeantes de toutes les maîtreſſes. Il faut donc ſe rendre libre, & le ſeul moyen eſt de mépriſer la fortune : alors naîtra le plus ineſtimable des biens, le calme de l'ame, la ſécurité, l'élévation, l'exemption de toute crainte, le plaiſir auſſi grand qu'inaltérable produit par la connoiſſance du vrai, par la douceur du commerce, par les épanchements de l'ame : avantages d'autant plus précieux pour le Sage, que ce ſeront des fruits provenus de ſon propre fonds.

On peut encore définir l'homme heureux, celui que la raiſon a mis au-deſſus des deſirs & de la crainte. Les pierres ſont exemptes d'alarmes & de triſteſſe, ainſi que les bêtes brutes ; néanmoins on ne les appellera point heureuſes, parce-qu'elles n'ont pas le ſentiment de leur bonheur. Rangez dans la même claſſe ces hommes, qu'un eſprit borné &

l'ignorance d'eux-mêmes ont mis au rang des animaux. La ſeule différence entre ceux-ci & les premiers, c'eſt que les uns n'ont pas de raiſon, les autres en ont une corrompue, dont ils abuſent pour leur propre perte. On n'eſt point heureux hors de la route du vrai : le bonheur doit donc avoir pour baſe un jugement droit, sûr, immuable. L'ame n'eſt pure & dégagée de maux, que lorſqu'elle eſt à l'abri non-ſeulement des tourments, mais même des moindres piquures; lorſqu'elle demeure inébranlable dans ſon aſſiette, malgré les aſſauts & les incurſions de la fortune. Pour la volupté, quand elle nous environneroit de toutes parts; quand elle s'inſinueroit par tous nos ſens; quand elle ſéduiroit nos ames par les plus douces careſſes, emploiroit toutes ſes amorces, pour ſolliciter l'un après l'autre chacun de nos organes, eſt-il un mortel, conſervant encore quelque choſe d'humain, qui conſentît à être ainſi chatouillé, nuit & jour, & à renoncer au ſoin de ſon ame, pour ſe conſacrer uniquement à ſon corps?

CHAPITRE VI.

MAIS, dira-t-on, l'ame elle-même aura ses voluptés. Qu'elle en jouisse, qu'elle cede à la débauche ; que, suprême arbitre des plaisirs, elle se repaisse de tous les objets qui flattent les sens ; qu'ensuite elle jette un coup-d'œil en arriere ; que le souvenir de ses voluptés passées serve d'assaisonnement aux présentes & de modele aux futures ; qu'elle médite ses projets honteux ; & que du sein de la fange où le corps est plongé, elle envoie ses pensées à la découverte dans l'avenir : je la trouve d'autant plus malheureuse que c'est une folie de préférer le mal au bien. Sans la raison, il n'est point de bonheur ; & l'on n'est pas raisonnable quand on desire les objets nuisibles, au lieu des objets vraiment utiles.

L'homme heureux a donc un jugement sain : content du présent, quel qu'il soit, il aime son état, & la raison lui fait toujours approuver la situation où il se trouve. Ceux même qui font consister le souverain bien dans la volupté, sentent sur

quelle base méprisable ils l'ont établi: aussi regardent-ils la volupté comme inséparable de la vertu; ils prétendent qu'on ne peut ni vivre honnêtement sans vivre agréablement, ni agréablement sans vivre honnêtement. Je ne vois pas comment on peut allier deux choses si différentes. Pourquoi, je vous prie, la volupté seroit-elle inséparable de la vertu? Comme la vertu est le principe de tout bien, vous voudriez, sans doute, faire naître aussi de ses racines les objets de votre affection & de vos desirs: mais si ces deux choses sont inséparables, nous ne verrions pas des actions agréables sans être honnêtes, ou honnêtes sans être agréables.

CHAPITRE VII.

AJOUTEZ que la volupté peut être le partage de l'homme vicieux: au lieu que la vertu est incompatible avec le vice. L'on est souvent malheureux, non pour être privé des plaisirs, mais pour en avoir joui: ce qui n'arriveroit pas, si la volupté étoit identifiée avec la vertu, qui souvent manque de voluptés, mais

n'en a jamais besoin. Pourquoi allier deux choses dissemblables, ou plutôt opposées ? La vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de royal, d'invincible, d'infatigable : la volupté est basse, servile, foible & fragile ; son poste, sa demeure ordinaire sont les cabarets & les mauvais lieux. Vous trouverez la vertu dans les temples, dans les places publiques, au Sénat, au haut des murs, couverte de poussiere, le teint hâlé, les mains endurcies par la fatigue : la volupté se cache, n'aime que les ténebres ; vous la verrez dans les bains, dans les sudatoires, dans les lieux soumis à l'inspection de l'Edile (1), molle, énervée, chancelante d'ivresse, pâle ou fardée, souillée de graisse & de parfums.

Le souverain bien est immortel & indestructible ; il ne produit ni la satiété ni le repentir. Une ame droite ne change jamais, ne peut se dégoûter d'elle-même, ni trouver d'amélioration à faire, parcequ'elle a toujours suivi (2) la route

(1) Les Ediles prenoient soin de la Police à Rome. Les cabarets & les maisons de jeu & de prostitution, étoient de leur département. *Voyez* Juste Lipse. *Excurs.* ad Tacit. Annal. *lib.* 2. *cap.* 85, litt. O.

(2) Je suis ici la leçon de l'*Editio princeps*,

la meilleure: au lieu que la volupté s'évanouit à l'instant même où elle est la plus agréable ; comme elle est très-bornée, elle est bientôt remplie ; elle ennuie, & la premiere impression une fois passée, elle ne fait que languir. D'ailleurs quelle consistance peut avoir une chose dont l'essence est le mouvement ; qui vient & passe en un clin d'œil, & que la jouissance même fait périr ? La jouissance est le terme de la volupté ; son commencement est le premier pas vers sa fin.

CHAPITRE VIII.

De plus, les méchants goûtent la volupté, comme les gens de bien. L'homme vicieux trouve autant de plaisir dans sa honte, que l'homme vertueux dans ce qui est honnête : voilà pourquoi les anciens Sages ont recommandé la conduite la plus droite, & non la plus agréable, afin que la volupté fût la com-

---

où l'on trouve : *nec quidquam mutavit, quia semper secuta est optima* : ce qui fait un fort bon sens.

pagne, & non le guide des bonnes intentions. C'eſt la nature qu'il faut prendre pour guide: c'eſt elle que la raiſon ſuit & conſulte : c'eſt donc la même choſe de vivre heureux & de vivre d'après la nature.

Je m'explique. Si nous veillons avec ſoin, mais ſans crainte, à la conſervation des facultés corporelles propres aux uſages de la nature ; ſi nous ne les regardons que comme des avantages fugitifs & momentanés ; ſi nous ne nous y aſſerviſſons pas ; ſi les objets accidentels, agréables pour le corps, ne ſont à nos yeux que comme les troupes auxiliaires, & les ſoldats armés à la légere dans un camp : en un mot, ſi le corps eſt l'eſclave, & non le maître, on aura trouvé le ſeul moyen de le rendre utile à l'ame. Qu'un homme ſoit incorruptible & invincible aux objets extérieurs ; qu'il puiſſe compter ſur les forces de ſon ame ; qu'il ſoit préparé contre tout événement ; qu'il ſache arranger ſa vie, que ſa confiance ſoit éclairée & ſoutenue ; qu'il veuille toujours ce qu'il a voulu ; qu'il n'y ait jamais de rature dans ſes décrets : on comprend, ſans que je le diſe, que l'ordre régnera dans l'ame d'un tel homme ; que dans toute ſa conduite il montrera la douceur

unie à la grandeur : sa sagesse sera, pour ainsi dire, identifiée avec ses sens ; c'est de là qu'elle naîtra, c'est de là qu'elle prendra son essor vers la vérité, pour rentrer ensuite en elle-même.

Ce monde qui embrasse tous les êtres ; ce Dieu puissant qui gouverne l'univers, se porte au-dehors, mais pour rentrer de nouveau tout entier en lui-même. Telle doit être notre ame, lorsqu'à l'aide des sens, elle communique avec les objets extérieurs ; il faut qu'elle se rende la maîtresse & d'eux & d'elle-même, & qu'elle ne s'en serve que pour enchaîner en quelque maniere le souverain bien. Ainsi les facultés de l'ame & du corps concourent à former cette raison toujours sûre, toujours d'accord, jamais chancelante dans ses opinions, dans ses idées, dans ses jugements. Ce bel ordre, cette unanimité de toutes les parties de l'homme, cette espece de concentration, forme le vrai caractere du bonheur : alors il n'y a plus d'égarements, plus de faux pas, plus d'écueils, plus de chûtes, point d'autres maîtres que soi-même, point d'événements qui ne soient prévus, nulle gêne, nul obstacle, nulle incertitude ; en effet, la lenteur & l'irrésolution annoncent des troubles &

des combats intérieurs. Vous pouvez donc prononcer hardiment que le souverain bien est la concorde de l'ame. Les vertus doivent se trouver où regnent l'harmonie & l'unité : les vices sont toujours en état de guerre.

CHAPITRE IX.

Mais vous-même, nous dit-on, vous ne cultivez la vertu, que parceque vous en attendez du plaisir ou de la volupté. Je réponds d'abord que ce n'est pas en vue de la volupté, qu'on recherche la vertu, quand même elle en procureroit; la volupté n'est pas le fruit, mais l'accessoire de la vertu : ce n'est pas pour la volupté que travaille la vertu, mais elle la rencontre en tendant vers un autre but. Ainsi dans un champ labouré pour les moissons, il naît des fleurs ; cependant ces plantes, quoiqu'agréables à la vue, n'ont pas été l'objet des travaux du cultivateur, elles ne sont qu'un accessoire : de même la volupté n'est ni la récompense, ni le motif de la vertu, elle n'est que de surérogation. La vertu ne plaît point parcequ'elle est agréable ;

mais elle est agréable parcequ'elle plaît. Le souverain bien consiste dans la droiture du jugement & dans l'habitude de la vertu : lorsqu'elle remplit l'ame, & se renferme dans cette enceinte, le bonheur est complet, on ne desire rien de plus. Il n'y a rien hors du tout, comme il n'y a rien au-delà du terme.

Ainsi vous n'entendez pas l'état de la question, lorsque vous me demandez pourquoi je recherche la vertu. C'est chercher quelque chose au-dessus du sommet. Vous me demandez ce que je gagne à la vertu : la vertu même. Elle n'a rien de mieux à me donner ; elle est elle-même sa récompense. Est-ce trop peu, à votre avis ? Quand je vous dis : le souverain bien consiste dans la fermeté inébranlable de l'ame, dans la prévoyance, la sublimité, la liberté, la concorde, la décence. Exigez-vous encore un autre but auquel ces vertus se rapportent ? Pourquoi me parler de volupté ? je cherche le bonheur de l'homme, & non celui du ventre, dont les bêtes sont mieux pourvues que nous.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Vous êtes de mauvaiſe foi, direz-vous : je prétends qu'on ne peut vivre agréablement, ſi l'on ne vit honnêtement ; ce que ne peuvent ni les bêtes brutes, ni ceux qui meſurent le bonheur ſur les plaiſirs de la table. Je le répete à haute & intelligible voix, la vie que j'appelle agréable, eſt inſéparable de la vertu. Eh ! ne ſavons-nous pas que les plus inſenſés ſont ceux qui jouiſſent le plus de vos voluptés ; que le vice nage dans les plaiſirs ; que l'ame elle-même ſe crée de nouvelles eſpeces de jouiſſances déshonnêtes & ſans nombre ! D'abord elle vous donne l'inſolence, une haute opinion de vous-même, un amour-propre aveugle, un attachement imprudent pour tout ce qui vous appartient, la molleſſe du bien-être, une gaieté fondée ſur des motifs foibles & puériles, la démangeaiſon de dire des bons mots, un orgueil inſultant, une pareſſe, une langueur, une inertie qui endort l'ame ſur elle-même.

La vertu bannit tous ces vices, elle réveille l'ame, elle apprécie les volup-

tés, avant de leur permettre l'entrée; elle fait très-peu de cas de celles mêmes qu'elle admet; elle se borne à les recevoir; elle s'applaudit, non de l'usage qu'elle en fait, mais des bornes qu'elle leur prescrit. Tandis que, selon vous, la tempérance, en diminuant les plaisirs, fait un tort réel au souverain bien. Vous vous abandonnez à la volupté; & moi je lui mets un frein: vous en jouissez; j'en use: vous la regardez comme le souverain bien; je ne la regarde pas même comme un bien: vous faites tout pour elle, & moi rien. Quand je dis *moi*; je parle du sage, à qui seul vous accordez la volupté.

CHAPITRE XI.

Je n'appelle point sage celui qui est soumis à quelque chose, & encore moins celui qui l'est à la volupté. Dominé par elle, comment résistera-t-il aux travaux, aux périls, à l'indigence, à tant d'autres assauts auxquels la vie de l'homme est exposée? comment supportera-t-il la vue de la mort & de la douleur, tant d'orages terribles, tant d'en-

nemis redoutables, s'il se laisse abattre par un si foible adversaire ? Il s'abandonnera à tous les conseils de la volupté ? & quels conseils ne lui donnera-t-elle pas ? Elle ne peut, dites-vous, lui en donner de honteux, parcequ'elle est accompagnée de la vertu. Qu'est-ce donc qu'un souverain bien, qui a besoin de surveillant pour être un bien ? Mais comment la vertu guidera-t-elle la volupté ? elle ne marche qu'à sa suite ; elle ne peut donc qu'obéir, & non pas commander : vous mettez le Général à l'arriere-garde.

La fonction sublime de la vertu, dans votre systême, est de faire l'essai des voluptés. Nous examinerons si c'est connoître la vertu, que de la traiter d'une façon aussi injurieuse ; si on doit lui conserver son nom, quand on lui ôte son rang. Il ne s'agit, pour le présent, que de vous montrer un grand nombre d'hommes, environnés de voluptés, comblés de tous les présents de la fortune, & que vous serez pourtant forcés de regarder comme des méchants. Voyez (1) un Nomentanus,

(1) Fameux débauché, dont Horace parle plusieurs fois dans ses Satyres. Il s'appelloit *L. Cassius*, & avoit mangé tout son bien. Horace,

un (2) Apicius, enrichis de tous les biens de la terre & de la mer, sur la table desquels passent en revue tous les animaux des pays étrangers (3)! Voyez les attendre mollement leur souper sur un lit de roses; réjouir leurs oreilles (4)

---

par un trait de satyre fort plaisant, le joint au bouson-Pantolabus, & leur assigne de leur vivant leur sépulture dans le cimetiere de la plus vile populace.

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum
Pantolabo scurræ, Nomentanoque nepoti.
Lib. 1. Satyr. 8. verf. 10 & 11.

(2) Il y a eu plusieurs gourmands célebres de ce nom. Celui-ci vivoit sous Auguste. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges.* Nat. hist. lib. 10, cap. 48, sect. 68. *Edit.* Harduin. *Voyez* encore ce qu'il en dit *lib.* 9, *cap.* 17. *non procul à fine*, & sur-tout Séneque dans sa *Consolation* à Helvia, *cap.* 10.

(3) *Voyez* ci-dessous la *Consolation à Helvia*, chap. 9. *in fine.*

(4) Ce passage peut nous donner une idée du luxe des Romains dans leurs repas. Séneque y a rassemblé les traits les plus saillants de ce tableau, & l'on croit lire une description des mœurs Asiatiques. Mais on sera moins étonné de cette ressemblance, lorsqu'on saura que les victoires de Manlius dans l'Asie, sont, en effet, l'époque où les Romains connurent tous ces raffinements du luxe, & toutes ces superfluités devenues bientôt nécessaires. Ils commen-

par des concerts, leurs yeux par des spectacles, leurs palais par les saveurs les plus recherchées; les plus douces fomentations entretiennent le ressort de leur corps entier, & pour que l'organe de l'odorat ne demeure pas oisif pendant ce temps là, on embaume de parfums le lieu même où l'on sacrifie à la volupté.

---

cerent alors à avoir pendant leurs repas des concerts, des chanteurs & des musiciens, qui jouoient de différentes sortes d'instruments; à faire représenter dans la salle du festin des tragédies, des comédies, des pantomimes. On y voyoit même des combats de Gladiateurs, & jusqu'à des éléphants.

Luxuriæ enim peregrinæ origo ab exercitu Asiatico invecta in urbem est. Ii primùm lectos æratos, vestem, stragulam pretiosam, plagulas, & alia textilia, & quæ tùm magnificæ supellectilis habebantur, monopodia & abacos, Romam advexerunt. TUM PSALTRIAE SAMBUCISTRIÆQUE, ET CONVIVALIA LUDIONUM OBLECTAMENTA ADDITA EPULIS: epulæque ipsæ, & curâ & sumptu majore apparari cœptæ; tùm coquus, vilissimum Antiquis mancipium, & æstimatione & usu in pretio esse; & quod ministerium fuerat, ars haberi cœpta. *Tit. Liv.* lib. 39, cap. 6. *Voyez*, touchant l'usage des Gladiateurs dans les festins, Tite-Live, *lib.* 9, *cap.* 40. Silius Italicus, *Punicor. lib.* XI, *vers.* 51 *& seq.* On trouve sur ce sujet plusieurs faits curieux dans le Traité de Pierre Ciacconius *de Triclinio*, pag. 74 & seq. & dans l'Appendix que Flavius Ursinus a joint à cet ouvrage. *Ed.* Amstel. 1664.

Voilà des hommes comblés de plaisirs ; cependant ils ne sont point heureux, parcequ'ils ne jouissent pas des vrais biens.

CHAPITRE XII.

Ils seront malheureux, dites-vous, parcequ'il peut survenir des accidents qui troublent, des opinions contradictoires qui ôtent le repos. J'en conviens ; cependant ces insensés, ces hommes inconséquents & toujours placés sous les coups du repentir, goûtent des voluptés sans nombre, & vous ne pouvez nier qu'ils ne soient aussi éloignés des inquiétudes, que de la sagesse ; & qu'ils ne soient dans le cas de bien d'autres, qui ont une folie gaie, & qui rient dans leur délire. Au contraire les plaisirs du Sage sont modestes & retenus : ils paroissent languissants, sont toujours contenus & à peine sensibles ; il ne les va pas chercher, & quand ils se présentent d'eux-mêmes, ils ne sont pas reçus avec honneur, ni même avec une satisfaction bien marquée. Il les distribue dans le cours de la vie, comme les jeux & les

amusements dans les affaires sérieuses.

Qu'on cesse donc de vouloir allier deux choses incompatibles, de combiner ainsi le vice avec la vertu, & par cet accord chimérique de flatter les penchants des hommes les plus corrompus. Celui-ci, absorbé dans la débauche, toujours plongé dans l'ivresse, & se (1) soutenant à peine, croit avoir de la vertu, parcequ'il jouit de la volupté: il entend dire qu'elles sont inséparables ; & bien loin de cacher ses vices, il en fait parade, & leur donne le nom de sagesse. Ce n'est point Epicure qui les sollicite à la débauche ; mais adonnés au vice, ils viennent le cacher dans le sein de la philosophie, ils s'empressent d'aller où ils entendent louer la volupté. Ils ne savent pas combien la volupté d'Epicure est sobre & tempérante,

(1) Le texte dit: rampant dans l'ivresse, *reptabundus*; mais cette expression métaphorique auroit paru hardie dans notre langue beaucoup plus timide, & par conséquent moins énergique que le latin. Au lieu de *reptabundus* que porte l'Edition *Varior.* on trouve dans l'Editio princeps *ac vagabundus semper atque ebrius.* Et cette leçon me paroît préférable aux conjectures des Commentateurs, qui lisent ici, les uns *raptabundus*, les autres *ructabundus*, enfin *lapsabundus.*

(car je lui rends cette justice), ils accourent au nom seul, ne cherchant qu'une apologie, un voile pour leurs déréglements : ils perdent ainsi le seul bien qui leur restoit dans leurs maux, la honte de mal faire. Ils parviennent à louer ce dont ils rougissoient, & à se glorifier de leurs désordres. On ne peut plus se relever, dans l'âge même de la vigueur, quand le vice est ainsi paré d'un titre honnête.

CHAPITRE XIII.

Ce qui rend cette apologie de la volupté si pernicieuse, c'est que l'honnêteté des préceptes est cachée ; l'on ne voit que ce qu'ils ont de séduisant. Pour moi je pense, & j'ose le dire, contre l'opinion de nos Stoïciens, que la morale d'Epicure est saine, droite, & même austere pour qui l'approfondit : sa volupté est renfermée dans les bornes les plus étroites. La loi que nous imposons à la vertu, il la prescrit à la volupté : il veut qu'elle soit subordonnée à la nature, & ce qui suffit à la nature paroît bien mince à la débauche. Ceux donc qui placent le bonheur dans une molle oisiveté ou dans

l'alternative de la table & des femmes, ne cherchent qu'une autorité respectable pour justifier leurs vices. Attirés par un nom séduisant, ils se rendent les sectateurs, non de la volupté qu'on leur prêche, mais de celle qu'ils ont eux-mêmes apportée; & quand ils sont une fois persuadés que leurs vices sont conformes aux préceptes d'Epicure, ils s'y livrent hardiment, ils ne se cachent plus, ils marchent à visage découvert.

Je ne dis donc pas, comme la plupart des Stoïciens, que la secte d'Epicure est l'école de la débauche: je dis qu'elle est décriée, sans l'avoir mérité. Et comment s'en assurer, quand on n'a pas approfondi sa morale? Les premieres apparences donnent lieu à ces mauvais bruits, & font concevoir des espérances criminelles. C'est un héros déguisé en femme. Votre vertu peut être intacte, votre corps ne se livre pas à la débauche honteuse: mais je vois dans vos mains le tambour de Cibele (1). Choisissez donc un titre honnête; annoncez-vous par une étiquette qui par elle-même excite

(2) Les Galles, ou Prêtres de Cybele, étoient très-décriés pour leurs infames débauches; ils formoient, au son de petits tambours qu'ils frap-

l'ame à repousser les vices propres à l'énerver. C'est donner lieu d'espérer un heureux naturel, que de se proposer la vertu pour but. En recherchant la volupté, vous passerez pour un homme amolli, sans vigueur, efféminé, prêt à se jetter dans tous les excès, s'il ne survient un guide qui vous fasse distinguer parmi les voluptés celles qui se bornent aux besoins naturels, de celles qui ne connoissent ni frein ni limites, & qui sont d'autant plus insatiables qu'on les rassasie davantage. Voulez-vous marcher en sureté? que la vertu passe la premiere; l'excès de la volupté est nuisible:

---

poient en cadence, des danses molles & efféminées. Plaute appelle *tympanotribam* un homme amolli par l'oisiveté & par les plaisirs.

Mœchum malacum, cincinnatum, umbraticolam *TYMPANOTRIBAM*
Amas ? . . .

Truculent. act. 2. scen 7. vers. 49. 50.

Dans le *Pænulus* le Soldat Anthemonides répond au neveu d'Hannon: " Que ne prenois-
„ tu un tambour à la main pour dire cela, car
„ tu me parois moins un homme véritable
„ qu'un efféminé „.

Cur non adhibuisti, dum istæc loquereris, *TYMPANUM?*
Nam te cinædum esse arbitror magis quàm virum.

In Pænul. act. 5, scen. 5. vers. 38 & 39.

ne craignez pas d'excès dans la vertu ; elle eſt ſa meſure pour elle-même. Ce qui s'affaiſſe ſous ſa propre grandeur n'eſt pas un bien.

CHAPITRE XIV.

AYANT reçu en partage une nature raiſonnable, quel autre but que la raiſon pouvez-vous vous propoſer ? Mais ſi l'union de la vertu & de la volupté a tant de charmes pour vous, ſi vous ne voulez arriver au bonheur qu'en cette compagnie, au moins que la vertu ait le pas ; le plaiſir peut l'accompagner, mais toujours ſubordonné, comme les membres le ſont au corps. Mettre aux gages de la volupté la vertu, le plus grand des biens, c'eſt montrer bien peu d'élévation. Que la vertu marche la premiere, qu'elle porte l'étendard, cela ne nous empêchera pas de jouir de la volupté, mais nous en ferons les maîtres & les modérateurs ; elle pourra bien obtenir quelque choſe, mais jamais par violence : au contraire ceux qui placent la volupté ſur la premiere ligne, perdent l'une & l'autre ; ils ſont privés de la ver-

tu ſans poſſéder la volupté; ils en ſont poſſédés, victimes également & de ſon abſence qui les tourmente, & de ſon excès qui les ſuffoque; malheureux quand elle leur manque, plus malheureux quand elle les accable. Ainſi les infortunés ſurpris dans la mer (1) des Syrtes, tantôt demeurent à ſec, & tantôt ſont emportés par un courant rapide.

Ces malheurs ſont des ſuites néceſſaires de l'intempérance & de l'amour aveugle de la volupté. Quand on deſire le mal au lieu du bien, il y a du danger à obtenir l'objet de ſes voeux. Les bêtes féroces, dont la capture a coûté bien des travaux & des périls, cauſent encore des inquiétudes quand on les tient, parceque ſouvent elles déchirent leurs propres maîtres : de même la jouiſſance des plus grands plaiſirs a ſouvent été la ſource des grands maux : ils ſe laiſſent prendre, mais c'eſt pour aſſervir. Plus ils ſont grands & nombreux, plus celui que le vulgaire appelle heureux, eſt petit & devient l'eſclave d'un plus grand nombre de maîtres. Pour ne pas quitter la comparaïſon que j'employois tout-à-l'heure,

---

(1) *Voyez* ci-deſſus ce que j'ai dit de ces deux golphes dans une note ſur la lettre 90. t. 2. p. 215.

de même que celui qui ſuit la trace des bêtes féroces, qui s'eſtime fort heureux de pouvoir les prendre dans des piéges, & d'entourer les forêts de ſes chiens, pour ſe livrer à ce goût, renonce à des occupations plus importantes, à des devoirs reſpectables : de même celui qui court après la volupté, néglige tout le reſte ; il renonce à ſa liberté, il ſe rend eſclave de ſon ventre ; il n'achete pas les plaiſirs, mais il ſe vend à eux.

CHAPITRE XV.

QUI empêche, me direz-vous, la vertu & la volupté de ſe confondre ; & que le ſouverain bien, formé de leur union, ne ſoit le mêlange de l'honnête & de l'agréable ? Il n'y a que l'honnête qui puiſſe faire partie de l'honnête. Le ſouverain bien ne ſera pas dans toute ſa pureté, quand il ſera combiné avec une choſe de moindre prix : la joie même qui naît de la vertu, quoiqu'un bien, ne fait cependant point partie du bonheur abſolu ; non plus que le plaiſir & la tranquillité, quelques belles que ſoient les cauſes qui les aient fait naître : ces biens ſont la

ſuite & non le complément du bonheur. Mais celui qui aſſocie la vertu & la volupté, & qui rend même entr'elles le partage inégal, détruit la ſolidité de l'un de ces biens par la fragilité de l'autre, & perd ſa liberté, qui ne devient aliénable que quand elle ne voit rien au-deſſus d'elle. On commence à avoir beſoin de la fortune, ce qui eſt le comble de l'aſſerviſſement; on mene une vie inquiete, ſoupçonneuſe, alarmée : on redoute les événements, on dépend des circonſtances.

Vous ne donnez point à la vertu une baſe ſolide & immobile, mais un appui chancelant & incertain. Quoi de plus incertain en effet que l'attente des biens fortuits, & les révolutions du corps & des objets qui le regardent ? Comment pouvoir obéir à Dieu, recevoir avec réſignation tous les événements, ne point murmurer contre le deſtin, quand on eſt ſenſible aux moindres aiguillons de la volupté ou de la douleur ? Ajoutez qu'avec ce penchant pour le plaiſir, on eſt un mauvais gardien ou vengeur de ſa patrie, & un mauvais défenſeur de ſes amis.

Plaçons donc le bonheur dans un aſyle d'où la violence ne puiſſe l'arracher, dans

un lieu inaccessible à la douleur, à l'espérance, à la crainte, à tous les objets qui peuvent la détériorer. Il n'y a que la vertu qui puisse s'élever à cette hauteur, il n'y a que ses pas qui puissent franchir cette montagne escarpée : elle saura se tenir ferme contre toutes les attaques, supporter tous les événements, non-seulement avec patience, mais même avec plaisir ; elle saura que toutes les situations pénibles sont des loix de la Nature. Semblable à un soldat courageux, qui supporte les blessures, qui compte ses cicatrices, & qui percé de traits aime encore en mourant le Général pour lequel il expire ; elle aura toujours présent cet ancien précepte (1) : *Suivez Dieu.*

Quiconque se plaint, pleure & gémit, n'est pas moins forcé d'obéir, &, malgré sa résistance, d'exécuter les ordres qui lui sont imposés. Quelle folie de se laisser traîner plutôt que de suivre de bon gré ! N'est-ce pas avoir perdu la raison

(1) Boëce donne ce précepte à Pythagore ; mais Plutarque & Cicéron l'attribuent à l'un des sept Sages. *Voyez* Boëce, *de consolat. Philosoph.* lib. 1, prosa 4, pag. 34, *edit.* Varior. & Cicer. *de Finib. honor. & malor.* lib. 3, cap. 22, avec la note de Davies sur ce passage.

& le souvenir de sa condition, que de se plaindre des accidents fâcheux, d'être étonné & de s'affliger de ce qui arrive aux bons comme aux méchants ; je parle des maladies, de la mort, des infirmités, & des autres traverses auxquelles la vie humaine est exposée. Souffrons avec courage ce que la constitution de l'univers nous oblige de souffrir. Nous avons fait serment de supporter tous les accidents d'une vie mortelle, & de n'être pas émus de tout ce qui n'est pas en notre pouvoir d'éviter. Nous sommes nés dans une Monarchie où notre liberté consiste à n'obéir qu'à Dieu.

CHAPITRE XVI.

C'EST donc sur la vertu qu'est fondée la vraie félicité. Que vous conseillera-t-elle ? de ne regarder comme bien, ou comme mal, que ce qui part du vice ou de la vertu : elle vous conseillèra d'être inébranlable contre le mal, afin d'imiter Dieu autant que vous le pourrez. Que vous promet-elle pour une telle entreprise ? un bonheur immense, égal à celui des Dieux. Vous serez libre, inattaquable, à l'abri des pertes. Vous ne serez

jamais frustré dans vos entreprises, arrêté par aucun obstacle ; tout vous réussira, plus d'adversité pour vous, plus d'événements imprévus, ou qui vous contrarient.

La vertu de cet enthousiasme divin de la perfection suffit donc pour être heureux. Que dis-je, elle suffit ? elle est plus que suffisante. Qu'est-ce qui peut manquer à un homme sans desirs ? quel besoin des objets extérieurs peut avoir celui qui a rassemblé tous ses biens en lui-même ? Néanmoins l'homme qui marche vers la vertu, quoique avancé dans la route, a besoin de quelque indulgence de la fortune, pendant qu'il lutte encore dans le tourbillon de l'humanité, sans avoir pu briser tous les liens mortels. Quelle différence donc entre lui & les autres hommes ? C'est que les uns sont (1) liés, les autres garrotés, d'autres chargés de chaînes ; tandis que celui qui a fait des progrès, & qui s'est élevé au-dessus des mortels, porte la chaîne plus lâche : il n'est pas encore libre, mais il en est bien près.

(1) Séneque fixe dans ce passage la vraie signification des verbes *alligari*, *adstringi*, *distringi*, entre lesquels il y a comme on le voit des nuances sensibles, & qu'il est important de connoître.

CHAPITRE XVII.

Si donc quelqu'un des détracteurs de la Philosophie vient me dire, suivant la coutume : pourquoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours ? pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs ? pourquoi regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire, & sa perte comme un malheur ? Pourquoi ces larmes, quand on vous annonce la mort de votre femme, de votre ami ? D'où vient cet intérêt que vous prenez à votre réputation; ces impressions que vous font les traits de la satyre ? Pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que ne l'exigent vos besoins naturels ? Pourquoi vos repas ne sont-ils pas conformes à vos préceptes ? Pourquoi ces meubles éclatants, ces vins plus vieux que vous-même, ces projets innombrables, ces arbres qui ne produisent que (1) de l'ombre ? Pourquoi votre

(1) Tels que les lauriers, les platanes, les cyprès. Comment ne pas s'étonner, dit à ce sujet Pline, que l'on fasse venir des climats éloignés, & pour ainsi dire d'un autre monde, des arbres, dont toute l'utilité se borne à nous prêter

femme porte-t-elle à ses oreilles la fortune d'une maison opulente ? Pourquoi vos esclaves sont-ils ornés des étoffes les plus précieuses ? Pourquoi le service est-il un art chez vous ? Pourquoi l'argenterie n'est - elle pas placée au hasard, mais artistement arrangée sur votre table ? Pourquoi ces maîtres dans (2) l'art de découper ?

Ajoutez, si vous voulez, pourquoi ces possessions au-delà des mers ; ces biens que vous ne connoissez pas vous-même ? Il est également honteux & de ne pas connoître vos esclaves, si vous en avez peu, & d'en avoir tant que votre mémoire n'y puisse suffire. Je vous aiderai moi-même dans vos reproches, & je vous en suggérerai auxquels vous ne pensez pas ; mais je me borne à vous répondre pour

---

leur ombre : *quis non jure miretur arborem umbræ gratia tantùm ex alieno petitam orbe ? platanus hæc est*, &c. PLIN. *Nat. Hist.* lib. 12, cap. 1, sect. 3, *edit.* Harduin.

(2) Les esclaves qui coupoient les viandes & dépeçoient les volailles, s'appelloient *carptores*, *diribitores*, *scissores*. Voyez JUVENAL. *satyr.* 9, *vers.* 110. APULÉE, *Métamorph.* lib. 2, cap. 33, *edit.* Pricæi, Goudæ, 1650 ; PETRON. *Satyric.* c. 36 ; JUST. LIPS. *Saturn.* l. 2, c. 2. Juvénal les appelle ailleurs *cheironomontas*, sat. 5, *vers.* 121.

le présent. Je ne suis pas encore un Sage ; & même, pour laisser toujours quelque aliment à votre satyre, je ne le serai jamais. Je ne me propose pas d'égaler les plus vertueux, mais de surpasser les méchants. Il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes défauts, & de faire la guerre à mes erreurs. Je n'ai point recouvré la santé, je ne la recouvrerai même jamais ; je cherche plutôt des palliatifs, que des remedes pour ma goutte ; content si les accès en sont moins fréquents & moins douloureux. Je sens bien qu'auprès de vous, je ne suis qu'un foible coureur.

CHAPITRE XVIII.

Ce n'est pas pour moi que je réponds ainsi ; hélas ! je suis encore plongé trop avant dans la fange des vices ; mais je réponds pour quelqu'un qui a déja fait des progrès. Vous parlez d'une façon, & vous vivez d'une autre ! Ames perverses, ennemies de tout bien, apprenez que ces reproches ont été faits aux Platon, aux Epicure, aux Zénon ! ces grands hommes enseignoient comment

il falloit vivre, & non comment ils vivoient. Ce n'est pas de moi que je parle, c'est de la vertu ; & lorsque je fais le procès aux vices, je commence par les miens; quand je le pourrai, je vivrai comme je dois. Votre malignité, avec tout son fiel, ne me détournera pas de la vertu : le poison que vous répandez sur les autres, & qui vous tue les premiers, ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir, plutôt que celle que je tiens ; d'adorer la vertu, & de me traîner de loin sur ses traces. Attendrai-je qu'il y ait quelque chose d'inviolable pour une malignité qui n'a pas même respecté Rutilius & Caton ? Peut-on ne pas paroître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Démétrius le Cynique fût assez pauvre ? cet homme intrépide, luttant sans cesse contre tous les besoins de la nature, plus pauvre que tous les autres Cyniques, parcequ'en s'interdisant la possession, il s'interdisoit encore la demande ; hé bien! voilà l'homme qu'on ne trouve pas assez indigent. Cependant s'il y avoit quelque reproche à lui faire, ce seroit d'avoir plutôt fait profession de pauvreté que de vertu.

CHAPITRE XIX.

Diodore, Philosophe Epicurien, vient de terminer sa vie par une mort volontaire : on l'accuse d'avoir agi contre les préceptes d'Epicure, en se tuant lui-même ; son action paroît insensée aux uns, & téméraire aux autres. Pour lui, au comble du bonheur, satisfait de sa conscience, il s'est rendu témoignage en mourant, il a loué le repos d'une vie amenée jusqu'au port, & heureusement mise à l'ancre ; il a prononcé ce vers que vous n'avez entendu qu'avec chagrin, comme si vous étiez obligé d'en dire autant :

J'ai vécu, du destin j'ai fourni la carriere (1)

Ainsi vous attaquez la vie de l'un & la mort de l'autre. Le nom seul d'un homme recommandable par un mérite éclatant, vous fait japper, comme de petits chiens à la rencontre d'un inconnu : il est intéressant pour vous que personne ne paroisse homme de bien, comme si la vertu

(1) Vixi, et, quem dederat cursum Fortuna, peregi.
VIRG. Æneid. lib. 4, vers. 653.

d'autrui étoit le reproche de vos crimes; le parallele de leur vertu avec votre bassesse est un supplice pour vous. Vous entendez mal vos intérêts : si les partisans de la vertu sont avares, débauchés, ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom même de la vertu est odieux ? Vous les accusez de ne pas conformer leur conduite à leurs leçons : qu'y a-t-il de surprenant, puisque ces leçons fortes & sublimes sont capables de mettre au-dessus des tempêtes de la vie ; puisqu'ils travaillent à se détacher de ses croix dans lesquelles chacun de vous enfonce tous les jours de nouveaux clous ? Les malheureux forcés d'aller au supplice, ne sont attachés qu'à un seul gibet ; mais ces insensés qui se punissent eux-mêmes ont autant de croix que de passions ; & cependant leur malignité médisante trouve encore à s'égayer sur le compte des autres. Je croirois qu'ils en ont le loisir, si je ne les voyois de leur gibet cracher sur les spectateurs.



CHAPITRE XX.

LES Philoſophes ne font pas ce qu'ils diſent ; cependant ils nous ſont très-utiles en nous parlant, en produiſant des penſées honnêtes. S'ils agiſſoient comme ils parlent, quelle félicité ſeroit préférable à la leur ? mais en attendant, des diſcours vertueux, des ſentiments louables, ne ſont pas des objets à dédaigner. Les études utiles méritent notre eſtime, indépendamment même de la pratique ; eſt-il étonnant, que par des routes ſi difficiles, ils ne s'élevent pas juſqu'au ſommet ? Ces grands hommes, dans leur chûte même, ſont admirables par la hardieſſe de leur entrepriſe. Il y a de la nobleſſe à conſidérer moins ſes propres forces que celles de la nature ; à tenter les efforts les plus pénibles, à concevoir des projets au-deſſus de la portée des ames les plus hautes. Qu'eſt-ce que ſe propoſe un tel homme ? » Je veux, dit-il, voir » arriver la mort avec autant de ferme- » té que j'en entends parler : je me » réſignerai aux travaux, quels qu'ils » ſoient : mon ame ſoutiendra mon corps

» chancelant : je mépriserai les richesses
» présentes comme absentes, sans être ni
» plus triste pour les savoir ailleurs, ni
» plus fier pour les voir autour de moi.
» Que la fortune vienne à moi, qu'elle
» me quitte, je ne m'en appercevrai
» pas : je verrai toutes les terres des au-
» tres, comme si elles m'appartenoient,
» & toutes les miennes comme si elles
» appartenoient à d'autres. Je vivrai,
» persuadé que je suis né pour les autres,
» & j'en rendrai graces à la Nature.
» Que pouvoit-elle faire de mieux
» pour moi ? elle m'a fait naître pour
» tout le monde, & tout le monde pour
» moi. Les biens que je pourrai posséder,
» je ne les garderai point en avare, je
» ne les dissiperai point en prodigue : je
» ne croirai vraiment jouir que de ce
» que j'aurai donné avec discernement.
» Je ne compterai pas mes bienfaits, je
» ne les peserai pas, je les apprécierai
» d'après le mérite de celui qui les re-
» cevra : s'il en est digne, je ne croirai
» pas avoir fait beaucoup. Je ne pren-
» drai jamais l'opinion, mais ma con-
» science, pour regle de mes actions ;
» mon propre témoignage vaudra pour
» moi celui de tout un peuple. Mon but
» en buvant & mangeant sera de satisfaire

» les besoins de la nature, & non pas
» de remplir & de vuider mon estomac.
» Je me rendrai agréable à mes amis;
» doux & traitable avec mes ennemis,
» ils me fléchiront avant de me deman-
» der pardon; j'irai au devant des de-
» mandes honnêtes. Je saurai que le
» monde est ma patrie; que les Dieux
» la gouvernent; qu'ils sont au-dessus
» de moi & qu'ils m'environnent; qu'ils
» ont les yeux ouverts sur toutes mes
» paroles & mes actions. Quand la Na-
» ture redemandera mon ame, ou que
» la raison la bannira de mon corps, je
» sortirai en assurant que j'ai toujours
» chéri la vertu & les occupations hon-
» nêtes; que je n'ai fait aucun tort à la
» liberté de personne, encore moins à
» la mienne".



CHAPITRE XXI.

Se proposer un tel but, vouloir y parvenir, le tenter; c'eſt s'acheminer vers les Dieux: ſi l'on ne s'éleve juſqu'à eux, au moins on tombe de haut. O vous, qui haïſſez la vertu & ſes adorateurs, vous ne faites rien de nouveau. Les yeux malades craignent le ſoleil, & l'éclat du jour eſt odieux aux animaux nocturnes; ils s'enfuient dès qu'il paroît, regagnent leur cachette, & ſe blotiſſent dans quelque fente ténébreuſe. Gémiſſez donc, exercez votre malheureuſe langue à outrager les gens de bien; pourſuivez, mordez, vous vous caſſerez plutôt la dent, que de l'enfoncer. Pourquoi cet homme, qui ſe donne pour Philoſophe, vit-il dans l'opulence? Il dit que les richeſſes ſont mépriſables; pourquoi en poſſede-t-il? il regarde la vie comme indifférente, & cependant il vit: la ſanté n'eſt pas un bien à ſes yeux, & pourtant il eſt très-attentif à la conſerver de ſon mieux. A l'entendre, l'exil n'eſt qu'un vain nom: le grand malheur, dit-il, de changer de pays! Eh bien! laiſſez-le

faire, il vieillira dans sa patrie. Il ne trouve pas de différence entre la vie la plus longue & la plus courte, cependant il cherche à prolonger la sienne, & parvient tranquillement à une vieillesse pleine de vigueur. Quand il dit qu'on doit mépriser tous ces objets, ce n'est pas pour s'en priver, mais pour en jouir sans inquiétude; il ne les rejette point, mais il les suit lorsqu'ils s'en vont. Où la fortune peut-elle placer plus sûrement les richesses, que chez un dépositaire qui les lui restituera sans se plaindre?

Dans le temps où M. Caton louoit les Curius, les Coruncanius, & ce siecle heureux où la possession de quelques lames d'argent attiroit l'animadversion du Censeur, il possédoit lui-même quatre cents mille sesterces: c'étoit moins, sans doute, que Crassus, mais plus que Caton le Censeur: la disproportion de ses biens à ceux de son bisayeul, étoit plus grande que celle des biens de Crassus comparés aux siens. Eh bien! s'il lui étoit venu une fortune plus considérable, il ne l'auroit pas méprisée.

Le Sage ne se regarde pas comme indigne des biens de la fortune: il n'aime pas les richesses, mais il les préfere; il ne leur ouvre pas son cœur, mais sa

maiſon ; il ne les rejette pas, mais il en modere l'uſage ; il n'eſt pas fâché qu'il ſe préſente une occaſion de plus d'exercer ſa vertu.

CHAPITRE XXII.

PEUT-ON douter que le Sage ne trouve plus d'occaſion de déployer ſon ame dans l'opulence que dans la pauvreté ? Dans celle-ci il ne montre qu'une eſpece de vertu, qui conſiſte à ne point ſe laiſſer abattre ni terraſſer ; dans les richeſſes au contraire, la tempérance, la libéralité, l'économie, la diſtribution des bienfaits, la magnificence, trouvent un champ libre pour s'exercer. Le Sage ne ſe mépriſera pas, pour être d'une petite taille ; mais il préférera une haute ſtature : il n'en ſera pas moins ſage pour être maigre & privé d'un œil ; mais il aimera mieux avoir un corps robuſte : il n'oubliera point pour cela qu'il poſſede en lui-même un bien plus eſtimable. Il ſupportera la mauvaiſe ſanté, mais il ſouhaitera la bonne. Il y a des avantages qui, tout modiques qu'ils ſont en eux-mêmes, & ſans influer ſur le bien principal,

ajoutent cependant quelque chose au contentement perpétuel qui naît de la vertu. Les richesses causent au Sage la même satisfaction qu'au navigateur un vent heureux & favorable, qu'à tous les hommes un beau jour, & un lieu propre à garantir des frimats de l'hiver. Est-il un Sage, je parle des nôtres pour lesquels l'unique bien est la vertu, qui nie que les avantages mêmes que nous appellons indifférents, n'aient quelque prix, & ne soient préférables les uns aux autres ? Il y en a quelques-uns auxquels on accorde un peu de considération, & à d'autres davantage. Ne vous y trompez donc pas, les richesses sont au nombre des choses qu'on préfere.

Pourquoi donc, direz-vous, se moquer de moi, puisqu'elles tiennent dans votre esprit le même rang que dans le mien ? Voulez-vous sentir la différence qui se trouve entre nous ? Si les richesses m'échappent, elles ne m'ôteront rien, que leur possession ; au lieu que si elles vous quittent, vous demeurerez accablé & comme arraché à vous-même. Les richesses occupent une place chez moi, chez vous elles occupent la premiere. En un mot, elles m'appartiennent, & vous leur appartenez.

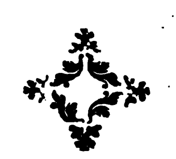
CHAPITRE XXIII.

CESSEZ donc d'interdire les richesses aux Philosophes ; on n'a jamais condamné la sagesse à la pauvreté. Le Sage aura d'amples richesses, mais elles n'auront été dérobées à personne, elles ne seront pas souillées du sang des autres ; elles ne seront point le fruit de l'injustice ni d'un gain sordide ; elles pourront sortir de chez lui d'une façon aussi louable qu'elles y seront entrées ; il n'y aura que la malignité qui en pourra gémir. Accumulez-les tant que vous voudrez ; si elles sont honnêtes, on pourra les convoiter, mais on ne pourra pas les réclamer. Le Sage ne repoussera point les faveurs de la fortune : un patrimoine acquis par des voies légitimes ne le rendra pas plus vain, & ne le fera pas rougir. Il éprouvera même une noble fierté, si en ouvrant sa maison, pour y faire entrer ses concitoyens, il peut leur dire avec assurance : que chacun emporte d'ici ce qu'il reconnoît lui appartenir. Il sera grand au milieu de ses richesses, si l'effet répond à cette invitation, si après l'examen il

n'en devient pas plus pauvre. Oui, je le répéte, s'il soutient sans crainte les recherches du peuple; si l'on ne trouve chez lui rien sur quoi jetter la main, il aura la hardiesse d'être riche même aux yeux de tout le monde.

Si le Sage est incapable d'admettre dans sa maison un seul denier qui ne viendroit point par une bonne voie, il ne refusera pas non plus une opulence, qui sera un présent de la fortune ou le fruit de la vertu. Et pourquoi refuseroit-il de les loger? qu'elles viennent, il leur donnera l'hospitalité. Il ne les prodiguera pas, mais il ne les enfouira pas non plus; dans l'un il y auroit de la folie, & dans l'autre de la foiblesse & de la pusillanimité, en ce qu'il se croiroit possesseur d'un bien fort précieux. Mais encore un coup, il ne les chassera pas de sa maison. Quelle seroit sa raison? leur diroit-il, vous m'êtes inutiles? se diroit-il à lui-même, je ne sais pas faire usage des richesses? De même qu'avec la possibilité de voyager à pied, il préférera une voiture; il voudra aussi être riche, s'il le peut: mais il possédera ses biens comme des avantages légers & fugitifs; il ne souffrira pas qu'ils soient à charge ni aux autres ni à lui-même. Il donnera..

.... vous ouvrez les oreilles, déja vous tendez la main ! Mais quand je dis qu'il donnera, ce fera aux gens de bien, ou à ceux qu'il pourra rendre tels : il donnera avec difcernement, fon choix tombera fur les plus dignes. Il faura qu'il doit rendre compte de fa dépenfe comme de fa recette : il donnera pour des motifs honnêtes & louables. Un don mal placé doit être mis au nombre des pertes honteufes : fa bourfe s'ouvrira facilement, mais elle ne fera point percée ; l'argent en fortira, mais il n'en tombera point.



CHAPITRE XXIV.

On ſe trompe, ſi l'on croit que donner ſoit une choſe facile : on y trouve plus de difficulté qu'on ne penſe, lorſqu'on veut conſulter la raiſon, & non pas répandre ſon bien au haſard & en aveugle. Je préviens l'un, je m'acquitte avec l'autre; je ſecoure celui-ci, j'ai pitié de celui-là : je pourvois aux beſoins de cet autre ; il ne faut pas que ſa pauvreté le détourne & l'abſorbe. Il eſt des gens à qui je ne donnerai point, quoiqu'ils ſoient dans le beſoin, parcequ'ils y ſeront toujours, quelque choſe que je leur donne. Il y en a à qui j'offrirai, d'autres que je forcerai de recevoir. Je ne puis être inattentif dans une affaire de cette importance : je ne place jamais mieux mon argent, que quand je le donne.

Quoi! me dira-t-on, vous donnez donc pour recevoir? Non; c'eſt pour ne pas perdre : il faut placer les bienfaits de maniere à ne pouvoir jamais être redemandés, mais à pouvoir être reſtitués ; c'eſt un tréſor enfoui dans la terre, qu'on n'en retire que dans les cas preſſants.

La maison même de l'homme riche, combien n'offre-t-elle pas de matiere à sa bienfaisance ? Qui a jamais prétendu borner la libéralité aux hommes libres ? La Nature veut que nous soyons utiles à tous les hommes, esclaves ou libres, ingénus ou affranchis, affranchis pleinement & absolument (1), ou en présence de ses amis, n'importe, par-tout où se

---

(1) Au texte: *Justae libertatis, an inter amicos datæ.* Il y avoit chez les Romains deux sortes de liberté : l'une appellée *libertas justa*, & l'autre *libertas injusta* ou *minus justa*. Ceux à qui on accordoit la premiere, étoient pleinement & absolument libres, & ne pouvoient plus redevenir esclaves. Ceux, au contraire, qui n'étoient libres que de la seconde espece de liberté, pouvoient être soumis de nouveau au joug de la servitude. « Nos Peres, dit Tacite, inventerent deux manieres d'affranchir, afin de laisser au patron le „ pouvoir de reprendre son bienfait, ou d'y en „ ajouter un nouveau. Quiconque n'a point été „ déclaré libre avec les formalités requises, reste „ comme engagé dans les liens de l'esclavage". *Quin & manumittendi duas species institutas, ut relinqueretur pœnitentiæ aut novo beneficio locus. Quos vindictâ patronus non liberaverit, velut vinculo servitutis attineri.* Anal. *lib.* 13, *cap.* 27.

On obtenoit la liberté absolue (*libertatem justam*) de trois manieres différentes : *censu*, *vindictâ*, *testamento*. Les esclaves qui, du consentement ou de l'ordre de leur maître, se faisoient enregistrer sur le rôle du Censeur,

trouve un homme, la bienfaisance peut s'exercer. Le Sage peut donc répandre ses bienfaits dans l'intérieur même de sa

---

devenoient Citoyens Romains, & jouissoient de tous les droits attachés à ce titre.

Censebantur antiquitùs soli Cives Romani. Si quis ergo, consentiente vel jubente domino, nomen detulisset in censum, Civis Romanus fiebat, & servitutis vinculo solvebatur : atque hoc erat *censu fieri liberum*, per consensum domini nomen in censum deferre, & effici Civem Romanum BOETHIUS, *lib.*I *in Topica Ciceronis.*

La seconde espece d'affranchissement *manumissio vindictâ*, donnoit les mêmes privileges : celui-ci se faisoit en présence du magistrat. Le Maître conduisoit son esclave, tête nue, devant le Préteur, & prononçoit ces paroles : Je veux que cet homme soit libre, & je lui accorde le droit de Bourgeoisie Romaine : *Hunc hominem liberum esse volo jure Quiritium.* Alors le Licteur, & non pas le Préteur, comme l'ont avancé quelques Critiques, touchoit plusieurs fois avec une verge ou une petite baguette (*festucâ*) la tête de celui qu'il mettoit en liberté.

. . . . quem ter vindicta quaterque
Imposita haud unquam miserâ formidine privet.
HORAT. Satyr. 7. lib. 2, vers. 76. 77.

Enfin on affranchissoit son esclave par testament (*testamento*). La liberté acquise de cette maniere étoit directe ou par fidéicommis (*libertas directa seu fideicommissaria*). Elle étoit directe si le Maître donnoit la liberté à son esclave en ces termes : Que Stichus mon esclave soit

maiſon; il peut exercer la libéralité, dont le nom n'annonce pas qu'il faut donner à des hommes libres, mais qu'il faut don-

libre : *Stichus ſervus meus liber eſto.* Si au contraire il ſe ſervoit de l'une de ces formules ; je prie, je ſupplie, je confie à votre bonne foi : *rogo, precor, fidei tuæ committo* : alors la liberté de l'eſclave ne dépendoit plus de la volonté du maître, mais de la bonne foi de celui qu'il avoit inſtitué ſon héritier.

Telles étoient les trois manieres dont les eſclaves pouvoient devenir Citoyens Romains. Mais il y avoit encore deux autres eſpeces d'affranchis : *liberti latini & liberti dedititii.* Les premiers ſe faiſoient de même de trois manieres, par lettres, au milieu de pluſieurs amis, ou dans un feſtin : (*per epiſtolam, per menſam, inter amicos*). Les lettres qui accordoient l'affranchiſſement, devoient être ſouſcrites & ſignées de cinq perſonnes.

Sancimus itaque, ſi quis per epiſtolam ſervum ſuum in libertatem perducere maluerit, licere ei hoc facere quinque teſtibus adhibitis, qui poſt ejus litteras, ſive in ſubſcriptione poſitas, ſive per totum textum effuſas, ſuas litteras ſupponentes, fidem perpetuam poſſint chartulæ præbere. Et ſi hoc fecerit, ſive per ſe ſcribendo, ſive per tabularium, libertas ſervo competat, quaſi ex imitatione codicilli delata : ita tamen, ut ipſo patrono vivente, & libertatem, & Civitatem Romanam habeat. *Voyez* le Code, *lib.* 7, *titul.* 6.

L'affranchiſſement qu'on donnoit au milieu de pluſieurs amis (*inter amicos*) ſe faiſoit de la maniere ſuivante : le Maître diſoit en préſence

ner librement. Cette libéralité dans le Sage ne se prostituera jamais à des hommes vils & méprisables ; elle ne se fati-

---

de ses amis que son esclave étoit libre. C'est de cette espece d'affranchissement dont Séneque parle dans le passage qui fait le sujet de cette note, & on en trouve encore un exemple dans les lettres de Pline le jeune. " Si vous „ avez envie, dit-il à Fabatus, d'affranchir „ avec les cérémonies ordinaires les esclaves „ à qui ces jours passés vous avez déja, en pré- „ sence de vos amis, donné la liberté ", &c. *Si voles vindictâ liberare quos proximè inter amicos manumisisti* ... Lib. 7, *epist.* 16. La cérémonie de cet affranchissement devoit se faire de même en présence de cinq témoins : *Et si quem inter amicos libertatem servo suo dare maluerit, licebit ei similiter quinque testibus adhibitis suam explanare voluntatem; &, quòd liberum eum esse voluerit, dicere.* Cod. lib. 7, titul. 6.

L'affranchissement appellé *manumissio per mensam, sive convivii adhibitione*, étoit à peu près aussi simple. Le Maître admettoit à sa table son esclave, & déclaroit qu'il le faisoit ainsi boire & manger avec lui pour lui donner la liberté : *Cum libertatis dandæ gratiâ servum convivio adhibebant.*

A l'égard des affranchis appellés *liberti dedititii*, c'étoient des esclaves qui avoient été punis publiquement pour quelque crime commis, & qui conservoient encore sur leurs visages, ou sur quelque autre partie de leur corps, les marques ineffaçables & non équivoques de la flétrissure qu'ils avoient subie. Ceux de ces

guera jamais au point de ne pouvoir s'exercer amplement à la vue d'un homme qui mérite qu'on lui fasse du bien.

---

esclaves qu'on affranchissoit, s'appelloient *liberti dedititii*, comme on le voit par ce passage du Jurisconsulte *Gajus* :

Dedititii sunt, *dit-il*, qui post admissa crimina suppliciis subditi, & publicè pro criminibus cæsi sunt; aut in quorum facie vel corpore quæcumque indicia aut igne aut ferro impressa sunt, ut deleri non possint. Hi, si manumissi fuerint, dedititii appellantur. §. 3. *Institut. de jure personarum.*

Ces affranchis étoient les plus vils de tous, & ne pouvoient jamais devenir Citoyens Romains. Ulpien compte parmi eux ceux qui avoient été torturés pour des crimes dont ils étoient véritablement coupables : *Dedititiorum numero sunt, qui pœnæ causâ vincti sunt à Domino, quibus vestigia scripta fuerunt, qui propter noxam torti nocentesque inventi sunt* §. 11. tit. 1. *Fragmentorum.* En effet, le Jurisconsulte Paulus nous dit que celui qui avoit été puni innocemment, pouvoit obtenir la liberté absolue : *Tormentis apud Præsidem subjectus, & de nullo crimine confessus, ad justam libertatem perduci potest.* Sententiar. lib. 4, titul. 12. *Voyez* sur cette matiere Brisson, *de verbor. significat. lib.* 10, voce *libertas & liberti*, edit. *Halæ Magdeburg.* 1743 ; le petit Traité de Guillaume de Loon, intitulé *Eleutheria, sive de manumissione servorum apud Romanos.* Ultraject. 1685 ; & les Institutes de Justinien, *lib.* 1, *tit.* 5 *de Libertin.* ainsi que le Code, *lib.* 7, *tit.* 5 *de dedititiâ libertate tollendâ*, & le titre 6 *de latinâ libertate tollendâ.*

N'allez donc pas donner un mauvais ſens aux diſcours honnêtes, mâles & vigoureux que tiennent les amis de la Sageſſe. Remarquez d'abord une choſe, c'eſt qu'il y a de la différence entre celui qui étudie la Sageſſe, & celui qui l'a déja acquiſe. Le premier vous dira : je parle bien, mais je ſuis encore plongé dans les vices ; ne me jugez pas ſur mes préceptes ; je ſuis encore occupé à travailler ſur moi, à me former, à m'élever juſqu'à mes modeles : quand j'aurai fait les progrès que je me propoſe, vous pourrez exiger que mes actions ſoient conformes à mes paroles.

L'homme parvenu au faîte de la Sageſſe tiendra un langage différent ; il vous dira : « D'abord ne vous permettez pas de » juger ceux qui valent mieux que vous : » je poſſede déja un des premiers avanta- » ges de la vertu, celui de déplaire aux » méchants. Mais pour vous montrer » combien j'envie peu le ſort d'aucun » mortel, apprenez à quoi je m'engage, » & le prix que j'attache aux objets : » je prétends que les richeſſes ne ſont pas » un bien ; vû que ſi elles en étoient un, » elles rendroient bons ceux qui les poſ- » ſedent : mais comme on ne peut ap- » peller un bien, ce qui ſe trouve chez

» les méchants, je leur refuse ce nom.
» J'avoue pourtant qu'elles sont bonnes
» à posséder, utiles, propres à procurer
» de grands avantages ".

CHAPITRE XXV.

PUISQUE nous convenons tous deux que les richesses sont bonnes à posséder, vous demanderez pourquoi je ne les mets pas au rang des biens? Quelle différence, direz-vous, y a-t-il entre les jugements que nous en portons l'un & l'autre?

Je vais vous l'expliquer. Supposez-moi dans la maison la plus opulente, où j'aie de l'or & de l'argent à volonté; je ne m'en estimerai pas plus pour des avantages qui, bien que je les possede, sont hors de moi. Transportez-moi de cette maison sur le pont (1) Sublicien, & me

(1) C'étoit un pont de bois, qu'Ancus Marcius fit construire sur le Tibre, & par lequel le Janicule communiquoit à la Ville. Tite-Live ajoute que ce fut le premier pont que l'on bâtit sur ce fleuve. *Id* (janiculum) *non muro solùm, sed etiam, ob commoditatem itineris, ponte Sublicio, tum primùm in Tiberi facto, conjungi Urbi placuit.* Tit. Liv. *lib.* 1. *cap.* 33. Denys d'Halicarnasse nous apprend à ce sujet

ſuppoſez confondu dans la foule des mendiants ; je ne m'en mépriſerai pas davantage, pour me trouver avec des gens qui tendent la main pour recevoir les aumônes des paſſants. Qu'importe d'être privé d'un morceau de pain, quand on n'eſt pas privé du pouvoir de mourir ? Cependant je préfere cette maiſon opulente au pont Sublicien. Au milieu des plus riches ameublements de l'appareil le plus faſtueux, je ne me croirai pas plus heureux pour être vêtu mollement, & pour fouler aux pieds la pourpre dans ma ſalle de feſtin. Je ne ſerai pas

---

une particularité curieuſe : « Ancus Marcius, „ dit-il, fit le pont Sublicius, où il n'eſt permis d'employer, ni cuivre, ni fer, & où il „ ne doit y avoir d'autre aſſemblage que celui „ du bois même. Il dure encore aujourd'hui ; „ il eſt ſpécialement tenu pour ſacré, & ſi „ quelque choſe manque, cela regarde les „ Pontifes, qui le font raccommoder après avoir „ fait des ſacrifices particuliers ". *Antiquit. Roman. lib.* 3, *cap.* 45, *page* 176, *tom.* I. Edit. *Oxon.* 1704. Cette derniere circonſtance eſt confirmée par Plutarque, qui dit que le ſoin de refaire & d'entretenir les ponts, appartient aux Pontifes, autant qu'aucun des ſacrifices les plus ſaints, les plus immuables & les plus ſolemnels. *Voyez* Plutarque, *vie de Numa*, opp. tom. I. p. 65. F. *Edit.* Pariſ. 1624.

plus malheureux, si ma tête fatiguée repose sur une poignée de foin, si mon corps n'a d'autre lit qu'un matelas (2) dur, & dont

(2) Au texte : *Si super circense tomentum, per sarturas veteris lintei effluens incubabo.* *Tomentum circense* est un matelas fait avec le duvet des roseaux (*arundinis panniculas*) ou, comme nous dirions aujourd'hui, un matelas de bourre. C'étoit le lit ordinaire du peuple & des pauvres, comme on le voit par ce passage d'un ancien Jurisconsulte (*lib.* 3 de legatis.) *Tomentum cognominabatur circense ex arundinibus concisis factum, idque stramentum habebatur plebeiorum.* Martial oppose ces matelas de bourre à ceux qu'on faisoit avec de la laine de Langres :

Tomentum concisa palus circense vocatur:
Hæc pro Lingonico stramina pauper emit.
Lib. 14. Epigr. 160.

Dans une autre Epigrame il conseille à ceux qui, couchés sur un matelas trop applati, sentent la sangle de leur lit, de faire usage de ces matelas de laine de Langres :

Oppressæ nimium vicina est fascia plumæ?
Vellera Lingonicis accipe rasa sagis.
Lib. 14. Epigr. 159, cui lemma, *tomentum Lingonicum.*

A l'égard de l'épithete *circense*, Turnebe pense qu'on appelloit ainsi ces matelas, parcequ'autrefois dans les jeux circenses les pauvres avoient coutume de se coucher dessus : *Circense autem tomentum hoc vocabatur, quòd fortasse initio circensibus spectaculis sibi substernere solerent.* Adversar. *lib.* 9, *cap.* 24, *edit. cit. ubi suprà.*

cune vertu qui ne coûte quelque travail. Les unes veulent être aiguillonnées, d'autres veulent être contenues. Un corps placé ſur un plan incliné a beſoin d'être ou pouſſé ou retenu, ſelon qu'on veut qu'il monte ou qu'il deſcende: de même il y a des vertus qui s'élevent & d'autres qui s'abaiſſent. Doutez-vous, par exemple, que la patience, le courage, la perſévérance, & les autres vertus qui ſe montrent dans l'adverſité, ne ſoient du nombre de celles qui montent, qui ſe fatiguent, qui luttent ſans relâche? N'eſt-il pas également évident que la libéralité, la douceur ſont ſur le penchant de la montagne? dans celles-ci nous ſommes obligés de retenir notre ame, pour qu'elle ne ſe laiſſe pas emporter; dans celles-là nous l'excitons, nous lui donnons du courage. Nous exercerions donc dans la pauvreté les vertus les plus vigoureuſes, celles qui ſe fortifient par les combats mêmes; & dans l'opulence, celles dont la prudence regle la marche & retient le poids.

CHAPITRE XXVI.

D'APRES cette diſtinction, je préfere les vertus dont l'exercice eſt tranquille, à celles dont la pratique exige de la ſueur & du ſang. Ainſi, dit le Sage, ce n'eſt pas moi qui vis autrement que je ne parle; c'eſt vous qui ne m'entendez pas: le ſon de mes paroles frappe ſeul vos oreilles, & vous n'en pénétrez pas le ſens. Quelle différence y a-t-il donc entre vous Sage, & moi Inſenſé, ſi nous deſirons l'un & l'autre des biens? Elle eſt grande: les richeſſes ſont eſclaves chez le Sage, & maîtreſſes chez l'Inſenſé. Il n'accorde rien aux richeſſes, elles vous accordent tout. Vous vous y accoutumez, vous vous y attachez, comme ſi l'on vous en avoit aſſuré la poſſeſſion éternelle.

Le Sage ne penſe jamais tant à la pauvreté, que quand il nage dans l'opulence. Un Général ne ſe fie jamais aſſez à la paix pour omettre les préparatifs de guerre; il ſait que la guerre eſt déja déclarée, quoiqu'elle ne ſe faſſe pas encore. Pour vous, vous demeurez ſtupéfait à la vue d'un beau palais, comme

s'il n'étoit pas exposé aux chûtes & aux incendies ; à l'aspect des richesses, comme si elles étoient au-dessus de tous les périls, & trop élevées pour que les coups de la fortune les puissent atteindre. Vous badinez avec les richesses, sans en prévoir les dangers : vous faites comme ces barbares, qui, ne connoissant pas l'effet des (1) machines de guerre (2), regardent paisiblement les travaux des assiégeants, sans comprendre le but de ces machines construites au loin ; vous vous endormez au sein de la prospérité ; vous ne songez pas à la foule d'accidents qui peuvent d'un moment à l'autre vous enlever vos précieuses dépouilles. En enlevant au Sage les richesses,

(1) Tacite observe aussi que les ruses d'un siege & l'usage des machines sont la partie que les barbares savent le moins : *Nihil tam ignarum barbaris, quàm machinamenta & astus oppugnationum.* Annal. *lib.* 12, *cap.* 45.

(2) *Voyez* à ce sujet ce que César dit des Gaulois, qui se moquoient des différents travaux dont ils étoient tranquilles spectateurs, & qui furent ensuite tellement effrayés de l'effet des machines que César avoit fait construire pour renverser leurs murailles, qu'ils lui députerent aussi-tôt des Ambassadeurs pour lui demander la paix. *De Bello Gallico. lib* 2, *cap.* 30, *edit.* Oudendorp. *Lugd. Batav.* 1757.

on

on ne lui enleve aucun des biens qui lui sont propres ; il vit content du présent & tranquille sur l'avenir.

Socrate, ou quelqu'autre Philosophe, aussi ferme que lui contre les événements, disoit à des hommes tels que vous : Je ne me suis rien si fortement prescrit, que de ne pas régler ma conduite sur vos opinions : réunissez-vous pour tenir contre moi vos propos ordinaires ; je ne les regarderai pas comme des injures, mais comme les vagissements d'enfants qui souffrent. Ainsi parlera celui qui est parvenu à la sagesse, & dont l'ame exempte de vices a le droit de corriger les autres, non par haine, mais pour les guérir. Il ajoutera encore : votre estime me touche plutôt pour vous que pour moi : haïr & persécuter la vertu, c'est la disposition d'un désespéré. Vous ne me faites pas plus de mal, que n'en font aux Dieux ceux qui renversent leurs autels ; mais leurs efforts, quoique impuissants, décelent leur mauvaise volonté. Je supporte vos railleries, comme le grand Jupiter souffre les impertinences des Poëtes, dont l'un lui donne des aîles & l'autre des cornes ; l'un le représente comme un adultere & un libertin, l'autre comme un Maître cruel

envers les Dieux, & injuste envers les hommes; un autre, comme le corrupteur des jeunes gens & de ses propres parents; un autre enfin, comme un parricide & un usurpateur du trône de son pere : fictions impies, qui ne pouvoient que délivrer les hommes de la honte de mal faire, s'ils eussent cru les Dieux aussi dépravés. Mais si vos discours ne me blessent pas, je vous donne des avis pour votre propre bien : embrassez la vertu; croyez en ceux qui, après l'avoir long temps suivie, vous crient que c'est un bien inestimable, & qui paroît plus grand de jour en jour : adorez-la comme une divinité; respectez ceux qui l'enseignent comme ses prêtres; & toutes les fois qu'on en fera l'éloge avec un saint respect, gardez un silence profond & religieux. Cette expression, *Favete linguis* (3), ne vient

(3) Quelques Critiques regardent ce passage comme une glose de copiste : mais cette conjecture me paroît sans fondement, & Juste Lipse a raison de la rejetter. La pensée de Séneque est belle, & le tour qu'il a pris pour l'exprimer, est adroit & même ingénieux. C'est comme s'il avoit dit : " Il n'appartient qu'aux gens de bien „ de vanter les charmes de la vertu, ils parlent „ de ce qu'ils connoissent & de ce qu'ils aiment; „ mais ceux qui sont encore engagés dans les

point, comme plusieurs le croient, du mot *faveur*, mais on ordonne le silence dans la célébration des mysteres, afin qu'ils puissent s'achever selon les cérémonies ordinaires, & sans être troublés par quelque parole malhonnête, ou quelque bruit indécent.

„ liens du vice, doivent garder le silence, de „ crainte de se déceler en parlant une langue „ qui leur est étrangere.

Il me semble que la pensée de Séneque ainsi développée, présente un fort bon sens. D'ailleurs on trouve ce même passage, sans aucune variante, dans l'*Editio princeps*; & cette édition précieuse à beaucoup d'égards, a de plus le mérite d'être en général fort correcte.



CHAPITRE XXVII.

Ce qu'il est sur-tout essentiel de vous recommander, c'est d'écouter attentivement & en silence les oracles qui sortent de sa bouche. Lorsqu'un imposteur agite son (1) sistre par l'ordre du ciel; lorsqu'un autre charlatan se déchiquete avec adresse les muscles, & ensanglante d'une

(1) Cet instrument qui étoit d'airain, quelquefois d'argent & même d'or, rendoit un son aigu : c'étoit un des attributs d'Isis. Les Prêtres consacrés au culte de cette Déesse, le portoient à la main dans la célébration de ses mysteres, & l'agitoient fortement.

Tunc influunt turbæ sacris divinis initiatæ, viri feminæque omnis dignitatis & omnis ætatis, linteæ vestis candore puro luminosi : illæ limpido tegmine crines madidos obvolutæ, hi capillum derasi funditùs, vertice prænitentes: magnæ religionis terrena sidera, æreis & argenteis, imò verò aureis etiam sistris argutum tinnitum constrepentes. *Apulei* Metamorphos. *lib. XI*, *pag.* 245, *edit.* Pricæi *Goudæ*, 1650. Martial appelle le cortege de ces Prêtres, *Sistrata turba.*

Linigeri fugiunt calvi, *SISTRATAQUE TURBA.*
Lib. 12, *Epigram.* 29, *vers.* 19.

main (2) légere ses bras & ses épaules ; lorsqu'une frénétique en heurlant se traîne sur les genoux dans les rues ; lorsqu'un vieillard, vêtu de lin, couronné de laurier, portant (3) une lanterne en plein jour, vous annonce à haute voix le courroux de quelque Dieu ; vous vous assemblez,

(2) Séneque dit, *suspensâ manu*, pour insinuer que le plus souvent ces blessures étoient simulées, & que ces especes de Jongleurs avoient grand soin d'éviter de se faire mal. Ce qui prouve que tout cela n'étoit qu'un jeu, & consistoit dans un tour de main par lequel ils faisoient illusion aux spectateurs, c'est que l'empereur Commode, qui se plaisoit à voir couler le sang, ordonna aux Prêtres de Bellone de se déchiqueter réellement les bras : *Bellonæ servientes* VERE *exsecare brachium, præcepit studio crudelitatis*. LAMPRIDIUS in vitâ Commod. *cap.* 9. inter Hist. August. script. *tom.* 1, *edit.* Varior.

(3) Juste Lipse croit que les Prêtres Egyptiens dont Séneque veut parler ici, espéroient, par cet appareil imposant, se rendre plus augustes & plus respectables aux yeux du peuple ignorant & superstitieux: *Sed & Sacrificuli ac Vates præferebant lucernam ac laurum : credo, ut augustiores se facerent ornatu illo festo & quasi sacro.* Elector. *lib.* 1, *cap.* 3. Il y avoit de même chez les Grecs des Prêtres porte-feu (*igniferi*) dont la fonction consistoit à allumer le feu sur les autels. Ces Prêtres étoient respectés des vainqueurs même. *Voyez* Suidas, *voce* Πυρφόρος, *tom.* 3, *pag.* 247, *edit.* Kuster. *Cantabrig.* 1705.

vous prêtez l'oreille, vous ne doutez pas que ces fourbes ne soient inspirés, & vous alimentez réciproquement votre stupide crédulité. Et voilà Socrate lui-même, qui, au sortir de cette prison que sa présence a purifiée & rendue plus auguste que le Sénat même, vous crie : « Insen-
« sés ! ennemis des Dieux & des hom-
« mes ! quelle fureur vous porte à dé-
» crier ainsi la vertu, à violer par vos
» discours outrageants ce que la Nature
» a de plus saint ? Louez les gens de
» bien, si vous le pouvez ; sinon passez
» votre chemin. Ou si l'exercice de cette
» funeste licence a tant de charmes pour
» vous, acharnez-vous l'un contre
» l'autre. En prenant le ciel pour l'objet
» de vos fureurs, je ne dis pas que vous
» commettez un sacrilege, mais vous
» perdez vos peines. J'ai moi-même été
» l'objet des sarcasmes d'Aristophane ;
» la foule des Poëtes comiques a lancé
» contre moi ses fleches empoisonnées :
» ces attaques n'ont fait qu'augmenter
» l'éclat de ma vertu ; c'est un avantage
» pour elle d'être produite au grand jour.
» Personne ne connoît mieux ses forces
» que ceux qui les ont éprouvées en
» l'attaquant : ce n'est qu'en frappant un
» caillou qu'on s'apperçoit de sa dureté.

» Je me suis prêté à leurs attaques, comme un rocher isolé au milieu d'une mer orageuse ; les flots ne cessent de le battre en tout sens, mais ne peuvent ni le déplacer, ni même le détruire à la longue. Vous pouvez m'attaquer, m'assaillir ; je triompherai en souffrant. Quand on s'attaque à des corps durs, c'est contre soi-même qu'on exerce sa force. Cherchez donc une matiere plus molle & plus souple, dans laquelle vos traits puissent pénétrer.

» Mais avez-vous le temps d'épier les vices d'autrui, & de décider ainsi des réputations ? Pourquoi, dites-vous, tel Philosophe est-il si bien logé ? pourquoi tel autre mange-t-il avec tant d'appareil ? Vous observez des boutons sur le visage des autres, tandis que vous êtes rongé d'ulceres : c'est comme si l'on se moquoit des taches d'un beau corps, quand on est soi-même couvert de lepre. Reprochez à Platon d'avoir demandé de l'argent ; à Aristote d'en avoir reçu ; à Démocrite de n'en avoir fait nul cas ; à Epicure de l'avoir dissipé ; reprochez-moi (4) enfin

(4) *Voyez* sur ce passage la note de Juste

» Alcibiade & Phedre. Que vous serez
» heureux, quand vous pourrez imiter
» nos défauts ! Eh ! regardez plutôt les
» vôtres, ces vices honteux dont vous
» êtes criblé de toutes parts ; dont les
» uns se produisent au dehors, & les
» autres vous dévorent les entrailles.
» Quoique vous connoissiez peu votre
» état, la Nature n'est pas assez injuste,
» pour qu'il vous reste le loisir d'exercer
» votre langue médisante contre les gens
» de bien ».

Lipse : il y réfute très-solidement ceux qui prétendent que Séneque parle ici de lui-même, tandis qu'il est évident par tout ce qui précede ; & par la suite même du discours, que c'est toujours Socrate qui parle. La leçon de l'*Editio princeps* est ici fort différente ; elle porte : *mihi ipsi alibi & se & pedium objectare* ; ce qui est absolument inintelligible.



CHAPITRE XXVIII.

« VOILA ce que vous ne comprenez » pas; voilà pourquoi votre visage n'est » pas conforme à votre situation : vous » ressemblez à ces gens qui se réjouissent » dans le cirque ou au théatre, tandis » que leur maison est dans l'affliction » pour un accident qu'ils ignorent. Mais » moi, du haut de l'atmosphere je vois » les tempêtes qui vous menacent, qui » ne feront crever le nuage que dans » quelque temps, ou qui dans le mo- » ment même vont vous emporter avec » vos biens. Que dis-je? actuellement » même votre ame n'est-elle pas, sans » le savoir, la proie d'un tourbillon » rapide, qui vous fait fuir & poursuivre » le même objet, qui tantôt vous éleve, » tantôt vous précipite dans l'abîme où » vous êtes écrasés »? ..... *

(*) Juste Lipse assure qu'il y a ici une grande lacune, *hic lacuna ingens* : mais je ne crois pas le mal aussi grand qu'il le suppose; peut-être même la liaison ne dépend-elle que d'une seule phrase.





DU LOISIR, OU DE LA RETRAITE DU SAGE (*).

CHAPITRE XXVIII.

LE cirque eſt l'école du vice. Quand même la retraite ne feroit accompagnée d'aucune étude ſalutaire, elle feroit toujours utile par elle-même; vous vaudrez mieux étant ſeul. Vous pouvez encore vous retirer auprès de quelque homme vertueux, choiſir quelque grand

(*) Dans la premiere édition de Séneque, ce Traité ſe trouve joint à celui de la Vie heureuſe: cependant Juſte-Lipſe a cru devoir l'en ſéparer. Peut-être quelque lacune a-t-elle rompu la liaiſon qui étoit entr'eux.

modele sur lequel vous régliez votre conduite. Ajoutez qu'il vous sera plus facile de suivre le plan que vous aurez une fois arrêté, lorsqu'il ne viendra personne à la traverse, qui puisse, à l'aide du peuple, déranger vos projets encore mal affermis. C'est la retraite, qui donne à notre vie ce cours égal & uniforme qui interrompt sans cesse la diversité de nos projets. En effet, de tous nos maux le plus grand est de changer de vices; nous n'avons pas même le triste avantage de persister dans celui avec lequel nous sommes familiarisés; ils nous séduisent tous les uns après les autres: nous nous trouvons aussi mal de la légéreté que de la perversité de nos jugements: une inconstance, une fluctuation continuelle, nous fait abandonner ce que nous desirions, reprendre ce que nous avons abandonné: ainsi notre vie n'est qu'une alternative de desirs & de regrets. C'est que nous dépendons entierement des jugements des autres, & que nous donnons la préférence à ce que la multitude loue & desire, plutôt qu'à ce qui est louable & desirable en soi; & nous ne jugeons une route bonne ou mauvaise que par le nombre des traces que nous y voyons,

parmi lesquels il n'y en a jamais de rétrogrades.

Vous allez me dire : » que faites-vous, » Séneque ? vous désertez votre parti, » vos Stoïciens tiennent un langage » bien différent. Jusqu'au dernier souf- » fle de notre vie, disent-ils, nous se- » rons en action, nous ne cesserons de » travailler au bien public, d'aider les » particuliers, de secourir nos ennemis » mêmes, & d'avoir toujours le bras » tendu. Nous ne prenons dans aucun » âge notre congé, & nous savons, » comme le dit Virgile, *presser nos che- » veux blancs sous le casque* (1). Bien loin » de rester oisifs avant la mort, nous » voudrions que notre mort même ne

(1) Canitiem galeâ premimus.

Virgil. Æneid. lib. 9, vers. 612.

Racine a exprimé la même idée, avec toute la pompe & la majesté de la poésie, dans ces beaux vers de Mithridate :

Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes.

Si le fond de la pensée est le même dans les deux poëtes, on ne peut nier que le vers de Racine ne présente une image plus grande, plus imposante ; & c'est précisément cette maniere d'imiter, qui distingue l'homme de génie du simple copiste.

» fût pas inutile. Pourquoi donc nous
» prêcher la morale d'Epicure dans le
» camp même de Zénon. Ne vaudroit-il
» pas mieux déserter franchement votre
» parti, que de le trahir ?

Je vous répondrai pour le moment : qu'exigez-vous de moi, sinon d'imiter mes chefs ? Eh bien ! j'aime mieux aller où ils me conduisent, qu'où ils m'envoient.

CHAPITRE XXIX.

Je vais même vous prouver que je ne m'écarte pas de la doctrine des Stoïciens ; ils ne se sont pas eux-mêmes écartés de la leur : & cependant je serois très-excusable de suivre plutôt leurs exemples, que leurs préceptes. Je diviserai en deux chefs ce que j'ai à vous dire. Je vous prouverai d'abord qu'on peut, dès l'âge le plus tendre, se livrer tout entier à la contemplation de la vérité, se faire un plan de retraite, & s'exercer en secret à la vertu. Je vous prouverai en second lieu, qu'on est encore plus en droit de le faire, quand on a fini le temps de son service, & que l'on peut, dans un âge avancé, ramener ses pensées sur

d'autres objets. On peut faire, comme les Vestales (1) dont la vie est partagée entre des fonctions diverses, & qui, après avoir appris dans leur jeunesse la maniere de célébrer les sacrifices, finissent par l'enseigner aux autres.

---

(1) Plutarque dit que ces Vierges sacrées font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premieres années sont employées au Noviciat, & à s'instruire de tout ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, & les dix dernieres elles enseignent les Novices. *His Vestalibus virginitas à Rege tricennalis praescripta: ejus primo decennio, quae ad ceremonias pertinent discunt, medio funguntur sacerdotio, tertio alias instituunt.* PLUTARCH. in Numâ, opp. tom. 1, pag. 66. *E. edit. cit. ubi sup.* Ce passage de Plutarque est copié presque mot pour mot de Denys d'Halicarnasse. *Antiquit. Roman. lib. 2. cap. 67, pag. 122. edit.* Oxon: 1704.



CHAPITRE XXX.

Si je vous prouve que ma doctrine est conforme à celle des Stoïciens, ce n'est pas que je me sois imposé la loi (1) de ne jamais contredire Zénon ni Chrysippe ; c'est parceque la raison me permet d'adopter leur avis : & quand on se restreint à celui d'un seul homme, ce n'est plus être d'une secte, mais d'une faction. Plût à Dieu que tout fût connu, que la vérité fût sans nuages & avouée de tout le monde ; alors nous n'aurions rien à changer aux décrets de nos Maîtres : mais nous sommes obligés de chercher la vérité avec ceux mêmes qui nous l'enseignent.

(1) Conférez ici ce qu'il a dit ci-dessus dans le Traité de la vie heureuse, chap. 3. Rien ne prouve mieux que Séneque n'adoptoit pas aveuglément les principes du Portique : il examinoit tout & suivoit ce qui lui paroissoit conforme à la raison. Ses réflexions à ce sujet sont d'un excellent esprit, elles annoncent un Philosophe qui cherche sincérement la vérité, & qui a pris pour regle de sa conduite cette devise de tous les sages : *amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Les deux sectes les plus opposées sur ce point, celle de Zénon & d'Epicure menent l'une & l'autre au repos, quoique par des routes différentes. Epicure dit que *le Sage ne prendra point de part aux affaires publiques, si quelque chose ne l'y oblige* : & Zénon dit qu'*il y prendra part si quelque chose ne l'en empêche.* Le repos est le but principal chez le premier ; il n'est qu'une conséquence chez le second. Or les causes d'exclusion s'étendent fort loin : par exemple si la République est trop corrompue, pour être secourue, si elle est la proie des méchants ; le Sage ne se consumera pas en efforts superflus, il n'ira pas se sacrifier, quand il n'aura nul espoir d'être utile. Ajoutez à ces obstacles le défaut d'autorité, de forces, de santé. Comme il ne se mettra pas en mer dans un vaisseau brisé, comme il n'ira pas au combat avec un corps débile, il n'entrera pas non plus dans un (2) état pour lequel il ne se sent point propre. On peut donc, sans même s'être essayé, avant d'avoir encore éprouvé aucune tempête, se tenir dans le port, se livrer tout d'un coup à l'étude de la

(2) Je lis ici avec Saumaise : *sic ad actum, qui se inhabilem sciet, non accedet.*

ſageſſe, ſe conſacrer à un heureux loiſir, & cultiver en paix des vertus dont l'exercice eſt compatible avec la retraite la plus profonde.

Le devoir de l'homme eſt d'être utile aux hommes ; à un grand nombre, s'il le peut, ſinon à un petit nombre, ſinon à ſes proches, ſinon à lui-même : en ſe rendant utile à ſoi-même, il travaille pour les autres. De même que l'homme vicieux ne nuit pas ſeulement à lui-même, mais encore à ceux auxquels il eût pu être utile, s'il eût été vertueux : de même en travaillant pour ſoi, on travaille auſſi pour les autres, puiſqu'on leur forme un homme qui pourra leur être utile.



CHAPITRE XXXI.

REPRÉSENTONS - NOUS que nous sommes citoyens de deux Etats : l'un immense, & qui mérite vraiment le nom de République, qui renferme les Dieux & les hommes, & ne connoît point d'autres bornes que celles qui sont prescrites à la carriere du soleil : & l'autre, auquel nous a attachés le hasard de la naissance ; ce sera la République d'Athènes, ou celle de Carthage, ou quelqu'autre Etat qui comprenne, non pas le genre humain, mais une société particuliere. Il y a des hommes qui servent en même temps ces deux Républiques, la grande & la petite : d'autres ne servent que la petite, & quelques-uns se bornent à la grande. On peut servir cette grande République dans la retraite ; peut-être même n'est-ce que dans la retraite, qu'on peut la bien servir. C'est là que l'on peut rechercher ce que c'est que la vertu ; s'il n'y en a qu'une seule, ou plusieurs ; si c'est la Nature ou l'art qui forme les gens de bien ? si ce vaste corps qui renferme les terres & les mers, & tout ce qu'ils

contiennent, est unique, ou si Dieu en a disséminé un grand nombre de la même espece ? si la matiere dont les corps sont composés, forme un plein continu, ou si elle est divisée & entremêlée de vuides ? si Dieu n'est que le spectateur tranquille de son ouvrage, ou s'il y porte continuellement la main ? s'il est répandu autour de l'univers, ou s'il le pénetre dans sa totalité ? si le monde est immortel, ou s'il doit être mis au rang des corps destructibles & produits pour un temps? Que fait pour Dieu, le Sage qui se livre à ces contemplations? il fait que de si grands ouvrages ne demeurent pas sans témoins. Nous répétons sans cesse que le souverain bien consiste à vivre conformément à la Nature; or la Nature nous a formés également pour contempler & pour agir.



CHAPITRE XXXII.

PROUVONS maintenant la premiere de nos assertions. Mais que dis-je? n'est-elle pas déja prouvée, pour quiconque veut rentrer en lui-même, & réfléchir à la passion de connoître si naturelle à l'homme, à l'impression que les fables mêmes font sur son esprit? On en voit qui s'embarquent, qui supportent les fatigues des plus longs voyages dans la seule vue de connoître quelque objet caché & placé fort loin d'eux; c'est ce même desir qui attire le peuple en foule aux spectacles, qui force l'homme à pénétrer les secrets de la Nature, à en sonder les profondeurs, à étudier l'antiquité, à s'instruire des moeurs & des coutumes étrangeres.

La Nature nous a donné un esprit curieux; connoissant toute la beauté de ses ouvrages, elle nous a mis au monde pour en être les spectateurs : elle eût perdu le fruit de ses peines, si des objets si vastes, si éclatants, travaillés avec tant de délicatesse & d'élégance, doués de tant de beautés diverses, ne brilloient que dans la solitude. Voulez-vous être convain-

visibles ; ou si ce sont des composés altérables dans leur totalité : si les éléments se font la guerre ; ou s'ils ne font que conspirer au même but par des voies différentes.

Né pour ces sublimes recherches, jugez combien l'homme a reçu peu de temps, quand même il le ménageroit avec la plus grande économie. Oui, en supposant même qu'il ne se laisse rien dérober de son temps par facilité, qu'il n'en perde rien par négligence, qu'il soit avare de toutes ses heures, qu'il parvienne jusqu'au dernier terme de la vie humaine, & que la fortune ne lui ravisse rien de ce que la nature lui a donné ; l'homme sera toujours trop mortel pour acquérir la connoissance des choses immortelles. Je vis donc suivant la nature, si je me livre entiérement à elle, si je l'adore & l'admire. Or la nature m'a destiné à deux choses, à l'action & à la contemplation ; je fais l'un & l'autre, puisque la contemplation même n'est jamais sans action.

Mais il faut savoir, dites-vous, si c'est pour son plaisir qu'on se livre à la contemplation, sans autre but que de méditer continuellement & sans fruit. Je réponds, qu'il en est de même de la

vie

vie civile ; qu'il faut connoître l'intention de celui qui l'embrasse, & savoir si c'est pour vivre dans une agitation perpétuelle, sans jamais trouver de temps pour porter ses regards de la terre vers le ciel. Comme l'action, sans amour de la vertu & sans culture de l'esprit, l'exercice pur & simple d'un homme qui agit pour agir, n'a rien de louable, vû que la méditation doit toujours marcher de front avec la pratique ; de même c'est un bien imparfait & languissant, qu'une vertu sans activité, qui s'endort dans le repos, & ne donne aucune preuve de ce qu'elle a appris. Qui est-ce qui doute qu'elle ne doive essayer ses progrès dans la pratique, &, sans se borner à ses devoirs essentiels, tenter des expériences & réaliser ses méditations ?

Si donc le Sage ne demande pas mieux que d'agir ; si c'est l'ouvrage qui manque, & non pas l'ouvrier, lui refuserez-vous la liberté de demeurer avec lui-même ? Dans quelle vue cherche-t-il la retraite ? c'est pour être utile à la postérité par ses travaux internes & solitaires. J'ose affirmer que Zenon & Chrysippe ont plus fait que s'ils eussent conduit des armées, occupé des emplois, promulgué des loix : ils en ont en effet promulgué, non pour

un Etat particulier, mais pour tout le genre humain. Regardez-vous comme indigne de l'homme de bien, un loisir consacré à former les siecles à venir, à haranguer non pas un petit nombre de citoyens, mais les hommes de toutes les nations présentes & futures?

Enfin je vous demande si Cléanthe, Chrysippe & Zenon ont vécu conformément à leurs préceptes. Vous répondrez, sans doute, que leur conduite étoit réglée par leur doctrine: cependant aucun d'eux n'a pris part aux affaires. Ils n'avoient, direz-vous, ni la fortune, ni la considération requise pour occuper les grandes places: cependant ils n'ont pas mené une vie oisive; ils ont trouvé le moyen de rendre leur loisir plus utile aux hommes, que les mouvements & la sueur des autres. Ainsi ils ont beaucoup fait, quoiqu'ils n'aient pas joué de rôle dans les affaires publiques.

De plus, il y a trois genres de vie, dont on demande ordinairement lequel est préférable: l'un est livré à la volupté, l'autre consacré à la méditation, l'autre employé à l'action. Examinons d'abord sans partialité, sans cette haine implacable que notre secte a vouée à toutes

les autres, si ces trois plans de vie, sous des noms divers, ne reviennent pas au même. Celui qui recherche la volupté, ne renonce pas à la contemplation : la contemplation de son côté n'est pas dépourvue de volupté; & celui dont la vie est destinée au mouvement, n'est pas non plus sans contemplation.

Il y a bien de la différence, dites-vous, entre le but qu'on se propose, & ce qui n'en est que la conséquence. J'en conviens ; cependant l'un n'existe pas sans l'autre. Dans le premier cas, on ne contemple pas sans action ; dans le second, on n'agit pas sans contemplation : enfin, le sectateur de la volupté, dont nous avons si mauvaise opinion, n'approuve pas une volupté inutile; mais celle à laquelle la raison donne de la consistance. Cette secte voluptueuse est donc elle-même en action : & comment n'y seroit-elle pas? puisqu'Epicure dit lui-même, qu'*il s'écartera quelquefois de la volupté & recherchera même la douleur, quand la volupté doit être suivie du repentir, ou quand une douleur moindre garantit d'une plus grande.*

Que conclure de tout cela? que la contemplation est admise dans tous les systêmes : elle est le but des uns ; elle n'est

pour nous qu'une baie , & non pas un port. Ajoutez que la doctrine de Chrysippe permet de vivre dans le repos, je ne dis pas un repos passif, mais un repos de choix. Les Stoïciens disent que le Sage ne se mêlera pas de toutes sortes d'affaires d'Etat ; qu'importe pour quels motifs le Sage embrasse la retraite, que ce soit l'Etat qui lui manque, ou lui qui manque à l'Etat ? Si le Sage n'est pas content de sa République, comme cela ne manquera pas d'arriver pour peu qu'il soit difficile, je vous demande dans laquelle il passera. Sera-ce dans celle d'Athenes, où Socrate fut condamné ; d'où Aristote (1) s'enfuit pour ne l'être pas ; où

(1) Treize ans après la mort d'Alexandre, Aristote privé de cet appui qui avoit fait toute sa sûreté, se vit exposé à tout le ressentiment de ses ennemis. Leur haine, trop long-temps impuissante, sembloit s'être accumulée pendant plusieurs années, pour s'exhaler ensuite avec plus de fureur. Ils sentirent qu'ils pouvoient alors l'attaquer avec avantage, & sur-tout sans courir eux-mêmes le moindre danger ; & ils lui supposerent un crime, dont on peut dire ce que Pline a dit de celui de leze-Majesté : que c'est le seul crime de ceux à qui on ne peut en reprocher aucun. *Majestatis singulare & unicum crimen eorum qui crimine vacant.* (In Panegyric. Trajan. cap. 42.)

Eurymédon, Prêtre de Cérès, accusa ce

la vertu ſuccomba toujours ſous l'envie? Vous conviendrez ſûrement que le Sage n'a rien à faire dans une pareille République. Il ira donc dans celle de Carthage,

---

Philoſophe d'impiété, à cauſe d'une hymne qu'il avoit compoſée à la louange de ſon ami Hermias, & d'une certaine inſcription gravée ſur la ſtatue de ce même Hermias dans le Temple de Delphes. Diogene Laërce (l. 5, ſeg. 7.) & Athénée (liv. 15, ch. 16.) nous ont conſervé cette hymne & cette inſcription, dans leſquelles on ne trouve pas la plus légere trace d'irréligion, ni même aucun mot qui pût alarmer la ſuperſtition des Athéniens. Cependant Ariſtote ne fut pas ſans inquiétude ſur l'iſſue d'une affaire dans laquelle les Prêtres s'étoient ligués avec les Grands, contre lui, & ſe ſervoient adroitement de leur pouvoir, comme d'un inſtrument qui pouvoit hâter ſa perte & la rendre plus certaine. D'ailleurs la mort de Socrate lui avoit appris à connoître toute l'activité de la haine du ſacerdoce payen; & quoique l'expérience des autres ſoit preſque toujours perdue pour nous, il eſt néanmoins des circonſtances où elle nous ſert de leçon. Qui ſait même ſi Ariſtote ne craignit pas que les Prêtres d'Athenes ne trouvaſſent enfin dans ſes ouvrages quelques-unes de ces opinions, qui, ſans excéder les limites de cette liberté philoſophique, ſi néceſſaire dans la recherche de la vérité, paroiſſent quelquefois s'écarter des routes communes, & ſont par-là même d'autant plus faciles à envenimer aux yeux d'hommes prévenus, ignorants, ou mal intentionnés. Quoi qu'il en ſoit, il vit trop clairement le deſir qu'on avoit de le trouver coupable,

théâtre continuel de séditions, où l'on vit régner une liberté funeste aux gens de bien, qui n'eut d'autre regle de

---

pour qu'il espérât de se justifier & de confondre ses lâches accusateurs ; il se retira donc prudemment à Chalcis dans l'Isle d'Eubée, & plaida sa cause de loin : ce qui est toujours la maniere la meilleure & la plus sûre de se défendre, lors même qu'on est innocent. La réponse qu'il fit à ceux qui lui demanderent le motif de sa retraite, est belle : " Je n'ai pas voulu être „ cause, dit-il, que les Athéniens commissent „ un second crime contre la Philosophie „.

Aristoteles cùm judicii metu Athenas reliquisset, suum excusans abitum, respondit nolle se committere, ut Athenienses bis peccarent in Philosophiam : id quod Socrati accidit, innuens, & suum ipsius periculum. *Ælian.* Var. Hist. lib. 3, cap. 36.

On voit, par cet exemple, à quel excès d'injustice & d'atrocité le fanatisme & la superstition peuvent porter un peuple aimable, gai, délicat, ingénieux, subtil, très-instruit même à plusieurs égards, & le plus policé dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. En effet, ces mêmes Athéniens qui se reprochoient encore la mort de Socrate, qui en avoient même voué les coupables auteurs à l'exécration publique, alloient faire périr Aristote du même supplice, & aussi injustement, s'il ne leur eût épargné, par une fuite prompte, cette nouvelle ignominie. Joignez à cette note, celle où je parle du décret qui chassa les Philosophes de Rome. *Voyez* la *Consolation à Helvia*, chap. 10, not. 4, pag. 225 & suiv. de ce volume.

justice & de vertu, que son intérêt; qui traita ses ennemis avec une cruauté barbare, & ses citoyens en ennemis? le Sage fuira encore cette République.

En passant ainsi en revue tous les Gouvernements, je n'en trouverois pas un seul auquel le Sage pût convenir, ni qui pût convenir au Sage. Si on ne rencontre nulle part cette République, dont nous nous sommes formé le modele idéal, le repos devient donc nécessaire, puisque la seule chose qu'on pût lui préférer, n'existe nulle part. Si quelqu'un disoit qu'il est très-bon de naviguer, & qu'ensuite il défendit de s'exposer sur une mer, où l'on éprouve de fréquents naufrages, où regnent des tempêtes violentes, qui emportent le Pilote loin de sa route; il me semble que tout en louant la navigation, c'est me dire de ne point m'embarquer (2).

---

(2) Juste Lipse pense qu'il manque ici quelque chose & que ce Traité n'est pas achevé: mais ces sortes de conjectures sont souvent si incertaines, que les Commentateurs devroient s'y livrer avec moins de complaisance & de facilité. Ces assertions hardies: *desunt multa; desunt pauca; desiderantur nonnulla*, si fréquentes dans les éditions qu'ils ont publiées des Auteurs anciens, me paroissent toutes hasardées & peu

philoſophiques; car il eſt très-difficile de ſavoir ſi tel ou tel Traité, tel ou tel Dialogue, telle ou telle Oraiſon, ſont plus ou moins complets. Parmi les ouvrages anciens ou modernes que nous ſuppoſons entierement terminés, & qui le ſont en effet, quel eſt celui auquel on ne pourroit pas ajouter encore une infinité de choſes utiles, curieuſes, inſtructives, néceſſaires même; & dont on ne pourroit pas également retrancher un aſſez grand nombre de faits, de réflexions, de détails, de développements, de diſcuſſions, ſans nuire à l'enſemble de l'ouvrage, ſans le mutiler dans ſes principales parties, ſans diminuer l'évidence & la force des raiſonnements, & ſans rien omettre d'abſolument eſſentiel au but de l'Auteur? J'en dis autant du *Traité des Bienfaits*, de celui *de la Colere*, &c. Malgré le défaut de liaiſon, réel ou apparent, que les Commentateurs ont cru appercevoir dans pluſieurs endroits de ces ouvrages, perſonne n'eſt en droit d'affirmer qu'ils ne ſont pas parvenus entiers juſqu'à nous. Les Ecrivains qui penſent beaucoup, ſont ennemis de toute eſpece de méthode, & s'y aſſujettiſſent difficilement. Les vérités après s'être accumulées, pour ainſi dire, dans leur tête, par une méditation forte & continue, en ſortent en foule & avec précipitation; *velut agmine facto, quà data porta, ruunt.* Ils laiſſent leurs idées ſe ſuccéder ſous leur plume dans l'ordre où elles ſe préſentent à leur eſprit, ſans ſe mettre en peine ſi elles naiſſent immédiatement du fond du ſujet, ou ſi elles n'y ſont liées & entre elles que par quelques-uns de ces rapports très-fins, très-déliés, tels qu'il en exiſte néceſſairement entre les idées les plus diſparates & les

plus incohérentes : espece de rapports toujours très - difficiles à saisir & qui ne pouvant être apperçus que par des lecteurs d'une sagacité peu commune, sont par conséquent perdues pour des esprits vulgaires. Montagne est plein de ces défauts aimables ; mais il justifie le prétendu désordre de son livre, par une observation également fine & profonde. " C'est l'indi-,, gent lecteur, dit-il, qui perd mon sujet, ,, non pas moi : mes fantaisies se suivent, mais ,, par fois c'est de loin, & se regardent, mais ,, d'une vue oblique ,,. On pourroit dire la même chose de Séneque. Mais sans recourir à cette solution, supposons qu'il y ait en effet dans plusieurs de ses Traités des omissions réelles, & quelquefois même de la confusion ; est-ce une raison suffisante pour les croire incomplets, & pour y soupçonner souvent des lacunes plus ou moins considérables ? Lorsqu'on écrit sur une matiere quelconque, ne l'envisage-t-on pas sous le point de vue le plus analogue au caractere & à la tournure particuliere de son esprit, au genre d'études & de connoissances dont on s'est occupé avec le plus de succès; en un mot, par les côtés les plus favorables à l'emploi de toutes ses forces ? n'en écarte-t-on pas alors nécessairement une foule de questions que des hommes différemment organisés & avec des talents divers regardent comme les plus importantes ? dit-on même sur celles dont on s'est proposé l'examen, tout ce qu'on devroit dire ? Suit-on toujours rigoureusement le plan qu'on s'étoit fait ? Des réflexions ultérieures, des vues nouvelles, des idées neuves, ou des rapports nouveaux & très-fins apperçus entre des vérités déja connues, ne forcent-ils pas quelquefois de l'étendre, de le circonscrire, de le

changer même dans une infinité de points, & de remuer certaines pierres, auxquelles on n'avoit pas cru auparavant devoir toucher ? Enfin ne quitte-t-on jamais le ton froid, méthodique & sec d'un Dissertateur ; & ne se permet-on pas souvent de ces écarts, de ces excursions qui ressemblent tout-à-fait à une conversation, qui donnent à un ouvrage un air facile & original, qui sement de quelques fleurs une route longue, pénible & escarpée, & qui font dire d'un Auteur, ce qu'on a dit de Montagne, *qu'il causoit avec son lecteur ?* Rien n'est donc plus téméraire, & j'ose le dire, plus ridicule, que toutes ces formules répandues dans les notes des Critiques : *il y a ici une grande lacune : il manque là quelque chose :* car deux lignes suffisent quelquefois pour détruire totalement, ou pour rétablir l'ordre & la liaison entre les différentes parties d'un ouvrage, & pour faire croire avec aussi peu de fondement, qu'il est ou très-imparfait ou très-complet.

Si, dans quelques-unes des notes jointes à cet Ouvrage, il m'est échappé de dire qu'il y avoit une lacune dans tel ou tel Traité de Séneque, c'est uniquement sur la foi des Commentateurs, que je me suis exprimé de la sorte. Je n'ai jamais prétendu garantir la vérité d'aucunes de ces assertions qui m'ont toujours paru peu judicieuses. C'est même l'ennui & l'impatience qu'elles m'ont causées, lorsque j'étudiois le latin dans les Colleges, qui m'ont suggéré la plupart des réflexions qu'on vient de lire. Ces réflexions sont à-peu-près en ce genre l'histoire de mes premieres pensées, & je n'ai fait ici que les présenter avec plus d'ordre, plus de clarté & sous un point de vue plus philosophique.



CONSOLATION A HELVIA.

CHAPITRE PREMIER.

PLUS d'une fois, ô ma mere, j'ai eu le dessein de vous consoler; plus d'une fois j'ai réprimé ce mouvement. Plusieurs motifs m'inspiroient la hardiesse de vous écrire; d'abord, j'espérois soulager tous mes chagrins, en essuyant au moins vos larmes, si je ne pouvois en arrêter le cours; ensuite je me flattois d'avoir plus d'ascendant sur votre douleur, après m'être relevé le premier : de plus, je craignois que la fortune ne triomphât aisément des miens, si je ne parvenois moi-même à la surmonter; je m'efforçois donc de me traîner, la main appuyée sur ma plaie, pour panser de mon mieux

les vôtres. Mais cette résolution étoit combattue par d'autres raisons : je savois qu'il ne faut pas brusquer les premiers accès de la douleur ; qu'en cet état les consolations mêmes ne font que l'aigrir & l'enflammer ; que dans les maladies mêmes du corps, rien de plus dangereux que des remedes violents : j'attendois donc que votre chagrin usât lui-même ses propres forces, que le temps l'adoucît & le rendît assez traitable pour supporter la main du Médecin. D'ailleurs en parcourant les monuments que nous ont laissés les génies les plus célebres, pour modérer la douleur, je n'y trouvois pas l'exemple d'un homme qui eût consolé ses proches, dans le temps même où il étoit l'objet de leurs larmes. La nouveauté de cette situation me tenoit en suspens ; je craignois de ranimer votre blessure, au lieu de la guérir. Ajoutez qu'il falloit des expressions neuves, & non de ces lieux communs de consolation (1), tels

(1) C'est ainsi que je traduis ces paroles du texte, *nec ex vulgari & quotidiana sumptis allocutione.* Séneque se sert souvent du verbe *alloqui* pour celui de *consolari*, & on le trouve aussi employé en ce sens dans les meilleurs Ecrivains du siecle d'Auguste, tels que Catulle, Ovide, Horace, &c. par la même analogie le sub-

qu'on en emploie tous les jours, à un homme qui du milieu de ſon propre bucher, leve la tête pour conſoler les ſiens: mais l'excès de la douleur interdit le choix des mots, puiſque ſouvent il étouffe la voix même; néanmoins je m'efforcerai de vous conſoler, non par une confiance aveugle dans mes talents; mais parceque je puis être pour vous le conſolateur le plus efficace. Quoique la douleur ſoit naturellement obſtinée, j'eſpere que vous ne refuſerez pas à un fils auquel vous n'avez jamais rien refuſé, la grace de mettre un terme à vos regrets.

ſtantif *allocutio* ſe prend auſſi pour *conſolatio*. *Voyez* le Comm. de Vulpi ſur Catulle. *carmen*, 38 *edit*. Patav. 1737. On peut joindre aux autorités qu'il cite, celle de Pierre Victorius qui rapporte même à ce ſujet un paſſage déciſif de Varron de Ling. Latin. lib. 5. *allocutum mulieres ire aiunt*, dit cet ancien Auteur, *cum eunt ad aliquam locutum, conſolandi causâ*. Je ſuis ici la correction de Victorius, qui par un léger changement a fort heureuſement rétabli la véritable leçon altérée dans toutes les éditions. *Voyez* Victorius, *variar. lection. lib.* 8, *cap.* 23, edit. Lugd. 1554.

CHAPITRE II.

VOYEZ combien je présume de votre complaisance. Je me flatte d'avoir plus de crédit sur vous, que la douleur même si puissante sur le cœur des personnes affligées. Je veux pourtant ne pas entrer d'abord en lice avec elle : je commencerai par me ranger de son parti ; je lui fournirai de nouveaux aliments ; je rouvrirai des plaies qu'elle a laissé fermer. On me dira que c'est une singuliere façon de consoler que de faire revivre des maux effacés depuis long-temps, & de placer l'ame dans le point de vue de toutes ses infortunes, quand elle suffit à peine à une seule. Mais que l'on songe que les maladies assez dangereuses pour s'accroître en dépit des remedes, sont quelquefois guéries par les contraires. Je vais donc environner votre douleur de toutes ses afflictions passées, & de l'appareil le plus lugubre : ce ne sera pas employer des remedes adoucissants ; mais le fer & le feu. Qu'y gagnerai-je ? de vous faire rougir, après avoir triomphé de tant de maux, de ne pouvoir souffrir une seule

plaie fur un corps déja couvert de cicatrices. Laiffons les pleurs & les gémiffements à ces ames amollies, fi énervées par une longue profpérité, que la moindre fecouffe de l'infortune les renverfe : mais que celles dont toutes les années n'ont été qu'un enchaînement de malheurs, fupportent les plus grands maux avec une conftance ferme & inaltérable. La continuité de l'infortune procure au moins un avantage, c'eft qu'à force de tourmenter, elle finit par endurcir. La fortune ne vous a permis aucune interruption dans votre deuil; elle n'a pas même excepté le moment de votre naiffance: à peine venue au monde, ou plutôt en y venant vous perdites votre mere; & votre entrée dans la vie fut une efpece d'expofition ou d'abandon. Elevée fous les yeux d'une marâtre, par votre complaifance & votre tendreffe vraiment filiale, vous la forçâtes de devenir votre mere; mais une bonne mâratre coûte toujours bien cher. Un oncle (1) qui vous aimoit, dont le courage & la bonté étoient connus, vous fut enlevé au moment où vous

(1) Il avoit époufé la fœur de la mere de Séneque, & mourut en revenant d'Egypte. *Voyez* ci-deffous chap. dernier.

attendiez ſon arrivée : la fortune pour rendre ſes coups plus ſenſibles en les rapprochant, vous priva dans le même mois d'un époux qui vous étoit cher, d'un époux qui vous avoit rendue mere de trois enfants. Vous pleuriez votre premiere perte, lorſqu'on vous annonça cette ſeconde, durant l'abſence de tous vos enfants; comme ſi le ſort eût choiſi, pour s'appeſantir ſur vous, le temps où votre douleur étoit privée d'appui. Je ne parle pas de cette multitude de périls & d'alarmes, dont vous avez pu ſoutenir les aſſauts continuels. Bientôt vous avez recueilli (2) les cendres de vos trois petits fils, *dans la même robe* où vous les aviez reçus à leur naiſſance. Vingt jours après les funérailles de mon fils mort entre vos bras, vous apprenez que je vous ſuis ravi : il ne vous manquoit plus que de porter le deuil des vivants.

---

(2) C'étoit le devoir des parents les plus proches & les plus chéris, comme on le voit par ces vers de Tibule. *Eleg.* 3. *lib.* 1. *vers* 5 & 6.

—— Non hic mihi mater
Quæ legat in mœſtos oſſa peruſta ſinus.

Voyez auſſi *Lib.* 3. *Eleg.* 2. *vers* 17. & 18. & les notes de Vulpi ſur ces paſſages.

CHAPITRE III.

Ce dernier coup eſt le plus ſenſible de tous ceux qui vous ont frappée, j'en conviens; il n'a pas ſeulement effleuré la peau, il a pénétré votre ſein & déchiré vos entrailles. Mais de même que les nouveaux ſoldats crient à la moindre bleſſure, & craignent encore plus la main, que le fer des Médecins; tandis que les vétérans, quoique percés de part en part, ſe laiſſent couper avec patience & ſans gémir, comme s'il s'agiſſoit du corps d'un autre: de même vous devez vous prêter avec conſtance au traitement de votre douleur. Les lamentations, les cris, toutes les autres démonſtrations par leſquelles la douleur ſe montre dans les femmes, vous ſont interdites. Tant de malheurs ſeroient donc perdus pour vous, ſi vous n'aviez pas encore appris à être malheureuſe? Eh bien! trouvez-vous donc que je vous traite avec foibleſſe? Je ne vous dérobe aucun de vos maux: je les ai tous raſſemblés ſous vos yeux. Il y a bien de l'orgueil de ma part: c'eſt annoncer que je veux vaincre votre douleur & non pas lui donner le change.

CHAPITRE IV.

J'ESPERE la vaincre; d'abord en vous montrant que je ne souffre rien qui puisse me faire juger bien malheureux, moi-même, bien loin de rendre tels ceux qui me sont unis par les liens du sang; ensuite en tournant mes regards sur vous-même & vous prouvant que votre sort n'est pas non plus fort lamentable, puisqu'il dépend du mien. Je commencerai par le point qui intéresse le plus votre tendresse : je ne souffre aucun mal; je vous convaincrai même, si je le puis, que les maux auxquels vous croyez que je succombe, ne sont pas insupportables. Si la chose vous paroît peu croyable, je m'en applaudirai davantage, de trouver le bonheur dans les circonstances même qui font le malheur des autres. Ne vous en rapportez pas aux autres sur mon compte; ne vous laissez pas troubler par des opinions incertaines : c'est moi qui vous dis que je ne suis point malheureux: j'ajouterai, pour vous tranquilliser, encore plus, que je ne puis le devenir.

CHAPITRE V.

Le ſort de l'homme n'eſt point à plaindre, s'il ne ſort point de ſon état. La nature nous a conformés de maniere à n'avoir pas beſoin d'un grand appareil pour vivre heureux. Chacun peut faire lui-même ſon bonheur. Les objets du dehors ont peu de pouvoir ſur nous, ſoit en bien ſoit en mal. La proſpérité ne peut enfler le Sage, ni l'adverſité l'abattre : il n'a travaillé toute ſa vie qu'à faire conſiſter ſon bien-être en lui-même, à tirer de ſon ame tout ſon contentement. Voudrois-je faire entendre par là que je ſuis Sage ? nullement : ſi je pouvois faire cette déclaration, je ſoutiendrois non-ſeulement que je ne ſuis pas malheureux ; mais que je ſuis le plus fortuné des mortels, le rival des Dieux mêmes. Il me ſuffit pour adoucir toutes les amertumes de la vie, de m'être mis ſous la conduite des Sages : trop foible pour ma propre défenſe, je me ſuis réfugié dans un camp de Héros qui ſavent ſe défendre eux-mêmes avec leurs biens. Ce ſont eux qui m'ont ordonné de veiller toujours com-

me en ſentinelle, & de prévoir tous les coups du ſort, long-temps avant leur choc. La fortune n'eſt dangereuſe que lorſqu'elle eſt imprévue : on en ſoutient aiſément les aſſauts, lorſqu'on les attend toujours. L'arrivée des ennemis n'eſt funeſte qu'à ceux qu'elle prend au dépourvu. Quand on s'eſt préparé long-temps auparavant à la guerre, les meſures ainſi priſes, on ſoutient de pied ferme le premier choc, qui eſt ordinairement le plus tumultueux. Je ne me ſuis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle paroiſſoit me laiſſer en paix. Tous les avantages que ſa faveur m'accordoit, ſes richeſſes, ſes honneurs, ſa gloire, je les ai placés de maniere qu'elle pût les reprendre ſans m'ébranler : j'ai toujours laiſſé entre eux & moi un grand intervalle ; auſſi la fortune me les a ravis, ſans me les arracher. On n'eſt accablé de la mauvaiſe fortune, que quand on a été dupé par la bonne. Ceux qui ſe ſont attachés à ſes préſents, qui les ont regardés comme durables & perſonnels, qui en ont tiré vanité, ſont tout éplorés, tout abattus, lorſque leurs ames frivoles & puériles, inſenſibles à tout plaiſir ſolide, ſont privées de ces amuſements trompeurs & momentanés : Mais l'homme que la proſpérité n'a point enorgueilli, n'eſt

consterné d'aucune révolution : comme il a déja éprouvé sa fermeté, il se montre invincible dans tous les états : au sein même du bonheur, il s'est essayé contre l'infortune.

Pour moi, je n'ai jamais cru que le bonheur véritable résidât dans les objets que tout le monde desire : je n'y ai trouvé que du vuide, un vernis séduisant, & nul fond qui répondît aux apparences. Quant à ce qu'on appelle mal, je n'y vois rien d'aussi terrible, que l'opinion du vulgaire me le faisoit appréhender : le mot lui-même, d'après l'idée générale, blesse les oreilles; c'est un son révoltant qu'on est convenu de ne pas entendre prononcer sans horreur : ainsi l'a voulu le peuple; mais les décisions du peuple sont en grande partie annullées par les Sages.

escarpé que le rocher où j'habite? Si vous considérez les provisions, il est stérile; les habitants, il est sauvage; l'aspect du lieu, il est affreux; la nature du climat, il est mal sain: cependant on y trouve plus d'étrangers que de naturels.

Le changement de lieu est si peu un mal, que l'on s'est expatrié même pour venir en ce pays-ci. On va jusqu'à dire que l'homme a un penchant naturel à se déplacer & à changer de domicile; son ame remuante & mobile, ne se fixe jamais; elle se porte par-tout, elle disperse ses idées dans tous les lieux connus ou inconnus, toujours errante, toujours ennemie du repos, toujours amoureuse de la nouveauté. Vous n'en serez point surprise, si vous considérez son origine. Unie à un corps terrestre & pesant, elle est formée de la pure substance céleste: or le mouvement perpétuel est de l'essence des corps célestes; sans cesse ils sont emportés par une course rapide. Contemplez ces astres qui éclairent le monde, aucun d'eux ne demeure en repos; ils roulent incessamment, & sont transportés d'un lieu dans un autre. Le soleil, quoiqu'il se meuve avec l'univers, rétrograde pourtant dans un sens contraire à celui du monde; il parcourt successivement toute

la

la suite des signes ; & son mouvement continuel le fait répondre toujours à de nouveaux points de l'espace. Ainsi tous les orbes célestes, soumis à une révolution & une translation perpétuelle, ne cessent de se déplacer, suivant l'ordre éternel & nécessaire de la Nature : après avoir parcouru pendant un certain nombre d'années leurs orbites entieres, ils recommenceront de nouveau leur route primitive.

Qu'on vienne maintenant me dire que l'ame humaine, formée des mêmes éléments que les corps divins, souffre à regret le changement & les émigrations, tandis qu'un changement rapide & perpétuel fait le plaisir ou la conservation de Dieu même.

Mais descendons du ciel sur la terre, vous y verrez des nations, des peuples entiers changer de demeure. Que signifient des villes grecques au sein des régions barbares ? Pourquoi la langue des Macédoniens se retrouve-t-elle entre l'Inde & la Perse ? La Scythie & cette longue suite de terres habitées par des nations féroces & indomptées, nous montre des villes grecques (2) construites sur

(2) Telles qu'Apollonie, Mésembrie, Diony-

les rivages du Pont ; ni la rigueur d'un hiver continuel, ni les mœurs des habitants aussi sauvages que leur climat, n'ont empêché des colonies de s'y fixer. L'Asie est peuplée d'Athéniens. Milet a fondé soixante - quinze villes en différents climats. Toute la côte de l'Italie, baignée par la mer inférieure, s'appelloit la Grande Grece : l'Asie revendique l'origine des Toscans : les Tyriens habitent l'Afrique, les Carthaginois l'Espagne : les Grecs se sont introduits dans la Gaule, & les Gaulois dans la Grece. Les Pyrénées n'ont pu mettre obstacle au passage des Germains. L'inconstance humaine s'est ouvert des routes inconnues & impraticables. Les femmes, les enfants, les vieillards appésantis par l'âge se faisoient traîner dans ces émigrations. Les uns, après avoir long - temps erré, ne choisirent pas le lieu de leur demeure, mais s'emparerent du premier qui s'offrit pour soulager leurs fatigues ; d'autres acquirent par les armes des droits sur une terre étrangere. Quelques nations furent englouties dans la mer, en navigeant vers des pays inconnus ; d'autres se fixerent

---

siopolis, Tomes, Istropolis, Olbie & plusieurs autres. Juste-Lipse.

dans celui où le défaut de provisions les força de rester : tous n'avoient pas les mêmes motifs pour quitter leur patrie & pour en chercher une autre. Les uns, après la destruction de leurs villes, échappés aux armes des ennemis & privés de leurs terres, se réfugierent sur celles des autres : d'autres eurent recours à l'émigration pour se débarrasser d'une multitude trop nombreuse : d'autres furent chassés de leur pays par des pestes, ou des abîmes trop fréquemment ouverts, ou par d'autres inconvéniens pareils que présentoit un climat infortuné : quelques-uns ont été attirés par la réputation d'une côte fertile & trop vantée : d'autres enfin se sont expatriés par d'autres motifs.

Il est donc évident que rien n'est resté dans le lieu où il avoit pris naissance. Sans cesse le genre humain se déplace, & chaque jour il se fait des changements sur ce vaste globe. On jette les fondations de nouvelles villes ; on voit éclorre de nouvelles nations, à la place des anciennes qui ont été détruites ou incorporées avec le peuple vainqueur. Toutes ces émigrations de peuples sont-elles donc autre chose que des exils publics ?

CHAPITRE VII.

POURQUOI prendre de longs détours? pourquoi vous citer Anténor fondateur de Padoue; Evandre établissant sur la rive du Tibre le Royaume des Arcadiens; Diomede & d'autres, ou vainqueurs ou vaincus, que la guerre de Troie dispersa dans des contrées étrangeres? L'Empire Romain ne doit-il pas sa naissance à un exilé, qui, après la prise de sa patrie, fuyant de climats en climats avec une poignée de fugitifs, forcé par le besoin & la crainte du vainqueur de chercher un établissement lointain, aborda enfin en Italie. Combien de colonies ce même peuple ne répandit-il pas ensuite dans les provinces? Le Romain habite par-tout où il a porté ses armes victorieuses : on s'inscrivoit avec joie pour ces émigrations; un vieillard quittoit ses foyers pour s'expatrier au-delà des mers.



CHAPITRE VIII.

MON ſujet n'exige pas un plus grand nombre d'exemples ; j'en ajouterai pourtant un ſeul que j'ai ſous les yeux. L'isle où je ſuis a déja changé pluſieurs fois d'habitants. Sans parler de ces anciennes peuplades, dont le temps a effacé le ſouvenir, les Grecs fixés aujourd'hui à Marſeille, après avoir quitté la Phocide, commencerent par s'établir dans cette isle (1). Quel motif les en chaſſa ? fut-ce la rigueur du climat, ou la crainte de la puiſſance des Italiens, ou le déſavantage d'une mer privée de port ? on n'en ſait rien : ce ne fut ſûrement pas la férocité des naturels, parcequ'ils paſſerent dans la partie de la Gaule, qui pour lors étoit la plus ſauvage & la plus barbare. La Corſe fut enſuite poſſédée ſucceſſivement & par les Liguriens & par une colonie d'Eſpagnols ;

(1) Séneque confond ici la *Phocide*, ſituée dans la Grece, avec *Phocée*, ville d'Ionie ou de l'Aſie mineure, dont une Colonie alla fonder la ville de Marſeille. *Voyez* les notes de M. Weſſelingius ſur Hérodote, pag. 78. note 16.

la conformité des usages ne permet pas d'en douter : on retrouve ici les ornements de tête & les chaussures des Cantabres d'aujourd'hui, & quelques mots de leur langue, vû que le commerce des Grecs & des Liguriens a entiérement dénaturé le langage primitif. Ensuite deux colonies de citoyens Romains y furent envoyées, l'une par Marius, l'autre par Sylla. Combien de fois une roche aride & escarpée a-t-elle vu renouveller ses habitants !

En un mot, vous trouverez à peine une seule terre cultivée par des indigenes. Toutes les nations sont mêlangées, &, pour ainsi dire, entées les unes sur les autres ; elles se succedent : un peuple desire ce qu'un autre dédaigne ; celui-ci est chassé du pays d'où il avoit chassé ses prédécesseurs. Le Destin n'a pas voulu que la fortune des choses humaines fût jamais fixée.

Abstraction faite des autres inconvénients attachés à l'exil ; Varron, le plus docte des Romains, remarque, comme une consolation suffisante contre le changement de lieux, que, par-tout où l'on va, l'on retrouve toujours la même Nature. M. Brutus regarde comme le plus grand remede, la permission qu'ont les exilés

d'emporter leurs vertus avec eux. Si chacune de ces consolations, prise à part, ne suffit pas à un exilé, on ne peut douter de leur efficacité, quand elles seront réunies. A quoi se réduit en effet notre perte. Nous ne pouvons faire un pas, sans être suivis des deux choses les plus excellentes ; de la nature commune, & de la vertu personnelle.

Croyez moi : le Fondateur de cet univers, quel qu'il ait été, ou un Dieu, maître de la nature entiere ; ou une raison incorporelle, capable de produire les plus grands effets ; ou un souffle divin répandu avec une égale énergie dans les plus petits corps, comme dans les plus grands ; ou un destin & un enchaînement immuable de causes liées entre elles ; cet agent souverain n'a voulu nous laisser dépendre des autres, que pour les objets les moins intéressants. Ce que l'homme a de plus excellent, est au-dessus de la puissance humaine ; il ne peut être ni donné, ni ravi : je parle de ce monde, le plus grand & le plus magnifique des ouvrages de la Nature ; de cette ame, faite pour contempler & admirer le monde, dont elle est la plus noble partie ; qui nous appartient en propre & pour toujours ; qui doit subsister avec nous

aussi long-temps que nous subsisterons nous-mêmes. Allons donc gaiement & d'un pas intrépide & sûr pat-tout où il faudra.

CHAPITRE IX.

PARCOURONS toutes les terres : il n'en est pas une dans l'enceinte du monde, qui nous soit étrangere. De tous les lieux, nos regards se dirigent également vers le Ciel : par-tout le séjour des humains est également éloigné de celui des Immortels. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier ; pourvu que je puisse contempler le soleil & la lune, m'occuper des autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération & de leur rallentissement, admirer ces milliers d'étoiles qui brillent pendant la nuit, dont les unes sont immobiles, tandis que les autres s'écartent à une distance peu considérable, & roulent constamment dans la même orbite ; d'autres s'élancent tout-à-coup, quelques autres paroissent tomber, éblouissent les yeux par une traînée de flammes, ou s'envo-

ſent rapidement avec un long ſillon de lumiere ; pourvu, dis-je, que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les Dieux, autant qu'il eſt permis à un foible mortel, & que mon ame, avide du ſpectacle de ſa véritable patrie, ne quitte pas le ſéjour des aſtres, que m'importe la fange que je foule à mes pieds ?

Mais, la terre où je ſuis ne produit pas d'arbres utiles ou d'agrément, n'eſt point arroſée par des fleuves profonds & navigables : trop peu fertile pour attirer les Nations étrangeres, elle ne ſuffit pas même à la nourriture de ſes habitants ; on n'y tire point de pierres précieuſes ; on n'y trouve point de filons d'or ou d'argent. Il n'y a qu'une ame rétrécie, pour qui les objets terreſtres aient des charmes : élançons-nous vers ceux qui ſe montrent par-tout, qui brillent par-tout également ; & ſongeons que ce ſont ces vils objets, avec les erreurs & les préjugés qu'ils enfantent, qui nuiſent à notre vrai bonheur. En alongeant ces portiques, en élevant (1) ces tours,

(1) Séneque le pere, après avoir attribué la corruption des mœurs des Romains à l'amour des richeſſes qui étoient devenues l'objet de

en élargissant ces rues, en creusant ces souterrains contre les chaleurs, en surchargeant d'une masse d'ornements le faîte de ces salles à manger, vous ne faites que vous interdire de plus en plus la vue du Ciel. Le sort vous a jetté dans un pays où la demeure la plus large est

---

leurs desirs & le principal mobile de leurs actions, compte, parmi les funestes effets de cette passion, l'usage qui s'étoit introduit à Rome d'avoir des palais & des maisons d'une hauteur prodigieuse; tous les édifices, dit-il, y sont si élevés, & les rues si étroites, qu'il n'y a plus aucun moyen d'échapper à un incendie, ni de mettre par la fuite sa vie en sûreté, si le feu prenoit par malheur à une maison, ou qu'elle vînt à s'écrouler par quelque autre accident.

Quid tandem est quod in vitio corruperint (pestiferæ divitiæ)? primùm si inde incipere velis, ædes ipsæ, quas in tantùm extruxere, ut domus ad usum & munimentum paratæ, sint nunc periculo, non præsidio: tanta altitudo ædificiorum est, tantæque viarum angustiæ, ut neque adversùs ignem præsidium, neque ex ruinis ullum ullam in partem effugium sit. Ad delicias dementis luxuriæ lapis omnis eruitur, cæduntur que gentium sylvæ: æris, ferrique usus, jam auri quoque, in extruendis & decorandis domibus; nempè ut anxii interdiu & nocte ruinam ignemque metuant qui tectis injectus est fortuitus. SENEC. *Controvers.* 9, lib. 2, pag. 153, 154, tom. 3, *edit.* Varior. *Voyez* aussi PETRON. *Satyr.* cap. 120, vers. 86, *edit.* Burman. *Amstel.* 1743.

une cabane. Je plains votre baſſeſſe & votre puſillanimité, ſi vous ne vous conſolez de ce malheur qu'en ſongeant à la cabane (2) de Romulus. Dites plutôt : cet humble toit ſert d'aſyle aux vertus ; il paroîtra plus beau que tous les temples, quand on y verra la juſtice, la continence,

(2) Denys d'Halicarnaſſe place cette cabane ſur un des côtés de la rue qui, du mont palatin, conduit au cirque : & il dit qu'elle ſubſiſtoit encore de ſon temps, & qu'on l'appelloit la *cabane de Romulus*. Ceux aux ſoins & à la garde deſquels elle étoit confiée, la regardoient comme un monument ſacré, & n'oſoient y ajouter aucun ornement : ils faiſoient ſeulement réparer ce que les injures du temps & la rigueur des ſaiſons avoient pu dégrader, afin de lui conſerver religieuſement ſon ancienne forme.

Vitam autem degebant paſtoriciam (Romulus & Remus) & victum ſibi manibus parabant, in montibus plerumque compingentes ex lignis & arundine ſine ulla contignatione caſulas, quarum una ad mea uſque tempora exſtabat, ad latus quod à Palatio ad circum ducit, quæ *Romuli* vocatur : quam ſacra ſervant ii quibus ea cura eſt mandata, nihil ei ornatûs gratiâ, addentes. Quod ſi qua ejus pars vel tempeſtatis vel temporis injuria laboravit, quod reliquum eſt ſarciunt, & quantum fieri poteſt ad priſtinam formam inſtaurant. *Antiquit. Roman.* lib. 1, cap. 79, p. 64, 65, *edit.* Oxon. 1704.

Vitruve dit au contraire que cette cabane étoit ſituée dans le Temple du Capitole, & couverte de chaume : ce qui atteſte, ſelon lui, cette

la prudence, la piété, l'art de remplir à propos ses devoirs, la science des choses divines & humaines. Jamais un lieu n'est trop étroit, quand il contient cette foule de grandes vertus : jamais un exil n'est déplorable, quand on s'y rend au milieu de ce cortege.

Brutus, dans son Traité de la vertu, dit avoir vu Marcellus (3) en exil à

---

ancienne maniere de bâtir. *Item in Capitolio commonefacere potest & significare mores vetustatis Romuli casa, in arce sacrorum stramentis tecta.* de Architecturâ, *lib.* 2, *cap.* 1, *pag.* 19 & 20, edit. *Elzevir.* 1649. *Voyez* aussi SENEQ. le pere, *Controvers.* 9. lib. 2, pag. 151, tom. 3, *edit.* Varior. Au reste, les Auteurs anciens ne sont point d'accord entre eux sur le lieu où se trouvoit cette cabane. Juste-Lipse les concilie, en supposant qu'il y en avoit deux, dont la plus ancienne, & celle qui avoit été véritablement construite par Romulus, se voyoit sur le mont Palatin, & une autre absolument semblable, qu'on avoit bâtie au Capitole, lieu destiné à la célébration de toutes les cérémonies religieuses : *Vid.* LIPS. *in hoc loco.*

(3) Après la bataille de Pharsale, cet Orateur célebre, admirateur & ami intime de Cicéron qu'il avoit toujours pris pour modele, se retira à Mitylene : il y reçut la visite de Brutus qui le trouva environné de Savants & de Philosophes grecs, ardent à multiplier ses lumieres, & si content de sa situation, que Brutus, en retournant vers l'Italie, crut aller en exil plutôt

Mitylene, aussi heureux que la nature humaine le comporte, & plus amoureux alors des beaux arts qu'il ne l'avoit jamais été. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant il lui sembla que c'étoit lui-même qui alloit en exil, & non pas Marcellus qui y restoit. Ce grand homme fut plus heureux d'avoir mérité par son exil les éloges de Brutus que ceux de la Ré-

qu'il n'y laissoit Marcellus. Cicéron, en plusieurs endroits de ses Ouvrages, fait l'éloge de ce grand homme qu'il appelle le *compagnon & l'émule de ses études & de ses travaux*, & il ne craint point de dire que personne n'est au-dessus de lui par la réputation, par la probité, par l'amour des sciences & des beaux arts, par l'innocence des mœurs, & par quelque sorte de vertu que ce puisse être. Personne, ajoute-t-il, n'a une fécondité de génie plus extraordinaire, n'écrit & ne parle avec plus d'éloquence.

Quis enim est illo, aut nobilitate, aut probitate, aut optimarum artium studio, aut innocentiâ, aut ullo genere laudis præstantior? Nullius tantum est flumen ingenii, nulli dicendi aut scribendi tanta vis, tanta copia. *Oratio pro Marcello cap.* 1, & 2. edit. *Grævii.*

Dans un autre ouvrage, où il porte son jugement sur tous les Orateurs illustres de son temps, il ne considere Marcellus que sous ce point de vue, & il dit qu'il ne croit pas qu'il lui manque une seule des qualités nécessaires à un Orateur. *Omniaque sic suppetunt, ut ei nullam deesse virtutem oratoris putem.* In Bruto, *cap.* 71, edit. *Joseph. Oliveti*, Paris, 1740.

publique par ſon Conſulat. Quel exilé que celui dont on ne peut ſe ſéparer, ſans ſe croire exilé ſoi-même ! & qui inſpire de l'admiration à un perſonnage admiré de Caton même ! Le même Brutus dit que C. Céſar ne voulut point s'arrêter à Mitylene, de peur de voir un Héros outragé. Les Sénateurs par leurs prieres unanimes, obtinrent (4) ſon re-

(4) Marcellus étoit alors à Athenes, & ſe préparoit à s'embarquer pour l'Italie ; mais, quelques jours avant ſon départ, il fut aſſaſſiné après ſouper, par P. Magius Cilo, ſon ami, qui lui donna deux coups de poignard, l'un dans l'eſtomac, l'autre à la tête, fort près de l'oreille, & ſe tua enſuite de déſeſpoir. *Voyez*, parmi les Lettres de Cicéron à ſes amis ; celle que lui écrit à ce ſujet Servius Sulpicius, *lib.* 4, *Epiſt.* 12. Cicéron fut fort ſenſible à la mort de Marcellus : il ne concevoit pas ce qui avoit pu porter Magius à cet excès de fureur ; on trouve ſes conjectures ſur la cauſe de ce meurtre dans une de ſes Lettres à Atticus. "Marcellus dit-il, „ lui avoit depuis peu ſervi de caution à Sunium ; c'eſt peut-être cela même qui en aura „ été l'occaſion. Il s'eſt trouvé hors d'état de „ payer ; il aura demandé quelqu'argent à „ Marcellus qui lui aura refuſé avec trop de „ dureté, ce qui lui étoit aſſez ordinaire : „ mais de ſi loin, on ne peut pas deviner „ juſte „.

Quamquàm nihil habeo quod dubitem, niſi ipſi Magio quæ fuerit cauſſa amentiæ : pro quo quidem etiam ſponſor ſunii factus eſt. Nimi-

tour : à voir leur inquiétude & leur affliction, l'on eût dit qu'ils avoient tous en ce jour les sentiments de Brutus, qu'ils demandoient non pour Marcellus mais pour eux-mêmes, de n'être pas exilés en vivant loin de lui. Néanmoins ce fut un plus beau jour pour Marcellus, que celui où Brutus ne put le quitter, ni César le voir. Ces deux

rum id fuit. Solvendo enim non erat. Credo eum petiisse à Marcello aliquid, & illum, ut erat, constantius respondisse. κ' ταυτὸν ἴδες CICERO *ad Attic. lib.* 13, *Epist.* 10.

C'est pour ce même Marcellus, & à l'occasion de son rappel, que Cicéron, qui pendant tout le temps des guerres civiles, n'avoit pas parlé en public, prononça cette belle harangue, connue sous le nom d'*Oraison pour Marcellus*. J'observerai ici, en passant, que la premiere phrase de ce discours est remarquable à plusieurs égards, & peut donner lieu à des réflexions très-philosophiques sur la matiere des inversions en général, sur celles de la langue latine en particulier, & sur la difficulté dont il semble qu'il devoit être pour le Peuple Romain de suivre avec attention, & au milieu d'une assemblée nombreuse & sans cesse agitée de passions & d'intérêts divers, des périodes quelquefois fort longues, & dans lesquelles l'ordre naturel des mots, & souvent même celui des idées, sont presque toujours transposés & sacrifiés à certaines qualités de style, ainsi qu'à des formes & à des mouvements oratoires dont le Peuple ne pouvoit

témoignages étoient également glorieux; Brutus étoit affligé, & César honteux de revenir sans Marcellus. Doutez-vous que ce grand homme se soit animé à la patience par les discours suivants. « Ce » n'est pas un malheur d'être privé de ta » patrie : la sagesse dont tu t'es pénétré, » t'a fait connoître que tous les lieux de » la terre sont la patrie du Sage. Celui » qui t'a banni, n'a-t-il pas été lui-mê- » me, pendant dix années consécuti- » ves, privé de sa patrie ? ce fut, sans » doute, pour étendre les limites de » l'Empire, mais il n'en fut pas moins » privé. Aujourd'hui il est appellé par » l'Afrique, qui menace d'une guerre » nouvelle; appellé par l'Espagne, qui » ranime un parti vaincu & terrassé; ap- » pellé par l'Egypte infidele, par le

gueres sentir le mérite, & qui devoit nécessairement répandre une obscurité générale sur les discours qu'il entendoit. Voici le commencement de cette harangue. Il seroit difficile de citer dans Cicéron même une phrase où l'élégance, le nombre & l'harmonie du style fussent portés à un plus haut degré de perfection, & qui fût en même temps plus noble, plus simple, plus imposante & plus adroite. *Diuturni silentii, Patres conscripti, quo etiam his temporibus usus, non timore aliquo, sed partim dolore, partim verecundiâ, finem hodiernus dies attulit.*

» monde entier, attentif à profiter de
» cet ébranlement de notre Empire. A
» quel mal remédiera-t-il d'abord ? A
» quel parti s'oppofera-t-il ? Sa victoire
» va le traîner de climats en climats par
» toute la terre. Qu'il reçoive les ref-
» pects & les hommages des nations :
» pour toi, vis content de l'admiration
» de Brutus »

Marcellus fut donc fupporter l'exil; le changement de lieu n'en produifit pas dans fon ame, quoique accompagné de la pauvreté. La pauvreté n'eft pas un mal pour quiconque n'en eft pas venu jufqu'à la folie de l'avarice ou de la débauche, ces deux fléaux fi deftructeurs. Qu'il faut peu de chofe pour le foutien de l'homme! Pour peu qu'on ait de vertu, peut-on fentir le befoin ? Pour moi je ne m'apperçois de l'abfence de mes richeffes, que par celle des embarras. Le corps demande peu de chofes : il veut appaifer la faim par des aliments, la foif par des breuvages : tout defir ultérieur eft le cri du vice, & non pas du befoin. Il n'eft pas néceffaire de fouiller la profondeur des mers : de charger fon eftomac du maffacre des animaux, de tirer des coquillages des extrémités de la mer fur des rivages inconnus. Puif-

ſent les Dieux & les Déeſſes confondre ces inſenſés, dont le luxe & la gourmandiſe ont franchi les limites d'un Empire odieux ! C'eſt des bords du Phaſe qu'ils font venir les proviſions de leur table faſtueuſe. Nous allons (5) chercher des oiſeaux chez ces mêmes Parthes dont nous ne ſommes pas encore vengés. Toutes les parties du monde ſont miſes à contribution par notre appétit blaſé ; des extrémités de l'océan on apporte pour lui des mêts qui ſéjourneront à peine dans

(5) Séneque fait en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages une peinture également énergique & fidele du luxe des Romains, & ce qui prouve que ce tableau n'eſt point exagéré, c'eſt que les faits qu'il rapporte à ce ſujet, ſe trouvent confirmés par tous les Auteurs de ſon temps, de même que par ceux qui ont vécu avant & après lui. Orateurs, Hiſtoriens, Philoſophes, Poëtes, tous ont reproché aux Romains les mêmes excès, & ſouvent dans les mêmes termes. Mon deſſein n'eſt pas de raſſembler ici les paſſages paralleles de ces différents Auteurs, et de remplir des pages de citations inutiles : il faut laiſſer cet inſipide & vain plaiſir à ceux qui ont plus de patience que de goût, plus de connoiſſances que d'idées, & plus de lecture que de jugement. Il me ſuffit d'obſerver, une fois pour toutes, que Séneque ne dit rien ici qui ne ſoit conſtaté par le témoignage uniforme de toute l'antiquité. On peut voir à ce ſujet un paſſage curieux d'un

l'estomac.(6)On vomit pour manger, & on mange pour vomir ; & ces aliments cherchés par toute la terre, on daigne à peine les digérer.

Quel mal a fait la pauvreté à qui méprise ces recherches du luxe ? elle est même utile à qui les desire, elle le guérit malgré lui ; ou s'il rejette les remedes qu'il est forcé de prendre, du moins l'impuissance produit l'effet de la volonté. C. César, que la Nature semble n'avoir fait naître que pour montrer ce que peuvent les vices poussés à l'excès sur le trône, fit un jour un souper de cent millions de sesterces, & malgré les imaginations réunies de tous ses Courtisans, à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces. Malheureux ceux dont les palais ne peuvent être réveillés que par des mêts si coûteux. Le prix ne vient pas de la finesse du goût ni de quelque saveur exquise,

---

ancien pagnégyriste de Théodose, & les notes des Commentateurs sur ce même passage. *Vid.* Latin. Pacati, *Panegyric. cap.* 14, de l'édition de Jean Arntzenius, *Amstelod.* 1753.

(6) *Voyez* ci-dessus, tome 2, lettre 88, page 178, note premiere, & la lettre 122, p. 598 du même volume.

mais de la rareté des aliments & de la difficulté de se les procurer. Si l'homme revenoit à la raison, seroit-il besoin de tant d'art pour servir l'estomac, de ce commerce étendu, de ces chasses destructives, de ces pêches qui dépeuplent l'océan? On trouve par-tout des aliments, la Nature les a répandus en tous lieux; mais on passe à côté sans les regarder, on parcourt les régions, on traverse les mers; & au lieu d'appaiser gratuitement sa faim, on aime mieux l'irriter à grands frais.



CHAPITRE X.

POURQUOI lancer en mer ces navires, dirois-je à ces insensés ? pourquoi armer vos bras & contre les bêtes féroces & contre les hommes mêmes ? pourquoi accumuler trésors sur trésors ? que signifient tant de courses & tant de mouvements ? ne songerez-vous jamais à la petitesse de vos corps ? N'est-ce pas le comble de la démence & de l'égarement, de pouvoir contenir si peu, & de tant desirer ? Vous avez beau accroître vos rentes, reculer vos limites, jamais vous ne donnerez à vos corps plus de capacité. Quand le négoce vous aura bien réussi, la guerre beaucoup rapporté ; lorsque des provisions rassemblées de toutes parts seront accumulées dans vos magasins, vous n'aurez plus où les placer. Pourquoi tant de recherches ? Sans doute nos ancêtres, dont les vertus nous soutiennent encore aujourd'hui malgré nos vices, étoient à plaindre de se procurer la nourriture par leur propre sueur, de n'avoir point d'autre lit que la terre, point de plafonds brillants d'or, point de temples

ornés de pierreries. Mais les ferments étoient respectés, quand on juroit par des Dieux d'argile ; & ceux qui les attestoient, retournoient chercher la mort chez l'ennemi, plutôt que de se (1) par-

(1) Au texte : *ne fallerent, redibant*. Séneque fait allusion ici à une formule de serment consacrée chez les Anciens, & qu'on rencontre fréquemment dans les Historiens, les Orateurs & les Poëtes. "Quelques jours avant la bataille du
„ Tésin, Annibal, dit Tite-Live, s'engagea
„ à donner la Liberté aux esclaves qui se trou-
„ voient dans son armée, & promit de rendre
„ à leurs maîtres deux esclaves pour un. Et
„ afin qu'ils ne doutassent point de l'effet de
„ ces promesses, il prit un agneau de la main
„ gauche, & un caillou de la droite ; & s'a-
„ dressant à Jupiter & aux autres Dieux, il les
„ pria, s'il manquoit à sa parole, de l'immoler
„ à leur vengeance, comme il alloit lui-même
„ leur immoler cette victime : après cette prie-
„ re, il fendit la tête de l'agneau avec le cail-
„ lou pointu qu'il avoit à la main „.

Servis quoque dominos prosecutis libertatem proponit, binaque pro his mancipia dominis se redditurum. Eaque ut rata scirent fore ; agnum levâ manu, dexterâ silicem retinens, SI FALLERET, Jovem, cæterosque precatus Deos, ita se mactarent, quemadmodum ipse agnum mactasset. Secundùm precationem caput pecudis saxo elisit. TIT. LIV. *lib.* 21, *cap.* 45.

Pompeius Festus nous apprend en effet que ceux qui juroient par Jupiter, tenoient un caillou à la main, & prononçoient ces paroles :

jurer. Le Dictateur (2) qui écoutoit les Députés des Samnites, en préparant à son foyer quelque aliment grossier, de cette même main qui plus d'une fois avoit battu l'ennemi, &

---

si je ne suis pas fidele à mon serment, que Jupiter me chasse de la ville comme je chasse cette pierre de ma main. *Lapidem silicem tenebant juraturi per Jovem, hæc verba dicentes* : SI SCIENS FALLO, *tum me Diespiter salva urbe, arceque bonis ejiciat, uti ego hunc lapidem* : de verbor. significat. *lib.* 10, voce *Lapidem.*

On trouve dans Plutarque la preuve historique de ce fait. Lorsque Sylla nomma Consul L. Cinna qui étoit de la faction contraire, il le fit jurer auparavant de le servir. Cinna monta au Capitole tenant une pierre dans sa main : là, il jura devant tout le monde, & accompagna son serment d'imprécation contre lui-même, priant que s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection & la bonne volonté qu'il lui promettoit, il fût chassé de la ville, comme il chassoit cette pierre de sa main ; en même temps il jetta à terre la pierre qu'il tenoit. *Voy.* PLUTARQ. *in Syllâ*, (opp. tom. 1, pag. 458, A, B, *edit.* Paris. 1624) & BRISSON, *de Formulis & Solemnibus Populi Romani verbis*, lib. 8, artic. 8. *edit.* Lips. 1731.

(2) Quel que soit le nom de ce Dictateur que Séneque appelle ailleurs *Fabricius* (*de Provid. cap* 3.) & d'autres M. Curius Dentatus. *Voyez* le bel éloge qu'un ancien Panégyriste de Théodose fait de ces deux grands hommes & de plusieurs autres qui ont suivi cet exem-

posé le laurier (3) triomphal dans le sei n du grand Jupiter, vivoit, sans doute, moins heureux que ne vécut de notre temps un Apicius, qui dans une ville d'où les Philosophes avoient reçu l'ordre

ple dans un passage où il constate la coutume des Triumphateurs, de porter une couronne de laurier dans le Capitole. *Latin. Pacati*, Panegyric. *cap.* 9, edit. *Amstelod.* 1753.

(3) Ceux à qui on décernoit les honneurs du triomphe montoient au Capitole, & déposoient dans le sein de Jupiter le laurier qu'ils tenoient à la main, & celui qui entouroit leurs faisceaux, *Voyez* DION *in August.* lib. 54, cap. 25, p. 755. *edit.* Reimar. Pline nous apprend même à ce sujet que le laurier étoit particulierement regardé chez les Romains, comme un signe d'allégresse & de victoire, & que les Généraux qui s'étoient signalés par la défaite des ennemis de la République, entouroient de laurier la lettre qu'ils écrivoient au Sénat pour lui annoncer leurs succès. *Romanis præcipuè lætitiæ victoriarumque nuncia additur litteris & militum lanceis, pilisque. Fasces Imperatorum decorat: ex his in gremio Jovis optimi maximique deponitur, quoties lætitiam nova victoria attulit.* Natur. Hist. *lib.* 15, c. 30, *sect.* 40, edit. *Harduin.*

On voit en effet dans Tite-Live Spurius Posthumius, après avoir remporté sur les Eques une victoire complette, en donner la nouvelle au Sénat par des lettres entourées de laurier. *Litteræ à Posthumio* LAUREATÆ *sequuntur: victoriam Populi Romani esse; Æquorum exercitum deletum.*

de

de (4) sortir comme des corrupteurs de la jeunesse, donna des leçons de bonne chere, infecta son siecle de sa doctrine, & fit une fin digne de sa vie. Après avoir

---

ib. 5, cap. 28. Lucullus fit la même chose, lorsqu'il eut vaincu Mithridate. *Voyez* Appien Alexandrin *de Bellis Mithrid. pag.* 223, *edit.* Steph. *p.* 374, *tom.* 1, edit. *Amstelod.* 1670.

Il paroît par un passage de Tacite, que cette c tume subsistoit encore sous les Empereurs, p sque cet Historien remarque qu'Agricola, l de tirer vanité de ses succès dans la Bretag n'envoya pas même à Rome de dépêches o s de laurier, selon la coutume. *Nec Agri- c rosperitate rerum in vanitatem usus, ex- p ionem aut victoriam vocabat victos con- ti sse;* ne laureatis *quidem gesta prosecutus es* ACIT. *in vitâ Agricolæ*, cap. 18. *sub fine.*

(On trouve dans Aulugelle & dans Suétone, le natus-Consulte qui ordonne aux Philosoph de sortir de Rome, ainsi que l'Edit des C seurs qui inflige la même peine à ceux qui en signoient la Rhétorique. Ce Sénatus-Consu e est de l'an 592 de la fondation de Rome. A ugelle ajoute que ce ne fût pas seulement d s ces temps reculés dont l'extrême rudesse voit point été polie par le commerce des recs, que les Philosophes essuyerent de pareils utrages. Ils furent encore chassés de Rome & e toute l'Italie, sous le regne de Domitien, par n Decret du Sénat. Ce fut alors qu'Epictete e retira à Nicopole, pour dérober sa tête à la perfécution du Tyran, & à celle de ces vils Magistrats qui étoient devenus les lâches instruments de ses fureurs, & dont l'habitude de l'es-

consumé dans sa cuisine un milliard de sesterces, absorbé en débauches, tant de présents des Premiers de la ville, tant de revenus immenses, noyé de det-

---

clavage avoit tellement dégradé l'ame, qu'ils n'avoient plus d'autre volonté que la sienne, d'autre passion que celle de l'or, & d'autre courage que celui de la honte & de l'ignominie. Comme les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets, on a toujours vu les Philosophes haïs, persécutés, calomniés, proscrits sous le regne des mauvais Princes, ou, ce qui est presque aussi funeste, sous des Princes bons, mais foibles & sans caractere : car il en est de la bonté, comme de toutes les vertus ; elle a besoin d'être éclairée ; elle a même ses excès qui peut-être n'ont pas moins d'inconvénients que la méchanceté : & ceci me fait souvenir d'une réflexion très-sensée d'Agésilas, qui entendant faire l'éloge de la bonté d'un Roi de Lacédémone, répondit avec vivacité : *comment pourroit-il être bon, puisqu'il l'est même pour les méchants?* L'estime & la protection que les Souverains accordent aux Arts, aux Lettres & à ceux qui les cultivent, sont toujours une preuve de leurs lumieres, & le garant le plus sûr qu'ils puissent donner à leurs sujets du desir qu'ils ont de les rendre heureux Peut-être même l'intérêt que les Princes prennent aux progrès de la raison, est-il le signe le moins équivoque d'un bon Gouvernement ; car cet intérêt suppose nécessairement une infinité de loix, de réglements & d'établissements sages, utiles, propres à étendre la sphere des connoissances, & par conséquent à rendre les hommes

tes, il s'avisa, pour la premiere fois, de compter : il calcula qu'il ne lui resteroit plus que dix millions de sesterces ; & ne voyant pas de différence entre mourir

meilleurs & plus heureux. Aussi, dans la peinture si touchante & si vraie, que Pline nous a laissée du regne de Trajan, & parmi les louanges si flatteuses & si justement méritées qu'il donne à cet Empereur, il insiste sur-tout sur la considération qu'il marquoit à ceux qui enseignoient l'éloquence, & les égards qu'il avoit pour les Philosophes. " N'avez-vous pas fait „ revivre à Rome les Belles-Lettres, lui dit-il ? „ Ne les y avez-vous pas rappellées de l'exil où „ les tenoit la barbarie du siecle précédent, „ sous un Prince qui les regardoit comme les „ ennemies déclarées de tous les vices qu'il se „ reprochoit, & qui reléguoit les sciences plus „ encore pour se délivrer du respect qu'elles lui „ imprimoient, que pour satisfaire à la haine „ qu'il leur portoit ? Mais vous, vous les nour- „ rissez dans votre sein ; vous les avez sous les „ yeux ; vous prenez plaisir à en entendre parler ; „ car elles ne prescrivent point de devoirs que „ vous ne remplissiez ; & vous les aimez autant „ qu'elles vous honorent ".

Quem honorem dicendi magistris ! Quam dignationem sapientiæ Doctoribus habes ! ut sub te spiritum & sanguinem & patriam receperunt studia, quæ priorum temporum immanitas exiliis puniebat ! cùm sibi vitiorum omnium conscius Princeps inimicas vitiis artes, non odio magis, quàm reverentiâ, relegaret. At tu easdem artes in complexu, oculis, auribus habes : præstas enim quæcumque præcipiunt, tantùmque eas

de faim, & vivre avec une pareille somme, il s'empoisonna lui-même (5). Quel luxe, que celui qui se croit pauvre avec dix millions de sesterces ! Eh bien ! après

---

diligis, quantùm ab illis probaris. PLIN. *Panegyric. cap.* 47.

Il est si vrai que l'amour des Sciences & des Arts, lorsqu'il se montre dans les Princes avec cette constance & cette ténacité qu'il doit avoir pour n'être pas stérile, est en eux la source de mille vertus propres à les rendre chers à leurs sujets, & à prolonger leur souvenir dans la mémoire des hommes, que les Souverains, dont les noms & la vie excitent le plus aujourd'hui nos éloges & notre admiration, sont ceux qui se sont le plus distingués par la culture des Lettres, ou, ce qui est également utile, par les soins qu'ils ont pris de les faire fleurir dans l'étendue de leur empire. C'est dans cette vue, & pour inspirer fortement à ses Lecteurs le goût & le respect qu'il avoit lui-même pour les Lettres & la Philosophie, que Tacite voulant donner en peu de mots une idée du caractere atroce de Domitien, termine le tableau du regne sanguinaire de ce Prince, par le trait qu'il jugeoit le plus capable de le rendre odieux : on chassa même les Philosophes, dit-il ; toutes les sciences honnêtes furent bannies, afin qu'il ne restât aucune trace de vertu. *Expulsis insuper sapientiæ professoribus atque omni bona arte in exilium actâ ne quid usquàm honestum occurreret.* TACIT. *in vitâ Agricol. cap.* 2.

(5) Le même fait est rapporté dans Dion Cassius qui nomme cet insigne gourmand M. Gabius Apicius. Il paroît même par le récit de Dion,

cela, croyez-vous que le bonheur consiste dans la grandeur de la fortune, ou dans celle de l'ame ?

---

que la gourmandise n'étoit pas le vice le plus honteux d'Apicius, & qu'il y joignoit un genre de débauche qu'on a souvent reproché aux Grecs & aux Romains. *Voyez* DION. *in Tiber*, lib. 57, cap. 19, pag. 867, *edit.* Reimar. Tacite s'accorde en cela avec Dion, & dit en parlant de Séjan, qu'on l'accusoit de s'être prostitué pour de l'argent au riche & prodigue Apicius : *Non sine rumore, Apicio diviti & prodigo, stuprum veno dedisse.* Annal. *lib.* 4, *cap.* 1.



CHAPITRE XI.

Il ſe trouve donc un homme pour qui dix millions de ſeſterces ſont un objet d'horreur. Une ſomme qui feroit l'objet des vœux des autres hommes, il s'y dérobe par le poiſon. Je me trompe, ce dernier breuvage fut le plus ſalutaire qu'eut jamais pris cet homme dépravé. Il mangeoit & buvoit du poiſon, lorſque nonſeulement il ſe plaiſoit à ſes énormes feſtins, mais s'en glorifioit; lorſqu'il faiſoit parade de ſes vices, lorſqu'il fixoit toute la ville ſur ſes débauches, lorſqu'il excitoit, à l'imiter, une jeuneſſe portée au mal, même ſans mauvais exemple.

Tel eſt le ſort des hommes, lorſqu'ils ne reglent pas les richeſſes ſur la raiſon qui a des bornes fixes, mais ſur des habitudes dépravées, dont les caprices ſont inſatiables & ſans meſure. Rien ne ſuffit à la cupidité; peu de choſe ſuffit à la nature. La pauvreté n'eſt donc pas un malheur dans l'exil: il n'eſt pas de lieu ſi ſtérile qui ne produiſe de quoi nourrir un homme. Mais dira-t-on, un exilé manque d'habits & de maiſons. Si

ces besoins sont encore réglés par la Nature, il trouvera une demeure & un habit : il faut aussi peu pour couvrir le corps, que pour le nourrir. Tout ce que la Nature a rendu nécessaire à l'homme, elle l'a rendu facile à trouver. S'il desire de la pourpre largement (1) saturée, mêlée

---

(1) Le texte porte : *saturatam multo conchylio purpuram* : Séneque fait allusion dans ce passage à la coutume déja établie de son tems, de donner à une étoffe une certaine couleur, pour la rendre propre à en recevoir une autre, plus délicate, plus fine & plus agréable à l'œil. Pline le Naturaliste parle de ce procédé, dont il attribue l'origine au vice & au peu de succès de l'ancienne méthode qui ayant été reconnu par les Artistes, leur en fit adopter une nouvelle qui ouvrit, selon lui, une double porte au luxe ; & il ajoute qu'on faisoit reteindre en couleur de pourpre de Tyr les laines déja teintes en écarlate, pour leur donner une belle couleur violette.

Cum confecere conchylia, transire meliùs in Tyrium putant : pœnitentia hoc primum debet invenisse, artifice mutante quod damnabat : inde ratio nata, votum quoque factum è vitio portentosis ingeniis, & gemina demonstrata via luxuriæ, ut color alius operiretur alio, suavior ita fieri leniorque dictus ; quin & terrena miscere, coccoque tinctum Tyrio tingere, ut fieret hysginum. *Natur. Hist.* lib. 9, cap. 41, *edit.* Harduin.

A l'égard de ce que Pline appelle *hysginum*,

d'or, nuancée de couleur & de broderie; ce n'est plus à la fortune, mais à lui-même qu'il doit s'en prendre de sa pauvreté: vous ne gagnerez rien à lui rendre ce qu'il a perdu: après son rappel, il lui manquera plus, par ses desirs, que pendant son exil, par ses privations.

---

quelle que soit à ce sujet la diversité des opinions entre les Auteurs, je ne doute point que ce ne soit le bleu, puisque Vitruve dit positivement que l'on imite la pourpre avec la garance qui est rouge, & le hysginum. *Fiunt etiam purpurei colores infecta creta rubiæ radice, & hysginum. de Architect. lib.* 7, *cap.* 14. Or tout le monde sait que la pourpre ou le violet est le résultat du mélange du rouge & du bleu. La note de Perrault sur le passage de Vitruve confirme ma conjecture, & j'ai d'ailleurs, pour l'appuyer, l'autorité de plusieurs savans Botanistes que j'ai consultés, & qui pensent avec Perrault que le *hysginum* qui, selon Pline, se cultive dans la Gaule, est l'herbe *isatis* des Grecs (le pastel), & le *glastum* des Latins, qui est appellée *guesde* en France où elle croît en abondance, & meilleure qu'en nul autre pays pour teindre en bleu, principalement en Languedoc; car celle de Normandie appellée *vouede*, a bien moins de force. On en fait de l'une & de l'autre, ce que l'on appelle *pastel*, qui est une pâte seche, composée avec le suc des feuilles de cette plante, & dont on fait un grand usage dans la teinture. Turnebe a rassemblé les opinions des Anciens sur le *hysginum*, & ce qu'il dit pour les concilier, est fort raisonnable: *voyez* ses *Adversaria*, lib. 19, cap. 25.

S'il desire un buffet garni de vases d'or, une argenterie travaillée par les Artistes les plus célébres de l'Antiquité, cet airain dont la folie de quelques riches fait tout le prix (2) ; une foule d'esclaves, capables de rendre le plus vaste palais trop étroit; des bêtes de somme engraissées en dépit de la nature, & des pierres tirées de tous les pays connus : vous aurez beau accumuler tous ces objets de luxe,

---

(2) Il s'agit ici de l'airain de Corinthe, qui étoit très-recherché par les anciens, & que l'on supposoit avoir été produit par l'incendie de cette ville, ornée jadis d'une infinité de statues d'or, d'argent & de cuivre, qui, en se fondant, avoient formé un alliage précieux. C'est ainsi que Florus (*lib.* 2. *cap.* 16.) explique la formation fortuite de ce mélange si recherché des Curieux : Pline, qui l'attribue à la même cause, nous apprend à ce sujet une tradition qui s'étoit conservée jusqu'à lui, & qui, toute fabuleuse & toute invraisemblable qu'elle est, prouve l'importance que le luxe et la vanité des Romains attachoient à la possession exclusive des vases et des statues de cuivre de Corinthe. Selon cette tradition, la haine que Cicéron avoit pour Verrès qu'il fit bannir, venoit de ce que ce Prêteur se vantoit d'avoir d'aussi beaux vases d'airain de Corinthe que Cicéron.

Ex illa autem antiqua gloria Corinthium maximè laudatur : hoc casus miscuit, Corintho, cum caperetur incensa : mireque circà id multorum affectatio fuit : quippe cum tradatur,

ils ne contenteront jamais son ame insatiable. C'est ainsi qu'aucune liqueur ne peut désaltérer celui dont la soif ne vient pas du besoin, mais de l'ardeur qui dévore ses entrailles, car ce n'est plus une soif mais une vraie maladie.

Cette ardeur insatiable n'est pas particuliere à l'avarice & à la gourmandise : telle est la nature de tous les desirs pro-

---

non alia de causa Verrem, quem Cicero damnaverat proscriptum cum eo ab Antonio, quàm quod Corinthiis se ei cessurum negavisset. *Nat. Hist.* lib. 34, cap 2, *edit cit.*

La rareté de cet alliage, soit qu'on le dût à l'Art ou à la Nature, en rendit le prix exorbitant. Les grands et les riches en faisoient un cas infini, et comme les hommes sont à-peu-près les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays, il y avoit alors de ces prétendus connoisseurs, tels qu'on en voit parmi nous, qui s'érigeoient en juges souverains des Arts, et qui, voulant paroître plus instruits que les autres, flairoient la pureté du cuivre de Corinthe, pour donner en ce genre une haute idée de la finesse de leur tact et de la délicatesse de leur goût. Martial tourne finement en ridicule un de ces prétendus Connoisseurs. " Mon cher Polyclete, ,, dit-il, il a condamné vos statues, parcequ'el- ,, les n'ont point à son nez l'odeur du cuivre ,, de Corinthe ".

Consuluit nares, an olerent æra Corinthon:
Culpavit statuas & Polyclete, tuas.

Lib. 9, Epigr. 60, vers. 11 & 12.

duits par la perversité, plutôt que par le besoin. Toutes les jouissances ne sont pas le terme du desir, mais un pas de plus qu'il fait. Ainsi tant qu'on se tient dans les bornes de la nature, on ne sent pas la pauvreté; dès qu'on en sort, on trouve la pauvreté au sein même de l'opulence. Tous les lieux d'exil suffisent pour fournir le nécessaire; un Royaume entier ne peut suffire au superflu.

C'est l'ame qui fait la richesse: elle suit l'homme en exil; & dans les solitudes même les plus affreuses, lorsqu'elle trouve de quoi soutenir son corps, elle jouit de ses propres biens, & nage dans l'abondance. L'argent est aussi indifférent pour l'ame, que le sont pour les Dieux immortels tous les objets tant admirés par des ignorants & des esclaves de leurs corps. Ces pierres, cet or, cet argent, ces grandes tables (3) circulaires d'un poli si achevé, sont des masses de terre, auxquelles ne peut être attachée une ame pure, toujours fixée sur le lieu de son origine, légere, active, prête à s'élancer aussi-tôt que ses liens seront bri-

(3) *Voyez* ce que j'ai dit de ces tables précieuses dans les notes 3 et 4, sur le chapitre 9 du septieme livre des *Bienfaits*, tom. 3, pag. 339 et suiv.

ſés. En attendant, ſes penſées impétueuſes parcourent avec rapidité les eſpaces où réſident les Dieux, autant que le poids de ſes membres le lui permet. Ainſi l'exil n'eſt pas fait pour elle : libre, fille des Dieux, elle eſt coéternelle au temps & au monde ; en effet, ſa penſée ſe jette dans l'étendue des cieux, dans tous les temps paſſés & futurs. Ce foible corps, la priſon & le lien de l'ame, eſt inceſſamment ballotté ; c'eſt contre lui que s'exercent les ſupplices, les brigandages, les maladies : mais l'ame eſt éternelle, inviolable, nul bras ne peut attenter ſur elle.



CHAPITRE XII.

Ne croyez pas que, pour diminuer les désavantages de la pauvreté, qu'on ne trouve à charge que quand on la croit telle, je n'emploie que les préceptes des Sages. Considérez d'abord que les pauvres, qui forment la portion la plus nombreuse du genre humain, n'ont pas l'air plus triste ou plus inquiet que les riches : j'ajoute même qu'ils sont d'autant plus gais, que leur ame a moins de soucis qui la partagent.

Passons des pauvres aux riches : combien de temps de la vie où ils ne different pas des pauvres ? En voyage, leur bagage est très-succinct, & si la diligence est nécessaire, ils renvoient même leur cortege. A la guerre ils n'ont qu'une très-petite partie de leurs effets ; la discipline des camps interdit toute pompe : non-seulement les circonstances des temps ou la stérilité des lieux les égalent aux pauvres, ils ont même des jours (1) où en-

(1) Séneque veut parler ici de la *Chambre du pauvre*, sur laquelle on peut voir ce que

nuyés de leurs richesses ils mangent à terre sans vaisselle d'or ni d'argent, se servant de vases d'argille. Les insensés ! ils craignent toujours ce qu'ils desirent quelquefois. Quel aveuglement, quelle ignorance de la vérité, de fuir ainsi ce qu'ils imitent pour s'amuser ! Pour moi, quand je me rappelle les exemples anciens, je rougis de consoler les hommes de la pauvreté. Les progrès du luxe sont tels de nos jours, que les provisions des exilés excedent le patrimoine des grands d'autrefois. On sait qu'Homere n'avoit qu'un esclave, & Platon trois : Zénon, le fondateur de la Secte rigide & mâle des Stoïciens, n'en avoit point. Quelqu'un osera-t-il prétendre que ces Philosophes étoient malheureux, sans se faire regarder par-là comme malheureux lui-même ? Ménénius Agrippa, le Médiateur de la paix entre le Sénat & le Peuple, fut enterré à l'aide d'une (2) con-

---

dans une note sur la lettre 100, tom. 2, pag. 389 & 390. *Voyez* aussi le tom. 1, lett. 18, p. 80.

(2) Tite-Live dit que ce grand homme également cher pendant sa vie au Sénat et au Peuple : n'ayant pas laissé de quoi fournir aux frais de ses funérailles, elles se firent avec pompe aux dépens du Public qui voulut y contri-

tribution publique. Pendant qu'Attilius Régulus battoit les Carthaginois en Afrique, il écrivit (3) au Sénat que son mercenaire s'étoit enfui, & que son champ restoit sans culture ; en conséquence le Sénat ordonna que, pendant l'absence de Régulus, il fût cultivé aux dépens de l'Etat : la perte d'un esclave ne payoit pas trop cher l'honneur d'avoir le Peuple Romain pour fermier. Les filles de Scipion (4) furent dotées aux dépens du Trésor public, parce que leur pere ne leur avoit rien laissé. Il étoit bien juste que le

---

buer d'un sextule (la sixieme partie d'un as.) par tête.

Vir omni vita pariter patribus ac Plebi carus : Post sessionem carior Plebi factus. Huic interpreti arbitroque concordiæ civium, Legato Patrum ad Plebem, reductori Plebis Romanæ in urbem, sumptus funeri defuit. Extulit eum Plebs sextantibus collatis in capita. *lib.* 2. *cap.* 33, *sub fin.*

(3) *Voyez* Valere Maxime, *lib.* 4, *cap.* 4, et l'Epitome de Tite-Live, *lib.* 18.

(4) Juste-Lipse observe avec raison qu'il y a deux fautes dans ce passage de Séneque : une erreur de nom et une erreur de nombre : premiérement ce ne sont point les filles de Scipion l'Africain, mais la fille de Cnéius Scipion, oncle de ce grand homme, qui fut dotée aux dépens du Public ; et secondement ce Cnéius Scipion n'eût qu'une seule fille : *voyez* Lipsf. *in h. loc.*

Peuple Romain, qui recevoit tous les ans un tribut de Carthage, en payât une fois un à Scipion. Heureux les époux de ces filles auxquels le Peuple Romain tenoit lieu de beau-pere! Estimez-vous plus heureux ces hommes, dont les (5) pantomimes ont un million de sesterces en mariage, que Scipion, dont les filles

(5) A Rome, les gens riches et les grands qu'une mauvaise éducation avoit accoutumés à une vie oisive et voluptueuse, et qui craignoient sur-tout l'ennui, ce mal auquel on échappe si difficilement, lorsqu'au malheur d'avoir vu passer successivement tous ces goûts, on joint encore celui de n'avoir ni l'habitude, ni même le desir de s'occuper : à Rome, dis-je, les riches desœuvrés avoient chez eux des pantomimes, c'est-à-dire de ces especes de bouffons et de farceurs qui ont le frivole talent de tout imiter, et qui sautoient, dansoient, chantoient devant eux, et faisoient toutes sortes de grimaces et de contorsions pour les divertir. Pline le jeune parle d'une certaine Numidia Quadratilla qui avoit chez elle de ces sortes de Bouffons, et il ajoute qu'elle aimoit cet amusement plus qu'il ne convenoit à une femme de qualité. L'aveu qu'elle lui fit à ce sujet, prouve que l'éducation des femmes étoit aussi négligée à Rome, qu'elle l'a été de tous temps parmi nous, et en général, chez tous les Peuples : elle lui disoit que pour s'amuser au milieu de cette profonde oisiveté, où sont plongées les femmes, elle avoit coutume ou de jouer aux échecs ou de faire venir ses bouffons.

reçoivent une dot modique du Sénat, leur tuteur.

Après de tels modeles, peut-on dédaigner la pauvreté ? peut-on se plaindre de manquer de quelque chose en exil, quand Scipion se trouve hors d'état de doter ses filles ; quand Régulus n'a pas un esclave pour le servir ; quand Ménénius meurt sans laisser de quoi faire ses funérailles ? le secours ne fut honorable que parceque l'indigence l'étoit. Voilà donc des patrons sous la protection desquels la pauvreté est non-seulement en sûreté, mais encore en honneur.

Habebat illa pantomimos, fovebatque effusius, quàm principi feminæ conveniret. . . . . Audii ipsam, quum mihi commendaret nepotis sui studia, solere se, ut feminam, in illo otio sexûs, laxare animum lusu calculorum, solere spectare pantomimos suos : *lib.* 7, *Epist.* 24, edit. *Gesner.* Lipf. 1770.



CHAPITRE XIII.

Mais, dira-t-on, pourquoi séparer avec adresse des maux, qui pris à part sont supportables, & réunis ne le sont plus ? Le changement de lieu est supportable, s'il se borne à changer de lieux : la pauvreté l'est encore, quand elle n'est pas jointe avec l'ignominie, capable seule d'abattre l'ame.

A cette objection tirée de la réunion des maux, je réponds : Si vous avez assez de force contre chacun des coups de la fortune, vous en aurez assez contre tous réunis. Quand une fois la vertu a fortifié une ame, elle la rend invulnérable par tous ses côtés. Si l'avarice, le plus terrible des fléaux du genre humain, vous laisse tranquille, l'ambition ne vous arrêtera point. Si vous ne regardez pas votre dernier jour comme une punition, mais comme une loi de la Nature, nulle terreur n'osera s'introduire dans un cœur d'où vous aurez banni la crainte de la mort. Si vous songez que les plaisirs de l'amour n'ont pas été donnés à l'homme pour la débauche,

mais pour la propagation de l'espece, tous les desirs respecteront celui qui n'aura pas succombé à cette maladie secrete & inhérente à notre corps. La raison ne triomphe pas de chaque vice en particulier, mais de tous à la fois : sa victoire est générale. Quoi ! vous croyez que le Sage est sensible à l'ignominie, lui qui renferme son bonheur en lui-même, & qui condamne les opinions du vulgaire ? Une mort ignominieuse est plus que l'ignominie : cependant Socrate, avec le même air qui jadis en avoit (1) imposé

(1) Séneque ne dit point comment, ni à quelle occasion Socrate résista aux trente Tyrans ; mais ce philosophe a pris soin lui-même de nous apprendre cette particularité intéressante de sa vie, dans l'apologie qu'il prononça devant ses Juges. " Après qu'on eût établi l'Oligarchie à
„ Athenes, dit-il, les trente Tyrans m'ayant
„ mandé, moi cinquieme, au (*a*) Tholus,
„ m'ordonnerent d'amener de Salamine Léon
„ le Salaminien, afin qu'on le fît mourir ; car
„ ils donnoient de ces ordres iniques à plusieurs
„ personnes, pour les charger de la haine de
„ ces mauvaises actions. Alors je fis voir, non
„ par des paroles, mais par des effets, que
„ je me soucicois de la mort, pour me
„ servir d'une expression triviale & com-
„ mune, comme de rien, & que mon unique
„ soin étoit de ne me rendre coupable d'au-
„ cune impiété ni d'aucune injustice. Toute

(*a*) C'étoit une espece de Greffe où dinoient les Pritanes et où se tenoient les Greffiers.

à trente tyrans, entra dans la prison, pour lui ôter son ignominie : en effet, la demeure d'un Socrate ne pouvoit être une prison.

„ la puissance de ces trente Tyrans, quelque
„ redoutable qu'elle fût, ne m'ébranla pas
„ jusqu'à me faire violer la loi, & trahir ma
„ conscience. Quand nous fûmes sortis du Tho-
„ lus, les quatre autres personnes, qui avoient
„ reçu les mêmes ordres que moi, s'en allerent
„ à Salamine, & amenerent Léon. Pour moi
„ je me retirai dans ma maison ; & je ne dou-
„ te pas que ma mort n'eût suivi de près ma
„ désobéissance, si bientôt après, le gouver-
„ nement de ces Magistrats n'eût été aboli ".

Ce fait assez ignoré, & qu'on ne trouve que dans Platon (*Opp. tom.* 1, *pag.* 32, edit. *Steph.*), prouve que Socrate n'étoit pas seulement un homme juste ; mais, ce qui est peut-être plus rare encore, un homme qui avoit le courage de l'être sous un Gouvernement tyrannique, & au péril même de sa propre vie. Plus on étudie ce Philosophe, plus on examine ses actions, même les plus ordinaires & les plus simples ; plus on l'estime, plus on l'aime. Il raisonne souvent mal, du moins s'il faut lui attribuer tout ce que Platon lui fait dire, mais il agit toujours bien : c'est un vrai Philosophe-pratique, auquel on ne peut reprocher qu'une seule foiblesse ; celle de s'être cru réellement sous la garde & la protection immédiates d'un démon familier, & d'avoir attribué aux conseils & aux suggestions d'un être idéal, ce qui n'étoit en lui qu'une affaire de tact, d'instinct, de jugement, de réflexion, le résultat d'une profon-

Peut-on être aſſez aveugle pour regarder comme une ignominie, le double refus qu'eſſuya Caton dans la de-

---

de connoiſſance des hommes & des affaires, & d'une multitude d'expériences & d'obſervations très-fines, recueillies pendant le cours de ſa vie, & appliquées aux circonſtances.

Deux choſes cependant peuvent faire pardonner à Socrate cette étrange viſion : la premiere, c'eſt qu'on ne peut pas douter qu'il n'ait été de bonne foi, & que, quoiqu'il n'y ait peut-être aucune eſpece de ſuperſtition indifférente, il vaut encore mieux qu'il ait eu celle-là, que d'être coupable aux yeux des Sages d'une petite charlatanerie tout-à-fait indigne de lui.

La ſeconde, c'eſt que la Théologie de ſon temps peuploit l'air de génies, de ces êtres intermédiaires entre les Dieux & nous ; que Socrate avoit été imbu de cette doctrine dès ſon enfance, & qu'en général il eſt bien difficile de ſe défendre d'une erreur que l'on trouve établie au moment de ſa naiſſance, qui s'accroît, s'étend, ſe fortifie, pour ainſi dire, avec nous ; qui, dans le cours ſucceſſif de notre vie, eſt devenue, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, un tic de notre entendement, & dont on eſt ſouvent déſabuſé que dans un âge où toutes les opinions ſont à-peu-près indifférentes, & où l'on aime autant conſerver une erreur avec laquelle on a vieilli, que de laiſſer entrer dans ſa tête une vérité nouvelle, à laquelle on n'auroit pas le temps de s'accoutumer, & qu'on commenceroit à peine à entendre, à l'inſtant où le ſonge enchanteur de la vie, prêt à finir, ne nous laiſſe plus que la force & le regret de mourir.

ceux qui le rencontroient baiſſoient les yeux & gémiſſoient du ſort, non pas d'un homme juſte, mais de la juſtice même : cependant il ſe trouva un homme qui lui cracha au viſage : il avoit d'autant plus ſujet d'en être indigné, que cet affront ne pouvoit partir que d'une bouche impure. Il ſe contenta de s'eſſuyer le viſage, & dit, en ſouriant, au Magiſtrat qui l'accompagnoit : Avertiſſez cet homme de bâiller déſormais avec plus de réſerve. C'étoit faire un outrage à l'outrage même.

Je ſais qu'il eſt des gens pour qui le mépris eſt le plus ſenſible des malheurs,

---

note ſur ce paſſage, que Séneque attribue ici à Ariſtide un trait qui ne ſe trouve dans aucun Hiſtorien : en effet Plutarque n'en fait point mention dans la vie de ce grand homme. Séneque paroît avoir confondu Ariſtide avec Phocion, à qui un homme eut l'audace de cracher au viſage, lorſqu'on le conduiſoit dans la priſon où l'on devoit le faire mourir. Phocion ſe tournant alors vers les Magiſtrats, leur dit : *eſt-ce que perſonne ne corrigera cet inſolent* ?
Inimici verò prætercurrentes inceſſebant eum convitiis. Unus etiam inſpuit in eum. Ibi Phocionem fama eſt converſum ad Archontas, dixiſſe, nemo hujus reprimet petulantiam ? *Voyez* Plutarque, *Vie de Phocion*, opp. tom. 1, pag. 758, C. *edit* Pariſ. 1624,

&

& qui lui préferent la mort même. Je leur répondrai que l'exil n'est pas toujours accompagné du mépris. Un grand homme vient-il à tomber ? il paroîtra grand, même à terre : il n'est pas plus méprisé que les ruines des temples qu'on foule aux pieds ; celles-ci sont aussi vénérées par les dévots, que les édifices sacrés qui subsistent en entier.



CHAPITRE XIV.

PUISQUE de mon côté, ô ma mere, vous n'avez rien qui doive faire couler vos larmes, il faut que vos motifs d'affliction vous soient personnels. Ils peuvent se réduire à deux : ou vous regrettez en moi un appui, ou vous ne pouvez supporter mon absence. Le premier point ne demande qu'à être effleuré : je connois le désintéressement de votre ame ; dans votre affection pour ceux qui vous appartiennent, vous ne considérez qu'eux-mêmes. Laissons de pareils motifs à ces meres qui font un mauvais usage du pouvoir de leurs enfants, qui ne pouvant, en leur qualité de femmes, exercer aucun emploi, sont ambitieuses sous leurs noms ; qui dissipent les biens de leurs fils, cherchent à (1) se les approprier, &

(1) On en trouve plusieurs exemples dans l'Histoire. Pline le jeune parle d'un certain Régulus qui émancipa son fils pour lui faire recueillir la succession de sa mere, qui l'avoit institué son héritier, au cas qu'il fût émancipé par son pere. Après l'avoir acheté par ce bienfait, (c'est ainsi que le caractere de l'homme en faisoit parler) il briguoit les bonnes graces

se rendent fatigantes à force d'employer leur éloquence & leur crédit à solliciter des graces. Pour vous, vous avez toujours applaudi, & jamais participé aux avantages de vos enfants; sans cesse vous avez mis des bornes à notre libéralité, sans en mettre à la vôtre. Ayant encore, vous-même, vos parents, vous avez avantagé vos fils déjà (2) très-riches: dans l'administration de notre bien, vous l'avez augmenté, comme s'il eût été le vôtre; vous l'avez ménagé comme le bien d'autrui : vous vous êtes abstenue de faire usage de notre crédit, comme s'il ne vous eût point appartenu : il ne vous est rien revenu de nos honneurs, que du plaisir & de la (3)

---

de son fils, par une affectation d'indulgence aussi rare que honteuse dans un pere.

Hunc Regulus emancipavit, ut hæres matris exifteret. Mancipatum (ita vulgò ex moribus hominis loquebantur) fœdâ & insolitâ parentibus indulgentiæ simulatione captabat. PLIN. lib. 4, *Epist.* 2.

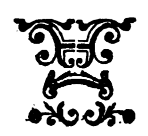
(2) Ce passage prouve que Séneque ne devoit pas uniquement à la libéralité de Néron les biens dont il jouissoit, & que son pere lui avoit laissé une fortune assez considérable.

(3) Les parents & les amis de ceux qu'on nommoit aux différents emplois de la Magis-

dépense : jamais votre tendresse ne vous a permis d'envisager votre propre intérêt : vous ne pouvez donc regretter en l'absence de votre fils, ce que vous ne regardiez pas comme à vous, lorsqu'il étoit présent.

---

trature, avoient coutume de contribuer aux frais qu'ils étoient obligés de faire, soit pour donner des festins, des spectacles, ou d'autres fêtes semblables.



CHAPITRE XV.

TOUTES mes consolations doivent donc se tourner vers la source même de la vraie douleur maternelle. Je suis, dites-vous, privée des embrassements d'un fils qui m'est cher ; je ne jouis plus de sa présence, de sa conversation : où est-il ce mortel cheri, dont la vue dissipoit la tristesse de mon front, dont le sein recevoit le dépôt de mes inquiétudes ? que sont devenus ces entretiens dont j'étois insatiable ? ces études auxquelles j'assistois avec un plaisir peu commun dans une femme, avec une familiarité peu ordinaire dans une mere ? qu'est devenue cette tendresse que l'on faisoit éclater à ma rencontre, cette joie ingénue qu'on montroit à ma vue ? Vous vous représentez les lieux témoins de nos embrassements & de nos repas : vous vous rappellez sur-tout notre derniere conversation si capable de déchirer votre ame. En effet un des raffinements de cruauté de la fortune fut de vous avoir rappellée à Rome trois jours avant le coup qui m'a frappé : vous étiez alors

tranquille, & bien éloignée de craindre ce malheur : la diſtance des lieux qui nous ſéparoient, une abſence de quelques années, ſembloient vous avoir préparée à cet e infortune : il fallut que vous revinſſiez, non pour jouir de votre fils, mais pour ne pas perdre l'habitude de le regretter ! Si vous vous étiez abſentée long-temps auparavant, ma perte vous eût été moins ſenſible ; l'intervalle eût adouci le regret. Si vous ne vous étiez point du tout abſentée, vous auriez eu du moins la conſolation de voir votre fils deux ans de plus : mais le deſtin cruel a tout arrangé de maniere que vous n'avez pu ni jouir de ma proſpérité, ni vous accoutumer à mon abſence. Plus ce malheur eſt douloureux, plus vous devez vous armer de tout votre courage : c'eſt un ennemi connu & déja vaincu plus d'une fois, contre lequel il faut combattre avec une nouvelle ardeur. Ce n'eſt pas d'un corps intact, c'eſt à travers vos cicatrices mêmes, que votre ſang coule aujourd'hui.



CHAPITRE XVI.

Ne vous excuſez pas ſur la foibleſſe de votre ſexe : on lui accorde un droit preſque immodéré, mais non pas illimité, de répandre des larmes : auſſi nos ancêtres voulant compoſer, pour ainſi dire, avec la douleur obſtinée des femmes, leur ont accordé (1) dix mois pour pleurer leurs époux ; ce n'étoit pas leur interdire le deuil, mais le borner. Se livrer à une douleur ſans fin, pour la perte de ſes proches, c'eſt une foibleſſe inſenſée : n'en reſſentir aucune, ſeroit une

(1) Ce paſſage paroît contredire celui de la Lettre 63, où Séneque dit que ce deuil avoit été fixé à un an ; mais cette contradiction n'eſt qu'apparente, puiſqu'il ne s'agit là que de l'année de Romulus, qui étoit de dix mois, & non de l'année telle qu'elle étoit compoſée du temps de Séneque. Ce n'eſt même que ſous les Empereurs Gratien, Valentinien & Théodoſe, que les femmes furent obligées de porter, pendant douze mois révolus, le deuil de leur mari. Cet uſage ne remonte pas plus haut que le regne de ces Princes, comme on le voit par une de leurs Conſtitutions, où après s'être déclarés les auteurs de cette innovation, ils infligent non-ſeulement une peine infamante à toute

dureté inhumaine. Il faut tempérer la tendresse par la raison, éprouver le regret, & l'amortir. Ne vous réglez pas sur quelques femmes, dont la douleur n'a fini qu'à leur mort : vous en connoissez qui, après la perte de leurs fils, n'ont plus quitté l'habit de deuil. Votre fermeté dès l'âge le plus tendre vous impose d'autres devoirs : le sexe n'est point une excuse pour celle qui n'a montré aucun des vices du sien. La licence dans les mœurs, ce fléau dominant de notre siecle, n'a pu vous ranger dans la classe la plus nombreuse des femmes ; en vain elle étaloit à vos yeux les perles & les

---

femme qui convole en secondes noces avant que l'année de son deuil soit totalement expirée, mais ils la privent encore de tous les biens de son premier mari, tant de ceux qui lui appartiennent par contrat de mariage, que de ceux qu'elle doit aux dernieres volontés du défunt.

Si qua ex fœminis perdito marito, intrà anni spatium alteri festinaverit nubere (PARVUM ENIM TEMPUS POST DECEM MENSES SERVANDUM ADJICIMUS ; tametsi idipsum exiguum putemus) probrosis inusta notis honestioris nobilisque personæ decore, et jure privetur : atque omnia, quæ de prioris mariti bonis, vel jure sponsalium, vel judicio defuncti conjugis consecuta fuerat, amittat. *Voyez* le Code Théodosien, lib. 5. titul. 9. *de secundis nuptiis*. Cette constitution est de l'an 381.

diamants ; vous n'avez pas regardé l'éclat des richesses comme le premier des biens de l'homme : élevée dans une maison févere où l'on suivoit des mœurs antiques, vous n'avez pas été séduite par la contagion de l'exemple, si dangereuse pour la vertu même ; vous n'avez pas rougi de votre fécondité ; vous n'avez pas craint qu'elle fît connoître votre âge. Différente des autres femmes, qui n'aspirent à d'autre gloire qu'à celle de la beauté, vous n'avez pas caché l'enflure de votre sein, comme un poids qui nuisoit à la bonne grace ; vous n'avez pas étouffé dans vos entrailles l'espoir de votre postérité. Jamais votre visage ne s'est souillé d'un enduit étranger ou d'un teint d'emprunt ; jamais votre corps ne s'est couvert de ces vêtements, qui ne laissent rien voir (2) de plus quand on les ôte. Vous avez fait, de la chasteté, comme votre plus bel ornement, votre unique parure, la seule beauté qui résiste aux injures des ans.

Vous ne pouvez donc, pour être en droit de conserver votre douleur, vous

(2) *Voyez* ci-dessus le *Traité des Bienfaits*, liv. 7, chap. 9, & la Lettre 90, tom. 2, page 220.

autoriser du nom de femme, auquel vous êtes si supérieure par vos vertus. Vous ne devez pas plus partager les larmes, que les vices de votre sexe. Il est même des femmes qui ne vous permettront pas de sécher de chagrin, mais qui après les premiers pleurs accordés à la nature, vous obligeront de reprendre courage. Il faut ne considérer que celles qu'une vertu éprouvée a mises au rang des plus grands hommes. De douze enfants qu'avoit Cornélie, le destin (3) la réduisit à deux; elle en avoit perdu dix; quel nombre! & dix Gracchus, qu'elle perte! Ses amis en pleurs gémissoient de son sort; elle leur défendit de s'en prendre à la fortune qui lui avoit donné des Gracchus pour fils. Une pareille femme méritoit de donner le jour à celui qui dit

(3) Séneque se trompe, et l'autorité de Plutarque est ici d'un plus grand poids que la sienne. Cet historien dit positivement que Cornélie perdit dans son veuvage tous ses enfants, à l'exception d'une fille qu'elle maria au jeune Scipion, et de deux fils, Tibérius et Caius, qu'elle éleva avec tant de soin, que, quoiqu'ils fussent nés avec le plus heureux naturel, ils paroissoient devoir encore plus à l'éducation, qu'à la Nature, leur amour pour la vertu. *Voyez* PLUTARQ. *Vie de Tibérius & Caius Gracchus*, opp. tom. I. pag. 824. E, *edit. cit.*

dans l'assemblée du Peuple : *Quoi ! tu oses insulter ma mere, celle qui m'a mis au monde* (4) ! Mais le mot de la mere me paroît plus énergique. Le fils ne songeoit alors qu'à la naissance des Gracques, la mere avoit à songer même à leurs funérailles.

Rutilia suivit son fils Cotta en exil (5);

(4) Plutarque rapporte ce mot différemment : il fait dire à Caius Gracchus. *Quoi ! tu oses insulter Cornélie qui a donné le jour à Tibérius !* C'étoit son frere : ce qui rend le mot plus modeste. *Voyez* PLUTARQ. *Vie de Tibérius & Caius Gracchus*, opp. tom. 1, pag. 836, E, *edit. cit. ubi sup.*

(5) Il s'agit ici de C. Aurélius Cotta, Orateur célebre, & que Cicéron appelle un homme d'un génie supérieur : *vir summo ingenio præditus* (orat. *in Pison*, cap. 26.). Peu de jours après la mort de Crassus, son collégue & son ami, il fut dépouillé de sa charge de Tribun par les intrigues d'une faction puissante qui le fit même exiler dans la suite. Quand les troubles excités par Marius furent appaisés, Sylla, vainqueur, rappella tous ceux que son odieux rival avoit contraints d'abandonner leur patrie. Cotta qui étoit du nombre des proscrits, revint alors à Rome où il fut Consul l'an 676. On lui décerna même les honneurs du triomphe ; mais il mourut avant d'en avoir joui, des suites d'une blessure qu'il avoit reçue autrefois dans un combat, & qui se rouvrit tout-à-coup. *Voyez* CICER. *de Orator.* lib. 3, cap. 3; & le Commentaire d'As-

du moins effleuré tous les beaux Arts. Plût à Dieu, que moins attaché à la coutume de ses ancêtres, ce pere vertueux ne vous eût pas restreinte à une teinture légere de la philosophie ; vous ne seriez pas aujourd'hui dans le cas de chercher des armes contre la fortune, mais de faire usage des vôtres. L'exemple des femmes pour qui les Lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse, ne lui permit pas de vous livrer aux études : cependant l'avidité de votre esprit sut mettre à profit le peu de temps qu'on vous laissoit. Votre ame possede les principes de toutes les sciences ; rentrez donc en vous-même, vous y trouverez la sûreté, la consolation, & même le plaisir. Si les sciences sont vraiment entrées dans votre esprit, l'accès en sera fermé pour toujours à la douleur, aux inquiétudes, aux tourments inutiles d'une vaine affliction ; & votre cœur depuis long-temps défendu contre les vices, le sera aussi contre les chagrins.



Voilà le rempart le plus sûr & le seul qui puisse soustraire à la fortune. Mais comme il vous faut un appui avant de parvenir au port que vous promettent les études, je veux en attendant vous proposer des motifs de consolation. Con-

ſidérez mes freres : pouvez-vous, tant qu'ils vivront vous plaindre de la fortune? tous les deux réjouiront votre tendreſſe par des vertus diverſes. L'un eſt (6) parvenu aux dignités par ſes talents, l'autre les a mépriſées par ſageſſe : jouiſſez de la conſidération de l'un, de la tranquillité de l'autre, de l'amour de tous les deux. L'un recherche les grandeurs pour vous faire honneur, l'autre embraſſe le loiſir pour ſe livrer à vous. La fortune a voulu que l'un vous ſervît d'appui, & l'autre de conſolateur ; vous êtes défendue par le crédit du premier, vous jouiſſez du repos du ſecond : ils ſe diſputeront de zele auprès de vous ; & la tendreſſe de deux fils ſuppléera à la perte d'un ſeul. Je puis hardiment vous le promettre ; il ne vous manquera que le nombre. Conſidérez encore les petits-fils que

(6) Celui-ci s'appelloit Novatus, & par adoption, Junius Gallion : l'autre, Méla ; il fut pere du Poëte Lucain ; ce qui, ſuivant Tacite, avoit beaucoup ajouté à ſa gloire. *Annæum Lucanum genuerat, grande adjumentum claritudinis.* Trop d'ardeur à recouvrer les biens de ce fils, après ſa mort, ſuſcita contre lui Fabius Romanus, intime ami de Lucain. On ſuppoſa que le pere trempoit avec le fils dans la conjuration, ſur de prétendues lettres de Lucain contrefaites par Romanus. Néron les lui fit pré-

vous tenez d'eux ; le jeune Marcus (7), cet aimable enfant, contre la vue duquel aucune tristesse ne peut tenir, dont les caresses guériroient les blessures les plus profondes & les plus récentes. Quelles larmes sa gaieté n'arrêteroit-elle pas ? De quel front ses saillies n'effaceroient-elles pas les rides ? Quelle gravité ne s'amuseroit pas de ses jeux enfantins ? Quelle mélancolie profonde ne seroit tirée d'elle-

---

senter, brûlant d'envie d'envahir ses richesses. Mais Mela recourant à la voie réputée alors la plus courte, se fit ouvrir les veines, après avoir laissé par Testament de grandes sommes à Tigellius & à Capitoé, son gendre, afin d'assurer le reste aux héritiers légitimes. *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 16, *cap.* 17 ; et ce qui a été dit de ces deux freres de Séneque dans la vie de ce Philosophe qui est à la tête du premier volume.

(7) Il paroît par une épigramme de Séneque, et sur-tout par la tendresse vraiment paternelle, avec laquelle il parle ici de cet enfant, que c'étoit son propre fils. Voici les deux vers de cette épigramme, qui rendent en effet cette conjecture fort vraisemblable :

> Sic Marcus, dulci qui nunc sermone fritinit,
> Facundo patruos provocet ore duos.

L'épigramme d'où ces deux vers sont tirés, est intitulée : *Votum.* On la trouve à la suite de plusieurs autres du même Auteur, dans l'édition de ses Œuvres publiées avec les notes des *Variorum.* Voyez le tom. 1, pag. 164, épigr. 8.

même & fixée par ce babil qu'on ne se lasse point d'entendre ? Fassent les Dieux qu'il nous survive ! Puisse la cruauté des destins se fatiguer & s'épuiser sur moi seul ! Puissent tomber sur ma tête les coups qui menacent & la mere & l'ayeule ! Que la foule de mes proches soit heureuse & florissante, je ne me plaindrai ni de mon sort ni de ma solitude : je ne demande qu'une seule grace, d'être la victime expiatoire de ma famille.

Serrez bien dans vos bras cette Novatilla, qui va bientôt vous donner des arriere-petits-fils ; Novatilla que j'avois adoptée, qui tenoit à mon sort par des liens si étroits, qu'elle doit, après ma perte, se regarder comme orpheline, bien qu'il lui reste un pere. Aimez-la pour vous, aimez-la encore pour moi. La fortune lui a ravi depuis peu sa mere : votre tendresse peut l'empêcher, sinon d'être fâchée de cette perte, au moins de la sentir. Veillez tantôt sur ses mœurs, tantôt sur sa beauté : les préceptes pénetrent plus avant quand ils sont imprimés dans l'âge tendre. Qu'elle s'accoutu-

(8) Novatilla, niece de Séneque, étoit, suivant les apparences, la fille de son frere Annæus Novatus.

me à vos diſcours, qu'elle ſe regle ſur vos leçons: elle vous devroit beaucoup, quand vous ne lui donneriez que l'exemple : ce devoir ſolemnel vous ſervira de remede ; une ame dont la douleur eſt preſcrite par la nature, ne peut en être détournée que par la raiſon ou par quelque occupation honnête.

Parmi vos motifs de conſolation, je compterois votre pere ; s'il n'étoit (9) abſent : mais que votre chagrin vous apprenne combien il eſt intéreſſé à cet événement : vous ſentirez qu'il eſt plus juſte de vous conſerver pour lui, que de vous ſacrifier pour moi. Toutes les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous, & vous fera la loi, ſongez à votre pere. Sans doute par les petis-fils & les arriere-petits-fils que vous lui avez donnés, vous n'exiſtez plus (10) uniquement pour lui ; mais le ſoin de lui faire terminer ſon heureuſe carriere, eſt un devoir qui vous reſte à remplir. Tant qu'il vit, ce ſeroit un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.

---

(9) Il étoit alors en Eſpagne.
(10) *Voyez* la note ſuivante.

CHAPITRE XVII.

JE ne vous parlois pas de votre plus grande consolation, de votre (1) sœur, de ce cœur fidele dans lequel vous déposez toutes vos peines, de cette ame tendre qui a pour nous tous des sentiments dignes d'une mere. Vous avez mêlé vos soupirs aux siens, vous avez versé dans son sein vos premiers pleurs. Elle prend toutes vos afflictions : néanmoins dans mon malheur, ce n'est pas seulement pour votre compte qu'elle est affligée, ce sont ses bras (2) qui m'ont apporté dans cette ville ces soins maternels qui m'ont rétabli d'une longue maladie, son crédit qui m'a obtenu la Questure. Elle qui n'avoit jamais eu la hardiesse de parler aux grands, de faire la

(1) Le grand-pere de Séneque avoit été marié deux fois. Helvia à qui cette Consolation est adressée, étoit du premier lit, et sa sœur dont Séneque parle ici, étoit du second. *Voyez* le chapitre second.

(2) Ce passage fixe en même temps et la patrie de Séneque, et l'âge auquel il fut apporté à Rome.

cour aux Gens en place, a vaincu par tendresse pour moi, sa modestie naturelle. Ni sa vie retirée, ni sa timidité vraiment agreste, si on la compare avec l'effronterie de nos femmes, ni son amour pour le repos, ni ses mœurs paisibles & solitaires ne l'empêcherent de devenir ambitieuse en ma faveur.

Voilà, ô ma mere, la consolation qui doit vous rappeller à la vie. Unissez-vous encore plus à elle; serrez-la dans vos étroits embrassements. Les gens affligés fuient les personnes qui leur sont les plus cheres, pour donner un libre cours à leur douleur : réfugiez-vous dans son sein, avec toutes vos pensées; soit que vous veuilliez persévérer dans votre état, ou y renoncer, vous trouverez chez elle ou la fin ou la compagne de votre affliction. Mais si je connois bien la sagesse de cette femme accomplie, elle ne souffrira point que vous vous consumiez par un chagrin inutile, elle vous citera son propre exemple, dont j'ai moi-même été témoin. Elle avoit perdu sur mer un époux qu'elle aimoit, (3) notre oncle

(3) Juste Lipse conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que le mari de la tante de Séneque, dont ce philosophe fait un si bel élo-

qu'elle avoit époufé dans fon adolefcence. Elle eût à foutenir en même temps & le deuil & la crainte; & victorieufe de la tempête, elle emporta fon corps nonobftant fon naufrage. O combien de grandes actions demeurent enfevelies dans l'obfcurité ! Si elle fût née dans les anciens temps affez fimples pour admirer les vertus, avec quelle ardeur tous les hommes de génie fe feroient empreffés de célébrer une femme qui, oubliant la foibleffe de fon fexe, oubliant la mer fi redoutable même aux Héros, expofe fa vie pour donner la fépulture à fon mari, & uniquement occupée du foin de fes funérailles, ne fonge pas aux fiennes propres ! Tous les Poëtes ont chanté celle qui s'eft offerte à la mort à la place de fon mari (4); il eft plus beau de s'y offrir pour lui procurer la fépulture ;

---

ge dans ce Chapitre, étoit *Vétrafius Pollion* qui fut Préfet d'Egypte fous Tibere, et qui fuccéda dans cette Place à Æmilius Rectus. Ce paffage femble encore prouver que Séneque avoit fait dans fa tendre jeuneffe, le voyage d'Egypte, puifqu'il dit avoir été témoin de ce qu'il raconte ici de fa tante. *Cujus ego etiam fpectator fui.*

(4) L'Auteur parle ici d'Alcefte qui confentit à mourir pour prolonger les jours d'Admete, fon époux.

grandeur, n'ont pu corrompre; que la crainte de la mort, que la vue de son vaisseau sans agrêts, d'un naufrage certain n'ont pas empêchée de s'attacher au cadavre de son époux, moins occupée du soin de se sauver que d'emporter ce précieux dépôt.

Montrez-lui le même courage; tirez votre ame du deuil où elle est plongée,

---

otiosi vivunt. Unus illis Deus est. Hunc Christiani, hunc Judæi, hunc venerantur et gentes etc.

Je ne rapporte ici qu'une partie de cette lettre que l'on trouve toute entiere dans Vopiscus. *Voyez* parmi les Historiens de l'Histoire Auguste, la Vie de l'Empereur Saturnin, *cap.* 7, *pag.* 719 & *suiv. tom.* 2, edit. *Lugd. Batav.* 1671.

Vopiscus lui-même ne juge pas plus favorablement des Egyptiens, et le portrait qu'il en fait, en confirmant la lettre d'Adrien, y ajoute certains traits qui achevent de les faire connoître.

Sunt enim Egyptii (ut satis nosti) viri ventosi, furibundi, jactantes, injuriosi, atque adeò vani, liberi, novarum rerum usque ad cantilenas publicas cupientes, versificatores, epigrammatarii, mathematici, aruspices, medici; nam et Christiani, Samaritæ, et quibus præsentia semper tempora cum enormi libertate, displiceant. *Vopiscus* in Saturnin. *c.* 7. *Voyez* encore, touchant les Egyptiens, un passage fort curieux de Trébellius Pollion dans la Vie d'Emilien, un des trente Tyrans (*art.* 21. *cap.* 22); et Hérodien, *lib.* 4. *cap.* 16. *pag.* 158, edit. *Oxon.* 1704.

&

& ne laiſſez pas croire que vous vous repentiez de m'avoir mis au monde. Néanmoins, comme quelque choſe que vous faſſiez, il faut néceſſairement que vos penſées reviennent ſouvent vers moi, & qu'aucun de vos enfants ne ſe préſente plus fréquemment à votre ſouvenir, non qu'ils vous ſoient moins chers, mais parcequ'il eſt naturel de porter plus ſouvent la main à la partie douloureuſe, vous ne devez me voir qu'heureux & ſatisfait, tel que j'étois au ſein de la proſpérité : j'y ſuis en effet, puiſque mon ame libre de toute mélancolie, vaque toute entiere à ſes fonctions, tantôt s'amuſant d'études légeres, tantôt s'élevant à la contemplation de ſa propre nature, & de celle de l'univers, uniquement avide de connoître la vérité. D'abord j'examine la terre & ſa poſition, puis la nature de la mer qui l'environne, la cauſe de ſes flux & reflux alternatifs : enſuite je conſidere ces terribles météores formés entre le ciel & la terre, ce théatre tumultueux des tonnerres, des foudres, des vents, des pluies, de la neige & de la grêle. Après avoir parcouru ces objets moins ſublimes, mon ame s'éleve par degrés juſqu'à la voûte des cieux ; elle jouit du ſpectacle pom-

peux des corps céleſtes ; & ſe rapellant ſon éternité, elle marche au milieu des temps, ſoit ceux qui ſont déja paſſés, ſoit ceux qui formeront les ſiecles à venir.

Fin de la Conſolation à Helvia.





DE LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

A PAULINUS (*)

CHAPITRE PREMIER

La plupart des hommes, mon cher Paulinus, accufent la Nature d'injuftice, lui reprochent le peu d'inftants qu'elle nous donne pour vivre, & la rapidité avec laquelle s'écoule ce court efpace; ils fe plaignent de ce qu'à l'exception d'un petit nombre, tous les hommes voient la vie s'envoler, au moment même qu'ils

(*) Jufte-Lipfe conjecture que Paulinus à qui ce traité eft adreffé, étoit le pere de la femme de Séneque, qui s'appelloit *Pauline*; d'autres penfent qu'il étoit fon frere : mais la premiere de ces conjectures me paroît la mieux fondée.

se préparent à en jouir. Ce malheur qu'on regarde comme général, n'a pas excité les gémissements de la foule seule & du vulgaire imprudent, mais les plaintes même des hommes les plus illustres. De-là cette exclamation du Prince de la Médecine (1) que *la vie est courte & l'art bien long*. De-là ce procès, indigne d'un Sage, qu'Aristote (2) intente à la Nature sur la durée de cinq ou dix siecles qu'elle accorde à quelques animaux, tandis qu'à l'homme né pour tant d'objets importants, elle a fixé un terme infiniment plus court. Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons trop. La vie seroit assez longue & suffi-

(1) C'est le commencement du premier aphorisme d'Hippocrate ; et j'avoue que pour moi, qui ne suis pas Médecin, ce premier aphorisme est le plus beau, le plus philosophique, et celui qui, s'il m'est permis de le dire, me paroît avoir plus que tous les autres, l'empreinte et le caractere du génie. Le voici tout entier. *Vita brevis, ars longa, tempus præceps, experimentum periculosum, judicium difficile.* Voyez l'Hippocrate de Vander-Linden, à la page 68 du tome premier.

(2) Cicéron, dans ses *Tusculanes*, attribue cette opinion, non à Aristote, mais à Théophraste son disciple. Juste-Lipse observe même à ce sujet qu'Aristote enseigne précisément le contraire dans un de ses plus beaux ouvrages. De

ſante (y) pour conſommer les plus grandes entrepriſes, ſi nous ſavions en bien placer tous les inſtants; mais lorſque la débauche & l'inattention l'ont diſſipée ſans aucun emploi utile, la mort vient, & l'on eſt tout ſurpris de voir la vie écoulée, avant de s'être apperçu de ſon cours. Je le répéte, ce n'eſt pas notre vie qui eſt courte, c'eſt nous qui l'abrégeons: nous ne ſommes pas indigents, mais prodigues. De même que des richeſſes immenſes, tombées en de mauvaiſes mains, ſont en un moment diſſipées; au lieu que la fortune la plus modique, confiée à un gardien économe, s'accroît de jour en jour par ſes ſoins: de même l'âge humain a beaucoup d'étendue pour qui ſait en régler l'emploi.

---

tous les animaux, dit-il, l'homme eſt celui qui vit le plus long-temps, ſi l'on en excepte l'éléphant: c'eſt du moins ce que toutes les expériences dignes de foi nous ont appris juſqu'ici. *Voyez* Ariſtote, *de Generatione animal. lib.* 4, *cap.* 10, opp. *tom.* 1. edit. *Par.* 1629.

(y) *Voyez* le commencement de la Préface de Sallufte ſur l'Hiſtoire de la conjuration de Catilina. Séneque ſemble avoir eu deſſein d'employer quelques-unes de ſes penſées.

CHAPITRE II.

POURQUOI nous plaindre de la Nature ? elle nous a traités favorablement. La vie est longue, si l'on en sait user : mais l'un est possédé d'une avarice insatiable ; l'autre s'occupe sans relâche de travaux superflus ; un autre est dans une ivresse continuelle ; un autre croupit dans la paresse ; un autre est tourmenté par une ambition dont les succès dépendent des décisions d'autrui ; un autre, entraîné par sa cupidité, parcourt les terres & les mers dans l'espoir de faire fortune ; quelques-uns ont la passion de la guerre, & vivent dans des alarmes continuelles soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres ; on en voit qui consument leur vie auprès des Grands dans une servitude volontaire qui ne leur produira rien ; plusieurs passent leurs jours à détester leur sort, ou à envier celui des autres : la plupart des hommes sans but fixe, par une légéreté vague, inconstante, déplaisante pour elle-même, sont continuellement ballottés, & forment sans cesse de nouveaux projets ; quelques-uns

ne trouvent aucun objet digne de leur plaire, & vers lequel ils puissent se porter : la mort les surprend dans leur langueur & leur indécision. On peut donc regarder comme un oracle très-sûr le mot d'un très-grand Poète, qui dit : *Nous ne vivons qu'une très-petite partie de notre vie* (1) Tout le reste de notre durée n'est point une vie, c'est du temps. Nous sommes environnés de vices qui nous accablent ; ils ne nous permettent ni de nous relever, ni de porter nos yeux sur la vérité ; ils nous tiennent plongés dans la fange des passions : il ne nous est point permis de rentrer en nous-mêmes ; quand par hasard nous avons quelques moments de relâche, nos passions ne nous laissent jamais parfaitement tranquilles ; semblables à la mer (2), dont les eaux sont encore en

(1) *Exigua pars est vitæ quam nos vivimus.*

On ignore l'Auteur de cette sentence que les Critiques attribuent les uns à Virgile, les autres à Ennius, ou à Publius Syrus. *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse.

(2) Séneque emploie encore ailleurs la même comparaison qu'il exprime en d'autres termes : *voyez* le Traité de la *Tranquillité de l'esprit*, cap. 2.

mouvement, lors même que les vents ont cessé.

Vous croyez peut-être que je ne parle que des hommes dont la perversité est évidente : mais considérez ceux dont la félicité attire la foule, leurs richesses semblent les étouffer. Combien de gens pour qui l'opulence est un malheur ! Combien d'Orateurs qui, par le desir de déployer tous les jours leur éloquence & l'étendue de leur génie, s'exposent à des crachements de sang ! Combien de débauchés, dont la pâleur provient de la continuité de leurs plaisirs ! Combien de Grands, à qui la foule de ceux qui viennent leur faire la cour ne laisse aucun moment de liberté ! Enfin représentez-vous ces personnages, depuis les premiers jusqu'aux derniers ; l'un appelle en Justice, un autre s'y présente ; un autre se trouve en danger, un autre le défend, tandis qu'un autre le juge. Personne ne réclame son droit sur lui-même, nous nous usons les uns contre les autres. Informez-vous de ces clients dont les noms chargent la mémoire des nomenclateurs, vous ne les distinguerez que parceque celui-ci s'attache à un tel homme, celui-là à tel autre ; personne ne s'attache à soi : vous en verrez d'assez insensés pour

s'indigner du dédain de leurs supérieurs qui n'ont pas le temps de les recevoir. Comment ose-t-on se plaindre de l'orgueil d'un autre, quand on n'a pas le temps de se voir soi-même? Cependant cet autre homme, malgré son arrogance, a quelquefois jetté les yeux sur vous, a daigné vous écouter, vous a admis à ses côtés, tandis que jamais vous n'avez daigné jetter un regard sur vous ni vous écouter vous-même.



CHAPITRE III.

Vous n'êtes donc pas en droit de reprocher à personne les services que vous lui avez rendus ; en effet, lorsque vous les rendiez, vous ne vouliez pas être avec un autre, mais vous vous sentiez incapable de rester avec vous-même. Quand les plus grands Génies qui ont éclairé le monde se réuniroient pour le dire, jamais ils ne pourroient être assez étonnés de l'aveuglement de l'esprit humain. Nul homme ne souffre qu'un autre s'empare de ses terres ; & dès qu'il s'éleve une contestation sur les limites, on a recours aux pierres & aux armes : cependant nous permettons à d'autres d'empiéter sur notre vie, & même nous leur en abandonnons la possession toute entiere. On ne trouve personne qui consente à partager son argent avec un autre, tandis qu'on voit des gens distribuer leur vie à beaucoup d'autres. Très-attentifs à garder leur patrimoine, ils sont prodigues quand il s'agit de la perte du temps, la seule chose pourtant dans laquelle l'avarice est louable. Adressons-nous à quelque homme parvenu à une

grande vieillesse : je lui dirois, je vois que vous êtes arrivé au dernier terme de la vie humaine; vous avez cent ans ou plus ; allons, faites le calcul de votre vie : dites-nous, combien de ce temps avez-vous laissé ravir par un créancier, par une maîtresse, par un (1) patron, par un client; combien en avez-vous perdu

(1) Le texte porte : *quantùm Rex* : c'étoit le nom que les Clients donnoient à leur bienfaiteur & à ceux qu'ils prenoient pour leurs patrons. Dans la premiere Scene des Captifs de Plaute, le Parasite Ergasilus, dit qu'il craint bien d'être réduit à la nécessité d'aller mendier son pain à quelque porte de la ville, depuis que son maître a eu le malheur de tomber entre les mains des ennemis.

Vel ire extra portam Trigeminam ad saccum licet.
Quid mihi ne eveniat, nonnullum periculum est.
Nam postquàm meus *Rex* est potitus hostium.

Plaut. Captiv. act. 1, scen. 1, vers. 22. & seq.

On trouve le même mot employé en ce sens, dans une des plus belles Epîtres d'Horace : « Plus d'une fois, dit-il à Mécene, vous avez » loué ma réserve à vous demander des graces: » plus d'une fois, en votre présence, je vous » ai appellé mon Pere, mon Patron ; & dans » votre absence, j'ai parlé de vous dans les » mêmes termes ».

Sæpè verecundum laudasti : *Rexque*, paterque
Audisti coràm, nec verbo parciùs absens.

Horat. Epist. 7, lib. 1, vers. 37, 38.

S'il en étoit besoin, je pourrois ajouter à ces

à vous quereller avec votre femme, à contenir & à châtier vos esclaves, en courses & en visites par la ville? joignez à cela les maladies que nous nous attirons; joignez le temps dont vous n'avez fait aucun usage; & vous trouverez que vous avez vécu beaucoup moins d'années que vous n'en comptez. Tâchez de vous rappeller combien de fois, ferme dans vos résolutions, vous avez passé la journée comme vous vous l'étiez proposé; quel usage avez-vous fait de vous-même? combien de fois votre visage a-t-il été serein & votre ame assurée? Qu'avez-vous fait d'utile dans un si long espace? Combien de gens n'ont-ils pas mis votre vie au pillage, sans que vous vous apperçussiez de ce que vous perdiez? Combien les chagrins inutiles, les joies insensées, la cupidité avide, les conversations stériles ne vous ont-ils pas enlevé de temps? En considérant le peu qui vous est resté de celui qui étoit à vous, vous reconnoîtrez que votre mort est prématurée.

---

autorités, celles de Martial & de Juvénal; mais les passage de Plaute & d'Horace qu'on vient de lire, suffisent pour justifier le sens que je donne ici au mot REX.

CHAPITRE IV.

Pourquoi donc, me direz-vous? C'est que vous vous conduisiez comme si vous deviez toujours vivre. Jamais vous ne songiez à votre fragilité; vous ne vous appercevez pas du temps qui s'est écoulé, vous le perdez comme si vous en aviez de trop, tandis que le jour que vous donnez à un homme ou à une affaire, est peut-être le dernier pour vous. Vous possédez tout comme devant mourir, & vous desirez tout comme devant être immortel. Vous entendrez dire à bien des gens, je me retirerai (1) du monde à cinquante ans: à soixante ans (2) je compte abandonner mes emplois. Mais enfin, qu'est-ce qui vous assure une vie plus longue? comment pouvez-vous être certain que les choses tourneront à votre fantaisie? N'êtes-vous pas honteux de ne réserver pour vous que les restes de votre

(1) C'étoit l'âge où les soldats étoient en droit de quitter le service. *Voyez* à ce sujet la note 1, sur le chapitre 20 de ce Traité.

(2) *Voyez* ci-dessous le chapitre 20, note 2.

vie, & de ne destiner à la culture de votre esprit qu'un temps que vous ne pouvez plus employer à autre chose ! C'est commencer bien tard à vivre, lorsqu'il faut sortir de la vie. N'est-ce pas oublier follement sa condition mortelle, que de remettre des projets raisonnables à cinquante ou soixante ans, & de vouloir commencer la vie à un terme auquel très-peu de gens parviennent ? On entend souvent dire aux personnes les plus puissantes & du rang le plus élevé, qu'elles desirent le repos ; elles en vantent les douceurs, elles semblent le préférer à tous les avantages dont elles jouissent ; elles desireroient de descendre du faîte des grandeurs, si elles pouvoient le faire avec sûreté. En effet la fortune, lors même qu'aucune force extérieure ne l'attaque ou ne l'ébranle, est sujette à s'écrouler sur elle-même.



CHAPITRE V.

AUGUSTE, qui avoit plus obtenu des Dieux qu'aucun autre Prince, ne cessoit de demander le repos & d'être déchargé (1) des soins du gouvernement : tous ses discours annonçoient le desir de jouir de la tranquillité. Quoiqu'il se fît illusion, l'idée de vivre quelque jour pour

(1) Je sais que Suétone l'assure (*in August. cap.* 28), et qu'on trouve même dans Dion la harangue qu'Auguste prononça à ce sujet dans le Sénat; mais une preuve très-forte que ce rusé Tyran n'a jamais eu la volonté, ni même le dessein d'abdiquer l'Empire, c'est qu'il l'a toujours gardé. Rien ne peut forcer un homme à régner malgré lui, et l'on peut dire du throne ce que Montagne a dit de la vie, lorsqu'elle cesse d'être un bien pour ceux qui en jouissent. " S'il est mauvais de vivre en nécessité; au » moins de vivre en nécessité; il n'est aucune » nécessité. NUL n'est mal long-temps, qu'à » sa faute ". Auguste feignoit d'être las du pouvoir suprême, et répétoit sans cesse qu'il vouloit s'en défaire, afin que les Romains le priassent de le conserver. C'étoit un piege qu'il leur tendoit pour s'affermir de plus en plus sur le throne, pour bien connoître la vraie limite de son pouvoir, et s'assurer par lui-même de ce qu'il pourroit oser dans la suite. *Voyez* DION. *in August. lib.* 53, *cap.* 3 & *seq.* edit. *Reimar.*

lui-même le consoloit de ses travaux. Dans une lettre que ce Prince écrivoit au Sénat, par laquelle il disoit que son repos ne seroit pas privé de dignité, & ne démentiroit pas sa gloire précédente, j'ai trouvé ces mots : « mais il seroit plus » glorieux d'exécuter ces choses, que » de les promettre ; néanmoins le desir » que j'ai de voir arriver cet heureux » temps, fait qu'en le voyant encore » différé, je trouve au moins de la dou» ceur à pouvoir en parler. » Le repos lui parut un bien si désirable, que ne pouvant le goûter en effet, il tâchoit d'en jouir d'avance par la pensée. Un Empereur qui voyoit tout dépendre de ses volontés, qui régloit les destins des hommes & des nations, regardoit le jour qui le débarrasseroit de sa grandeur, comme le plus fortuné de sa vie. L'expérience lui avoit fait connoître combien ces biens, qui répandent un si grand éclat par toute la terre, coûtent de peines & de fatigues, & combien ils cachent d'inquiétudes. Forcé d'abord de combattre ses concitoyens, ensuite ses collégues, enfin ses parents, il répandit des flots de sang sur terre & sur mer. Après avoir été obligé de porter ses armes en Macédoine, en Sicile, en Egypte,

en Syrie, en Asie, & presque sur toutes les côtes, des guerres étrangeres occuperent les armées Romaines fatiguées de massacrer des Romains. Tandis qu'il travaille à pacifier les Alpes, qu'il dompte des ennemis confondus avec les sujets de l'Empire, & entourés de peuples en paix ; (2) tandis qu'il portoit nos limites au-delà du Rhin, de l'Euphrate & du Danube : dans la Capitale même Muréna, les Cépion (3) les Lépidus, les Egnatius aiguisoient leurs poignards contre lui. A peine a-t-il évité leurs embuches, que sa fille & une foule de jeunes Seigneurs ligués avec elle par un adultere, comme par un serment sacré, affligent & troublent sa vieillesse, & lui font craindre une seconde Cléopatre & un autre (4) Antoine. Lorsque,

(2) Séneque veut parler ici des Rhétiens, des Vindéliciens, des Salasses, &c. qui se trouvoient placés entre les Alpes, les Gaules et l'Italie ; mais dont les mouvements inquiétoient souvent les Romains.

(3) *Voyez* sur tous ces personnages le Traité de la *Clémence*, liv. 1, chap. 9 ; et Suétone, *in August.* cap. 21.

(4) Il s'agit ici de Julius Antonius, fils de Marc-Antoine le Triumvir, et de Fulvie, qu'Auguste fit mourir pour avoir commis un adultere avec sa fille Julie. *Voyez* ci-dessus le Traité de

pour guérir ses plaies, il eut retranché ses propres membres, il en vit bientôt renaître d'autres: semblable à un corps trop sanguin dans lequel il se fait des éruptions de toutes parts. Il desiroit donc les douceurs du repos; l'espérance & l'idée d'en jouir un jour le soulageoient dans ses peines; c'étoit-là l'unique vœu d'un homme, dont le sort étoit l'objet des vœux de tous les autres.

Cicéron, qui s'étoit vu exposé aux fureurs des Catilina & des Clodius; qui avec la République avoit long-temps flotté entre le parti de Pompée & de Crassus, tantôt ses ennemis déclarés & tantôt ses amis fort douteux; qui cherchoit à retenir la patrie sur le penchant de sa ruine, & finit par être lui-même entraîné dans sa chûte; ce Cicéron, dis-je, que la prospérité même ne pouvoit tranquilliser, & qui fut sans courage pour supporter l'adversité, combien de fois n'a-t-il pas eu raison de maudire son Consulat, ce Consulat qu'il a loué, non sans sujet, mais sans mesure? Avec quelle amertume ne se plaint-il pas dans une lettre à Atticus, écrite dans le temps

---

la *Clémence*, liv. 1, chap. 10, not. 4, tom. 4, pag. 377.

où, Pompée le pere étant déja vaincu, son fils cherchoit à ranimer son parti en Espagne? « Vous me demandez, dit-il, » ce que je fais ici; je vis libre à demi, » dans ma maison de Tusculum ". Il ajoute ensuite d'autres plaintes, par lesquelles il déplore le temps passé, s'afflige sur le présent & désespere de l'avenir. Cicéron se disoit *libre à-demi*; assurément un Sage ne s'aviliroit jamais à ce point, jamais il ne seroit libre à-demi: sa liberté sera toujours complete; il sera dégagé de tout bien, maître de lui, fort au-dessus des autres. En effet, qui peut être au-dessus de celui qui s'est mis au-dessus de la fortune?



CHAPITRE VI.

LORSQUE Livius Drusus, homme actif & violent, eut proposé des loix nouvelles, & réchauffé les querelles excitées par les Gracques, accompagné d'une multitude accourue de toutes les parties de l'Italie, incertain du tour que prendroient les affaires qu'il ne pouvoit ni terminer ni abandonner après les avoir entamées, détestant une vie continuellement agitée, il s'écria qu'*il étoit le seul homme au monde qui, même dans son enfance, n'eût point eu de congés*. En effet, très-jeune encore, & même avant d'avoir pris la robe virile, il eût (1) l'audace de solliciter les Juges en faveur des accusés, de faire valoir son crédit au Barreau, & d'obtenir les jugements qu'il

(1) Séneque s'exprime ainsi, parcequ'en effet rien n'étoit plus contraire aux usages reçus & très-anciennement établis. Loin d'être admis à présenter requête au barreau, pour quelque chose que ce fut, les jeunes gens n'y paroissoient même pas avant d'avoir pris la robe virile. *Voyez* à ce sujet ce que Séneque dit à Lucilius dans sa quatrieme Lettre, tom. 1, pag. 9.

desiroit. Où ne devoit pas se porter une ambition si précoce! Il étoit aisé de prévoir que cette témérité prématurée causeroit un jour de grands maux publics & particuliers. Il se plaignoit donc trop tard de n'*avoir point eu de congés*, lui qui dès l'enfance avoit été séditieux & turbulent au Barreau. Il n'est point décidé s'il se tua lui-même ; il mourut subitement d'une blessure dans l'aîne ; l'on douta que sa mort eût été volontaire, mais on ne douta nullement qu'elle ne fût venue fort à propos. (2).

Il seroit inutile de rappeller ici les exemples d'un grand nombre d'hommes qui, réputés très-heureux par les autres, ont trahi le secret de leur vie par des témoignages sinceres qu'ils ont rendus contre eux-mêmes : mais par ces plaintes ils n'ont changé ni eux ni les autres ; quoique ces paroles échappassent de leur bouche, leurs passions les ramenoient bientôt à leur conduite accoutumée.

Ainsi votre vie, quand elle iroit audelà d'un millier d'années, peut se ré-

---

(2) *Voyez* ci-dessus la *Consolation à Marcia*, chap. 16, note 4, tom. 4, pag. 55, et *Florus*, lib. 3, cap. 17, *in fine*.

duire à un très-petit eſpace ; les ſiecles ne feront pas diſparoître vos vices. Cependant il faut que cet eſpace de temps, que la Nature décrit à la hâte, & que la raiſon fait étendre, vous échappe très-promptement : en effet, vous ne ſaiſiſſez point, vous ne retenez point, vous ne retardez point la choſe qui fuit avec la plus grande célérité, vous la laiſſez fuir, comme ſi elle étoit ſuperflue ou facile à réparer.

Je mets en premier lieu, au nombre des gens qui perdent leur temps tous ceux qu'on voit livrés uniquement à l'intempérance & la débauche : il n'y en a point qui s'occupent d'une façon plus mépriſable. Quant aux autres, quoiqu'ils ſe faſſent de vaines idées de gloire, ils ſont du moins les dupes d'illuſions ſpécieuſes. Si vous mettez dans ce nombre les avares, les hommes coleres, ceux qui ſe livrent à des haines ou à des vengeances injuſtes ; ceux-ci commettent des fautes plus mâles, tandis que le libertinage & la gourmandiſe ſont des vices honteux & déshonorants. Examinez de quelle maniere ces ſortes de gens emploient leur temps : voyez combien ils en perdent à compter leur argent, à dreſſer des embuches, à s'inquiéter, à faire leur cour,

à recevoir des hommages, à répondre pour d'autres, ou à chercher des cautions en Juſtice, à donner des repas, déja devenus des devoirs ; & vous trouverez que leurs biens, ainſi que leurs maux ne leur laiſſent pas le temps de reſpirer. Enfin tout le monde convient que le trop d'occupation empêche de rien faire de bien ; on ne peut cultiver ni l'éloquence ni les ſciences : un eſprit diſſipé ne reçoit aucune impreſſion profonde, il rejette tout, comme ſi on l'eût fait entrer de force. L'homme trop occupé ne vit point ; il n'eſt pas de ſcience plus difficile que celle de vivre.



CHAPITRE VII.

TOUS les arts & les sciences ont des Maîtres propres à les enseigner; il en est que des enfants ont appris assez parfaitement pour en donner (1) des préceptes; mais la vie entiere n'est pas trop longue pour apprendre à vivre; &, ce qui vous surprendra peut-être plus encore, elle ne l'est pas trop pour apprendre à mourir. Tant de grands hommes, après s'être débarrassés de tous les soins, après avoir renoncé aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, ne se sont occupés, jusqu'à leur vieillesse, qu'à apprendre à vivre; néanmoins plusieurs d'entr'eux en mourant ont reconnu qu'ils ignoroient encore cet art bien plus inconnu, sans doute, de ceux dont nous parlons. Croyez-moi, il n'appartient qu'à un grand homme, qui s'est élevé au-dessus des erreurs humaines, de ne rien laisser dérober de son temps

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse qui rapporte quelques inscriptions faites à la louange de plusieurs enfants célebres par des talents et des connoissances fort au-dessus de leur âge.

temps : la vie eſt très-longue pour celui qui a ſu employer convenablement tout l'eſpace qu'elle a pu lui fournir; il n'en a laiſſé aucune portion ſans culture, il n'en a rien abandonné au pouvoir des autres. Un ſévere économe de ſon temps ne trouve rien qui ſoit digne d'être échangé contre lui. Il en a donc aſſez : il ne manque qu'à ceux qui ont laiſſé tout le monde leur enlever une portion de leur vie. Ne croyez pourtant pas que ceux-ci ignorent leur perte ; vous entendrez la plupart de ceux que leur proſpérité accable, au milieu de la troupe de leurs clients au milieu des affaires du Barreau, ou d'autres miſeres honorables, s'écrier : *Je n'ai pas le temps de vivre.* Pourquoi donc n'en avez-vous pas le pouvoir ? c'eſt que ceux qui vous attirent à eux vous enlevent à vous-même. Combien de jours vous a pris cet accuſé ? combien ce Candidat vous en a-t-il enlevé ? combien en avez-vous perdus à faire la cour à cette vieille, laſſée de faire enterrer ſes héritiers ? combien cet homme, qui feint d'être malade pour irriter la cupidité de ceux qui captent ſa ſucceſſion, vous en a-t-il ôté ? combien en avez-vous laiſſé prendre à ce protecteur puiſſant, qui ne vous aime pas, mais

dont vous ne servez qu'à grossir la cour? Examinez, vous dis-je, & calculez les jours de votre vie, vous trouverez qu'il vous en est resté fort peu, que vous avez mis au rebut. Un Candidat obtient les faisceaux qu'il avoit desirés; il voudroit les déposer & s'écrie : *quand finira cette année*? Un second est chargé par le sort (3) des jeux publics, fonction dont il se trouvoit très-honoré; *quand*, dit-il, *serai-je débarrassé*? Un Avocat célebre est accablé de la foule de ses clients ; il attire un tel concours, que bien des gens ne peuvent l'entendre ; *quand*, dit-il, *les fêtes suspendront-elles les affaires*? Chacun semble précipiter sa vie; ennuyé du temps présent, il est tourmenté du desir de l'avenir. Mais celui qui sait faire de son temps un usage avantageux pour lui-même ; qui regle chaque journée comme toute sa vie, ne desire ni ne redoute le lendemain. Quels plaisirs nouveaux une heure pourroit-elle lui procurer? tous lui sont connus, il en est rassasié. La fortune & le sort peuvent dis-

(3) On tiroit au sort pour savoir lequel des Préteurs seroit chargé des jeux publics, ou de la jurisdiction particuliere de ce Tribunal, JUST. LIPS. *in H. L.*

poser du reste, sa vie est mise en sûreté ; on peut bien y ajoûter quelque chose, mais on ne peut rien lui ôter ; & même ce qu'on lui ajouteroit seroit comme une petite portion d'aliments que prendra sans desir celui qui est rassasié, sans cependant avoir l'estomac trop rempli.

CHAPITRE VIII.

AINSI ne croyons pas qu'un homme a long-temps vécu, parceque nous lui voyons des cheveux blancs ou des rides : il n'a pas vécu long-temps, il a seulement été fort long-temps sur la terre. Quoi donc ! croirez-vous qu'un homme a beaucoup navigé, lorsqu'au sortir du port il s'est vu assailli d'une tempête qui l'a vivement ballotté, ou lorsque les efforts des vents divers l'ont forcé de tournoyer sans cesse ? Un tel homme n'a pas beaucoup navigé, il n'a fait qu'être agité. Je suis communément surpris de voir des gens demander à un autre son temps, & celui-ci l'accorder avec tant de facilité. Tous deux font attention au motif de la demande, aucun à la chose demandée : on la demande comme un rien, on l'accorde de même. On se fait un jeu de

la chofe du monde la plus précieufe ; on s'y trompe, parcequ'elle eft incorporelle & incapable de frapper les yeux ; voilà pourquoi on la regarde comme méprifable, & même de nul prix. Des perfonnages très-diftingués, des Sénateurs, reçoivent des (1) préfents annuels, ils louent, pour ainfi dire, leurs travaux, leurs foins, leur attention : mais perfonne n'eftime le temps ; on le diffipe comme un bien de nulle valeur. Mais voyez ces mêmes gens malades ; s'ils fe croient en danger de mourir ils embraffent les genoux des médecins : craignent-ils le dernier fupplice ils font prêts à donner tous leurs biens pour racheter leur vie ; tant leurs paffions font peu d'accord entre elles. Si l'on pouvoit connoître le nombre des années futures, comme on con-

(1) Ces exemples font fréquents dans l'Hiftoire, & cette ancienne coutume paroît fur-tout avoir été fort en vogue fous les Empereurs, c'eft-à-dire, dans un temps où la corruption avoit gagné tous les ordres de l'Etat. " Néron, ,, dit Tacite, releva l'éclat de l'illuftre Maifon ,, de Meffala, en affignant à ce Conful, devenu ,, fon Collegue dans cette Charge, une fomme ,, de quinze cents mille fefterces par an, pour ,, l'aider à tolérer fon honorable pauvreté. Au- ,, relius Cotta & Haterius Antoninus reçurent

noît celui des années écoulées, combien verroit-on trembler ceux qui n'auroient que peu d'années à vivre? avec combien de ſoin ils les ménageroient! Il eſt aiſé de bien régler une choſe, quelque petite qu'elle ſoit, lorſqu'on en eſt aſſuré: on doit conſerver avec plus de ſoin encore un bien, lorſqu'on ignore quand il pourra manquer. Ne croyez pourtant pas que ceux dont nous parlons ne ſachent pas combien le temps eſt précieux; ils ont coutume de dire à ceux qu'ils aiment beaucoup qu'ils ſont prêts à leur ſacrifier une partie de leur vie: ils la donnent même à leur inſu; mais ils la donnent ſans rien ajouter à celle des autres; ils ignorent même qu'ils s'en privent: voilà pourquoi ils ſupportent la perte cachée qu'ils éprouvent. Perſonne ne vous reſ-

---

„ auſſi des penſions de l'Empereur, quoiqu'ils
„ euſſent diſſipé les biens de leurs ancêtres en
„ frivolités ".

Sed nobili familiæ honor auctus eſt, oblatis in ſingulos annos quingenis ſeſtertiis, quibus Meſſala paupertatem innoxiam ſuſtentaret. Aurelio quoque Cottæ, & Haterio Antonino annuam pecuniam ſtatuit Princeps, quamvis per luxum avitas opes diſſipaſſent. *Annal.* lib. 13. cap. 34. *Voyez* auſſi Suétone, *in Nerone*, cap. 10.

tituera des années ; perſonne ne vous rendra à vous-même. La vie ſuivra ſa marche comme elle a commencé, elle ne reviendra pas ſur ſes pas ; elle paſſera ſans bruit, elle n'avertira pas de ſa rapidité, elle s'écoulera ſans rien dire ; ni les ordres des Rois ni la faveur du Peuple ne pourront la prolonger. Elle ſuivra (2) l'impulſion qu'elle aura reçue d'abord ; elle ne s'arrêtera pas ſur la route, elle ne ſéjournera nulle part. Qu'arrivera-t-il donc ? Vous êtes arrêté par des affaires, tandis que votre vie ſe preſſe d'avancer ; la mort ſe préſentera, & il faudra la recevoir de gré ou de force.

(2) Métaphore priſe des courſes des chars dans les jeux circenſes. *Vid.* LIPS. *in H. L.*



CHAPITRE IX.

Les hommes même qui ſe vantent de prudence, & qui paroiſſent le plus fortement occupés, peuvent-ils ſe propoſer autre choſe, que de rendre leur vie meilleure? Ils arrangent leur vie aux dépens de leur vie; ils portent au loin leurs penſées; mais une c'eſt perdre une très-grande portion de la vie, que de différer: par-là le délai nous ôte les premiers jours, nous ravit les choſes préſentes, en nous promettant un avenir qui n'eſt pas encore. Le plus grand obſtacle à la vie, c'eſt l'attente qui la fait dépendre du lendemain: vous perdez le jour préſent, vous diſpoſez de ce qui eſt entre les mains de la Fortune, & vous laiſſez échapper ce qui eſt dans les vôtres. Où portez-vous vos regards? où vont ſe perdre vos eſpérances? L'avenir eſt incertain; jouiſſez du préſent, & commencez à vivre. Un très-grand Poëte, comme s'il étoit divinement inſpiré, nous crie cette maxime ſalutaire: *Le*

meilleur des (1) *jours de la vie des mortels malheureux, est celui qui s'échappe le premier* (2). Pourquoi tarder, dit-il, pourquoi vous arrêter? ce jour fuit, si vous ne vous en rendez le maître, & il fuira, lors même que vous croirez le tenir.

Il faut donc combattre la célérité du temps par la promptitude à en faire usage; il faut y puiser comme dans un torrent rapide, dont les eaux ne couleront pas toujours. Le Poëte semble nous reprocher admirablement l'étendue infinie de nos pensées, en disant que ce n'est pas le plus bel âge qui fuit le premier, mais seulement le meilleur jour. Comment donc pouvez-vous conserver ce calme & cette sécurité, en voyant le temps fuir avec tant de rapidité? De quel droit, prolongeant votre durée dans l'avenir, vous promettez-vous, au gré de vos desirs, des mois, des années, & une longue suite d'années? Le Poëte

(1) Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit.

VIRGIL. Georg. lib. 3, vers. 66 & 67.

(2) Conferez ici ce que Séneque dit sur le même sujet dans la cent huitieme lettre, tome 2, pag. 461, 462.

ne vous parle que d'un jour, & même d'un jour qui s'enfuit. Il n'eſt donc pas douteux que le meilleur des jours eſt le premier qui fuit & s'éloigne des mortels malheureux, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſont occupés, de ceux qui s'avancent vers la vieilleſſe, ſans préparation, ſans armes, & qu'elle accable de ſon poids, lorſque leur eſprit eſt encore dans une ſorte d'enfance. En effet, ils n'ont rien prévu, ils ſe trouvent aſſaillis au moment où ils y penſoient le moins; ils ne ſe ſont point apperçus que la mort s'avançoit chaque jour. Une converſation, une lecture, une méditation profonde font oublier aux voyageurs la longueur du chemin: ils ſe trouvent arrivés avant que d'avoir penſé qu'ils approchoient du terme: il en eſt de même du voyage continuel & rapide de la vie, que nous faiſons d'un pas égal, ſoit éveillés, ſoit endormis; les hommes occupés d'affaires ne s'en apperçoivent qu'à la fin.

CHAPITRE X.

Si je voulois divifer & mettre en preuves les idées que je viens d'établir, il s'en préfenteroit une foule par lefquelles je pourrois montrer que la vie des perfonnes engagées dans les affaires eft très-courte. Fabianus (1), qui n'étoit point un Philofophe de l'École, mais qui reffembloit aux vrais Philofophes de l'Antiquité, avoit coutume de dire « que l'on » devoit combattre les paffions, de vive » force, & non par des fubtilités; qu'il » falloit repouffer cette armée par des » attaques violentes, & non par des

(1) Séneque parle plufieurs fois dans fes Ouvrages, & toujours avec éloge, de cet Orateur Philofophe : *voyez* les lettres 11, 40, 52, 58, & 100. Ce qu'il en dit ici, juftifie les louanges qu'il lui a données précédemment, & y met le fceau, car il le loue de n'avoir pas comme les Scholaftiques une éloquence de mots, & une Philofophie *parliere*, pour me fervir de l'expreffion de Montagne. *Fabianus non ex his* CATHEDRARIIS PHILOSOPHIS. Joignez à cette note celle de la page 387 du tom. 2, où je rapporte le jugement que Séneque le pere portoit de cet habile homme.

» coups ménagés; que les chicanes dans
» ce cas n'étoient bonnes à rien ; qu'il
» étoit néceſſaire de frapper avec vi-
» gueur, & de ne pas ſe contenter d'eſcar-
» moucher." Néanmoins, lorſqu'on reproche aux hommes leurs égarements, il faut les inſtruire, & ne pas ſe contenter de déplorer leur aveuglement.

La vie ſe partage en trois temps; le préſent, le paſſé, & l'avenir. Le préſent eſt court, l'avenir incertain, le paſſé eſt aſſuré. La fortune a perdu ſes droits ſur ce dernier, il n'eſt plus à la diſpoſition de perſonne. Voilà celui que perdent ceux qui ſont occupés d'affaires : ils n'ont pas le loiſir de jetter les yeux ſur le paſſé; & s'ils l'avoient, un ſouvenir accompagné de regrets ne pourroit que leur déplaire : c'eſt toujours malgré eux que leur eſprit ſe rappelle un temps mal employé; ils n'oſent revenir ſur des fautes, qui leur ont paru ſéduiſantes par le plaiſir préſent qu'elles leur ont procuré, mais qui pour lors ſe montreroient ſous leurs traits véritables. L'homme dont la conſcience, juge toujours infaillible, a fait la cenſure de ſes propres actions, peut ſeul revenir avec plaiſir ſur le paſſé : mais celui dont l'ambition a été déréglée, dont l'orgueilleux mépris s'eſt fait

ſentir, qui a été inſolent dans ſes ſuccès, qui a réuſſi par des fourberies, qui s'eſt rendu coupable par ſon avarice & ſes rapines, qui a prodigué ſes biens, doit néceſſairement redouter ſa mémoire. C'eſt là pourtant la portion de notre temps la plus ſacrée; elle eſt hors de la portée des accidens humains; elle eſt ſouſtraite à l'empire de la fortune; elle n'eſt plus expoſée aux traits de l'indigence, des craintes, des maladies; elle ne peut être troublée ni enlevée, ſa poſſeſſion nous eſt aſſurée pour toujours. Chacun de nos jours ne nous eſt préſent, que pour quelques inſtants, mais les jours paſſés peuvent à volonté ſe repréſenter à nos yeux pour ſubir leur examen. C'eſt ce que ne peuvent pas faire les perſonnes trop occupées; il faut poſſéder une ame tranquille pour pouvoir parcourir toutes les parties de ſa vie: les eſprits des hommes affairés ſont en quelque ſorte comprimés ſous le joug, ils ne peuvent ſe replier pour regarder en arriere. Ainſi, leur vie s'eſt engloutie dans un abîme: & comme on cherche vainement à remplir un vaiſſeau ſans fond; de même il eſt abſolument inutile que la Nature accorde une longue ſuite d'années à ceux qui les laiſſent échapper de mille manieres:

le temps passe pour ainsi dire, au travers de ces ames brisées & comme criblées. Le présent est très-court, & si court, que quelques-uns en nient l'existence. En effet il est toujours en mouvement, il coule & se précipite : il cesse d'être, avant d'avoir été ; il ne s'arrête pas plus que l'univers, ou les astres, qu'un mouvement éternel ne laisse jamais dans la même situation. Le temps présent est donc le seul qui appartienne aux personnes occupées ; il est si court, qu'on ne peut le saisir, & ce temps même leur échappe pendant qu'ils sont travaillés par la multitude des affaires.



CHAPITRE XI.

VOULEZ-VOUS encore une preuve de la briéveté de leur vie? voyez combien ils desirent de la prolonger. Des vieillards décrépits semblent encore mendier un petit nombre d'années; ils se cachent à eux-mêmes leur âge, ils se font illusion à force de mentir, & mentent aussi hardiment que s'ils pouvoient se flatter de tromper (1) le destin. Quelque infirmité vient-elle les avertir qu'ils sont mortels, ils meurent transis d'effroi, ils ne sortent point de la vie, ils en sont arrachés; ils s'écrient qu'ils ont été des insensés de n'avoir point vécu; & que s'ils ont le bonheur de se tirer de cette maladie, ils vivront dans le repos: c'est alors qu'ils

(1) Ce passage me rappelle une jolie Epigramme de Martial où il se mocque agréablement d'un de ces vieillards. " Lentinus, lui dit-il,
„ vous vous teignez les cheveux pour paroi-
„ tre jeune. Il n'y a qu'un moment que vous
„ étiez blanc comme un cigne, & tout-à-coup
„ je vous vois noir comme un corbeau; mais
„ vous n'en imposez pas à tout le monde. Pro-
„ serpine sait fort bien que vous avez les che-

voient l'inutilité des peines qu'ils se sont données pour amasser des biens dont ils n'ont su jouir.

D'un autre côté, comment la vie de ceux qui se sont éloignés des affaires ne seroit-elle pas longue ? Ils n'en donnent rien, ils n'en dissipent aucune portion ; ils n'en confient rien à la fortune, ils n'en perdent rien par négligence, ils n'en retranchent rien par libéralité, ils n'y trouvent rien de superflu, toute leur vie est pour ainsi dire, placée à intérêt ; ainsi quelque courte qu'elle soit, elle leur suffit : voilà pourquoi, lorsque le dernier jour sera venu, le Sage s'avancera d'un pas assuré vers la mort.

Vous me demanderez, peut-être, ce que j'entends par les personnes occupées ? N'allez pas croire que je désigne seulement, sous ce nom, ceux qui restent dans les Tribunaux, jusqu'à ce que les chiens (2) lâchés contre eux les for-

» veux blancs, & elle vous arrachera ce masque qui cache la blancheur de votre tête. »

Mentiris juvenem tinctis, Lentine, capillis :
Tam subito corvus, qui modo cycnus eras
Non omneis fallis. Scit te Proserpine canum :
Personam capiti dethrahet illa tuo.

Lib. 3, Epig. 43.

(2) Ceux qui étoient chargés de la garde

cent enfin d'en ſortir ; ni ceux que vous voyez étouffés avec honneur par la foule de leurs protégés, ou qui vont honteuſement ſe faire écraſer par la troupe des clients d'un autre ; ni ceux que des emplois font ſortir de chez eux pour aller ſe heurter contre les portes des Grands ; ni ceux qui dans les ventes publiques, où les biens des citoyens ſont mis à l'encan, vont faire (3) des profits infâmes,

des édifices publics où l'on rendoit la juſtice, y lâchoient, ſur le ſoir, des chiens énormes qui erroient pendant la nuit dans ces ſalles immenſes, et donnoient en quelque façon la chaſſe aux plaideurs qui tardoient à ſe retirer. J'ai parlé ailleurs de l'uſage où les particuliers même étoient à Rome de faire garder leur maiſon par un gros chien d'attache qui veilloit auprès de la loge du portier, et qui aboyoit au moindre bruit qu'il entendoit. *Voyez* le Traité de la *Colere*, liv. 3, chap. 37. not. 1, tom. 4, pag. 322 et ſuiv.

(3) Le texte porte : *Quos haſta Prætoris infami lucro, & quandoque ſuppuraturo, exercet.* J'ai développé dans ma traduction le ſens de ce paſſage aſſez difficile à entendre, et où Séneque me paroît s'être exprimé avec une conciſion qui le rend obſcur. Peut-être même la leçon de l'édition *varior.* n'eſt-elle pas la vraie. Malheureuſement le texte de l'*éditio princeps* eſt tellement corrompu dans cet endroit, qu'on n'en peut tirer aucun ſecours. Quoiqu'il en ſoit, on entend fort bien ce que Séneque a voulu dire & en expliquant l'uſage

qui pourront un jour leur être funestes: il est des personnes dont le loisir est affairé; dans leur maison de campagne,

auquel il fait allusion, sa pensée n'aura plus rien d'obscur.

Pendant les guerres civiles qui désolerent Rome, et finirent par lui donner des fers, Sylla et César avoit souvent fait vendre à l'encan les biens des proscrits. Ces sortes de ventes qui étoient devenues fort communes sous les Empereurs et qui enrichissoient ceux qui avoient la lâcheté de profiter du malheur de leurs concitoyens, et d'acheter leurs dépouilles, se faisoient dans une place publique, au milieu de laquelle on plantoit une pique. *Hastæ subjiciebantur ea quæ publicè venundabant*, dit Pompeius Festus, (*de verbor. Significat. lib.* 8, voce *Hastæ.*) C'étoit en effet une ancienne coutume, comme on le voit par plusieurs passages de Cicéron, et entre autres, par celui ou cet Orateur faisant l'éloge de l'équité et du désintéressement d'Aratus, dans une circonstance très-délicate, s'écrie: " O le grand
„ homme, et qu'il étoit digne de naître par-
„ mi nous! C'est ainsi qu'il faut agir avec des
„ concitoyens, et non pas comme nous l'avons
„ déja vu deux fois, planter une pique au mi-
„ lieu du forum, & faire vendre à l'encan par
„ un Crieur public, les biens des citoyens."
O virum magnum, dignumque qui in nostrâ Republicâ natus esset! Sic par est agere cum civibus; non, ut bis jam vidimus, HASTAM IN FORO PONERE, et bona civium voci subjicere præconis: *de Offic.* lib. 2, cap. 23. *Voyez* encore à ce sujet un autre passage fort curieux du même Auteur, dans ce Traité des

dans leur lit, au sein de la retraite, quoiqu'éloignés de tout le monde, ils sont incommodes pour eux-mêmes. La vie de bien des gens ne peut pas être appellée oisive, c'est une occupation fainéante.

Offices, liv. 2, chap. 8; & dans la seconde *Philippique*, chap. 26. édition de *Grævius*.

En comparant ensemble les différents passages de Cicéron, où il est question de cet usage, sur-tout celui qu'on trouve dans le premier discours contre Rullus touchant la loi aigraire, (*cap.* 2, il paroît qu'il faut lire dans le texte de Séneque, *quos hasta præconis*. Ce qui peut confirmer encore la correction que je propose, c'est qu'un très-ancien Commentateur d'Horace dit qu'on appelloit *præcones* ceux qui debout auprès de la pique annonçoient les prix que les acheteurs offroient de la chose qui étoit actuellement en vente. *Præcones dicebantur qui stabant ad hastam, nunciabant enim prætia oblata.*

Voyez le Commentaire d'Acron sur Horace, (*lib.* 1, *satyr.* 6, *vers.* 85, 86, *pag.* 321.) édit. de Basle, ann. 1555. En effet on appelloit cette pique, la *pique du crieur*, HASTA PRAECONIS, & c'étoit le signe d'un encan. "Représentez-vous, dit Cicéron, Rullus dans le Royaume de Pont, la pique plantée en terre, & faisant sa vente au milieu de ses jeunes & jolis Arpenteurs." *Ponite ante oculos vobis Rullum in Ponto* .... HASTA POSITA; *cum suis formosis Finitoribus*. AUCTIONANTEM. *Orat. secund.* de Lege Agrar. *contrà* Rullum, *cap.* 20, edit. *Grævii*.

CHAPITRE XII.

APPELLERIEZ-VOUS oisif un curieux qui avec un soin & une attention mêlés d'inquiétude, s'occupe à nettoyer, à polir des vases de métal de Corinthe que la folie de quelques gens a rendus (1) si précieux, & qui consume la plus grande partie de sa vie à examiner des lames de cuivre chargées de vers-de-gris ?

(1) La reflexion de Pline sur le ridicule de la plupart de ces curieux qui recherchoient avec affectation les vases d'airain de Corinthe, est très-sensée, & on en pourroit faire de nos jours des applications fort justes. « Ce n'est pas, » dit-il, qu'ils aient en ce genre le tact plus » fin, plus sûr, ni des caracteres plus certains » pour distinguer ceux de ces vases qui sont » réellement de cuivre de Corinthe ; mais c'est » pour se séparer des autres, & se faire une » sorte de réputation par de prétendues con» noissances. » *At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur, ad segregandos se à cæteris magis, quàm intelligere aliquid ibi subtilius.* Plin. *Nat. Hist.* lib. 34, cap. 2. *édit.* Harduin.

Voyez ce qui a été dit ci-dessus du cuivre de Corinthe, dans une note sur le chapitre XI, de la *Consolation à Helvia*, pag. 233 & 234 de ce volume.

ou celui qui va s'asseoir dans l'endroit où l'on frotte (2) les athletes (car, par une étrange dépravation, nous adoptons des vices qui n'appartiennent point aux Romains) pour être spectateur des querelles & des débats des jeunes combattants ? ou celui qui s'amuse à assortir ses esclaves suivant leur âge (3) & leur couleur ? ou celui qui donne des repas aux meilleurs athletes ? Jouissent-ils du repos ceux qui passent des heures entieres chez un Barbier pour se faire arracher les poils qui ont pû croître pendant la nuit précédente; pour prendre con-

(2) Au texte : *in ceromate*. Les Athletes étoient dans l'usage de se faire oindre avec de l'huile seule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire & de poussiere, ce qui formoit une espece d'onguent auquel on donnoit le nom de *ceroma*. C'est en ce sens que Séneque l'emploie dans la lettre 57. *Voyez* tom. 1, pag. 253. Mais quelquefois aussi on désignoit par ce mot le lieu du Gymnase où les Athletes se faisoient oindre. Pline & Séneque, dans le passage qui fait le sujet de cette note, se sont servis du terme *ceroma* dans cette derniere signification. *Voyez* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 35, cap. 2, & MERCURIAL. *de arte Gymnasticâ*, lib. 1, cap. 8, pag. 32, *édition* des Juntes, *Venet.* 1601.

(3) *Voyez* ci-dessus tom. 2, lett. 95, p. 321, 322; et la Pharsale de Lucain, lib. 10. v. 127, et seq.

seil (4) sur l'arrangement de chaque cheveu, sur la façon de les faire revenir, ou de les ramener sur le front, afin de remplacer ceux qui leur manquent? Voyez comme ils se mettent en colere quand le Barbier n'y a point apporté toute son attention, & s'est imaginé qu'il avoit affaire à des hommes! Voyez comme ils entrent en fureur, lorsqu'on leur a coupé quelques cheveux des côtés, lorsque quelques-uns passent les autres, & ne forment pas la boucle! Est-il un de ces personnages qui n'aimât mieux voir la République en désordre, que sa coëffure? qui ne soit plus inquiet de sa frisure, que de sa santé? & qui ne préfere la réputation d'être l'homme le mieux coëffé, à celle d'être le plus honnête? jouissent-ils du repos ces hommes perpétuellement occupés d'un peigne & d'un miroir? J'en dis autant de ceux qui passent leur temps à composer, à écouter, à apprendre des chansons, & à donner à leurs gosiers destinés par la Nature à rendre des sons simples & faciles, des inflexions d'une modulation langoureusement contournée? de ceux qui battent sans ces-

(4) Conferez ici ce que dit Juvénal dans sa sixieme satyre, vers. 496 et suiv.

ſe de leurs doigts la meſure d'un air qu'ils ont dans la tête, ou qui même, lorſqu'on les conſulte ſur des affaires graves, & ſouvent même ſur des objets affligeants, laiſſent entendre leurs ſourds fredonnements? Les gens de cette eſpece ne ſont pas oiſifs, mais ils ſont inutilement occupés. Certes on ne peut regarder leurs feſtins comme des moments de repos, lorſqu'on voit avec quelle ſymmétrie ils arrangent leur vaiſſelle; quelle recherche ils mettent dans la parure de leurs vieux eſclaves; leurs inquiétudes ſur la façon dont le Cuiſinier préparera un ſanglier; la promptitude avec laquelle de jeunes eſclaves bien (5) épilés ſont ſuc-

(5) Séneque ſera ici ſon propre interprête: c'eſt le meilleur qu'on puiſſe lui donner. Dans une lettre ou ce Philoſophe enſeigne comment il faut traiter les eſclaves, il décrit rapidement les différents emplois qu'ils avoient chez les Romains.

« Parlerai-je, dit-il, de cet Echanſon qui, » paré comme une femme, ſemble contrarier » ſon âge? il va ſortir de l'enfance, on l'y ra» mene de force: on arrache, on déracine tous » les poils de ſon corps: avec la taille d'un » guerrier et la peau liſſe d'un enfant, il veil» le la nuit entiere, ſervant tour à tour l'i» vrognerie et l'impudicité de ſon maître. » *Tom.* 1. *let.* 47. *p.* 199. 200. Ce paſſage fait entendre aſſez clairement ce que c'étoit que ces eſclaves que Séneque déſigne ici par l'épithete *glabri.*

céder les ſervices (6) au ſignal donné ; la délicateſſe qu'ils exigent dans la maniere de découper (7) une volaille ; le ſoin avec lequel de malheureux valets ſont obligés d'eſſuyer (8) ſur le pavé les tra-

(6) Ce ſignal étoit un coup de ſonnette. *Voyez* ce que j'ai dit ſur l'uſage des ſonnettes chez lez Anciens, dans une note ſur le chapitre 35 du troiſieme livre de la *Colere*, tom 4, pag. 316, & ſuiv. *Voyez* auſſi tom. 2, lett. 95, pag. 322.

(7) La même Lettre d'où j'ai tiré le paſſage précédent, ſervira à éclaircir celui qui fait l'objet de cette note. Après avoir rapporté pluſieurs exemples de la cruauté des Romains à l'égard de leurs eſclaves. Séneque ajoute : " Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie : je „ ne dirai pas qu'on impoſe à des hommes les „ fonctions des bêtes de ſomme ; qu'à table on „ occupe l'un à eſſuyer les ordures, l'autre à „ recueillir les miettes ſous les pieds des convives enivrés ; un autre découpe les oiſeaux les „ plus rares ; en un moment ſa main habile a „ fait le tour de la piece, & détaché d'un ſeul „ coup l'aile & la cuiſſe ". *Tom.* 1, *lett.* 47, *pag.* 199, 200. *Voyez* ſur les différents noms des eſclaves qui coupoient les viandes, ce que j'ai dit dans une note ſur le Traité de la *Vie heureuſe*, chap. 17. pag. 123 de ce volume.

(8) Les eſclaves chargés de cette vile fonction, étoient appellés *ſervi peniculi*, parcequ'avec une longue éponge appellée en latin *peniculus*, ils nettoyoient les tables, les colonnes, les pavés & les baluſtrades. Ces éponges ou balais

ces de l'ivresse des convives. C'est pourtant par ces attentions, qu'on acquiert la réputation d'un homme magnifique, & d'une délicatesse recherchée. Les vices de ces sortes de gens les accompagnent tellement dans tous les instants & les circonstances de leur vie, que leur vanité se montre même en mangeant & en buvant.

Vous ne mettrez pas non plus au nombre des gens oisifs ces efféminés que l'on porte de côté & d'autre dans des chaises & des litieres; qui ont des heures marquées auxquelles ils ne manqueroient pas de se faire promener, comme s'ils ne pouvoient jamais se passer de ces voitures; qui ont besoin qu'on les avertisse du temps où ils doivent se laver, aller au

étoient faits en forme de queue de renard. *Peniculi*, dit Festus, *spongiæ longæ propter similitudinem caudarum appellatæ.* de verbor. significat. *lib.* 14, voce *Peniculi.* Dans les *Ménechmes* de Plaute, le Parasite *Peniculus* dit que ce nom lui a été donné par les jeunes gens de la ville, parceque quand il se trouve à une table, il fait la nettoyer comme il faut:

Juventus nomen fecit Peniculo mihi,
Ideò quia mensam, quando edo, detergeo.
Act. 1, scen. 1, vers. 1 & 2.

Voyez aussi Martial, *lib.* 14. *Epigr.* 144.

bain,

bain, souper; trop énervés pour savoir par eux-mêmes s'ils ont de l'appétit. J'ai oui parler d'un de ces hommes délicats (si l'on peut nommer ainsi des gens qui ont désappris à vivre à la maniere des hommes), qui ayant été tiré du bain sur les bras de ses esclaves, & placé sur un siege, leur demanda, *suis-je assis?* Croyez-vous que ce personnage, qui ne savoit pas s'il étoit assis, pût mieux savoir s'il vivoit, s'il voyoit, s'il étoit en repos? Il est difficile de décider si l'on doit avoir plus de pitié de lui pour l'avoir ignoré, que pour avoir feint de n'en rien savoir. En effet ces sortes de gens oublient réellement beaucoup de choses; mais ils font semblant d'en oublier bien d'autres: certains vices leur plaisent, parcequ'ils les prennent pour des marques de félicité; ils s'imaginent qu'il n'appartient qu'à des hommes de rien de savoir ce qu'ils font. Croyez donc après cela que nos Farceurs vont trop loin, quand ils tournent le luxe en ridicule; ils en disent beaucoup moins qu'ils n'en passent sous silence. Les vices, dans ce siecle ingénieux uniquement pour le vice, ont pris tant de formes diverses, & se sont multipliés à tel point, que l'on est en droit d'accuser nos Mimes de négligence.

Croiroit-on en effet qu'il ait pu se trouver un homme, tellement anéanti par la molleſſe, qu'il ſe vît obligé de s'en rapporter à un autre pour ſavoir s'il étoit aſſis !

CHAPITRE XIII.

Un tel homme n'eſt point oiſif, il faut lui donner un autre nom ; il eſt malade, & même il eſt mort. Pour être oiſif, il faut avoir le ſentiment de ſon oiſiveté : mais cet homme mort à-demi, qui a beſoin qu'on lui annonce la poſition de ſon corps, comment pourroit-il être le maître de quelque portion de ſon temps ? Il ſeroit trop long de vouloir entrer dans le détail de chacune de ces folies ; de parler de ceux qui ont paſſé toute leur vie à jouer aux échecs, à la paume, ou à exercer leur corps ſous un ſoleil brûlant qui les deſſeche. On ne peut appeller oiſifs ceux à qui leurs plaiſirs donnent beaucoup d'affaires. Perſonne ne doute que ceux qui s'occupent à des études inutiles, comme on en trouve un grand nombre chez les Romains, ne prennent bien des peines pour ne rien faire. Cette maladie fut propre aux

Grecs ; ils s'amusoient à chercher quel avoit été le nombre des Rameurs d'Ulysse ; ils disputoient pour savoir si l'Iliade avoit été composée avant l'Odyssée ; si ces deux poëmes étoient du même Auteur ; & de beaucoup d'autres choses de cette importance, que vous pouvez savoir sans en être intérieurement plus heureux, & publier sans en paroître ni moins ennuyeux ni plus (1) instruit. Le vain desir d'apprendre des inutilités ne s'est-il pas aussi emparé des (2)

(1) Ceci rappelle une réponse fort sensée d'Aristippe. Quelqu'un se vantant devant lui de savoir une infinité de choses ; Hé ! quoi, dit Aristippe, ceux qui mangent davantage & qui sont perpétuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure, & qui s'exercent sans excès ? Non, sans doute. On peut donc dire avec raison que, pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles, sans s'attacher à celles qui sont vaines & superflues. *Voyez* Diogene Laerce, dans la Vie de ce Philosophe, *lib.* 2, *segm.* 71, edit. *Amstelod.* 1692.

(2) Cet amour pour les connoissances futiles & superflues, paroît s'être introduit à Rome, sous le regne de Tibere ; & ce Prince coupable aux yeux des Romains de tant de crimes & d'atrocités, mérite encore le reproche de leur avoir donné tout ensemble & l'exemple de la

Romains! J'ai vu, ces jours passés, un certain Savant qui racontoit ce que chacun des Généraux Romains avoit fait le premier. Duilius, par exemple, avoit le premier remporté une victoire sur mer; Curius Dentatus fut le premier qui fit voir des éléphants dans son triomphe. Quoique ces choses ne contribuent point à la vraie gloire, elles servent pourtant à nous donner des exemples d'actions intéressantes pour le public; si cette connoissance n'est point utile, elle a du moins, malgré sa vanité, quelque chose de spécieux dans son objet. Apprenons encore aux curieux de ces sortes de faits le nom de celui qui le premier persuada

---

plus extrême corruption de mœurs, & celui du mauvais goût: en effet, Suétone dit qu'il étudia la fable avec un soin qui alloit jusqu'au ridicule & à la folie: les questions qu'il faisoit ordinairement aux Grammairiens avec lesquels il se plaisoit beaucoup à vivre, étoient à-peu-près de cette nature: *Quelle étoit la mere d'Hécube? Quel nom avoit Achille à la Cour de Licomede? Quelles étoient les chansons des Sirenes?*

Maximè tamen curavit notitiam historiæ fabularis, usque ad ineptias, atque derisum: nam & Grammaticos, quod genus hominum præcipuè, ut diximus, appetebat, ejusmodi ferè quæstionibus experiebatur: *Quæ mater He-*

aux Romains de monter ſur un navire. Ce fut Claudius, qui pour cette action fut ſurnommé *Caudex*, nom ſous lequel les Anciens (3) déſignoient un aſſemblage de pluſieurs planches; de-là les Regiſtres publics ont été nommés *Codices* ou *Codes*, & même encore à préſent on appelle *caudicaires* les barques qui, ſuivant l'ancien uſage, apportent des denrées par le Tibre. On peut encore ajoûter comme une connoiſſance du même genre, que ce fut Valérius (4) Corvinus qui le premier prit la ville de Meſſana ou Meſſine, & qui le premier dans la famille des Valérius, fut ſurnommé *Meſſana*, parce-

---

cuba? Quod Achilli nomen inter virgines fuiſſet? Quid Sirenes cantare ſint ſolitæ? SUETON. *in Tiber.* cap. 70.

On peut dire de toutes ces queſtions, ce que Séneque dit ailleurs d'une infinité d'autres auſſi peu importantes; que ce ſont de ces choſes qu'il faudroit oublier, ſi l'on avoit le malheur de les ſavoir. *Et alia, quæ erant dediſcenda, ſi ſcires.* Epiſt. 88.

(3) Séneque a tiré ce qu'il dit ici, de Varron, *lib.* 3, de Vita Populi Romani apud *Nonium Marcellum* de Proprietate ſermon. *cap.* 13, *art.* 12, voce *codicarias*..

(4) Séneque ſe trompe: on ne lui donna pas le ſurnom de *Corvinus*, mais celui de Maximus, comme on le voit par ce paſſage

qu'on lui donna le nom de la ville qu'il avoit prise, surnom qui, peu à peu, fut changé par le peuple en celui de *Messala*. On peut encore permettre d'être curieux de savoir que L. Sylla fut le premier qui fit combattre dans le Cirque des lions en liberté, tandis qu'auparavant ils combattoient attachés, & que le Roi Bocchus envoya des chasseurs instruits dans l'art de les percer à coups de traits. Mais quel bien résulte-t-il de savoir que Pompée fut le premier qui montra dans le Cirque un combat de dix-huit éléphants contre lesquels on fit combattre des (5) criminels? Ce per-

de Macrobe. *Sic Messala... dictus à cognomento Valerii Maximi, qui postquam Messanam urbem, Siciliæ nobilissimam cepit, Messala cognominatus est.* MACROB. *Saturnal.* lib. I. cap. 6.

(5) Séneque a suivi ici une tradition populaire. Pline, plus instruit à cet égard, dit seulement que, lorsque Pompée fit la Dédicace du Temple de Vénus victorieuse, il la consacra par le spectacle d'un combat de vingt, ou, selon d'autres, de dix-sept éléphans contre des Gétules, qui leur lançoient de loin des javelots. *Pompeii quoque altero consulatu, dedicatione templi Veneris victricis, pugnavêre in circo viginti, aut, ut quidam tradunt XVII, Gætulis ex adverso jaculantibus.* PLIN. *Natur. Hist.* lib. 8, cap. 7, *Edit.* Harduin.

ſonnage, le premier citoyen de Rome, qui par ſa douceur & ſon humanité mérita, dit-on, d'être comparé aux anciens Généraux de la République, crut donner un ſpectacle mémorable en inventant une nouvelle maniere de faire périr les hommes. Ce n'étoit pas aſſez qu'ils combattiſſent les uns contre les autres, qu'ils ſe taillaſſent en pieces, il falloit qu'ils fuſſent écraſés ſous l'énorme poids de ces animaux. Il vaudroit mieux, ſans doute, que ces faits fuſſent ignorés, de peur que dans la ſuite quelque homme puiſſant n'apprît ces actes d'inhumanité, & ne fût tenté de les imiter.

CHAPITRE XIV.

Oh ! qu'une grande prospérité répand de ténebres sur les esprits des hommes ! Pompée se crut fort au-dessus des choses humaines, lorsqu'il exposoit tant de malheureux à des bêtes nées dans d'autres climats ; lorsqu'il engageoit une guerre entre des animaux si disproportionnés ; lorsqu'il versoit tant de sang à la vue d'un peuple qu'il devoit bientôt forcer à en répandre davantage. Mais ce même homme, victime de la perfidie des Egyptiens, fut enfin égorgé par un vil esclave, & reconnut pour lors la vanité du surnom de Grand qu'on lui avoit donné.

Mais je reviens au sujet dont je me suis écarté, & je vais encore faire voir l'inutilité des recherches de quelques gens sur des objets différents. Le même homme dont j'ai parlé, disoit que Métellus, après avoir vaincu les Carthaginois en Sicile, fut le seul des Romains qui fit précéder son char de triomphe par cent vingt éléphants ; que Sylla fut le dernier des Romains qui étendit l'enceinte des murs de Rome, ce qu'anciennement on ne faisoit jamais que lors-

qu'on avoit acquis des terres en Italie, & non dans les Provinces éloignées. Encore cela est-il plus intéressant, à savoir que ce qu'il m'assura ensuite au sujet du mont Aventin, qu'il prétendoit être hors de l'enceinte des murs de la ville, pour l'une de ces deux raisons, ou parceque le peuple s'y étoit retiré (1) autrefois, ou parceque les Auspices ne furent pas favorables à Rémus lorsqu'il y consulta le vol des oiseaux. Je ne parle pas d'une infinité de choses semblables, qui sont ou des fictions, ou qui ressemblent à des mensonges. Quand même on les débiteroit de bonne foi; quand ceux qui les écrivent s'obligeroient à les prouver, de qui ces recherches pourroient-elles diminuer les erreurs? de qui réprimeroient-elles les passions? rendront-elles quelqu'un plus courageux, plus juste, plus généreux? Notre ami Fabianus doutoit s'il ne vaudroit pas mieux ne s'occuper de rien que de se livrer à de pareilles études.

Ceux qui s'adonnent à l'étude de la sagesse jouissent seuls d'un vrai repos;

(1) Du temps des Décemvirs : *voyez* Tite-Live, *lib.* 3. cap. 50.

ils ſont les ſeuls qui vivent ; non-ſeulement ils conſervent ſoigneuſement leur temps, mais ils joignent encore tous les ſiecles au leur : toutes les années qui les ont précédés leur appartiennent. Nous nous rendrions coupables de la plus noire ingratitude, ſi nous ne reconnoiſſions pas que c'eſt pour nous, que ſont nés les illuſtres auteurs de tant d'opinions reſpectables ; ils nous ont préparé notre vie ; nous devons à leurs travaux une foule de belles découvertes qu'ils ont tirées des ténebres, & vers leſquelles ils nous ont conduits comme par la main. Nous avons la liberté de parcourir tous les ſiecles, nous y ſommes admis ; & ſi nous avons aſſez de force d'eſprit pour franchir les limites de la foibleſſe humaine, nous verrons un long eſpace de temps s'ouvrir pour nous. Je puis, ſi je le veux, raiſonner avec Socrate, douter avec Carnéade, me repoſer avec Epicure, vaincre la nature de l'homme avec les Stoïciens, m'élever au-deſſus d'elle avec les Cyniques, enfin marcher d'un pas égal avec la nature univerſelle pour m'aſſocier avec tous les âges. Pourquoi ne ſortirions-nous pas de cet eſpace de temps ſi borné, ſi fugitif, pour nous élancer dans ces eſpaces immenſes, éter-

nels, qui nous mettent en communauté aves les meilleurs des hommes ? Ces gens qui courent les places, qui se tourmentent eux & les autres pour les obtenir; lorsqu'ils auront bien couru pour satisfaire leur folle ambition; lorsqu'ils auront été frapper tous les jours à toutes les portes; lorsqu'ils n'auront passé aucune de celles qu'ils auront trouvées ouvertes; lorsqu'ils auront été faire une cour mercénaire dans différentes maisons; dans ce nombre infini d'habitants, dont cette ville immense, & divisée par tant de passions diverses, est peuplée, combien croyez-vous qu'ils en auront pu voir? Combien, dont le sommeil, la débauche ou la dureté auront tenu la porte fermée! combien, après les avoir long-temps tourmentés par l'attente, feignant une affaire pressée, sortiront sans leur parler! Combien éviteront de passer par leur anti-chambre remplie de clients, & s'échapperont par quelque escalier dérobé! N'est-il pas plus cruel de tromper ainsi les gens, que de leur fermer sa porte? Combien de Grands, à moitié endormis & tout engourdis encore de la débauche de la veille, daigneront à peine ouvrir les levres pour prononcer, avec un bâillement dédai-

CHAPITRE XV.

VOUS obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez ; il ne dépendra pas d'eux que vous ne puisiez d'autant plus dans leurs trésors, que vous en aurez plus emporté. Quelle félicité ! quelle heureuse vieillesse attend celui qui se sera rendu leur client ! Il trouvera en eux des conseillers éclairés qu'il pourra consulter tous les jours, avec lesquels il sera à portée de délibérer sur les objets les plus grands & les plus petits ; qui lui feront entendre la vérité, sans l'outrager ; qui le loueront, sans le flatter, & qui lui serviront sans cesse de modeles. Nous avons coutume de dire qu'il n'a pas été en notre pouvoir de choisir nos parents, que le destin nous les a donnés : il y a pourtant une naissance qui dépend de nous. Parmi les familles des plus grands génies ; il vous est permis de choisir celle dans laquelle vous voulez entrer, non-seulement pour en porter le nom, mais encore pour jouir de ses biens ; il ne sera pas besoin de les conserver en avare, ils s'augmenteront à mesure que vous en ferez part à plus de

monde. Ces grands hommes vous montreront la route qui conduit à l'éternité; ils vous porteront ſur une hauteur d'où perſonne ne vous fera deſcendre. Voilà le ſeul moyen d'étendre votre vie mortelle, & même de l'immortaliſer. Les honneurs, les monuments, tout ce que l'ambition peut faire en faveur des Héros, tous les trophées qu'elle leur éleve, ſont bientôt renverſés; le temps détruit tout, & ſes ravages ſont rapides (1) : mais

(1) Je n'ai point ſuivi ici la leçon de l'Edition *Variorum*, quoiqu'elle faſſe un fort bon ſens ; celui que j'ai préféré, étant infiniment plus beau, il y a tout lieu de croire que c'eſt celui de Séneque. La premiere Edition de cet Auteur m'a d'abord mis ſur la voie; parcequ'en effet avec un léger changement, on y trouve le ſens que j'ai exprimé dans ma traduction : mais la correction de Juſte-Lipſe, qui, ſans avoir vu cette Edition, avoit reſtitué très-heureuſement une partie de ce paſſage, a confirmé mes conjectures ſur l'altération du texte de l'Edition *Varior.* & m'a entiérement déterminé à m'en écarter. Voici de quelle maniere il faut lire & ponctuer ce paſſage, un des plus beaux de Séneque, & qui renferme en peu de mots l'éloge le plus noble, le plus grave & le plus éloquent qu'on ait peut-être jamais fait des Philoſophes, & de ceux qui par leurs vertus & leurs travaux ont fait honneur à la nature humaine.

il n'a aucun pouvoir ſur ceux que la Sageſſe a rendus ſacrés: rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le ſouvenir ; & le ſiecle qui la ſuivra, & les ſiecles qui s'accumuleront les uns ſur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux. L'envie attaque les objets placés auprès d'elle ; mais nous admirons de bonne foi ceux qui ſont éloignés.

La vie du Sage a donc beaucoup d'étendue, elle n'eſt pas renfermée dans les bornes tracées pour le reſte des hommes; il eſt ſeul exempt des loix auxquelles le genre humain eſt ſoumis; tous les ſiecles

---

Nihil non longa demolitur vetuſtas, & movet ociùs: at iis quos conſecravit ſapientia, noceri non poteſt. Nulla delebit ætas, nulla diminuet. Sequens ac deinde ſemper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Tel eſt, à de légeres différences près, le texte, & même la ponctuation de l'*Editio princeps*; ce qui n'empêche pas que la conjecture de Juſte-Lipſe ne ſoit d'un homme d'eſprit & d'un homme de goût. Comme ces deux qualités ſont en général peu communes parmi les Commentateurs, Savants très-utiles & très-eſtimables d'ailleurs, il y auroit autant d'injuſtice à leur refuſer cette louange, qu'à laiſſer échapper l'occaſion de la leur donner toutes les fois qu'ils la méritent.

lui rendent hommage comme à la Divinité. Un temps eſt-il paſſé? il l'embraſſe par la mémoire : eſt - il préſent? il en uſe : doit-il arriver? il en jouit d'avance. En raſſemblant tous les temps il ſe fait une vie très-longue. La vie eſt très-courte & tres-inquiete pour ceux qui oublient le paſſé, qui négligent le préſent, & qui ont à craindre l'avenir : ſont-ils arrivés à leur terme? les malheureux reconnoiſſent trop tard qu'ils ont été fort longtemps occupés à ne rien faire.



CHAPITRE XVI.

De ce que ces fortes de gens invoquent quelquefois le fecours de la mort, n'allez pas en conclure que leur vie eft longue : leur imprudence fait qu'ils font tourmentés de paffions aveugles qui les font courir vers les objets qu'ils craignent : ils defirent fouvent la mort, parcequ'ils la redoutent. Ne regardez pas non plus comme une preuve que leur vie eft longue, de ce que les jours leur paroiffent fouvent très-longs ; de ce qu'ils fe plaignent que les heures coulent trop lentement, quand ils attendent celle de leur fouper : car fi quelquefois leurs affaires les quittent, leur loifir les tourmente, ils ne favent ni en faire ufage, ni s'en débarraffer ; ils cherchent quelque occupation, & tout le temps où ils en manquent leur eft à charge. Il en eft d'eux comme de ceux qui, lorfqu'on a fait afficher (1) le jour auquel on doit donner au Public ou un combat de gladiateurs,

(1) *Voyez* fur ce paffage le tom. 2, Lettre 117, pag. 548 & fuivantes, note premiere.

ou quelque autre ſpectacle, ou une partie de plaiſir, voudroient pouvoir ſauter par-deſſus tous les jours intermédiaires. Tout ce qui retarde un plaiſir qu'ils eſperent, leur paroît fort long; mais le temps qui leur plaît, leur ſemble court & paſſe rapidement pour eux : ils l'abregent encore par leur faute, car ils ſe portent continuellement d'un objet ſur un autre; ils ne peuvent s'en tenir à une ſeule paſſion. Les jours ne ſont pas longs pour eux, mais ils leur ſont déſagréables, tandis que les nuits qu'ils paſſent dans les bras d'une femme proſtituée, ou dans l'intempérance, leur paroiſſent très-courtes. C'eſt-là ſur quoi ſe fonde le délire des Poëtes, dont les fictions alimentent les égarements des hommes; ils ont ſuppoſé que Jupiter avoit doublé la durée de la nuit pour prolonger celle de ſes plaiſirs. N'eſt-ce donc pas allumer nos vices que d'en rendre auteurs les Dieux? & lâcher la bride aux paſſions déréglées, que d'en excuſer les déſordres par l'exemple de la Divinité? Les hommes de cette eſpece ne doivent-ils pas trouver bien courtes des nuits qu'ils achettent ſi cher? Ils perdent tout le jour dans l'attente de la nuit, & ils paſſent la nuit dans la crainte du jour. Leurs plaiſirs ſont inquiets,

agités & accompagnés de mille terreurs; même au milieu des jouissances les plus délicieuses, ils sont troublés par cette pensée importune : combien ce bonheur doit-il durer? Ces tristes réflexions ont souvent fait gémir de leur pouvoir des Rois, plus malheureux par la crainte d'en voir un jour le terme, qu'heureux par la grandeur de leur fortune. Lorsque Xerxès, ce Roi de Perse si orgueilleux, déployoit son armée sur un terrein immense, & mesuroit (2) le nombre de ses

---

(2) Séneque s'exprime ici d'une maniere très-exacte ; mais pour bien entendre ce passage, il faut y joindre le récit d'Hérodote, qui peut seul l'éclaircir. Après avoir dit que l'armée de terre de Xerxès se monta en total à dix-sept cents mille hommes, cet Historien ajoute : " Voici la maniere dont on en fit le dénom-„ brement. On assembla un corps de dix mille „ hommes dans un même espace; & les ayant „ fait serrer autant qu'on le pût, on traça „ un cercle à l'entour ; on fit ensuite sortir ce „ corps de troupes, & l'on environna ce „ cercle d'un mur à hauteur d'appui : cet ou-„ vrage achevé on fit entrer d'autres troupes „ dans l'enceinte, & puis d'autres, jusqu'à „ ce que par ce moyen on les eût toutes „ comptées. Le dénombrement fait, on les „ rangea par nation, &c." Hérodote, *Lib.* 7, §. 60. *Edit.* Wesseling. *Amstelod.* 1763. J'ai suivi la traduction de M. Larcher : quoiqu'elle ne soit pas encore publique, ce Savant,

ſoldats qu'il ne pouvoit compter, il verſa des larmes, en penſant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge, il n'en reſteroit pas un ſeul dans cent ans. Mais ce Prince qui pleuroit ainſi, conduiſoit lui-même à la mort, & alloit faire périr en très-peu de temps ſur terre, ſur mer, dans les combats, ou par la fuite, ces mêmes hommes pour leſquels il craignoit la centieme année.

---

qui joint à une étude profonde de la langue grecque, des connoiſſances très-étendues, &, ce qui eſt peut être plus rare encore, une modeſtie ſimple & vraie, a bien voulu me communiquer ſon manuſcrit. L'exactitude de ſa traduction, & les notes utiles & curieuſes qu'il y a jointes pour éclaircir Hérodote partout où il mérite de l'être, doivent faire deſirer que ſa ſanté lui permette de publier bientôt cet Ouvrage intéreſſant, & qui manque depuis ſi long-temps à notre littérature.



CHAPITRE XVII.

MAIS pourquoi, direz-vous, leurs plaisirs même sont-ils mêlés d'inquiétudes ? c'est qu'ils n'ont point de fondements solides, & que la légéreté qui les fait naître, les trouble. Quelle idée peut-on se former des moments qui, de leur aveu même, sont malheureux ; puisque ceux dont ils s'enorgueillissent, & qui semblent les élever au-dessus de la condition humaine, ne sont rien moins que purs ? Les plus grands biens sont accompagnés de soucis ; c'est au moment où la Fortune nous prodigue le plus ses faveurs, que l'on doit s'en défier le plus. Pour conserver un premier bonheur, il en faut un second ; il faut faire des vœux pour les vœux mêmes qui ont déja réussi. Tout ce qui n'est dû qu'au hasard est peu stable ; plus on est élevé, plus on est près de la chûte ; or ce qui menace ruine ne peut être pour personne la source d'un plaisir. Elle n'est donc pas seulement tres-courte, elle est encore nécessairement très-malheureuse la vie de ceux qui se donnent de grandes peines pour se pro-

curer des biens qu'ils posséderont avec plus de peines encore : ils font des efforts pénibles pour obtenir ce qu'ils desirent, & ils possedent avec inquiétude ce qu'ils ont obtenu. Cependant on ne tient aucun compte du temps qui ne reviendra jamais sur ses pas : on substitue de nouvelles occupations aux anciennes ; un espoir en fait éclorre un autre ; une ambition satisfaite en excite une nouvelle ; on ne cherche pas la fin de ses peines, on veut seulement en changer la matiere. S'est-on bien tourmenté pour parvenir aux dignités, il faut encore plus de temps pour y porter les autres. Le Candidat est-il à la fin de ses brigues ? il devient aussi-tôt (1) le protecteur d'un autre,

(1) Au texte, *Suffragatores incipimus*, on trouve dans les Lettres de Pline le jeune un passage très-propre à éclaircir celui-ci. Il s'agit de la maniere dont les Magistrats étoient élus autrefois. " Celui qui se présentoit pour une „ charge, dit-il, étoit appellé à haute voix : il se „ faisoit un profond silence, le Candidat pre„ noit la parole : il rendoit compte de sa con„ duite, & citoit pour témoins & pour garants, „ ou celui sous les ordres de qui il avoit porté „ les armes, ou celui dont il avoit été „ Questeur, ou, s'il se pouvoit, l'un & „ l'autre ensemble. Il nommoit quelqu'un de „ ses protecteurs, ceux-ci parloient en sa „ faveur avec autorité, & en peu de mots ".

& lui donne son suffrage dans le Sénat. A-t-on renoncé à l'emploi fâcheux d'Accusateur? on veut être Juge. Cesse-t-on de juger? on veut être Juge Criminel. A-t-on vieilli dans l'administration mercénaire des affaires des autres? on s'occupe des siennes. Marius a-t-il cessé d'être simple soldat (2)? il exerce le Consulat. Quintius est-il pressé de quitter la Dictature? sa charrue le rappelle. Scipion, dans un âge peu fait pour de si grands emplois, marche contre les Carthagi-

Supersunt senes ex quibus audire soleo hunc ordinem comitiorum. Citato nomine Candidati, silentium summum; dicebat ipse pro se; vitam suam explicabat, testes & laudatores dabat, vel eum sub quo militaverat, vel eum, cui quæstor fuerat, vel utrumque, si poterat. ADDEBAT QUOSDAM EX SUFFRAGATORIBUS: ILLI GRAVITER ET PAUCIS LOQUEBANTUR. *Plin.* Epist. 20. Lib. 3. *Voyez* aussi le *Panégyrique* de Trajan, *cap.* 92.

(2) Séneque emploie ailleurs la même expression en parlant de Marius, parvenu, dit il, du rang de simple soldat à celui de Consul. *Marius ad Consulatum* A CALIGA *perductus*, de Benef. lib. 5, cap. 16. *Caliga* signifie proprement la chaussure militaire: c'étoit particuliérement celle des simples soldats, qui sont souvent appellés dans les Auteurs *caligati*. Voyez SUÉTONE in August. *cap.* 25. Pline dit, en parlant de P. Vintidius, qu'il avoit

nois

nois, triomphe d'Annibal & d'Antiochus; il honore le Consulat; il se rend caution pour son frere; s'il ne s'y opposoit (3) lui-même, on le placeroit à côté de Jupiter: cependant ce soutien de la Patrie se verra bientôt en butte à des séditions: dégoûté, dès sa jeunesse, d'honneurs qui l'égaloient aux Dieux, il aura dans sa vieillesse l'ambition de demeu-

---

passé sa jeunesse dans la pauvreté & parmi les soldats du dernier ordre. *Juventam inopem in caliga militari tolerasse.* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 7, cap. 43, *Edit.* Harduin. C'est du mot *caliga* que vient le surnom de Caligula, donné par les soldats au jeune Caius César, fils de Germanicus & d'Agrippine, parceque, pour lui concilier leur affection, on lui faisoit porter la chaussure militaire.

Jam infans in castris genitus, in contubernio legionum eductus, quem militari vocabulo *Caligulam* appellabant, quia plerumque ad conciliandam vulgi studia, eo tegmine pedum induebatur. TACIT. *Annal.* lib. 1, cap. 41.

(3) Un de ses ennemis même le loue d'avoir fait un jour de vives réprimandes au peuple qui vouloit le nommer Consul, ou Dictateur perpétuel, & d'avoir empêché qu'on ne mît ses statues dans la place des assemblées devant la Tribune aux harangues, dans le Sénat, dans le Capitole, & dans la chapelle de Jupiter; & de s'être opposé au décret qui ordonnoit que son portrait sortît du temple de Jupiter avec l'appareil du triomphe. Tous ces traits, ajoute

rer opiniâtrément en (4) exil. Jamais on ne manquera de motifs heureux ou malheureux d'inquiétude : les affaires nous priveront du repos, on n'en jouira jamais en le desirant toujours.

Tite-Live, qui dans un panégyrique même, prouveroient une ame élevée, qui refuse des distinctions contraires à l'égalité républicaine, ont encore plus de force lorsque c'est un ennemi qui les rapporte en mêlant les reproches aux louanges. *Hæc vis in laudatione posita ingentem magnitudinem animi moderandis ad civilem habitum honoribus significarent : quæ exprobrando inimicus fatetur.* TIT. LIV. lib. 38, cap. 56. *Joignez* à ce passage celui de Valere Maxime, *lib.* 4, *cap.* 1, *num.* 6, & *lib.* 8, *cap.* 15, *num.* 1. *Edit. Torrenii.*

(4) Tite-Live assure en effet que Scipion passa le reste de sa vie à Literne sans regretter Rome. On dit qu'en mourant dans cette retraite champêtre, il voulut y être inhumé, & qu'il se fit élever au même lieu un tombeau, pour ne point devoir les honneurs funebres à son ingrate patrie. *Vitam Literni egit, sine desiderio urbis. Morientem rure eo ipso loco sepeliri se jussisse ferunt, monumentumque ibi ædificari, ne funus sibi in ingratâ Patriâ fieret.* TIT. LIV. lib. 38, cap. 53.



CHAPITRE XVIII.

ARRACHEZ-VOUS donc de la foule, mon cher Paulinus; & après avoir été plus agité que votre âge ne sembloit le comporter, retirez-vous enfin dans un port plus tranquille: rappellez-vous les flots, & les tempêtes particulieres & publiques que vous avez essuyées: vous avez assez montré ce que peut votre vertu dans les travaux, dans le trouble & l'agitation, éprouvez-la présentement par le repos. Il suffit que vous ayez consacré la plus grande, & certainement la meilleure portion de votre vie à la République, prenez-en aussi une partie pour vous-même. Je ne vous invite pas à vous livrer à l'indolence & à la paresse: je ne vous dis pas d'ensevelir dans le sommeil & les voluptés, si cheres au commun des hommes, toute l'activité de votre ame; ce n'est pas là jouir du repos. Vous trouverez encore des affaires plus importantes que celles que vous avez maniées, & dont vous pourrez vous occuper en sûreté, & sans sortir de votre repos. Vous administrez les affaires

de (1) toute la terre, avec autant de désintéressement que celles des autres, avec autant de soin & d'activité que les vôtres, avec autant de fidélité que celles de la République. Vous vous faites aimer dans une place, dans laquelle il est difficile d'échapper à la haine : mais croyez-moi, il vaut mieux se rendre compte de sa vie, que des approvisionnements publics. Remettez-vous en possession de cette force d'esprit, qui vous rend capable des plus grandes choses : quittez un emploi honorable (2), sans doute, mais peu propre à rendre la vie heureuse : songez que vous ne vous

(1) Il étoit Intendant général des vivres (*Præfectus annonæ*) ; & l'on sait que les Romains faisoient venir des bleds de l'Afrique, de l'Egypte, & de plusieurs autres Provinces, soit à titre d'impôt qu'ils exigeoient de ces différentes Provinces voisines ou éloignées, soit en commerçant avec elles, ou par des achats.

(2) On voit par un passage de Boëce, que de son temps cet emploi, qui, par la maniere dont Pompée l'exerça autrefois, lui mérita l'affection des Romains, & lui fit donner le surnom de *Grand*, étoit devenu avilissant. *Si quis quondam populi curasset annonam, magnus habebatur. Nunc eâ præfecturâ quid abjectius?* BOETH. *de Consolat. Philosoph.* lib. 3, pag. 119, *Edit.* Lugd. Batav. 1671.

êtes pas fortement appliqué, dès vos premieres années, à des études nobles & intéressantes, pour qu'on vous confiât plusieurs milliers de mesures de bled ; vous aviez donné de plus hautes espérances. On ne manquera pas d'hommes d'une exacte frugalité, & capables de soins pénibles : les bêtes de somme les plus lentes sont plus propres à transporter des fardeaux, que les plus beaux chevaux ; on se garde bien d'accabler ceux-ci de charges pesantes capables d'amortir leur noble agilité. Songez de plus à combien d'inquiétudes vous expose un emploi si considérable ; vous avez affaire à l'estomac des hommes ; une populace affamée n'est susceptible ni de raison, ni d'équité, & ne se laisse fléchir par aucunes prieres. S'il reste encore quelque sentiment après la mort, peu de jours après que Caligula fut tué, il dut être bien fâché de l'idée que le Peuple Romain lui survivoit, & qu'il lui laissoit encore des provisions pour sept ou huit jours. En effet, tandis que ce Prince s'amusoit à faire des ponts avec des (3)

(3) Suétone nous a laissé une description détaillée de cette folle entreprise de Caligula, & de la maniere dont il l'exécuta. Il fit élever sur

vaisseaux, & se jouoit des forces de l'Empire, on étoit prêt à éprouver les horreurs d'une famine, le dernier des malheurs pour un peuple même assiégé, en voulant imiter la folie d'un Monarque étranger (4), dont l'orgueil insolent

---

la mer, entre Bayes & Pouzzoles, dans l'espace de trois mille six cents pas, un pont formé d'un double rang de vaisseaux de transports attachés avec des ancres, & recouverts d'une chaussée qui imitoit la voie Appienne. Il alloit & venoit sur ce pont pendant deux jours; le premier, sur un cheval magnifiquement enharnaché, une couronne de chêne sur la tête, armé d'une hache, d'un bouclier gaulois & d'une épée, & couvert d'une casaque dorée; le lendemain en habit de Cocher, menant un char attelé de deux chevaux d'une beauté rare, & faisant marcher devant lui le jeune Darius, que les Parthes lui avoient donné en ôtage, suivi de ses Gardes Prétoriennes, & de ses amis montés sur des chariots. SUÉTONE, *Vie de Caligula*, chap. 19. J'ai suivi la traduction de M. de la Harpe. *Voyez* aussi Dion Cassius *in Calig.* lib. 59, cap. 17, *Edit.* Reimar. Cet Historien ajoute plusieurs détails qu'on ne trouve point dans Suétone, & qui inspirent, s'il est possible, encore plus de mépris pour les Romains, que de haine pour Caligula.

(4) Séneque veut parler ici de Xerxès, Roi des Perses, qui traversa de la même maniere le Détroit de l'Hellespont, moins large que celui de Bayes. (*Voyez* Hérodote, *lib.* 7, §. 34,

entraîna la ruine ; il fut fur le point de caufer une (5) famine, & d'amener la deftruction générale qui la fuit communément. Dans quelle difpofition devoient alors fe trouver les Magiftrats chargés des approvifionnements publics ? En butte au fer, aux pierres, aux feux, à la fureur de Caius, ils renfermoient en

35, Edit. cit.) Mais, felon Suétone, la vraie caufe de cette conftruction, s'il en faut croire les Courtifans intimes de Caligula, étoit une prédiction du Devin Thrafyle, qui, voyant Tibere inquiet fur fon fucceffeur, & penchant vers le jeune Tibere, fon neveu, lui avoit affuré que Caius ne feroit pas plus Empereur qu'il n'iroit à cheval fur le détroit de Bayes. SUÉTONE, *Vie de Caligula*, chap. 19.

(5) Ce qui expofa les Romains à une famine prefque générale dans tout l'Empire, c'eft que Caligula prit pour conftruire fon pont tous les vaiffeaux qui fe trouverent dans les ports d'Italie & des contrées voifines, même ceux qui étoient deftinés à apporter à Rome les bleds d'Egypte & des autres Provinces d'où les Romains faifoient venir leur approvifionnement, & qui étoient en quelque forte les greniers de Rome.

Ad eum pontem partim convectæ funt naves, artim fabricatæ : quum quæ in tantâ celeritate omportatæ effent, non fufficerent ; quanquam nnibus, quæ haberi poterant, conquifitis. nde & fames vehemens Italiam, ac maximè omam invafit. DION *in vitâ C. Caligul.* lib. , cap. 17, *Edit.* fup. laud.

eux-mêmes, & diſſimuloient au peuple la grandeur du mal dont il étoit menacé. Ils avoient raiſon, ſans doute; il eſt des maux que l'on doit guérir à l'inſu des malades: bien des gens ſont morts pour avoir connu leur mal.

CHAPITRE XIX.

Cherchez donc un aſyle dans des occupations plus paiſibles, plus sûres & plus relevées. Croyez-vous donc qu'il y ait aucune comparaiſon entre paſſer ſon temps à prendre garde aux fraudes de ceux qui apportent des bleds, à la négligence de ceux qui les tranſportent dans les greniers publics, à empêcher que l'humidité ne les gâte & ne les échauffe, à veiller pour qu'on n'en altere ni les meſures ni le poids, & vous occuper des connoiſſances importantes & ſublimes qui vous apprendront la nature des Dieux, leur félicité, le ſort qui les attend, & leur forme? Elles vous enſeigneront la deſtinée de votre ame; dans quel ſéjour la nature doit nous placer, après avoir été dégagés de nos corps; la force qui ſoutient les corps

les plus pesants au centre de l'univers ; ce qui suspend au-dessus d'eux les plus légers ; ce qui porte la matiere ignée dans les parties les plus hautes ; ce qui fait mouvoir périodiquement les astres ; enfin toutes les causes qui produisent tant de merveilles. Abandonnant la terre, voulez-vous contempler ces objets avec les yeux de l'esprit ? Tandis que votre sang circule avec chaleur ; tandis que vous jouissez encore de toute votre vigueur, il faut vous élever à ces connoissances sublimes. Dans ce nouveau genre de vie vous trouverez le goût de toutes les sciences utiles, l'amour & l'exercice des vertus, l'oubli des passions, l'art de vivre & de mourir, une tranquillité profonde.

La condition de tous les hommes affairés est malheureuse ; mais ceux qui travaillent sans profit pour eux-mêmes, sont encore plus à plaindre ; leur sommeil est subordonné à celui des autres ; ils ne marchent que sur les pas des autres ; ils ne mangent qu'à l'appétit des autres ; ils n'aiment & ne haïssent que d'après la volonté des autres, quoique ces sentiments soient les plus libres de tous. Si ces gens-là veulent savoir combien leur vie est courte, ils n'ont qu'à

confidérer la petite portion qui leur en appartient. Ainſi, lorſque vous verrez des perſonnes ſouvent revêtues des charges de la Magiſtrature, & qui ſe ſont fait un nom célebre au Barreau, ne leur portez point envie; toutes ces choſes ont été acquiſes aux dépens de la vie; ils ont perdu toutes leurs années, pour qu'une ſeule (1) portât leur nom. Quelques-uns ont perdu la vie dès les premiers efforts de leur ambition pour s'élever aux grandes places : d'autres, après être parvenus, par mille indignités, au faîte des grandeurs, ont eu le chagrin de penſer qu'ils n'avoient tant travaillé que pour faire mettre une épitaphe ſur leur tombeau : d'autres enfin formant, dans la derniere vieilleſſe, des projets qui ne conviennent qu'à des jeunes gens, ont ſuccombé ſous le poids de leurs vaſtes & pénibles entrepriſes.

(1) Pour être ce qu'on appelloit chez les Romains, *Conſuls ordinaires*, j'ai expliqué ce que c'étoit que ces Conſuls, dans une note ſur le Traité de la Colere; *liv.* 3, *chap.* 31; note premiere, *tom.* 4, *pag.* 309, 310.

CHAPITRE XX.

Il eſt honteux pour un vieillard de rendre l'ame en défendant de vils plaideurs, & de capter les applaudiſſemens d'une populace ignorante. Celui qui, plutôt las de vivre que de travailler, ſuccombe enfin au milieu de ſes travaux, eſt également mépriſable. Il eſt honteux de mourir en calculant ſon argent, & d'apprêter à rire à un héritier qu'on a fait longtemps attendre. Je ne puis me diſpenſer de rapporter ici un exemple qui s'offre à ma mémoire. Turannius fut un vieillard très-exact à remplir ſes fonctions : à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, ayant obtenu de Caligula la permiſſion de ſe démettre de ſon emploi, il ſe fit mettre au lit, & voulut que ſes domeſtiques, aſſemblés autour de lui, le pleuraſſent comme s'il eût été mort. Toute la maiſon du vieillard s'affligea du repos où il étoit tombé, & ſon affliction ne ceſſa que lorſqu'il fut rendu à ſes fonctions. Eſt-ce donc un ſi grand plaiſir de mourir au milieu des affaires ? Bien des gens cependant ſont dans la même diſpoſition :

ils conservent la passion du travail, bien plus long-temps que la faculté de travailler : ils luttent contre la foiblesse de leur corps, ils ne trouvent la vieillesse affligeante, que parcequ'elle les éloigne des occupations. A cinquante ans, (1) la

---

X (1) Lorsqu'il fut arrêté dans le Sénat qu'on feroit la guerre contre Persée, le Consul Licinius fit faire la lecture d'un Sénatusconsulte, dont le second article portoit qu'on enrôleroit, pour servir dans cette guerre, le plus de centurions vétérants qu'il se pourroit, & qu'aucun n'en seroit exempt, à moins qu'il n'eût passé cinquante ans.

P. Licinius Consul senatusconsultum recitari jussit. Primum quod bellum Senatus Perseo jussisset : deindè quod veteres centuriones, quàm plurimum ad id bellum scribi censuisset : nec ulli qui non major annis quinquaginta esset, vacationem militiæ esse. TIT. LIV. *lib.* 42, *cap.* 33.

Il ne faut pas croire que ce fût un nouveau réglement militaire occasionné par la circonstance où les Romains se trouvoient alors ; car dans l'appel que les vieux centurions, cités par le Consul, firent dans le même temps aux Tribuns du Peuple, pour qu'on ne leur donnât point de grades inférieurs à ceux qu'ils avoient en quittant le service, un de ces anciens centurions adressant la parole au Peuple assemblé, lui dit entre autres choses : " J'ai servi " vingt-deux ans entiers, & de plus j'ai " cinquante ans passés. Quand je n'aurois pas " le nombre des campagnes que les Loix

loi exempte le soldat du service; à soixante (2) elle dispense un Sénateur d'assister aux assemblées du Sénat: les hommes obtiennent plus facilement de la loi, que d'eux-mêmes, la fin de leurs travaux. Néanmoins tandis qu'entraînés par les uns, ils entraînent eux-mêmes les autres; tandis que mutuellement ils se dérobent leur repos, & qu'ils se rendent réciproquement malheureux; leur vie se passe sans fruit, sans plaisir, sans profit pour l'esprit. Personne ne pense à la mort;

„ exigent; & quand mon âge ne m'exempteroit „ pas du service, cependant, Licinius, si je „ pouvois fournir quatre hommes à ma place, „ je serois en droit d'exiger mon congé ".

Viginti duo stipendia annua in exercitu emerita habeo, & major annis sum quinquaginta: quod si mihi nec stipendia omnia emerita essent, NEC DUM ÆTAS VACATIONEM DARET, tamen quum quatuor milites pro me uno vobis dare, P. Licini, possem, æquum erat me dimitti. *Id.* ibid. *lib.* 42, *cap.* 34.

(2) Je crois qu'il y a un mot d'omis dans le texte, & qu'il faut ajouter *quinto*; car Séneque le pere dit expressément que, lorsqu'un Sénateur a passé l'âge de soixante-cinq ans, on ne peut ni le contraindre, ni l'empêcher de venir au Sénat. *Senator post sexagesimum & quintum annum in Curiam venire non cogitur, nec vetatur.* Lib. 1, *Controvers.* 8, *pag.* 138, tom. 3, *edit.* Varior.

tous portent au loin leurs eſpérances : quelques-uns même reglent les choſes qui doivent ſe faire après leur mort ; telles que la grandeur & l'élévation de leur tombeau, la dédicace de monuments publics, les jeux qu'on célébrera autour de leur bucher, la pompe de leur convoi funebre. Il eſt sûr que les funérailles des gens de cette eſpece doivent être faites à la lueur des torches & des flambeaux, comme celles des perſonnes qui ſont (3) mortes en bas âge.

---

(3) Pour l'intelligence de ce paſſage, il faut conſulter la note qui eſt à la page 601 & 602 du ſecond volume, *Lettre* 122.

Fin du Traité de la Briéveté de la vie.



DE LA CONSTANCE DU SAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Je crois, ô Sérénus, pouvoir vous dire qu'il y a autant de différence entre les Stoïciens & les Philosophes des autres sectes (1), qu'entre les femmes & les hommes : il est vrai que l'un & l'autre sexe contribuent également à la conservation de la société, mais l'un est fait pour obéir, & l'autre pour commander. Les autres Philosophes cherchent à flatter ;

(1) Juste-Lipse observe avec raison qu'il faut en excepter les Cyniques, dont les dogmes & les principes philosophiques & moraux sont à-peu-près les mêmes que ceux des Stoïciens, & qui les ont surpassés en courage, & par une certaine force d'ame, qui paroît avoir été le caractere dominant de leur secte.

& ſemblables aux Médecins (2) domeſtiques, ils n'emploient pas les remedes les meilleurs & les plus prompts, mais ſe prêtent à la molleſſe & aux fantaiſies du malade. Les Stoïciens ſe comportent d'une façon plus mâle (3), ils ne s'embarraſſent point de plaire à ceux qui commencent à prendre leurs leçons, ils ne ſongent qu'à nous tirer au plutôt de l'abyme, pour nous conduire au ſommet élevé où nous ſerons à couvert des traits de la fortune, & même fort au-deſſus d'elle. Les routes par leſquelles ils nous menent ſont, à la vérité, eſcarpées & difficiles; mais peut-on s'élever, en ſuivant un chemin uni? Néanmoins ces routes ne ſont pas ſi difficiles que bien des gens l'imaginent; il n'y a que le commencement qui paroiſſe pierreux, inacceſſible & rempli de rochers. Il eſt des routes qui nous paroiſſent eſcarpées, & qui vues de loin nous préſentent des maſſes impénétrables; c'eſt alors l'éloignement qui trompe nos regards: lorſque

(2) Du temps de Séneque les riches & les grands Seigneurs avoient chez eux des Médecins, dont la plupart étoient des eſclaves ou des affranchis. Juste-Lipse.

(3) Voyez le bel éloge qu'il fait de Zénon dans la Lettre 83, *tom.* 2, *pag.* 104.

nous en approchons, ce que l'erreur des yeux nous faisoit prendre pour un obstacle insurmontable semble peu-à-peu nous ouvrir un passage, & nous ne trouvons qu'une pente douce où l'éloignement nous montroit des précipices affreux.

Derniérement, lorsqu'on vint à parler de Caton, peu fait pour supporter l'injustice, vous étiez indigné de voir que son siecle n'eût pas senti le mérite de ce grand homme, & qu'il eût préféré des Vatinius (4) à un personnage fort au-dessus des Pompée & des Césars. Vous trouviez qu'il étoit infame, que voulant détourner le Peuple de recevoir une Loi (5), on l'eût dépouillé de sa toge dans la place publique, qu'une faction séditieuse l'eût traîné de la tribune aux harangues jusqu'à l'arc de Fabius, & qu'il eût été forcé d'essuyer les injures, les mauvais traitements & les insultes d'une populace insensée. Je vous disois

(4) Vatinius, homme méprisable par ses mœurs, emporta la dignité de Préteur, au préjudice de Caton qui s'étoit mis sur les rangs pour l'obtenir.

(5) *Voyez* la Lettre XIV de Séneque, *tom.* 1, *pag.* 63 & 64.

alors que vous auriez eu bien des raisons de vous irriter pour la République, que Clodius, Vatinius & tous les mauvais citoyens mettoient en vente. Ces misérables, aveuglés par la cupidité, ne voyoient pas qu'en la vendant ainsi, ils se vendoient eux-mêmes.

CHAPITRE II.

Je vous tranquilliserai sur le sort de Caton, en vous disant que le Sage ne peut recevoir ni injures, ni outrages, & que dans la personne de Caton les Dieux nous avoient donné un modele de sagesse, bien plus sûr que dans Ulysse ou dans l'Hercule de l'antiquité: ces Héros ont été mis au rang des Sages par nos Stoïciens, parcequ'ils se montroient invincibles dans leurs travaux, contempteurs des plaisirs, vainqueurs de toutes les erreurs. Caton n'a point combattu des bêtes féroces, métier qui convient à un chasseur ou à un rustre; il n'a point poursuivi des monstres avec le fer & le feu; il n'a pas vécu dans un temps où l'on crut que les épaules d'un homme pouvoient soutenir le ciel; il vivoit dans

un ſiecle exempt de préjugés, & où les eſprits étoient très-éclairés. Combattant ſeul contre l'ambition, ce monſtre qui ſait prendre tant de formes; contre le deſir effréné du pouvoir, que ne pouvoit aſſouvir l'univers diviſé en trois parts; contre les vices d'une Ville dégénérée, & qui s'affaiſſoit ſous ſa propre maſſe : il ſoutint la République dans ſa chûte, autant qu'elle pouvoit être ſoutenue par une ſeule main, juſqu'à ce qu'emporté ou entraîné lui-même il s'enſevelît ſous les ruines. L'on vit périr enſemble ce qui n'avoit pu ſe ſéparer ſans crime; Caton ne put ſurvivre à la liberté, ni la liberté ſurvivre à Caton. Croyez-vous donc que le Peuple ait pu faire tort à un tel homme, ſoit en le dépouillant de la Préture, ou de ſa robe, ſoit en couvrant de crachats ſa tête vénérable & ſacrée? Non; le Sage eſt à couvert des injures & de l'ignominie.

CHAPITRE III.

Il me semble vous voir, embrasé de colere, vous écrier, voilà précisément ce qui décrédite vos préceptes. Vous nous faites de grandes promesses ; vous nous annoncez des choses telles, que bien loin de les croire, on ne peut même les desirer. Après avoir déclamé avec emphase, & prétendu que le Sage n'est point pauvre, vous convenez qu'il manque souvent d'esclaves, d'habits, de maison, d'aliments : après avoir dit que le Sage ne peut pas être insensé, vous ne niez pas que son esprit ne puisse s'aliéner, qu'il ne soit capable de proférer des discours déraisonnables, & de commettre les folies que la maladie suggere. Après avoir dit que le Sage ne peut être esclave, vous ne niez pas qu'il ne puisse être vendu, exécuter les ordres qu'on lui donne, rendre à un Maître les services les plus avilissants. Ainsi après avoir pris un ton si arrogant, vous vous ravalez aussi bas que les autres, en ne faisant que changer les mots. Je soupçonne qu'il en est de même de votre préten-

tion orgueilleuſe à ſoutenir que le Sage ne peut être ni injurié ni outragé.

Il y a bien de la différence entre ſoutenir que le Sage ne s'indigne pas des injures, & dire qu'il n'en peut recevoir. En effet, ſi vous dites qu'il les ſupportera ſans s'émouvoir, il n'a point en cela de privilege, il ne poſſede qu'un avantage très-ordinaire qu'on obtient par une patience habituelle à ſouffrir des outrages. Si vous niez qu'il puiſſe recevoir une injure, & que vous entendiez par-là, que perſonne ne tentera de lui en faire; toute affaire ceſſante, je me fais Stoïcien ſur-le-champ.

Je n'ai point prétendu attribuer au Sage un honneur imaginaire, j'ai ſimplement voulu le placer de maniere à ne recevoir aucune injure. Quoi donc! il n'y aura perſonne qui oſera l'attaquer? Il n'y a rien de ſi ſacré dans la Nature, qui ne trouve un ſacrilege: mais les choſes divines n'en ſont pas moins élevées, quoiqu'il ſe rencontre des hommes qui oſent attaquer une grandeur fort au-deſſus d'eux. Ce qu'on ne frappe pas n'eſt pas invulnérable, c'eſt ce qu'on ne peut point bleſſer: voilà le ſigne auquel je vous dis qu'on peut connoître le Sage. N'eſt-il pas certain qu'il y a bien plus de

vigueur & de fermeté à n'être pas vaincu, qu'à n'être point attaqué ? Les forces qui n'ont point été éprouvées sont douteuses ; on est sûr d'un courage qui repousse tous les assauts qu'on lui livre. Par la même raison, apprenez que le Sage, qu'aucune injure n'offense, se montre bien plus fort que s'il n'en éprouvoit aucune. J'appellerai courageux celui qui ne peut être vaincu à la guerre, qui ne s'effraie pas des efforts de l'ennemi, & non celui qui languit dans l'oisiveté chez des peuples amollis : un Sage de cette espece n'est point exposé aux injures : il n'importe pas qu'on l'accable d'une foule de traits, puisqu'aucun ne peut le percer : il ressemble à ces pierres si dures, que le fer ne peut les entamer. Le diamant ne peut être ni coupé, ni taillé, ni usé, il émousse les outils qui le frappent. Il est des corps que le feu ne peut consumer ; ils résistent à l'action des flammes dont ils sont environnés, & conservent leur forme & leurs propriétés. Les rochers qu'on trouve en pleine mer brisent les vagues qui viennent les frapper, & l'on ne remarque sur eux aucuns vestiges des coups qu'ils ont essuyés depuis tant de siecles. C'est ainsi que l'ame du Sage est inébranlable;

elle a tellement recueilli ses forces, que, semblable aux objets dont je viens de parler, elle est à l'abri des outrages.

CHAPITRE IV.

QUOI donc ! dira-t-on, ne se trouvera-t-il personne qui ose faire injure au Sage ? On pourra bien le tenter, mais l'injure n'ira pas jusqu'à lui. Le Sage est si élevé, qu'il est hors de la portée de toute violence ; quand même les hommes les plus puissants & les plus forts par le dévouement de ceux à qui ils commandent, se proposeroient de lui nuire, tous leurs efforts seroient aussi inutiles que les traits qu'on lance contre le ciel avec une (1) balliste, ou par le moyen

(1) Au texte : *nervo tormentisve*. Séneque se sert ici du mot *nervus*, pour désigner la *balliste*, parcequ'en effet, on faisoit au chapiteau de la balliste des trous par où on passoit des cables faits de cheveux de femme ou de boyau. (*Capillo maximè muliebri vel nervo funes*). Ces cables devoient être gros à proportion de la pesanteur de la pierre qu'on vouloit jetter. *Voyez* Vitruve, *de Architect. lib.* 10, *cap* 16. Le Savant Perrault qui a fait des notes si utiles sur cet Auteur, dit qu'il semble que les ballistes & les catapultes n'étoient différentes qu'en ce

d'autres machines, & qui, quoiqu'élevés assez haut pour qu'on les perde de vue, retombent sans avoir pu toucher le ciel. Pensez-vous donc que ce Monarque (2) extravagant, qui par la multitude de ses traits parvint à obscurcir le jour, ait fait aller une seule flêche jusqu'au soleil ? ou

---

que les unes jettoient des pierres, & les autres des javelots ; " comme, si de même qu'il y „ avoit des bras ou arbres qui, dans la cata„ pulte, frappoient le javelot posé dans le „ canal qui le conduisoit, il y eut aussi des „ bras dans la ballifte, qui lançoient de grosses „ pierres qui leur étoient attachées ; & que „ cela se faisoit à-peu-près de la même maniere „ qu'aux arbalêtes, dont il y en a qui ont rap„ port aux catapultes, parcequ'elles lancent „ des flêches ; & d'autres qui sont semblables „ aux ballistes, parcequ'elles jettent des balles; „ les unes n'étant d'ailleurs différentes des „ autres, qu'en ce que celles qui lancent les „ flêches, n'ont qu'une corde simple qui pousse „ la flêche, au lieu que les autres ont deux cor„ des qui forment au milieu comme le réseau „ d'une fronde, dans lequel on met la balle." Note de Perrault, sur le chap. 16 du liv. 10 de Vitruve, pag. 333, *édit.* de Paris, 1684. On trouve dans Végece un passage curieux sur la nécessité d'employer des cables de boyau pour bander les ballistes : *voyez* VEGECE *de Re militari*, lib. 4, cap. 9.

(2) Xerxès : *voyez* le septieme livre d'Hérodote, § 34, *edit.* Wesseling.

croyez-

croyez-vous que les chênes qu'il fit jetter dans la mer aient pu atteindre Neptune? Comme les corps célestes sont à couvert des enterprises des hommes; ou, comme ceux qui renversent les temples & qui fondent les statues, ne peuvent nuire en rien à la Divinité: de même tous les outrages, les maux & les mépris qu'on veut faire éprouver au Sage sont des tentatives inutiles. Mais, dira-t-on, il vaudroit mieux que personne ne voulût lui faire injure. C'est exiger des hommes une chose bien difficile, que de prétendre qu'ils s'abstiennent de nuire. Ceux qui veulent faire une injure auroient le plus grand intérêt à ne la point faire, & non celui qui ne peut en souffrir, lors même qu'on la lui fait. Je ne sais même si la sagesse ne montre pas plus de force par sa tranquillité au milieu des attaques; elle ressemble alors à un Général à la tête d'une armée, qui se trouve en sûreté jusques dans le pays ennemi.

Distinguons, ô Sérénus, si vous voulez, l'injure, de l'affront; la premiere est plus fâcheuse par sa nature; l'affront ne fait du mal qu'à des personnes très-sensibles, il ne les blesse point, il les offense. Cependant les hommes sont si foibles & si vains, qu'ils ne trouvent rien de plus

cruel : c'eſt ainſi que vous verrez un eſclave aimer mieux recevoir des coups (3) de fouet, que des ſoufflets ; il trouvera la mort & les coups plus ſupportables que des paroles outrageantes. On en eſt venu à ce point d'extravagance & de ſottiſe, de s'affliger, non-ſeulement de la douleur, mais même de l'opinion de la douleur : on fait comme les enfants qui ſont effrayés d'une ombre, d'un maſque difforme, d'un viſage très-laid ; des mots déſagréables pour les oreilles, des mouvements de doigts, en un mot tout ce qui les prend au dépourvu, & qu'une erreur ſoudaine leur fait éviter, ſuffit pour les faire pleurer.

(3) C'étoit la punition ordinaire des eſclaves.

CHAPITRE V.

L'INJURE ſe propoſe de faire du mal à quelqu'un : mais la ſageſſe ne donne point de priſe au mal ; elle n'en connoît point d'autre que la turpitude, qui ne peut avoir accès où réſident la vertu & l'honnêteté : l'injure ne peut donc aller juſqu'au Sage. En effet, ſi l'injure conſiſte dans la ſouffrance d'un mal, le Sage ne pouvant recevoir aucun mal, une injure ne peut pas le regarder. Toute injure ôte quelque choſe à celui qu'elle attaque ; un homme ne peut éprouver une injure ſans quelque détriment de ſa perſonne, de ſon rang, ou des choſes qui ſont hors de lui : or le Sage ne peut rien perdre, il a concentré tous ſes biens en lui-même, il ne confie rien à la fortune ; ſes biens ſont placés ſolidement, il ſe contente de la vertu, qui n'a nul beſoin de ce qui dépend du haſard : il ne peut donc éprouver ni de diminution ni d'accroiſſement ; les choſes qui ſont portées au comble ne ſont pas ſuſceptibles d'être augmentées. La fortune n'ôte que ce qu'elle a donné ; or elle ne donne pas

la vertu, elle ne peut donc lui rien enlever. Cette vertu est libre, inviolable, solide, inébranlable : elle est tellement affermie contre les accidents, que, bien loin de la vaincre, ils ne peuvent même la faire plier : l'appareil le plus effrayant ne lui fait point baisser les yeux ; son visage n'est point altéré, soit qu'on lui montre des objets fâcheux ou riants. Ainsi le Sage ne peut éprouver aucune perte qui lui soit sensible : il est dans la possession de la vertu seule, à laquelle il ne peut être arraché ; il use des autres choses, comme si elles n'étoient que d'emprunt ; & qui est-ce qui est touché de la perte de ce qui appartient à d'autres? Si une injure ne peut nuire à rien de ce qui est propre au Sage, parceque tout ce qu'il possede est sous la sauve-garde de sa vertu, il est évident que l'on ne peut faire injure au Sage.

Démétrius, surnommé Poliorcete, ayant pris la ville de Megare, demanda au Philosophe Stilpon s'il n'avoit rien perdu ; *rien du tout*, répondit-il, *je porte tous mes biens avec moi.* Cependant son patrimoine avoit été pillé, l'ennemi avoit enlevé ses filles, sa patrie étoit tombée au pouvoir d'un nouveau Maître, & il se voyoit interrogé par un Roi entouré

d'une armée victorieuse. Mais le Philosophe lui ravit son triomphe ; malgré la prise de sa ville, il lui montra qu'il ne se tenoit point pour vaincu, & qu'il n'avoit même souffert aucun dommage ; il possédoit en effet les vrais biens sur lesquels on ne peut mettre (1) la main : quant à ceux qui avoient été dissipés & pillés, il ne les regardoit pas comme siens, mais comme étrangers à lui, & soumis aux caprices de la fortune ; c'est pourquoi il ne s'y étoit point attaché, comme s'ils lui eussent appartenu ; il sentoit que la possession des choses extérieures est incertaine & sujette à nous échapper. Un voleur, un calomniateur, un voisin puissant, ou quelques-uns de

(1) Séneque se sert ici d'un terme du Droit Romain qu'il a déja employé dans la *Consolation à Helvia* (chap. 11.). *Manûs injectio* est un signe de propriété, & par lequel on revendiquoit un bien, un effet quelconque. Le Grammairien Servius explique ainsi ce vers de Virgile :

Injecere manum Parcæ. . . . . .

Traxerunt debitum sibi, dit-il, *& sermone usus est Juris. Nam manus* injectio *dicitur, quotiens nulla Judicis auctoritate exspectata, rem nobis debitam vindicamus.*

SERVIUS *in Æneid. lib.* 10., *vers.* 419. *Vide Lips.* in h. loc.

ces riches qui (2) exercent l'empire que donne une vieilleſſe ſans enfans, ſur ceux dont la cupidité dévore déja leur héritage, auroient-ils donc pu faire injure à un homme, à qui la guerre & un ennemi

(2) Séneque dit tout cela en quatre mots: *regnum orbæ ſenectutis exercens.* Cette ligne où l'on retrouve, comme dans une infinité d'autres paſſages du même Auteur, la force, la préciſion, la profondeur, le génie de Tacite, exprime une penſée très-vraie, mais qui n'auroit été entendue de perſonne, ſi j'avois voulu atteindre à la briéveté de l'original.

On voit par un paſſage de Cicéron que le même déſordre dont Séneque ſe plaint ici & dans la *Conſolation à Marcia* (chap. 19.) s'étoit introduit chez les Romains, dans un temps où la République étoit déja ſur ſon déclin. Car Cicéron dit expreſſément qu'il n'y a aucune eſpece d'iniquité que l'eſpérance d'une ſucceſſion ne faſſe commettre, & que celui qui attend un héritage, obſerve avec attention juſqu'au moindre ſigne de tête d'un vieillard riche & ſans enfants, pour lui complaire & lui obéir en eſclave. Voici tout le paſſage qui eſt très-beau.

An eorum ſervitus dubia eſt, qui cupiditate peculii nullam conditionem recuſant duriſſimæ ſervitutis? hæreditatis ſpes quid iniquitatis in ſerviendo non ſuſcepit? quem nutum locupletis orbi ſenis non obſervat? loquitur ad voluntatem: quidquid denunciatum ſit, facit: affectatur, aſſidet, muneratur. *Paradox.* *V. c.* 2, *edit.* Grævii.

habile dans l'art de prendre & de (3) détruire des villes, n'avoient pu rien ôter? Au milieu des épées étincelantes de toutes parts; au milieu du tumulte des soldats occupés du pillage; au milieu de la flamme & du sang, & du désastre d'une ville saccagée; au milieu du fracas causé par la chûte des temples qui s'écrouloient sur leurs Dieux, un seul homme jouissoit de la paix. Ne m'accusez donc pas de vous avoir fait une promesse téméraire: si vous ne m'en croyez pas, je vous offre un garant. A peine pouvez-vous imaginer qu'un homme soit capable d'autant de fermeté & de grandeur d'ame.

---

(3) C'est ce que signifie le surnom de Poliorcete que l'on donna à Démétrius.



CHAPITRE VI.

Si quelqu'un venoit vous dire ; vous ne devez pas douter que l'homme ne puisse s'élever au-dessus des choses humaines ; qu'il ne puisse envisager avec tranquillité la douleur, les accidents, les blessures, les plaies, les grands mouvements qui se passent autour de lui ; qu'il ne soit capable de supporter l'adversité paisiblement, & la prospérité avec modération ; que sans céder à l'une, & sans se fier à l'autre, il ne puisse être toujours le même dans les positions les plus diverses, & ne regarder à lui que comme lui-même, & cela par la partie qui le rend meilleur. Me voici prêt à vous prouver que par les ordres de ce grand destructeur de villes, les remparts peuvent être renversés à grands coups de bélier, que les tours les plus hautes sont forcées de s'écrouler dans les cavités creusées secretement au dessous d'elles, que des machines peuvent monter au niveau des remparts les plus élevés ; mais qu'il n'est point de machines capables d'ébranler une ame bien affermie. Je me suis échap-

pé à travers les décombres de ma maison, & les embrasements qui brilloient de toutes parts; j'ai évité les flammes en traversant des flots de sang : quant au sort de mes filles, quelle que soit leur destinée, je ne sais si elle est plus déplorable que celle de tout le monde. Pour moi, tout seul & plus âgé, quoique entouré d'ennemis, je déclare que j'ai sauvé tout mon bien, j'ai tout ce que j'ai pu posséder. Ne me regardez pas comme vaincu, ni vous comme mon vainqueur; votre fortune a triomphé de la mienne. J'ignore ce que sont devenus ces biens périssables & sujets à changer de maître : pour ceux qui m'appartiennent, ils sont & seront toujours avec moi. Les riches ont perdu leurs possessions; les débauchés ont perdu les objets de leurs amours, ces courtisannes qu'ils entretenoient au mépris de toute pudeur; les ambitieux ont perdu leurs tribunaux & les places où se tiennent les assemblées du Peuple, & tous les lieux où ils exerçoient publiquement leurs vices; les usuriers ont perdu les registres, à la vue desquels leur avarice aveugle dans sa joie, s'applaudit de ses richesses imaginaires : pour moi, j'ai conservé tous mes biens, sans qu'ils aient souffert la moin-

dre diminution. Adressez-vous donc à ceux qui se lamentent & qui pleurent; qui, pour défendre leur argent, présentent leurs corps nuds au glaive du vainqueur, & qui fuient l'ennemi, en cachant ce qu'ils peuvent dans leur sein.

Soyez donc persuadé, Sérénus, que l'homme sage ou perfectionné, qui s'est rempli des vertus divines & humaines, n'a rien à perdre; ses biens sont entourés de remparts indestructibles. Ne leur comparez ni les murs de Babylone, dans lesquels Alexandre a pénétré; ni les remparts de Carthage ou de Numance, dont un même homme s'est rendu maître; ni le Capitole ou la Citadelle de Rome, sur laquelle on voit encore des traces des ennemis. Les défenses qui mettent le Sage à couvert, ne sont point exposées à la flamme ou aux incursions; elles n'offrent aucun passage, elles sont inattaquables, elles s'élevent jusqu'aux Dieux.

CHAPITRE VII.

Ne dites pas, à votre ordinaire que notre Sage, tel que je viens de le décrire, ne se trouve nulle part. Cet ornement de l'esprit humain n'est point une fiction, nous ne nous fabriquons pas une image sublime d'un être qui n'existe point; mais nous prouvons son existence, nous l'avons montré & nous le montrerons. Peut-être ne le trouve-t-on que rarement & dans l'intervalle de plusieurs siecles: les grands phénomenes, & tout ce qui s'éloigne de la marche ordinaire & commune des choses, ne se font point voir fréquemment. Au reste, je crains bien que ce Caton, dont nous avons fait mention au commencement de notre entretien, ne soit même au-dessus du Sage que nous proposons pour modele. Quoiqu'il en soit, ce qui blesse doit avoir plus de force que ce qui est blessé: or la méchanceté n'est pas plus puissante que la vertu; d'où il suit que le Sage ne peut être blessé. Il n'y a que les méchants qui puissent attaquer les gens de bien: ceux-ci vivent en paix entre eux;

au lieu que les méchants ſont auſſi nuiſibles aux bons, qu'ils le ſont les uns aux autres. Si le plus foible ſeul peut être bleſſé, & ſi le méchant eſt plus foible que l'homme de bien, celui-ci ne peut craindre une injure de la part de quelqu'un qui eſt moins fort que lui : il faut donc en conclure que l'injure ne peut tomber ſur le Sage ; car je crois inutile de vous rappeller qu'il n'y a que le Sage qui ſoit bon.

Mais, direz-vous, ſi Socrate fut condamné injuſtement, il reçut une injure. Il faut obſerver ici qu'on peut me faire une injure, ſans que pour cela je la reçoive; comme ſi quelqu'un plaçoit dans ma maiſon de ville une choſe qu'il auroit volée dans ma maiſon de campagne ; il auroit commis un vol, mais je n'aurois rien perdu. Un homme peut être méchant, sans avoir cauſé de dommage : s'il habite avec ſa femme, en croyant qu'elle eſt la femme d'un autre, il commet un adultere, mais ſa femme n'eſt pas coupable. Quelqu'un m'a donné du poiſon, mais il a perdu ſa force par ſon mélange avec d'autres aliments ; cet empoiſonneur eſt coupable d'un crime, quoiqu'il ne m'ait fait aucun mal. Celui qui me lance un trait, n'en eſt pas moins un aſſaſſin, quoique mes

habits m'aient garanti du coup. Tous les crimes sont complets (1), quant au délit, même avant de produire leur effet. Il est des choses qui sont de nature, & qui sont combinées de maniere que l'une peut subsister sans l'autre, tandis que l'une ne peut subsister sans l'autre. Je vais tâcher de me faire entendre. Je peux remuer les pieds comme pour courir, mais je ne puis courir sans remuer les pieds. Quoique placé dans l'eau, je peux ne point nager; si je nage, je ne peux point n'être pas dans l'eau. La question que nous traitons rentre dans le même cas: si j'ai reçu une injure, il faut nécessairement qu'elle m'ait été faite; mais de ce qu'elle a été faite, il ne s'ensuit pas que je l'aie reçue; en effet, bien des circonstances peuvent écarter l'injure de moi, comme le hasard peut arrêter la main qui alloit me frapper, ou détourner le trait lancé contre moi. Il est de même des causes qui peuvent écarter les injures de quelque nature qu'elles soient; elles peuvent les intercepter de maniere qu'elles aient été faites sans avoir été reçues.

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse.

CHAPITRE VIII.

De plus, la justice ne peut rien recevoir d'injuste, parceque les contraires ne peuvent se réunir : or une injure ne peut se faire qu'injustement, d'où l'on voit que l'on ne peut faire une injure au Sage ; n'en soyez point surpris, puisqu'on ne peut lui faire du bien. Il ne manque rien au Sage, il ne peut rien recevoir comme un présent : le méchant ne peut lui rien donner, car il faut avoir, pour donner ; or il n'a rien dont le don puisse réjouir le Sage : d'où il suit que personne ne peut ni nuire ni faire du bien au Sage, de même que les Dieux n'ont pas le desir d'être secourus, & ne peuvent être blessés. Le Sage approche de la Divinité ; à l'exception qu'il est mortel ; il est semblable à Dieu ; né pour le bien public, utile à lui même & aux autres, il tend à s'élever vers ces êtres sublimes, bien ordonnés, inaccessibles à la crainte, tranquilles, bienfaisants, & qui se meuvent sans cesse avec égalité & concorde (1). Il ne desire rien d'abject, il ne

(1) J'ai suivi ici la leçon de l'édition *varior*.

s'afflige point : appuyé sur la raison, il marche avec un courage divin au travers des vicissitudes humaines. Il ne peut recevoir d'injure par aucun côté : je ne dis pas seulement de la part des hommes, comme vous pourriez le croire ; mais même de la part de la fortune, qui, toutes les fois qu'elle a lutté contre la vertu, n'est jamais sortie du combat avec honneur. Si nous pouvions envisager d'un oeil tranquille & serein la mort, au-delà de laquelle les loix irritées, & les tyrans les plus cruels ne peuvent rien, & où l'empire de la fortune se termine, nous

---

parcequ'elle presente un fort bon sens ; mais peut-être faut-il lire avec l'*éditio* princeps : *bono publico nata ; & sibi, & aliis salutaria :* en continuant ainsi d'appliquer aux astres & aux différents corps célestes qui étoient autant de Dieux dans le systême des Stoïciens, ce que le texte de l'édition *varior.* attribue au Sage. Il me semble que le passage, tel qu'il se trouve imprimé & ponctué dans la premiere édition, est plus vif, plus rapide, plus conforme au génie de Séneque & à sa maniere d'écrire. Quoiqu'il en soit, voici ce passage : je le transcris ici afin que le lecteur choisisse entre ces deux leçons, & justifie ma conjecture, ou la rejette. *Ad illa nitens petensque excelsa : ordinata : intrepida : æquali & concordi cursu fluentia : secura : benigna : bono publico nata : & sibi & aliis salutaria. Nihil humile concupiscet*, &c.

ſaurions que cette mort n'eſt point un mal, & par-là même ne peut être une injure, & nous ſupporterions beaucoup plus aiſément les autres accidents, les pertes, les douleurs, les affronts, les exils, la privation des perſonnes qui nous ſont les plus cheres, les ſéparations; toutes ces calamités ne peuvent abattre le Sage, quand elles l'aſſailliroient toutes à la fois. Il ne s'alarmera point de leurs attaques particulieres; & s'il ſupporte avec tranquillité les injures de la fortune, à combien plus forte raiſon ſupportera-t-il celles des hommes puiſſants, qu'il ne regarde que comme les mains dont la fortune ſe ſert pour l'attaquer.



CHAPITRE IX.

Le Sage fupportera donc tout, comme il fupporte les rigueurs de l'hiver, les intempéries de l'air, les ardeurs de l'été, les maladies & tous les accidents de la vie. Il ne fera point au méchant l'honneur de croire qu'il ait confulté la raifon dans ce qu'il a fait; elle ne fe trouve que dans le Sage: tous les autres n'ont ni raifon ni prudence; on ne trouve en eux que des embuches, de la fraude, des mouvements déréglés, qu'il met au nombre des accidents fortuits. Or tout ce qui eft fortuit exerce fes ravages hors de nous: obfervons de plus que les méchants peuvent nous nuire & nous mettre en danger, de mille façons diverfes, foit en nous fufcitant un accufateur, foit en nous fuppofant un crime, foit en excitant contre nous la colere des Grands, ou par d'autres brigandages, tels que ceux qui s'exercent dans les Tribunaux. Une injuftice, ou une injure très-commune confifte à priver quelqu'un d'un falaire ou profit, d'une récompenfe qu'il a long-temps tâché d'obtenir;

à lui ravir une succession qu'il avoit méritée par de longs travaux ; à lui faire perdre la protection d'une famille opulente. Le Sage échappe à ces accidents, il ne sait vivre ni dans l'espérance ni dans la crainte.

Joignez à cela que personne ne reçoit une injure, sans que son ame ne soit troublée au moment où il l'éprouve : mais l'homme affermi par la sagesse, est exempt de trouble, il est maître de lui & de son profond repos : si l'injure le touchoit, il en seroit ému, & perdroit sa liberté. Or le Sage est exempt de la colere que fait naître l'apparence d'une injure, & il ne seroit pas exempt de la colere, s'il ne l'étoit de l'injure qu'il sait ne pouvoir lui être faite ; conséquemment il demeure ferme ; sa gaieté n'est point troublée ; & loin de s'affliger des attaques qu'il éprouve de la part des hommes & des choses, il sait tirer parti des injures ; elles le mettent à portée de faire des expériences sur lui-même, & d'éprouver sa vertu. Prêtons, je vous en conjure, toute notre attention à cet avantage que nous attribuons au Sage, d'être à couvert de toute injure, cela n'ôtera rien à notre pétulance, à nos passions les plus ardentes, à notre aveugle témérité, à notre vanité.

C'eſt ſans préjudice de nos vices, que l'on attribue cette liberté au Sage; il ne s'agit pas d'empêcher les méchants de lui faire injure; mais nous voulons qu'élevé au-deſſus des autres hommes, il la mépriſe, & que ſa patience & la vigueur de ſon ame l'empêchent de la ſentir. C'eſt ainſi que, dans le combat des Jeux (1) ſacrés, pluſieurs Athletes ont ſouvent remporté la victoire, en laſſant par leur patience opiniâtre les bras de ceux qui leur portoient des coups: le Sage eſt un Athlete de ce genre; un long exercice lui donne la force de ſoutenir toutes les attaques, & de fatiguer ſes ennemis.

---

(1) C'eſt ainſi qu'on appelloit les quatre jeux célébres de la Grece.



CHAPITRE X.

APRÈS avoir parcouru la premiere partie, passons à la seconde, dans laquelle je donnerai, soit quelques raisons qui me sont propres, soit des raisons communes sur le mépris que l'on doit avoir pour les affronts ou les insultes. L'affront est (1) moins grave qu'une injure ; nous pouvons nous en plaindre, mais nous ne pouvons nous en venger, & les loix ne l'ont pas regardé comme digne de leurs châtiments. Le ressentiment qu'il excite est l'effet d'une ame abjecte, qu'une action ou une parole sont capables de flétrir ou d'avilir. Un tel homme a refusé de me recevoir aujourd'hui chez lui, quoiqu'il en eût admis d'autres ; il a écouté d'un air dédaigneux ce que j'avois à lui dire, ou bien il s'en est moqué ouvertement. Il ne m'a pas donné à table une place (2) honorable, il m'a

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Gronovius qui sous-entend ici le mot *contumelia*, ou le pronom *hæc*.

(2) Le texte dit not : *non in medio me lecto:*

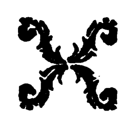
mis à la moindre, & autres choses semblables; ce sont-là les plaintes d'une ame blasée; elles ne conviennent qu'à des hommes que l'aisance & la mollesse ont corrompus. Celui qui se voit menacé de maux plus graves ne fait pas attention à de semblables bagatelles. Des esprits foibles de leur nature, & efféminés par trop d'oisiveté, sont troublés de ces riens, & leur amour propre s'en offense, parcequ'ils n'ont pas éprouvé d'injures véritables. La plupart des choses que nous regardons comme des affronts, ne sont telles, que par l'idée que nous leur attachons.

Ainsi celui qui s'affecte d'une insulte ou d'un affront, montre qu'il n'a ni prudence ni fermeté: il ne doute pas qu'on le méprise, & ce sentiment ne

---

parcequ'en effet c'étoit la place la plus honorable chez les Romains qui l'appelloient même la *place Consulaire*, comme on le voit par ce passage de Plutarque: *Alius enim apud alios locus honoratior: ut Persis medius, quem accumbens Rex occupat, videtur honestissimus apud Græcos primus:* apud Romanos medii lecti ultimus: quem ipsi consularem vocant. *Voyez* Plutarque, *Symposiac.* lib. 1, quæst. 3. *opp.* tom. 2, pag. 619, *édit. cit.* Joignez à ce passage ce qu'on trouve à ce sujet dans le petit Traité de Pierre Ciacconius, *de Triclinio*, pag. 44. & seq. *édit.* Amstel. 1664.

peut pas manquer de l'avilir & de le déprimer. Mais le Sage n'eſt mépriſé de perſonne, il connoît ſa propre dignité, & il ſe rend même cette juſtice, que perſonne n'eſt en droit de le mépriſer. Non-ſeulement il ne cherche point à s'élever au-deſſus de ces miſeres d'opinion, ou plutôt de ces tracaſſeries, mais il y eſt même abſolument inſenſible. Il eſt bien d'autres choſes qui attaquent le Sage, ſans pouvoir le renverſer; telles ſont les douleurs corporelles, la débilité, la perte de ſes amis ou de ſes enfants, les calamités de ſa patrie où la guerre s'eſt allumée. Je ne prétends pas que le Sage ſoit inſenſible à ces maux, car nous ne lui attribuons pas la dureté du fer ou d'une pierre; il n'y a point de vertu à ſupporter les maux qu'on ne ſent pas.



CHAPITRE XI.

En quoi consiste donc la vertu du Sage ? Il reçoit des coups, sans doute, mais il leur résiste, il les amortit, il s'en guérit. Quant à ces blessures légeres, il ne s'en apperçoit pas, il n'emploie pas contre elles la vertu dont il se sert pour supporter les grands maux : il n'y fait point d'attention, ou bien il ne fait que s'en moquer. Outre cela, comme la plupart des insultes & des affronts ne partent que d'hommes orgueilleux, insolents, & qui ne savent pas faire un bon usage de la prospérité, le Sage a, pour repousser cet orgueil, la plus sublime de toutes les vertus, je veux dire, un esprit droit, un jugement sain & une ame élevée. Ces petitesses ne sont à ses yeux que comme de vains songes, des fantômes nocturnes dépourvus de réalité. Il pense de plus que tous les hommes sont trop petits pour oser fixer des objets aussi élevés. Le mot latin *Contumelia* (1), qui signifie un affront, une

(1) Au texte : *Contumelia à contemptu dicta est :*

insulte ou un outrage, vient de *Contemptus*, qu'on rend par celui de mépris, parcequ'on n'insulte que ceux que l'on méprise : or personne ne peut véritablement mépriser un homme plus grand & meilleur que lui, quoiqu'il se comporte à son égard comme ont coutume de faire ceux qui méprisent. Lorsqu'un enfant frappe ses parents, arrache les cheveux de sa mere, lui crache au visage, commet quelque indécence dans ses actions ou ses paroles, nous ne regardons pas ces choses comme des insultes : pourquoi ? parceque l'enfant qui les fait n'est pas en état de mépriser. Par la même raison, nous nous amusons quelquefois des railleries & des bons mots de nos (2) esclaves, quoi-

cette étymologie du mot *contumelia* auroit disparu dans la traduction pure & simple de ce passage, & l'observation grammaticale de Séneque, fondée sur l'analogie sensible qu'il y a entre les mots *contumelia* & *contemptus*, n'aurait pas été entendue en françois, où il n'existe pas le moindre rapport entre les mots qui correspondent dans cette langue aux deux substantifs latins.

(2) Ces esclaves étoient des fous & des bouffons, tels qu'on en voyoit autrefois à la Cour de nos Rois. Pline (*lib.* 9. *epist.* 17.) dit qu'ils voltigeoient sans cesse autour des tables ; *scurræ, cinædi, moriones mensis inerrabant* ; ils

qu'ils

qu'ils paroiſſent inſultants pour leurs Maîtres, parcequ'après avoir commencé

---

cherchoient à amuſer les convives, & à dérider le front de leurs Maîtres par des équivoques ſales & groſſieres, par de mauvaiſes plaiſanteries, ou par quelque extravagance. Ce nouveau genre de plaiſir que le luxe & la crainte de l'ennui avoient introduit dans les feſtins des Riches & des Grands, n'avoit rien de piquant pour Pline, & ne lui cauſoit aucune ſurpriſe. *Cur ego non habeo?* dit-il, *quia nequaquam me ut inexpectatum feſtivumque delectat, ſi quid molle à cinœdo, petulans à ſcurra, ſtultum à morione profertur.* Voyez PLINE, *ubi ſup.* & SÉNEQUE, *Lettre* 50, tom. 1, pag. 219. La plupart de ces fous & de ces vils bouffons étoient des eſpeces de monſtres d'une laideur & d'une difformité extrêmes. Martial les peint avec la tête pointue & de longues oreilles, qu'ils faiſoient mouvoir à la maniere des ânes.

Hunc verò ACUTO CAPITE, ET AURIBUS LONGIS,
QUÆ SIC MOVENTUR UT SOLENT ASELLORUM,
Quis morionis filium neget Gyrtæ;

Lib. 6, Epigr. 33, *verſ.* 15 & *ſeq.*

Le ſavant Caſalius a fait deſſiner et graver, d'après un bronze antique, la figure hideuſe de deux de ces bouffons. *Voyez* ſon Livre *de Urbis ac Romani olim Imperii ſplendore*, cap. 7, pagin. 243, de l'édit. de Rome, *ann.* 1650.

C'eſt ſur-tout ſous le regne des Empereurs, que la coutume d'avoir à ſa table des fous, des bouffons & des nains, s'établit parmi les Romains. Auguſte déteſtoit tous les monſtres de cette eſpece, & les regardoit comme des objets

par attaquer le Maître, ils se croient en droit de ne pas épargner ses convi-

---

de mauvais présage (*voyez* SUÉTONE *in ejus vitâ*, *cap.* 83) Mais Tibere les admettoit à sa table, & l'on trouve même dans Suétone un fait qui prouve à quel excès d'insolence & de liberté ces nains se portoient quelquefois. "Un „ homme Consulaire, dit-il, rapporte, dans „ ses Mémoires, qu'il avoit assisté à un repas „ nombreux, où le nain de Tibere, qui étoit „ là avec d'autres bouffons, lui demanda tout „ haut pourquoi Paconius, accusé de leze-„ majesté, vivoit si long-temps; que Tibere „ lui imposa silence, mais que peu de jours „ après il écrivit au Sénat qu'il eût à juger „ promptement Paconius ".

Annalibus suis vir Consularis inseruit, frequenti quondam convivio, cui & ipse adfuerit, interrogatum eum subitò & clarè A QUODAM NANO ADSTANTE MENSÆ INTER COPREAS, cur Paconius, majestatis reus, tàm diu viveret, statim quidem petulantiam linguæ objurgasse; cæterùm post paucos dies scripsisse Senatui, ut de pœnâ Paconii quàm primùm statueret. SUÉTON. *in Tiberio*, cap. 61. *Voyez* aussi LAMPRIDIUS *dans la vie d'Alexandre Sévere*, cap. 34, *edit.* Varior.

A l'égard du mot *Copreas*, dont Suétone se sert ici, & dans la vie de Claude (c. 8,) c'étoient des bouffons d'une figure très-difforme, dont les discours étoient si orduriers, & les mœurs si infames, qu'on leur avoit donné ce nom avilissant, & qui exprimoit en même temps l'extrême licence de leurs discours & la turpitude de leur vie: en effet *copriæ* vient

ves. Plus un homme est méprisé, plus il est destiné à servir de bouffon & de jouer

de κόπρος ou de κόπριον, qui signifie *fumier*, *ordure*, *excrément*, de là l'épithete de *stercorarii* donnée avec raison à cette espece particuliere de bouffons. Lorsque Pertinax fut proclamé Empereur, Æmilius Lætus Préfet du Prétoire sous Commode, proscrivit & fit vendre ces vils bouffons, que cet Empereur avoit comblés de biens pour récompenser leur impureté et leur insolence.

Quum aliquot COPREAS ET SCURRAS quibus facies quidem deformis, SED NOMINA et INSTITUTA VITÆ ERANT TURPISSIMA, impudicitiæ ac petulantiæ causâ à Commodo nimium quantum locupletatos invenisset; horum ET APPELLATIONES et multiplices facultates Lætus proscripsit: quæ partim risum populo, partim stomachum moverunt. DION, *in Pertinace*, lib. 73, cap. 6, *edit.* Reimar.

J'ajouterai ici, pour l'intelligence de ce passage de Dion, que Commode avoit à sa cour des bouffons qu'il aimoit passionnément, qu'il faisoit servir à ses infames plaisirs, et auxquels il avoit donné les noms des organes de la génération dans les deux sexes. *Habuit in deliciis homines appellatos nominibus verendorum utriusque sexûs, quos libentiùs suis osculis applicabat.* LAMPRIDIUS, *in Commod. vitâ*, cap. 10. Ce passage sert encore à faire entendre celui de Capitolin, qui dit en parlant de Pertinax. *Scurras* TURPISSIMORUM NOMINUM DEDECORA *præferentes*, *proscripsit ac vendidit*. Voyez JULES CAPITOLIN dans la *Vie de Pertinax*, cap. 7 *inter Hist. August. Scriptor.*

& plus il eſt licentieux dans ſes propos. Il y a des gens, qui par ce motif, achetent de jeunes eſclaves (3) effrontés, dont ils

---

Je prie le Lecteur d'excuſer la longueur de cette note; mais les paſſages dont je me ſuis ſervi pour éclaircir celui de Séneque, ayant eux-mêmes beſoin d'être expliqués, j'ai été forcé d'emprunter alternativement des uns & des autres une lumiere capable de diſſiper les obſcurités qu'ils préſentent lorſqu'ils ſont iſolés.

(3) Comme les Egyptiens étoient naturellement inſolents & portés à la ſatyre, c'étoit en Egypte que les Romains achetoient les jeunes enfants, auxquels ils donnoient cette mauvaiſe éducation, & dont ils corrompoient ainſi les mœurs & l'eſprit, ſoit en les faiſant ſervir à leurs infames plaiſirs, ſoit en s'amuſant à voir inſulter par ces jeunes eſclaves ceux qu'ils admettoient à leur table, & à être quelquefois eux-mêmes l'objet de leur froides & indécentes plaiſanteries. Plutarque dit qu'Auguſte avoit pour bouffon & pour mignon un de ces jeunes garçons, que les Romains appelloient *leurs délices*, ἃ δηλίκια Ῥωμαῖοι καλοῦσιν, (*in Antonio*, pag. 943, E. *Edit. cit.*) On voit en effet, par un paſſage de Stace, que c'étoit le nom honteux qu'ils donnoient à ces bouffons, & que l'Egypte étoit, comme je l'ai dit plus haut, la patrie commune de ces inſolents paraſites.

Non ego mercatus pharia de pube loquaces
DELICIAS, doctumque ſui convivia Nili
Infantem, linguâ nimium, ſalibuſque protervum
Dilexi. . . . .

STATII, *Sylvar.* lib. V. carmen V. verſ. 66 & ſeq. *ex edit.* Markland. *Londin.* 1728.

excitent l'impudence, en leur donnant des Maîtres, afin de leur apprendre à dire des sottises préméditées : néanmoins nous ne regardons pas leurs discours comme des insultes, mais comme des plaisanteries.

Un autre fait aussi curieux & non moins bisarre, c'est qu'à Rome les riches & les grands achetoient & payoient par des largesses la lâche complaisance de quelques convives pauvres & de peu d'importance, qui ayant besoin de leur protection, souffroient patiemment les sarcasmes & les insultes de ces jeunes esclaves.

> Sed miserum (clientem) parvâ stipe munerat, ut pudibundos
> Exercere sales inter convivia possit.
> LUCANUS, sive quis Auctor carminis ad Pisonem, apud *Lips.* not. in h. loc.



CHAPITRE XII.

N'Y A-T-IL donc pas de la folie à s'amuser & à s'offenser alternativement des mêmes choses? à regarder comme un affront ce que dit un ami, tandis que les propos d'un esclave sont traités de plaisanteries? Les mêmes dispositions que nous avons pour les esclaves, le Sage les a pour tous ceux qui, même dans l'âge mûr & dans la vieillesse, tiennent une conduite puérile. En effet, quels avantages ont pu se procurer des hommes dont l'esprit est vicié, dont les erreurs n'ont fait que s'accroître, qui ne different des enfants, que par la taille et la figure; qui d'ailleurs ne sont pas moins inconstants & dissipés; qui recherchent les plaisirs avec aussi peu de choix, qui sont toujours en mouvement, & que la crainte seule, & non la raison, fait tenir en repos? Qu'on ne dise pas qu'ils different des enfants, parceque ceux-ci ne montrent (1) de l'avarice que pour des osselets,

(1) *Voyez* sur ce passage la *Lettre* 115, tom. 2, pag. 523, Séneque rapporte dans cette Lettre

des noix, de petites pieces de monnoie, tandis que les hommes faits en ont pour de l'or, de l'argent, & des villes. Les enfants dans leurs jeux imitent les Magistrats, portent la robe prétexte, ont des faisceaux (2), se font des tribunaux : les

---

une pensée d'Ariston, qui ne trouvoit d'autre différence entre les enfants & les hommes faits, sinon que nous devenons fous pour des tableaux & des statues, & que nos folies sont plus cheres que les leurs. Voyez tout ce passage, qui est un bon commentaire de celui-ci.

(2) C'étoit l'unique amusement de l'Empereur Sévere : dans sa plus tendre enfance il se plaisoit à exercer les fonctions de Juge, & environné d'une troupe d'enfants rangés par ordre, il siégeoit comme sur un tribunal, & faisoit porter devant lui la hache & les faisceaux.

In primâ pueritiâ..... nullum aliud inter pueros ludum nisi ad Judices exercuit, quum ipse prælatis fascibus ac securibus ordine puerorum circumstante sederet ac judicaret. SPARTIAN. *in Severo*, cap. I. Plutarque a dit la même chose de Caton d'Utique (*in ejus vitâ*, Opp. *tom.* 1, *pag.* 760 D.) Et on pourroit en dire à-peu-près autant de tous les enfans, naturellement portés à imiter ce qu'ils ont souvent devant les yeux, & sur-tout les actions qui sont de nature à faire une impression forte sur leur cerveau : de-là ce penchant qu'ils ont presque tous à représenter dans leurs jeux, des Magistrats, des Rois, des Empereurs, certaines dignités de l'Eglise, & même les cérémonies les plus

autres exercent gravement les mêmes jeux au champ de Mars, dans la place publique, & au Barreau. Les enfants s'amusent sur le rivage (3) à construire des maisonnettes avec des monceaux de sable; tandis que, croyant s'occuper d'objets plus grands, les autres élevent des murs, des palais, font servir à leur ruine ce qui étoit destiné à les garantir contre les injures de l'air.

D'où l'on voit que les enfants & les hommes plus avancés en âge sont également dans l'erreur, avec la seule différence, que celle de ces derniers les expose à de plus grands maux. Le Sage a donc raison de regarder leurs insultes comme des plaisanteries, de les reprendre & de les châtier quelquefois comme

---

augustes de la Religion. *Pueri fingunt per ludicra potestates*, dit Trébellius Pollion dans la *Vie des deux Galliens*, cap. 4.

(3) Les hommes sont les mêmes dans tous les temps, & se ressemblent jusques dans les jeux & les amusements de leur enfance. Homere nous peint, de même que Séneque, des enfants qui se jouent sur le rivage, & qui abattent & dissipent avec leurs pieds & leurs mains le petit édifice de cailloux qu'ils avoient pris tant de plaisir à élever. *Voyez* l'Iliade d'Homere, *lib.* 15, *vers.* 361. & *seq.* edit. *Ernesti*, Lipf. 1760.

des enfants ; non parcequ'il s'en trouve offensé, mais parcequ'ils ont mal fait, & pour qu'ils n'y retournent plus. On peut corriger les animaux mêmes par les coups : nous ne nous mettons pas en colere contre eux lorsqu'ils ne veulent pas se laisser monter, mais nous les châtions, & par la douleur nous tâchons de vaincre leur opiniâtreté. Vous voyez donc que nous pouvons lever les objections qu'on nous fait. Mais, direz-vous, pourquoi le Sage, ne pouvant recevoir ni affront ni injure, puniroit-il ceux qui les lui ont faits ? Ils ne se venge point, il les corrige.



CHAPITRE XIII.

Pourquoi refuferiez-vous de croire que le Sage puiffe être capable de cette force d'efprit, tandis que vous la trouvez en d'autres hommes, quoiqu'elle ne provienne pas de la même caufe ? Voit-on un Médecin fe mettre en colere contre un frénétique? s'offenfe-t-il des propos que lui tient un malade, à qui, dans l'ardeur de la fievre, il interdit l'ufage de l'eau froide? Le Sage eft, pour tous les hommes, dans la même difpofition que le Médecin pour fes malades ; lorfqu'ils ont befoin de remedes, il ne dédaigne pas d'examiner les plaies les plus dégoûtantes, les déjections, les différentes fécrétions : il ne craint pas d'effuyer leurs tranfports furieux. Le fage fait que tous ces graves perfonnages, qui marchent couverts de pourpre, & dont le vifage annonce la fanté, font mal-fains : il les regarde comme des malades intempérants ; conféquemment il ne s'irrite pas, lorfque dans leurs accès ils ofent maltraiter celui qui veut les guérir : la même droiture de fens, qui lui infpire

le mépris de leurs dignités, le rend indifférent & insensible à tout ce qu'ils font de mal-honnête. Comme il ne seroit pas flatté des honneurs que lui rendroit un mendiant, il ne regardera pas comme un affront, si un homme de la lie du peuple refusoit de lui rendre le salut. Il ne s'enorgueillira pas de l'estime des Riches, parcequ'il sait qu'ils ne different des Pauvres, qu'en ce qu'ils sont plus à plaindre qu'eux. Peu de chose suffit aux uns, tandis que les desirs & les besoins des Riches sont sans bornes. Le Sage ne sera pas touché si le Roi des Medes, si Attalus, Roi d'Asie, passent fiérement auprès de lui, sans s'appercevoir de son salut : il sait que la condition de ces Rois n'est pas plus digne d'envie, que celle de ceux qui, dans une maison remplie d'un grand nombre d'esclaves, sont chargés du soin de contenir les malades & les insensés. Est-ce que je me chagrinerois, si l'un de ces marchands qui trafiquent auprès du temple de Castor, qui vendent & achetent de méchants valets, dont les boutiques sont remplies d'une troupe d'esclaves pervers, ne me saluoit pas par mon nom ? Non, sans doute : que peut avoir de bon celui qui n'a rien que de mauvais sous ses ordres ? Ainsi le Sage

ne fait pas plus d'attention à la politesse ou à l'impolitesse d'un tel homme, qu'à celle d'un Roi. Vous avez, lui dira-t-il, à vos ordres les Parthes, les Medes, les Bactriens, mais vous êtes forcé de les contenir par la crainte ; ils ne vous laissent pas le loisir de détendre votre (1) arc ; ce sont des ames vénales, qui cherchent à changer de maître.

Le sage ne sera donc point ému des insultes de personne ; quoique les hommes différent, ils deviennent égaux à ses yeux par l'égalité de leur folie. S'il s'étoit rabaissé au point d'être sensible à une injure ou à un affront, il ne seroit jamais en sûreté. Or la sécurité est un bien propre au Sage : pour se venger d'un outrage, il ne consentira pas à faire honneur à celui dont il l'a reçu ; en effet il faut nécessairement que l'on fasse cas de l'estime de celui dont le mépris chagrine.

---

(1) C'étoit un des principaux attributs de la Dignité Royale chez les Parthes. *Voyez* Dion, *lib.* 49. *cap.* 27. edit. *Reimar.* & Spanheim, Dissertat. 6, *de usu numismatum*, tom. 1, *edit.* Lond. *pag.* 325.

CHAPITRE XIV.

IL eſt des hommes aſſez peu raiſonnables pour croire qu'une femme puiſſe leur faire des affronts. Qu'importe ſon opulence, le nombre (1) des eſclaves qui la portent, la quantité de pierreries dont elle charge ſes oreilles, la lar-

(1) A Rome, les femmes, les malades, les riches & ceux à qui l'oiſiveté, le luxe & la molleſſe avoient donné peu à peu les goûts, les mœurs, la délicateſſe & les habitudes des femmes, ſe faiſoient porter dans une litiere ſoutenue par huit eſclaves de la plus haute taille, appelés *ſervi lecticarii* ou *geruli* : Martial ſe moque du ſot orgueil d'un certain Philippus que huit eſclaves promenoient dans une de ces litieres, ou octophore, au milieu même des rues de Rome.

> Octophoro ſanus portatur, Avite, Philippus :
> Hunc tu ſi ſanum credis, Avite, furis.
> MARTIAL. *lib. 6, Epigr. 84.*

Les hexaphores, ainſi nommés parceque ces litieres étoient portées par ſix eſclaves, étoient celles dont on ſe ſervoit ordinairement, & dont l'uſage étoit le plus général.

> — Cum jam ſextâ cervice feratur
> Hinc atque inde patens, ac nudâ pene cathedrâ.
> JUVENAL. *Satyr. 1, verſ. 64 & 65.*

Les Romains n'employoient pas plus de huit

geur (2) de la chaise dans laquelle elle est portée ? elle n'en est pas moins un animal impudent; & si elle n'a reçu de l'instruction & des connoissances, c'est une bête sauvage, qui ne sait modérer aucun de ses desirs. Quelques personnes se trouvent choquées, & prennent pour un affront d'être poussées par un (3) coëf-

---

esclaves pour porter leurs litieres, & jamais moins que quatre. *Voyez* sur cette matiere le Traité de Scheffer, *de re Vehiculari Veterum*, lib. 2, cap. 5. *edit.* Francofurt. 1671. Ce savant a traité au long des différentes voitures des Anciens; & son Ouvrage est fort utile pour l'intelligence de plusieurs passages des Auteurs grecs & latins, où il est question de ces voitures.

(2) Les chaises des femmes étoient fermées de toutes parts, afin de les garantir du froid & de la pluie, & pour obvier encore à d'autres inconvénients. Celles des hommes au contraire, n'étoient couvertes que par l'extrémité supérieure & ouvertes des côtés. Ces chaises avoient en général plus d'élévation que de largeur, & elles étoient plus ou moins étroites, selon la dignité, le rang et le pouvoir de ceux ou de celles qui s'en servoient. *Voyez* SCHEFFER, *ubi sup.* lib. 2, cap. 4.

(3) *Au texte :* à cinerario. *Cinerarius* est la même chose que *cinislo*, et signifie proprement un perruquier, un friseur de cheveux, celui qui met sous la cendre l'aiguille ou le fer à friser, pour le faire chauffer. Le vieux Scholiaste d'Horace fixe d'une maniere aussi claire que précise

ſeur, d'être refuſées par un portier, d'eſſuyer l'inſolence d'un nomenclateur qui dédaigne de les appeller par leur nom, & la mauvaiſe humeur d'un valet-de-chambre, chargé de les introduire.

Combien n'a-t-on pas ſujet de rire de ces miſeres! Combien ne doit-on pas éprouver de ſatisfaction, quand on compare ſa propre tranquillité avec le fracas que produit la ſottiſe des autres! Quoi donc! le Sage ne ſe préſentera-t-il jamais à une porte gardée par un portier brutal? Si la néceſſité l'exige, il tentera l'aventure, & il tâchera de gagner ce portier quel qu'il ſoit, comme un chien furieux que l'on appaiſe en lui donnant à manger; il ne plaindra pas quelque dépenſe pour acquérir la liberté de franchir

---

le vrai ſens de ces deux mots qui paroiſſent avoir été ſynonimes chez les Anciens, et il en donne l'étymologie.

Ciniflones et cinerarii, *dit-il*, eadem ſignificatione apud Veteres habebantur, ab officio calamiſtrorum, id eſt, veruum in cinere calefaciendorum, quibus matronæ capillos criſpabant. Cujus rei et Virgilius meminit dicens: *crines vibratos calido ferro:* dicti autem *ciniflones* ab eo, quòd in cinerem flant ad ferrum calefaciendum, quos *cinerarios* appellant. *Voyez* ACRON ſur Horace, *Satyr.* 2, *lib.* 1, *vers* 98, *pag.* 289, édit. de Baſle, *de l'an* 1555.

le seul ; il se rappellera qu'il est des ponts où l'on (4) paie le droit de péage. Il en usera de même envers celui qui fait l'office de portier (5) ; il sait qu'il faut ache-

(4) Ce nouvel impôt fut établi sous le regne des Empereurs, mais toutes les fois qu'un bon Prince succédoit à un Tyran, ce qui malheureusement étoit fort rare, il abolissoit toutes les contributions de cette espece, qui gênent, affligent et tourmentent les peuples, de mille manieres différentes, sans qu'il en résulte le moindre avantage réel pour les Souverains. Lorsque Pertinax fut élu Empereur, il s'occupa, dit Hérodien, de faire revivre l'ancienne liberté par des réglements sages et qui avoient pour but le bonheur de ses peuples. " Il ne vouloit point que,
„ dans les registres publics, on mît sous son
„ nom les terres du domaine; il disoit qu'elles
„ n'appartenoient point au Prince en particu-
„ lier, mais au Peuple et à tout l'Etat. Il retran-
„ cha tous les impôts que l'avarice des Tyrans
„ avoit inventés, et qu'ils avoient mis sur les
„ passages des rivieres, sur les ports et sur les
„ grands chemins ".

Imperii autem possessionibus nomen suum inscribi prohibuit ; non esse illas dictitans imperantium proprias, sed communes Romanorum, et publicas. Vectigalia quoque omnia, quæ ad contrahendas pecunias Tyranni excogitaverant, in fluviorum ripis, in urbium portibus, perque vias et itinera penitus remisit, atque in antiquam libertatem revocavit. HERODIAN. *lib.* 2, *cap.* 15. *pag.* 59, edit. *Oxon.* 1704.

(5) Je lis ici avec la premiere édition : *qui*

ter ce qu'on a coutume de vendre. C'eſt une petiteſſe, que de s'applaudir d'avoir parlé durement à un portier ; d'avoir rompu (6) ſon bâton, d'avoir forcé ſa porte pour parvenir à ſon Maître ; de lui avoir fait donner les étrivieres. On ſe conſtitue l'adverſaire de celui avec qui l'on conſent à combattre, & pour le vaincre on le ſuppoſe égal à ſoi.

Mais, direz-vous, quel parti prendra le Sage, s'il reçoit un ſoufflet ? il fera comme Caton, qui, ayant été frappé ſur le viſage, ne ſe mit point en colere, ne ſe vengea point, & même ne crut pas

---

ſalutatorium publicum exerceat. J'ai parlé ailleurs de ces eſclaves qui exerçoient à la Cour et chez les Grands une fonction qui reſſemble fort à celle de nos huiſſiers de la Chambre, et qui vendoient ſouvent fort cher aux clients l'accès qu'ils leur accordoient auprès de leurs patrons : j'ai même cité à ce ſujet un paſſage formel de Juvénal. Ce que dit ici Séneque eſt une nouvelle preuve de ce fait. *Voyez* ci-deſſus le Traité de la *Clémence*, liv. 1, chap. 10, *note prem.* tom 4, pag. 372 & ſuiv. A l'égard du ſens que je donne au paſſage qui eſt l'objet de cette note, j'ai pour moi l'autorité du ſavant Robert Etienne. *Voyez* ſon *Tréſor de la Langue latine* de l'édition de Geſner, *Lipſiæ*, 1749. au mot *Salutatorium*.

(6) *Voyez* ce que j'ai dit de ce bâton, dans une note ſur le Traité de la *Colere*, liv. 3, c. 37, tom. 4, p. 325.

avoir à pardonner cette insulte, qu'il disoit n'avoir (7) point reçue. Il y eut plus de grandeur d'ame à la désavouer qu'à la pardonner. Mais nous ne nous arrêterons pas sur cet article. Qui est ce qui ne sait pas que le Sage ne voit pas des mêmes yeux que les autres hommes, les choses qu'on appelle des biens ou des maux; il ne s'embarrasse pas de ce que le vulgaire regarde comme honteux ou malheureux: il ne suit pas la route battue du peuple: semblable aux astres, dont la marche est opposée à celle de notre monde, il prend un chemin tout contraire aux opinions des autres.

(7) *Voyez* ci-dessus le Traité de la *Colere* liv. 2, chap. 32.



CHAPITRE XV.

CESSEZ donc de nous demander si le Sage ne recevra point d'injure quand on le frappera, ou lorsqu'on lui arrachera un œil; s'il ne sera point insulté, lorsqu'au milieu de la place publique on l'accablera de paroles outrageantes; s'il ne regardera pas comme un affront d'être banni de la table d'un Grand & forcé de manger avec (1) les esclaves chargés

(1) Les esclaves ne mangeoient point sur des lits, mais sur des bancs fort bas, qu'on plaçoit auprès du lit des convives. On voit dans le *Sticus* de Plaute, le parasite Gélasimus qui, pour engager Epignome à le prier à souper, lui dit: " Je ne demande pas d'avoir place sur les " lits; vous savez que je suis du nombre de " ceux qu'on fait manger sur des bancs "

> Haud postulo equidem summo in lecto accumbere;
> Scis tu me esse IMI SUBSELLII virum.

Act. 3, scen. 2, vers 32 & 33.

Une autre preuve de cet usage, c'est ce qui arriva à Térence, lorsqu'il alla lire son *Andrienne* à l'Edile Acilius. Ce Poëte qui, comme l'on sait, étoit esclave, arrive mesquinement vêtu, son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'Inspecteur des théâtres; celui-ci étoit à



cheront pas plus que les gr
petit nombre d'injures ne l'af
plus qu'un nombre plus con
Vous jugez une ame forte d'ap
propre foiblesse; & après avo
ce que vous pourriez suppor
ne faites que reculer un peu
les limites de la patience du Sa
sa vertu l'a placé dans un aut
où il n'a rien de commun av
Ce'a posé, la foule des objets

---

table. On introduit le Poëte; on lu
petit tabouret. Le voilà assis au pie
l'Edile; on lui fait signe de lire; i
à peine Acilius a-t-il entendu quelq
qu'il dit à Térence: *Prenez place ic*
& nous verrons le reste après. M
qui a cité ce fait curieux dans un
morceau sur Térence, imprimé

difficiles à ſupporter, propres à révolter les yeux ou les oreilles, ne pourra point l'accabler ; il réſiſtera à tous comme à chacun en particulier. Celui qui prétend fixer ce que le Sage peut ou ne peut pas ſouffrir, met des bornes à ſa grandeur d'ame, il lui fait tort. La fortune triomphe de nous, ſi nous ne remportons ſur elle une victoire complete. Ne croyez pas que je parle en Stoïcien auſtere. Epicure, que vous regardez comme le défenſeur de votre indolence, cet Epicure, que vous ſuppoſez ne donner que des préceptes efféminés & favorables à la volupté, dit que la fortune a rarement de la priſe ſur le Sage. Voudriez-vous donc mieux parler que votre Maître? Voudriez-vous étouffer ce mot vraiment digne d'un homme, & qui ſemble lui être échappé avec peine? La maiſon du Sage eſt petite, dépourvue d'ornements, exempte de fracas, ſans appareil; elle n'eſt point gardée par des portiers, dont l'œil dédaigneux & vénal choiſit dans la foule (2)

(2) Séneque dit tout cela en quatre mots : *turbam venali faſtidio digerentibus :* ce qui préſente une très-belle image ; mais j'ai été obligé de développer ſa penſée pour en faire ſentir toute la force ; car ſon ſtyle qui, dans une infinité d'endroits, reſſemble à celui de

des clients qui les obsedent, ceux qu'ils doivent laisser entrer les premiers : mais son seuil libre & sans défense ne présente point de passage à la fortune ; elle sait qu'il n'y a point de place pour elle dans les endroits où il n'y a rien qui soit de son département. Si Epicure, qui a montré tant d'indulgence pour les plaisirs du corps, prescrit le courage pour supporter les injures : des Stoïciens peuvent-ils trouver quelque chose d'incroyable, ou de supérieur aux forces de la nature humaine ? Ce Philosophe dit que

---

Tacite, a souvent aussi cette espece d'obscurité qui semble en général être la caractéristique de tous les Ecrivains qui pensent beaucoup. En effet l'extrême concision du style exigeant la suppression d'une infinité d'idées intermédiaires qu'on laisse à suppléer au Lecteur, & rapprochant tout-à-coup celles qui paroissent à un grand intervalle les unes des autres, peut-être est-il difficile d'être en même temps très-clair & très-concis. Ce qu'il y a de sur, c'est que les morceaux les plus sublimes de Tacite, & ceux où la profondeur des pensées se trouve jointe à l'énergie, la précision & la rapidité du style, sont presque toujours les plus difficiles à entendre, & ceux qui font tomber la plume des mains, lorsqu'on veut en faire passer les beautés dans une autre langue.

Voyez ci-dessus, chap. 14, note 5, ce que j'ai dit du caractere interessé de ces esclaves qui étoient chargés d'introduire auprès des Grands, ceux qui se présentoient pour faire leur cour.

les injures sont supportables pour le Sage : & nous, nous prétendons qu'il ne reçoit point d'injures.

CHAPITRE XVI.

Ne dites point que cela répugne à la nature. Nous ne disconvenons point qu'il ne soit très-fâcheux d'être frappé, maltraité, privé de quelque membre; mais nous nions que ces choses soient des injures. Nous ne prétendons pas qu'elles ne sont pas accompagnées du sentiment de la douleur ; mais nous leur ôtons le nom d'injure, qui ne peut être admis sans blesser la vertu. Nous verrons qui des deux a rencontré la vérité : au moins tous deux s'accordent à dire qu'il faut mépriser les injures. Si vous demandez en quoi ces opinions different ; je dirai qu'on trouve entre elles la même différence qu'entre des gladiateurs très courageux, dont l'un porte la main sur la blessure qu'il a reçue, quoiqu'en se tenant ferme; tandis que l'autre, tournant les yeux vers le peuple qui s'écrie, lui fait signe que ce n'est rien, & ne



veut pas qu'on (1) intercede pour lui. Ne croyez donc pas que nous différions beaucoup dans nos idées ſur la matiere que nous traitons : nous nous accordons à dire que l'on doit mépriſer les injures, & les affronts que l'on pourroit appeller les ombres ou les ſoupçons des injures. Pour les dédaigner, il ne faut pas même être ſage ; il ſuffit d'avoir du jugement, & de ſe dire à ſoi-même : ai-je mérité, ou n'ai-je point mérité ce qui m'arrive ? Si je l'ai mérité, ce n'eſt point un affront, c'eſt une juſtice : ſi je ne l'ai point mérité, c'eſt celui qui commet une injuſtice, qui doit rougir. Eh ! qu'eſt-ce enfin que ce qu'on appelle un affront ? Quelqu'un s'eſt moqué de moi, parceque j'ai la tête pelée, parceque j'ai mal aux yeux, parceque mes jambes ſont grêles ; ou bien il m'a plaiſanté ſur ma taille : eſt-ce donc un affront de s'entendre dire ce que chacun eſt à portée de voir ? Nous ne faiſons que rire de ce

(1) Les Entrepreneurs des jeux étoient obligés de ſe conformer en cela à la volonté du peuple qui, uſant de ſon droit, demandoit quelquefois grace pour un Gladiateur qui avoit mérité ſa faveur & ſa protection. *Voyez* MARTIAL *lib.* 12, *Epigram.* 29, *verſ.* 7. & JUST. LIPS. *Saturnal. lib.* 2, *cap.* 22.

qui

qui est dit en présence d'un seul homme, & nous nous fâchons de ce qu'on dit en présence de plusieurs : nous ne permettons pas aux autres de dire de nous ce que très-souvent nous en disons nous-mêmes. Nous prenons plaisir à être raillés modérément, nous nous mettons en colere quand la raillerie va trop loin.

CHAPITRE XVII.

CHRYSIPPE rapporte que quelqu'un se mit fort en colere, parcequ'un autre l'avoit appellé *brebis de mer* (1). Nous avons vu Cornélius Fidus, gendre d'Ovide, pleurer en plein Sénat, parceque Corbulon l'avoit appellé *autruche sans plumes* : il souffroit patiemment qu'on attaquât sa conduite & ses mœurs ; mais il ne put retenir ses larmes, lorsqu'on lui fit une insulte si absurde : tant les esprits sont foibles quand ils se départent de la raison ! Y a-t-il donc sujet de s'offenser lorsqu'on contrefait notre façon de par-

(1) Le texte porte : *vervecem marinum* ; chez les Romains, *vervex*, brebis, désignoit un *stupide*, un *imbécille*, un *sot*.

ler, notre démarche, quelque défaut du corps ou de la langue? Eſt-ce que ces défauts deviennent plus frappants, lorſqu'un autre les contrefait, que lorſque nous les montrons nous-mêmes? Quelques perſonnes ſouffrent avec peine qu'on parle de leur âge, de leurs cheveux blancs, & d'autres choſes qui ſont l'objet des vœux de la plupart des hommes. D'autres ſont très-choqués lorſqu'on leur reproche leur pauvreté, quoiqu'on ſe la reproche à ſoi-même dès qu'on cherche à la cacher. L'on ôte aux railleurs & aux impertinents tout ſujet de ſe moquer, ou de faire des affronts, lorſqu'on commence à ſe railler ſoi-même. On ne fait pas rire les autres, quand on rit de ſoi tout le premier. On dit que Vatinius, homme né pour être un objet de haine & de ridicule, étoit un bouffon agréable par ſes bons mots; il plaiſantoit lui-même ſur ſes pieds goutteux & ſur les cicatrices de ſa gorge: par là il ſut ſe mettre à couvert des railleries de ſes ennemis, qui étoient en plus grand nombre que ſes infirmités, & ſur-tout des plaiſanteries de Cicéron. Si un effronté, après avoir perdu toute honte, a pu ſe comporter de cette maniere, pourquoi celui qui s'eſt occupé d'études honnêtes

& de la sagèsse, n'obtiendroit-il pas un pareil avantage ? Joignez à cela que c'est une sorte de vengeance d'enlever à ceux qui voudroient insulter, le plaisir de le faire. En effet on leur entend dire, *que je suis malheureux ! il ne m'a point compris*. Tant il est vrai que le fruit d'une insulte consiste dans le sentiment d'indignation qu'elle excite dans celui qui l'éprouve. D'ailleurs, celui qui insulte ne peut manquer de rencontrer tôt ou tard quelqu'un qui vous venge de lui.



CHAPITRE XVIII.

On dit que Caligula, parmi les vices ſans nombre dont il étoit rempli, quoiqu'il prêtât plus que perſonne à la raillerie, ſe plaiſoit ſinguliérement à tourner en ridicule tous ceux que quelque défaut en rendoit ſuſceptibles. Il étoit d'une pâleur qui annonçoit ſa démence, il avoit ſous un front ridé des yeux enfoncés & louches; ſur ſa tête chauve on ne voyoit qu'un petit nombre de cheveux d'emprunt, qui ne ſervoient qu'à montrer ſa difformité. Joignez à cela un col hériſſé de poils, des jambes grêles, des pieds énormes. Je ne finirois pas ſi je voulois rapporter les ſarcaſmes qu'il débitoit contre ſes peres, ſes ancêtres, & contre tous les Ordres de l'Etat: je ne parlerai que de ceux qui furent cauſe de ſa perte. Il avoit parmi ſes amis du premier ordre (1) Valérius Aſiaticus, hom-

(1) *Voyez* ſur ce qu'on appelloit parmi les Romains, *les amis du premier & du ſecond ordre:* primæ & ſecundæ admiſſionis, ce que j'ai dit dans une note ſur le Traité de la *Clémence*, liv. 1, chap. 10, tom. 4, pag. 372 & ſuiv.

me fier, & très-peu diſpoſé à ſouffrir une inſulte. En plein ſouper, c'eſt-à-dire, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, ce Prince lui dit, à très-intelligible voix, la façon dont ſa femme ſe comportoit au lit. Grands Dieux! comment un mari peut-il entendre ces détails? Comment un Prince a-t-il pu les ſavoir, & pouſſer l'impudence juſqu'à raconter, je ne dis pas à un homme Conſulaire, à un favori, mais à un mari, le crime commis avec ſa femme, & le dégoût qu'il avoit conçu pour ſa perſonne! Cheréas, Tribun des ſoldats, quoique homme de courage, avoit une voix efféminée; lorſqu'il venoit prendre l'ordre de l'Empereur, celui-ci lui donnoit pour mot du guet, tantôt *Vénus*, tantôt *Priape*, voulant par-là lui reprocher ſa molleſſe peu convenable à un homme de guerre, tandis que ce Prince lui-même portoit des habits d'étoffes tranſparentes, des chauſſures de femmes, des braſſelets. Il força donc ce Tribun à ſe ſervir de ſon épée, pour ſe délivrer du ſoin de prendre l'ordre; il fut le premier des conjurés qui porta la main ſur le Prince: d'un ſeul coup il lui fendit la tête; enſuite il fut accablé par les épées de ceux qui eurent à venger les injures publiques & parti-

culieres; mais le maſſacre commença par un homme qui avoit paru ſans courage.

D'un autre côté, ce même Prince, ſi prompt à offenſer les autres, prenoit tout pour des inſultes, & n'en pouvoit ſupporter aucune. Il ſe mit en fureur contre Herennius Macer, pour l'avoir appellé *Caius*, par ſon nom de famille. Un (2) Primipilaire ne l'appella pas non plus impunément *Caligula*, nom qui lui avoit été donné dans les camps où il étoit né, où l'on avoit coutume de l'appeller le *nourriſſon des Légions* (3), & ſous lequel il étoit le plus connu des ſoldats: mais pour lors ayant chauſſé le cothurne, il regardoit le nom de *Caligula* comme une inſulte, un ſobriquet.

Ainſi, lorſque nous négligerons de nous venger d'une injure, nous pourrons nous conſoler par l'idée qu'il ſe trouvera quelqu'un qui pourra châtier l'inſolent qui nous inſulte: en effet: les gens de ce caractere ne ſe contentent pas d'inſulter une perſonne ſeule, & pour une

---

(2) On appelloit ainſi le premier Centurion d'une Légion.

(3) *Voyez* ci-deſſus le Traité de la *Briéveté de la Vie*, chap. 17, note 4, pag. 340 *de ce volume*.

fois. Mais prenons plutôt pour modele ceux dont nous louons la patience: imitons Socrate, qui (4) écouta & supporta tranquillement les sarcasmes lancés publiquement contre lui dans des comédies, & qui n'en rioit pas moins que lorsque sa femme Xantippe répandit sur lui une eau immonde. On reprochoit à Antisthene d'être né d'une mere Thrace ou Barbare, il répondit que la mere des Dieux étoit bien née sur le mont Ida.

---

(4) Socrate assista à la représentation de la Comédie des *Nuées*, dans laquelle Aristophane, ce vil & lâche bouffon le tournoit en ridicule d'une maniere si indécente, & préparoit lentement le poison qu'Anytus & Mélitus devoient bientôt lui envoyer au nom de ses concitoyens superstitieux et ingrats.

CHAPITRE XIX.

Ne nous engageons point dans des querelles & des combats: éloignons-nous des disputes, méprisons tout ce que peuvent dire de nous des imprudents, & demeurons convaincus qu'il n'y a que des hommes de cette espece qui puissent nous faire injure. Les honneurs & les insultes du vulgaire doivent être mis au même rang; il ne faut ni se réjouir des uns, ni s'affliger des autres; sans cela la crainte ou le chagrin nous feroient omettre les choses les plus importantes. Nous négligerions nos devoirs publics & particuliers, c'est-à-dire, les choses les plus avantageuses pour nous, si, comme des femmes, nous allions nous tourmenter de la crainte des mauvais discours qu'on peut tenir sur notre compte. Si nous nous irritons contre des hommes puissants, nous risquons de faire éclater notre ressentiment par une liberté peu retenue. Mais la liberté ne consiste pas à ne rien supporter: elle consiste à se mettre au-dessus des injures, à se rendre tel que l'on puisse tirer de soi seul tous

ses plaisirs, & à repousser toutes les choses extérieures, afin de n'avoir point à passer sa vie dans la crainte du ridicule & des discours de tout le monde. En effet, qui est-ce qui n'est pas en état de faire une insulte, si nous admettons une fois qu'il puisse la faire ? Mais le Sage & le disciple de la Sagesse n'emploieront pas les mêmes remedes : car il faut faire entendre aux hommes imparfaits, & qui se reglent encore sur l'opinion du Public, qu'ils sont destinés à recevoir des insultes & des injures.

Tous les maux sont moins fâcheux pour ceux qui s'y attendent. Plus un homme est distingué par sa naissance, sa réputation, ses richesses, plus il doit montrer de courage, & se souvenir que c'est au premier rang de l'armée que l'on place les plus grands soldats : il doit regarder les affronts, les outrages, l'opprobre & toutes les autres especes d'insultes, comme le cri des ennemis, comme des traits qui partent de loin, comme des pierres qui ne font qu'un vain bruit lorsqu'elles viennent frapper les casques. Quant aux injures, il doit les supporter sans quitter son rang, sans en être abattu, & comme des coups, dont les uns s'arrêtent sur les armes, & les

autres vont jusqu'au corps. Il est honteux de céder, lors même qu'on vous presse, & qu'une force ennemie vous accable. Conservez donc toujours le poste où la Nature vous a placés. Vous me demanderez, quel est ce poste? c'est celui d'homme.

Mais le Sage consommé a des ressources toutes contraires : vous êtes encore aux mains, tandis qu'il a déja remporté la victoire. Ne vous opposez point à votre bien-être; & jusqu'à ce que vous soyez parvenus à la vérité, nourrissez dans vos ames un espoir si glorieux; ouvrez vos cœurs à des leçons plus salutaires; prenez des opinions saines, & formez des vœux plus nobles. Il est de l'intérêt de tout le genre humain qu'il y ait quelque homme invincible, contre lequel la fortune ne puisse rien.

Fin du Traité de la Constance du Sage.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR,

Sur le Traité Suivant.

POLYBE étoit un des Affranchis de l'Empereur Claude. Séneque lui adressa cette Consolation, au commencement de la troisieme année de son exil en Corse, où il fut relegué l'an de Rome 794. Ce Philosophe étoit alors âgé d'environ 39 ans, & n'avoit encore composé que deux Traités, la *Consolation à sa mere* & celle *à Marcia.* C'est du moins l'opinion des Critiques qui comptent cette Consolation à Polybe, comme le troisieme de ses Ouvrages dans l'ordre chronologique. Ce Polybe étoit un homme très-instruit, & qui occupoit à la Cour de Claude un emploi fort considérable, puisqu'il étoit Secrétaire d'Etat. On ne doit pas être étonné que Séneque qui connoissoit le pouvoir de cet Affranchi sur l'esprit de Claude, & qui avoit avec raison plus

de confiance dans l'humanité & la commisération d'un Ministre éclairé, & homme de Lettres lui-même, que dans celles des Courtisans ordinaires, la plupart sans pitié pour les malheureux dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer; on ne doit pas être étonné, dis-je, que Séneque ait cherché à se concilier adroitement la bienveillance de Polybe, & à s'en faire un appui auprès de l'Empereur. Cette conduite n'a rien de répréhensible, même quand Séneque auroit un peu exagéré le mérite de son Protecteur, ce dont nous n'avons aucune preuve. Mais ce qui paroît moins facile à justifier, c'est que, dans cette même Lettre, où il entreprend de le consoler sur la mort de son frere, il prodigue à Claude qu'il n'aimoit, ni n'estimoit, des flatteries outrées, & d'autant plus ridicules, que ce Prince imbécille ne rachetoit ses vices par aucune vertu. Les ennemis de Séneque lui ont reproché ces louanges excessives données à un Tyran, dont la vie

publique & particuliere inſpirent autant de haine que de mépris. Mais ces reproches ſpécieux ſont beaucoup trop ſéveres, & peut-être même injuſtes. Pour juger Séneque, il faut ſe placer en idée dans la ſituation où il ſe trouvoit alors. Il avoit perdu, la premiere année de ſon exil, ſa femme & ſon fils, ces objets ſi doux, ſi intéreſſants pour une ame ſenſible, qui multiplient & reſſerrent plus fortement encore les liens qui nous attachent à la vie : il étoit éloigné, depuis près de trois ans, d'une mere inconſolable de ſa perte, & qu'il regrettoit ſans ceſſe; de ſes freres qu'il aimoit tendrement, & auxquels il étoit également cher; de Rome, qu'il regardoit avec raiſon comme ſa patrie; de ſes amis, dont les conſeils, la ſociété & les exemples lui étoient ſi utiles. Malheureux, iſolé, ſolitaire, privé de toutes les douceurs, de tous les objets, de toutes les conſolations qui pouvoient adoucir la rigueur de ſon ſort; relégué dans une iſle

ſauvage, où il ſe voyoit, pour ainſi dire, abandonné de la Nature entiere, & où il n'avoit pour témoins de ſes plaintes que les rochers élevés & inacceſſibles de la Corſe ; entouré de Peuples barbares, avec leſquels il n'avoit rien de commun, pas même la langue ; enfin accablé de triſteſſe, de maux & d'ennuis, & ne voyant rien autour de lui qui pût remplir le vuide affreux de ſon cœur, & l'arrêter au bord du précipice, il perdit courage, & devint puſillanime & foible, parceque le malheur, quand il eſt extrême & continu, finit par briſer entiérement le reſſort de l'ame (1) même la plus forte. Son imagination s'échauffa, il ſe crut proſcrit, oublié, perdu, & il fit alors un dernier effort pour obtenir ſon rappel. Mais, trop habile politique pour dire à un Courtiſan du mal de ſon Maître ; eſpérant d'ailleurs que Polybe feroit lire à Claude la lettre de conſola-

(1) *Dolor omnia cogit*, dit-il lui-même, dans une de ſes plaintes ſur ſon exil.

tion qu'il lui écrivoit; il fit honneur à l'Empereur de tous les événemens heureux de son regne, & lui prodigua sans retenue des éloges, parmi lesquels il y en a même d'assez adroits, pour flatter un Prince plus fin & plus spirituel que Claude. Il ne s'agit pas de savoir s'il n'eût pas mieux valu supporter avec fermeté ce revers de fortune, & opposer un front calme & serein aux coups de l'adversité, que de se laisser ainsi abattre par le malheur, de solliciter la faveur d'un Prince qu'il méprisoit, & d'encenser une idole qu'il auroit voulu fouler à ses pieds. Il est certain qu'il y auroit eu plus de grandeur d'ame à souffrir & à se taire : mais il s'agit de savoir si ceux qui blament si hautement la conduite de Séneque à cet égard, placés dans les mêmes circonstances que lui, auroient montré plus de courage & de force d'esprit, & si la Nature humaine est capable de l'effort qu'ils exigeoient de ce Philosophe. Le Chancelier Bacon dit quelque part, que

l'homme de bien ressembloit aux parfums, dont on n'obtenoit une odeur délicieuse qu'en les broyant. Cela est vrai; mais il ne faut pas broyer l'homme trop long-temps, parcequ'il n'a qu'un certain degré de force & de courage, & que sa patience diminue à mesure que la fin de sa peine s'avance: Séneque, dans la premiere année de son exil, écrit la Consolation à sa mere qui est un chef-d'œuvre de raison, de philosophie & de sentiment, & trois ans après, ce même Séneque compose la Consolation à Polybe. D'ailleurs ce n'est pas dans sa patrie, sous les yeux de ses parents, de ses amis, de son Souverain, lié de toutes parts par les chaînes invisibles de l'honneur & du devoir, environné d'objets dont la présence éleve l'ame, inspire le mépris des dangers & de la mort, & semble dire à un citoyen; *sois juste, vertueux, magnanime, & nous rendrons témoignage de toi*, qu'il est difficile d'être constamment un grand-homme,

même dans l'oppression, & chargé de fers : c'est en exil, & sur-tout après trois ans d'exil, dans un pays barbare & presque inhabité, qu'il est rare & peut-être impossible de conserver le même caractere, le même courage, la même fermeté, les mêmes goûts, les mêmes talents, la même émulation, le même enthousiasme pour la vertu, en un mot, la même maniere de voir, de penser, de sentir & d'agir. On perd presque toujours, dans un long exil, toutes les grandes qualités qu'on y avoit portées : insensiblement la tête s'affoiblit, l'imagination s'éteint, l'esprit devient paresseux ; on n'a ni la force de penser, ni le desir de connoître & de s'instruire ; il ne reste plus qu'une seule passion, celle de la liberté, qui s'accroît, se fortifie & s'alimente, pour ainsi dire, de toutes celles qu'on a perdues. Il n'est donc pas étonnant que Séneque ait subi l'influence nécessaire d'une cause aussi active que celle dont je parle. Plaignons-le d'en avoir éprouvé les funestes effets ; mais

ne lui en faiſons pas un crime : n'exigeons point des hommes une perfection que la Nature humaine ne comporte pas. Laiſſons l'Envie remuer les cendres des morts, chercher avec une curioſité indécente dans la vie des grands-hommes les fautes qu'ils ont pu commettre, & ſe conſoler de ſa médiocrité, en les exagérant à ſes propres yeux, & à ceux des autres. Pour nous, plus juſtes, plus humains & plus tolérants, ne voyons les écarts & les erreurs des hommes célebres anciens & modernes, qu'avec cette indulgence qui convient ſi bien à des êtres remplis de foibleſſes & d'imperfections. Les Poëtes ont dit qu'Achille n'étoit vulnérable qu'au talon. Achille, ſelon l'obſervation ingénieuſe & fine d'un des plus illuſtres Philoſophes de ce ſiecle, eſt ici le ſymbole de tous les hommes extraordinaires. Quelque parfaits qu'ils aient été, quelque effort qu'ils aient fait pour s'élever au-deſſus de la condition humaine, il leur eſt toujours reſté un endroit vulnérable & mortel ; & c'eſt

toujours un Paris, quelque ame vile, baſſe & lâche, qui le découvre.

J'ai parlé juſqu'ici, dans la ſuppoſition que cette Conſolation à Polybe étoit véritablement de Séneque; mais je ne dois pas laiſſer ignorer que Dion Caſſius ſemble inſinuer que l'Ouvrage de ce Philoſophe ne ſubſiſte plus. En effet, cet Hiſtorien dit expreſſément dans ce paſſage, que Séneque, honteux dans la ſuite d'avoir écrit la lettre à Polybius, l'effaça. *Quem tamen pudore poſtea ductus, ſtylo verſo delevit:* ce qui ſignifie: *qu'il en retira toutes les copies qu'il put raſſembler.* (lib. 61, cap. 10.) Si ce fait, atteſté par un ennemi même de Séneque, eſt vrai, on peut, ce me ſemble, en conclure, ou que la Conſolation à Polybe, attribuée aujourd'hui à Séneque, eſt l'ouvrage de quelque Ecrivain obſcur, jaloux de la gloire de ce grand-homme, qui aura tâché d'imiter ſon ſtyle, & qui aura même employé pluſieurs de ſes penſées; ou que cet écrit, adreſſé directement à Polybe, & qui paroît même être une lettre de

confiance que Séneque n'a jamais eu dessein de rendre publique, a été altéré, interpolé & corrompu en cent endroits divers par l'infâme Suilius, ou par quelque autre calomniateur également méprisable. Juste-Lipse n'est pas fort éloigné de ce sentiment : après avoir dit qu'il a douté plus d'une fois que la Consolation à Polybe fût de Séneque, & qu'il a été tenté de la rejetter du nombre de ses Ouvrages, il ajoute que, s'il en est l'Auteur, ceux qui ont tiré cet écrit de l'obscurité, qui l'ont publié & peut-être même corrompu, ne peuvent avoir été que des ennemis & des détracteurs de ce grand-homme. *Quæ in Consolatione ad Polybium abjectè nimis & demissè scribuntur: & an à nostro Seneca?* DUBITARE NON SEMEL SUBIIT, ET PÆNE ABDICARE. *Quomodocumque, homo, fuit*: & ILLUD CERTE SCRIPTUM NON NISI INIMICI PROTRAXERUNT, & PUBLICARUNT: FORTASSE ET MACULARUNT. Lipsius, *in Vitâ Senecæ*, cap. 5.



CONSOLATION A POLYBE.

FRAGMENT (1) DU CHAPITRE XX.

* * * Les *édifices* ou *monuments* paroissent très-solides, si vous leur comparez nos corps ; mais si vous faites attention qu'ils sont soumis aux loix d'une Nature qui détruit tout & qui ramene tout à son origine, vous reconnoîtrez qu'ils sont périssables. Comment en effet

(1) Quelques Critiques ont cru que ce Traité qui commence au Chapitre XXe, n'étoit que la continuation de celui de la *Briéveté de la vie*; mais Juste-Lipse rejette, avec raison, cette conjecture, et pense qu'il manque très-peu de chose au commencement de cet Ouvrage pour le rendre complet. *Voyez* SENEC. *Variorum*, tom. 1, p. 209.

des mains mortelles feroient-elles quelque ouvrage immortel? Les fept fameufes merveilles du monde, ainfi que les autres monuments plus merveilleux encore élevés par la vanité des temps poftérieurs, feront un jour rafés jufqu'aux fondements. Oui, fans doute, il n'eft rien d'éternel : très-peu de chofes font de longue durée; chacune fe détruit à fa maniere ; elle varie dans fa façon de finir. Tout ce qui a commencé doit avoir une fin. Quelques-uns menacent le monde de périr; &, à les croire, cet univers qui renferme & les Dieux & les hommes, doit éprouver une diffolution générale, qui le replongera dans la confufion & les ténebres primitives. Qu'on aille préfentement déplorer la perte de tant de perfonnages; qu'on gémiffe fur les ruines & les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe, ou de quelque autre ville plus mémorable par fa chûte; puifque cet univers, qui n'a pas de lieu fur quoi tomber, doit un jour périr lui-même. Que quelqu'un après cela fe plaigne de n'avoir pas été épargné par les deftins, qui doivent un jour produire une cataftrophe fi terrible !

CHAPITRE XXI.

Quel eſt l'homme aſſez vain, aſſez préſomptueux pour vouloir être ſeul exempté des loix d'une néceſſité par laquelle la Nature ramene tout à la même fin ? Qui prétendra ſouſtraire ſa maiſon à une deſtruction dont le monde entier eſt menacé ? C'eſt une très-grande conſolation que de penſer qu'il ne nous eſt rien arrivé de funeſte que tous les hommes n'aient éprouvé avant nous, & que tous éprouveront après nous ; il me paroît que la Nature a rendu commun à tous le plus grand de ſes maux, afin que l'égalité nous conſolât de la rigueur du deſtin. Vous pourrez encore ſoulager votre douleur, ſi vous faites réflexion qu'elle vous eſt auſſi inutile qu'à celui que vous regrettez. Vous ne voudrez pas prolonger une affliction infructueuſe. Si la triſteſſe remédioit à quelque choſe, je ne balancerois pas à répandre ſur votre malheur toutes les larmes que les miens n'ont pas encore taries. Oui, je trouverois encore des pleurs dans ces yeux que mes

chagrins domeſtiques ont épuiſés, s'ils pouvoient vous être de quelque utilité. Pourquoi ceſſer de gémir? uniſſons nos plaintes; je vais m'approprier vos peines, & parler en votre nom. O Fortune que tous les hommes accuſent d'injuſtice, tu paroiſſois juſqu'ici t'être abſtenue de nuire à ce grand perſonnage, à qui tes faveurs avoient procuré une telle vénération, que, par un bonheur bien rare, ſa félicité étoit reſtée à couvert de l'envie! Tu lui as donc cauſé la plus grande des douleurs que tu puſſes lui faire ſentir, à l'exception de la perte de Céſar. Après l'avoir examiné, tu n'as vu que ce côté qui fût expoſé à tes coups: quel autre mal aurois-tu pu lui faire? lui enlever ſes richeſſes; il n'en fut jamais l'eſclave: il les répand autant qu'il peut avec la plus grande facilité d'en amaſſer, il n'y trouve pas de plus grand avantage que de les mépriſer. L'aurois-tu privé de ſes amis? tu ſavois que ſon caractere aimable l'eût mis à portée de remplacer aiſément par d'autres tous ceux qu'il auroit perdus. Il eſt en effet le ſeul homme en crédit auprès du Prince, dont l'amitié me paroiſſe plus recherchée par choix que par intérêt. Lui aurois-tu ravi ſa conſidération? elle eſt ſi ſolidement

établie,

établie, que tu n'aurois pas même été en état de l'ébranler. L'aurois-tu privé de la santé ? tu n'ignorois pas que son esprit, nourri par l'étude des sciences, & en qui, pour ainsi dire, les connoissances sont innées, étoit affermi contre toutes les infirmités du corps. Lui aurois-tu ôté la vie ? en quoi aurois-tu pu nuire à un homme à qui la renommée a promis la plus longue durée ? ses éloquents ouvrages suffisent pour soustraire à la mort la meilleure portion de lui-même. Tant que l'on cultivera les Lettres ; tant que l'on verra fleurir la puissance de la langue latine & les graces de la langue grecque, il brillera parmi les hommes les plus illustres, qu'il a égalés par son génie, ou du moins, si sa modestie s'y refuse, auxquels il s'est associé.



CHAPITRE XXII.

VOILA donc, ô Fortune ! le ſeul moyen que tu aies pu imaginer pour lui nuire ! Le mérite d'un homme eſt ſouvent un motif qui te détermine à exercer indiſtinctement ta fureur ſi redoutable au milieu de tes bienfaits. Il t'en eût bien peu coûté de ne point outrager un perſonnage, auquel tu n'avois prodigué tes faveurs qu'avec connoiſſance de cauſe, & non aveuglément, ſelon ta coutume.

Joignons, ſi vous voulez, à ces plaintes le regret d'avoir vu enlever ce jeune homme au milieu des progrès qu'il faiſoit dans ſes études. Il méritoit de vous avoir pour frere, & vous méritiez bien vous-même de n'avoir point à pleurer un frere ſi digne de vous : tout le monde lui rend les mêmes témoignages ; on le regrette à cauſe de vous, mais on le loue pour lui-même. Il n'y avoit rien en lui qui ne méritât d'être approuvé de vous. Vous auriez eu de la tendreſſe, même pour un frere moins aimable, mais la vôtre a pu ſe déployer beaucoup plus librement ſur un objet qui en étoit auſſi

digne. Il ne s'eſt prévalu de ſon crédit pour nuire à perſonne; il n'a menacé perſonne du pouvoir de ſon frere: il avoit appris de vous à être modeſte; il vous regardoit comme l'ornement de votre famille, mais comme un exemple difficile à ſuivre: il y a néanmoins réuſſi. Cruelle deſtinée! qui ne rends point juſtice au mérite! Votre frere s'eſt vu enlever, avant même de connoître ſon bonheur. Il faut que ma douleur ne ſoit pas aſſez forte, car rien n'eſt plus difficile que de trouver des mots pour exprimer une grande affliction. Plaignons-nous cependant, ſi nos plaintes peuvent ſervir à quelque choſe. Qu'as-tu prétendu faire, Fortune injuſte & cruelle? T'es-tu donc ſi promptement repentie de tes faveurs? quelle barbarie! Tu as donc voulu te jetter entre des freres; faire diſparoître, par cet affreux revers, l'heureuſe union dans laquelle ils vivoient; troubler ſans raiſon & détruire la félicité d'une famille, jeune encore, compoſée de freres incapables de dégénérer? Ainſi l'innocence d'une vie toujours ſoumiſe aux loix, l'antique frugalité, la modération conſervée dans la puiſſance & dans les places les plus élevées, un amour ſincere & réfléchi pour les Lettres, une

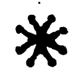
ame honnête & pure, ne servent de rien auprès de toi? Polybe est dans le deuil: averti par la mort d'un frere, de la façon dont tu peux disposer des autres, il est réduit à craindre pour ceux qui le consolent dans sa douleur. Quel funeste attentat! Polybe est dans la tristesse: il s'afflige, même en jouissant de la faveur de César! En l'attaquant dans ce moment, ô fortune ennemie, tu as, sans doute, affecté de montrer que César lui-même ne peut garantir de tes coups.

CHAPITRE XXIII.

Nous pouvons long-temps accuser le destin de rigueur; mais nous ne pouvons pas lui faire changer ses arrêts : il est inexorable. Insensible à nos injures, à nos pleurs, à nos raisonnements, il n'épargne & ne rend personne. Ménageons donc des larmes inutiles; notre douleur serviroit plutôt à nous joindre à celui que nous pleurons, qu'à nous le ramener; si elle nous tourmente, elle ne nous prête aucun secours : il faut donc s'en défaire promptement, & dégager notre ame de consolations vaines, & du plai-

sir amer qu'elle prend à s'affliger. Si la raison ne met fin à nos larmes, la fortune ne les fera point cesser. Considérez tous les mortels, vous verrez qu'ils ont tous d'amples & de continuels sujets d'affliction. L'un est forcé par son indigence à travailler tous les jours; l'autre est tourmenté sans relâche par son ambition inquiete; un autre craint pour les richesses qu'il a tant desirées, & trouve un sujet de peines dans ce qui faisoit tout l'objet de ses vœux : un autre est tourmenté par le chagrin, un autre par le travail, un autre par la foule qui assiege son vestibule. L'un est très-fâché d'avoir des enfants, l'autre est affligé de les avoir perdus. Les larmes nous manqueront bien plutôt que les motifs d'en répandre. Ne voyez-vous pas le genre de vie que la Nature nous a promis, puisqu'elle a voulu qu'en naissant nous répandissions des pleurs? C'est par-là que nous commençons en venant au monde; ce début s'accorde parfaitement avec les années suivantes : c'est ainsi que nous passons la vie. Il faut donc que nous fassions modérément ce que nous devons souvent réitérer. En considérant tous les maux dont nous sommes menacés, si nous ne pouvons cesser de nous affliger,

il eſt bon de mettre nos larmes en réſerve; il n'y a rien que l'on doive plus ménager que les choſes dont on doit faire un fréquent uſage. Vous pourrez encore vous conſoler, en ſongeant que votre douleur ne peut déplaire à perſonne plus qu'à celui qui en eſt l'objet: ou il ne veut pas que vous vous affligiez, ou il ne connoît pas votre affliction. Vous n'avez donc aucune raiſon pour vous livrer à une douleur inutile ſi celui que vous regrettez l'ignore, & déſagréable pour lui s'il en a connoiſſance.



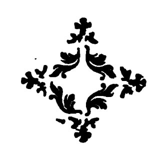
CHAPITRE XXIV.

J'OSE hardiment assurer qu'il n'est pas sur toute la terre un seul homme qui prenne plaisir à vous voir répandre des larmes. Quoi donc! croyez-vous que votre frere ait pour vous des sentiments fâcheux, qui n'existent dans aucun homme? Pensez-vous qu'il demande ce qui peut vous nuire; qu'il exige que vous vous détourniez de vos occupations (1), des fonctions de votre place, & des soins que vous devez à César? Vous ne pouvez le supposer; il vous aimoit comme un frere, il vous respectoit comme un pere, il vous étoit attaché comme à son supérieur; il veut être regretté de vous, mais il ne veut pas faire votre tourment. A quoi sert donc de vous dessécher par

(1) Il étoit Secrétaire de Claude pour les Belles-Lettres. *Super hos Polybium à studiis.* Fonction qui répond assez exactement à celle de Lecteur de la Chambre et du Cabinet. *Voyez* SUET. *in Claudio*, cap. 28; mais il paroît par le Capitre 26 de cette Consolation, que Polybe avoit encore auprès de Claude la place beaucoup plus importante de Secrétaire d'Etat.

une douleur dont votre frere, s'il en a connoiſſance, doit deſirer la fin ? S'il étoit queſtion d'un autre frere, dont les diſpoſitions fuſſent équivoques, je ne vous parlerois que d'une façon incertaine ou conditionnelle, & je vous dirois : ſi votre frere exige que vous éprouviez une affliction ſans fin, & que vous répandiez des larmes continuelles, il ne mérite point les ſentiments que vous avez pour lui : s'il ne l'exige pas, mettez fin à une douleur inutile à tous deux. Un frere dépourvu de tendreſſe fraternelle n'a pas droit d'être tant regretté; un frere tendre ne voudroit pas l'être. Mais comme il s'agit d'un frere, dont l'affection vous a été ſi prouvée, vous devez être aſſuré que rien n'eſt plus douloureux pour lui, que de vous ſavoir dans l'affliction, ainſi que de ſe trouver la cauſe de vos peines, de voir, par une foibleſſe indigne de vous, vos yeux ſe remplir & s'épuiſer de larmes en ſa faveur. Le meilleur moyen de faire ceſſer des pleurs ſi ſuperflus, c'eſt de ſonger que vous devez donner à vos freres l'exemple de la force, pour ſupporter ce coup de la fortune. Comportez-vous comme les grands Capitaines, qui, après un échec, affectent de montrer de la gaieté, afin de cacher par-là leur mau-

vais ſuccès ſous l'apparence de la joie, de peur qu'en voyant le Chef conſterné, le courage des ſoldats ne ſoit abattu. Faites enſorte que votre viſage n'annonce plus votre douleur; & s'il ſe peut, banniſſez-la totalement, ou du moins tenez-la renfermée au dedans de vous-même, & tâchez que vos freres ſuivent votre exemple: ils regarderont comme décent tout ce qu'ils vous verront faire; ils conformeront leur intérieur au vôtre: vous êtes fait pour être leur conſolateur; mais vous ne pourrez mettre obſtacle à leur affliction, tant que vous vous y livrerez vous-même.



CHAPITRE XXV.

Vous pouvez encore empêcher votre douleur d'éclater d'une façon excessive, si vous faites attention que vos actions ne peuvent se dérober aux regards du public: avec l'approbation universelle, vous êtes chargé d'un très-grand rôle; vous devez répondre à la haute opinion que l'on a de vous. Vous êtes environné d'une foule de gens qui, en vous consolant, épient votre intérieur; ils examineront la force d'ame que vous opposerez à vos chagrins? ils voudront voir si vous savez supporter l'adversité avec autant de courage, que vous avez montré de sagesse dans l'usage de la prospérité: on observe tous vos regards. Tout est permis à ceux qui sont à portée de cacher leurs passions; pour vous vous n'êtes point maître de votre secret, la fortune vous a placé au grand jour. Tout le monde sera instruit de la maniere dont vous vous serez comporté dans cette funeste occasion: on saura si aussi-tôt que vous avez été frappé (1), vous avez rendu les armes, ou

(1) Séneque emploie ici une métaphore empruntée des combats des Gladiateurs.

si vous avez tenu bon. Déja depuis long-temps la bienveillance de César & vos talents vous ont porté à des places éle-vées, il ne doit y avoir rien de bas & de vulgaire dans votre conduite. Est-il rien de plus abject & de plus efféminé que de se laisser consumer par la douleur? Quoique la perte soit égale pour tous, il ne vous est pas permis d'en agir comme vos freres. L'opinion que l'on a de vos talents & de vos mœurs, vous interdit bien des choses. On attend, on exige de vous une conduite distinguée : si vous eussiez voulu que tout vous fût permis, vous n'auriez pas attiré sur vous les regards du public ; vous êtes maintenant obligé de tenir les engagements que vous avez pris. Ceux (2) qui louent & publient les productions de votre génie, n'ont pas besoin de votre fortune, ils ont besoin des qualités de votre esprit, dont ils sont les gardiens. Vous ne devez donc rien faire qui soit indigne d'un homme sage & éclairé, afin que personne ne se repente de vous avoir admiré. Il ne vous est point

(2) J'ai suivi ici en partie la leçon de l'*Editio princeps*, qui met un point après *promisisti*, et qui commence la phrase suivante par *omnes* ; c'est à-peu-près la correction que Juste-Lipse propose dans sa note sur ce passage.

permis de pleurer sans mesure ; il ne vous est pas même permis de prolonger votre sommeil jusqu'au jour, de vous soustraire au tumulte des affaires en cherchant le repos de la campagne, de vous soulager de la fatigue que vous cause un emploi pénible, par des voyages de plaisir, de distraire votre esprit par des spectacles variés, ni de disposer de la journée à votre volonté.

CHAPITRE XXVI.

X EN un mot, bien des choses permises à des particuliers obscurs, ne le sont pas pour vous : une grande fortune est une grande servitude. Vous n'êtes le maître d'aucune de vos actions ; vous êtes fait pour écouter tant de milliers d'hommes, vous avez tant de requêtes à recevoir : vous devez fortifier votre esprit afin d'être en état de mettre avec ordre sous les yeux d'un très-grand Prince, les affaires accumulées que l'univers rassemble dans vos mains. Non, je le répete, il ne vous est point permis de pleurer, afin de pouvoir écouter ceux qui pleurent ; vous devez sécher vos larmes,

ainsi que celles de ceux qui, dans leur détresse, implorent les bontés du plus clément des Empereurs. Occupez-vous de César, ce ne sera pas le remede le moins efficace de vos peines; songez à la fidélité qu'exige de vous sa bienveillance, aux soins que vous lui devez. Vous comprendrez alors qu'il ne vous est pas plus permis de ployer sous le poids qu'à l'Atlas de la fable, qui portoit le monde sur ses épaules. Par la même raison, César qui peut tout, ne doit pas tout se permettre. Sa vigilance met toutes les familles en sureté, son travail assure le repos de tous, son application assure les plaisirs de tous, ses occupations procurent à tous la faculté de ne rien faire. Depuis que César a consacré son temps à l'univers, il s'est arraché à lui-même: semblable aux astres toujours en mouvement pour décrire leur course, il ne peut jamais s'arrêter, ni disposer d'aucune partie de son temps. A bien des égards vous êtes dans la même nécessité; il ne vous est permis, ni de songer à vos propres intérêts, ni de suivre vos goûts. Tant que César exerce son pouvoir sur la terre, vous ne pouvez vous livrer, ni au plaisir, ni à la douleur, ni à aucune occupation étrangere.

Vous vous devez tout entier à César: ajoutez à cela que puisque, selon vous, César vous est plus cher que votre vie, vous n'êtes plus en droit de vous plaindre de la fortune, tant que César jouit de la santé. Ce Prince en sureté, tous les vôtres sont bien; vous n'avez rien perdu: non-seulement vous devez sécher vos pleurs, mais encore montrer un front serein. C'est dans César que doivent se concentrer tous vos vœux, il doit vous tenir lieu de tout: vous vous rendriez coupable d'une ingratitude, dont vous êtes bien éloigné, si, tant que César sera content, vous vous permettiez de déplorer votre sort.

Je puis encore vous indiquer un remede qui ne sera pas plus puissant, mais que vous pourrez appliquer avec plus de facilité: c'est lorsque vous rentrerez chez vous, que vous aurez à craindre la tristesse: tant que vous pourrez contempler votre Divinité, elle ne trouvera point d'accès auprès de vous. César vous occupera tout entier; mais lorsque vous le quitterez, c'est alors que la douleur saisira l'occasion de vous attaquer au sein de la solitude, ou voudra se glisser peu-à-peu dans votre ame reposée. Tâchez donc de ne jamais manquer d'occupations: les

lettres que vous cultivez, & que vous avez ſi long-temps & ſi conſtamment chéries, vous feront alors éprouver leurs douceurs ; les Muſes vous réclameront comme un Pontife dévoué à leur culte. Vous aurez la compagnie d'Homere & de Virgile, à qui le genre humain a autant d'obligations que vous en ont tous les hommes, & ſur-tout ces Poëtes, que vous avez fait connoître à bien plus de lecteurs, que ceux pour leſquels ils ont écrit (1). Tout le temps que vous leur accorderez, vous mettra vous-même a couvert. C'eſt alors que vous pourrez recueillir les actions de Céſar, afin de publier aux ſiecles futurs les hauts faits dont vous aurez été témoin ; ce Prince vous fournira lui-même le ſujet & le modele d'une hiſtoire, ainſi que la façon de l'écrire.

(1) Juſte-Lipſe conjecture que Polybe avoit traduit Homere en latin, et Virgile en grec.



CHAPITRE XXVII.

Je n'ose pas aller jusqu'à vous exhorter à composer, avec vos graces ordinaires, des fables & des apologues dans le goût d'Esope, genre d'ouvrage sur lequel les Romains ne se sont pas encore essayés(1). Je sens pourtant qu'il est difficile que votre esprit, si vivement ébranlé, puisse si promptement se livrer à un travail trop gai; cependant, lorsque détaché d'études plus sérieuses, vous pourrez consentir à vous amuser de ces objets moins graves, ce sera pour vous une preuve que votre ame rendue à elle-même, se sera fortifiée. Les études sérieuses serviront, par l'importance des choses, à distraire votre esprit malade & en guerre avec lui-même: il ne pourra traiter des sujets plus enjoués, que lorsqu'il aura repris toute sa consistance. Il faut donc commencer par l'exercer sur des objets graves, & en-

(1) Il est étrange que Séneque prétende que les Romains ne s'étoient pas exercés dans le genre des Fables; celles de Phedre devoient lui être connues.

ſuite l'adoucir par des objets plus riants.

Ce ſera encore pour vous un grand ſoulagement de vous demander ſouvent à vous-même, eſt-ce pour moi que je m'afflige, ou pour celui qui n'eſt plus? Si c'eſt pour moi, je n'ai pas droit de me faire un mérite de ma ſenſibilité; la douleur n'eſt excuſable, que lorſqu'elle eſt honnête: mais quand elle n'a pour objet que l'intérêt perſonnel, elle n'eſt plus l'effet de la tendreſſe; rien n'eſt moins convenable à un homme de bien, que de calculer ſon intérêt lorſqu'il a perdu ſon frere. Si c'eſt pour lui que je m'afflige, il faut ſuppoſer de ces deux choſes l'une: ſi les morts ſont privés de tout ſentiment, j'en conclurai que mon frere eſt échappé à toutes les incommodités de la vie, qu'il eſt rentré au même lieu où il étoit avant de naître, & qu'exempt de tout mal, il ne craint, ne deſire, ne ſouffre rien: quelle folie de m'affliger ſans fin pour quelqu'un qui ne peut plus ſouffrir! Mais ſi les morts ont encore du ſentiment, je dirai que l'ame de mon frere, délivrée d'une longue priſon, a recouvré enfin ſa liberté & ſes droits; elle jouit du ſpectacle de la Nature entiere; &, d'un lieu plus élevé, elle conſidere au-deſſous d'elle les choſes humaines, & contemple

de plus près les choſes divines, dont elle avoit voulu en vain ſe faire des idées. Pourquoi donc me tourmenter par le regret d'une frere qui eſt heureux, ou qui n'eſt rien ? S'il eſt heureux, le pleurer ſeroit l'effet de l'envie ; s'il n'eſt plus rien, ce ſeroit folie.

CHAPITRE XXVIII.

SERIEZ-vous touché de ce que votre frere a été privé des grands avantages & des biens dont il étoit entouré ? Mais lorſque vous ſongerez qu'il a perdu bien des choſes, vous devez penſer auſſi qu'il en eſt un plus grand nombre qu'il n'a plus lieu de craindre. Il ne ſera plus tourmenté par la colere ; les maladies ne pourront plus l'attaquer ; il ne ſera plus en proie aux ſoupçons, ni dévoré par l'envie, cette paſſion qui s'irrite du bonheur & de l'avancement des autres ; il ne ſera plus agité de terreurs ; il ne s'inquiétera plus de la légéreté de la fortune qui ſe plait à tranſporter rapidement à d'autres les préſents qu'elle a faits. Si vous calculez bien, vous trouverez qu'il a plus gagné que perdu. Il ne jouira, ni de l'opulence

ni de ſon crédit, ni du vôtre; il ne recevra pas de bienfaits, & n'en fera pas éprouver aux autres. Croyez-vous qu'il ſoit malheureux pour avoir perdu ces avantages, ou qu'il ſoit heureux pour ne pas les déſirer? Croyez-moi, on eſt plus heureux de ſe paſſer de la fortune, que de l'avoir à ſes ordres. Tous ces biens dont l'éclat trompeur nous ſéduit, l'argent, les dignités, le pouvoir; en un mot la poſſeſſion de tous les autres objets qui excitent l'admiration & la cupidité des aveugles mortels, eſt accompagnée de beaucoup de peines, & toujours vue avec envie; elle accable ceux qu'elle décore, elle inquiete plus qu'elle n'eſt avantageuſe, elle eſt incertaine & ſujette à s'échapper: jamais on ne la peut ſaiſir fermement: en effet, quand on n'auroit rien à craindre de l'avenir, on ne conſerve jamais ſans inquiétude une grande fortune. Si vous vous en rapportez à ceux qui approfondiſſent la vérité, la vie entiere eſt un ſupplice. Jettés ſur une mer profonde & toujours agitée, ſujette à un flux & reflux alternatifs, tantôt nous ſommes élevés, tantôt précipités, & ſans ceſſe ballottés; jamais nous ne pouvons nous fixer dans un endroit ſtable: nous ſommes ſuſpendus, nous flottons, nous nous

heurtons les uns les autres; ſouvent nous faiſons naufrage, & toujours nous le craignons. Sur cette mer orageuſe, expoſée à de ſi fréquentes tempêtes, les navigateurs n'ont d'autre port aſſuré que la mort.

N'enviez donc pas le bonheur de votre frere, il repoſe, il eſt enfin en liberté, en ſureté, immortel; Céſar lui ſurvit & toute ſa famille; vous lui ſurvivez, ainſi que ſes freres. Il a quitté la fortune avant qu'elle eût ceſſé de le favoriſer, lorſqu'elle étoit encore conſtante, lorſqu'elle répandoit ſur lui ſes dons à pleines mains: il jouit maintenant d'un ciel pur & ſans nuages; il a quitté un lieu bas pour s'élever juſqu'au ſéjour heureux deſtiné à recevoir les ames dégagées de leurs liens; il les parcourt librement, il prend plaiſir à contempler de-là toutes les beautés de la nature. Vous vous trompez ſi vous croyez que votre frere ſoit privé de la lumiere, il jouit d'une lumiere plus heureuſe & plus pure vers laquelle nous nous acheminons tous. Pourquoi déplorer ſon ſort? il nous a quittés pour prendre les devants.

CHAPITRE XXIX.

C'EST, croyez-moi, un grand bonheur que de mourir au ſein de la félicité : rien n'eſt aſſuré même pour toute une journée. Dans l'obſcurité dont la vérité eſt enveloppée, qui pourroit décider ſi la mort a nui ou fait du bien à votre frere? Juſte comme vous l'êtes en tout, vous devez vous conſoler par l'idée qu'en perdant un tel frere, on ne vous a fait aucun tort, mais qu'un bienfait du ſort vous a permis de jouir long-temps de ſa tendreſſe & de ſes ſoins. Il y a de l'injuſtice à ne pas laiſſer le bienfait à la diſpoſition du donateur ; il y a de l'avidité à ne pas regarder comme un profit ce qu'on a reçu, & à regarder comme une perte ce qu'on a rendu ; il y a de l'ingratitude à croire qu'on nous fait tort, quand on ceſſe de nous procurer du plaiſir ; il y a de la folie à ne trouver d'avantage que dans les biens préſents, à ne pas ſe contenter de ceux qui ſont paſſés, à ne pas regarder ces derniers comme plus certains, parcequ'on n'a pas à craindre de les voir ceſſer. C'eſt renfermer ſes plaiſirs

dans des bornes trop étroites, que de s'imaginer qu'on ne jouit que de ceux qu'on voit ou que l'on tient, & de compter pour rien ceux qu'on a goûtés. En effet tout plaisir nous quitte promptement, il passe, il s'écoule, il nous est enlevé, pour ainsi dire, avant d'être arrivé. Il faut donc porter son esprit sur le passé, & se rappeller tout ce qui nous a procuré du plaisir, il faut y revenir souvent par la pensée : le souvenir des plaisirs dure bien plus long-temps que leur présence. Mettez donc au nombre de vos plus grands biens d'avoir eu un très-bon frere : ne songez pas que vous auriez pu le posséder plus long-temps, mais songez au temps que vous l'avez possédé. La Nature ne vous l'avoit pas donné, ainsi qu'à vos autres freres en toute propriété, elle n'avoit fait que vous le prêter; elle l'a redemandé quand elle a voulu, elle a suivi ses loix, sans s'embarrasser si vous étiez rassasié de sa jouissance. Ne regarderoit-on pas comme très-injuste un homme qui s'affligeroit d'avoir payé une somme qu'on lui auroit prêtée, sur-tout si c'eût été sans intérêt? La Nature a donné la vie à votre frere, ainsi qu'à vous : elle n'a fait qu'user de son droit en redemandant ce qui lui est dû, plutôt à l'un qu'à

l'autre : elle n'eſt pas coupable en cela, puiſqu'on ſait à quelle condition elle prête ; mais l'eſprit humain, dont les eſpérances ſont ſans bornes, oublie ce qu'eſt la Nature, & ne ſe ſouvient de ſon ſort que quand il en eſt averti.

Réjouiſſez-vous donc d'avoir eu un frere ſi aimable ; félicitez-vous d'en avoir eu l'uſufruit, quoiqu'il ait moins duré que vous n'euſſiez déſiré. Songez que vous avez joui d'un grand plaiſir, & qu'il étoit dans la nature humaine de le perdre. Il y a de la contradiction à s'affliger de n'avoir pu poſſeder un tel frere que peu de temps, & à ne pas ſe réjouir d'avoir pu le poſſeder. Mais dites-vous, il m'a été ravi d'une façon très-inopinée. Chacun eſt la dupe de ſa confiance trop crédule : on oublie aiſément la mort, tant qu'on poſſede ce qu'on aime. La nature nous prouve à tout moment qu'elle ne fait grace à perſonne ; nous voyons tous les jours paſſer devant nous les convois funebres des perſonnes connues & des inconnues, nous n'y faiſons aucune attention ; & nous appellons inopiné ce qui, pendant toute la vie, nous eſt annoncé comme devant arriver. Il ne faut donc pas s'en prendre à l'injuſtice du ſort : c'eſt notre folie inſatiable que nous

devons accuſer, elle fait que nous nous indignons d'être forcés de ſortir d'un ſéjour dans lequel nous n'avons été admis que ſous condition.

CHAPITRE XXX.

COMBIEN étoit plus juſte ce ſage (1) qui, lorſqu'on lui annonça la mort de ſon fils, fit cette réponſe ſi digne d'un grand homme, *lorſque je l'ai mis au monde, je ſavois qu'il devoit mourir.* Il y a lieu de croire que le fils d'un tel pere a dû mourir avec courage. Ce Philoſophe n'apprit pas la mort de ſon fils comme une nouvelle: en effet qu'y a-t-il de nouveau à voir mourir un homme, dont toute la vie n'eſt qu'un chemin qui conduit à la mort?

(1) On donne communément ce mot au Philoſophe Anaxagore; mais Juſte-Lipſe croit qu'on doit plutôt l'attribuer à Xénophon. Cet Hiſtorien offroit un ſacrifice, lorſqu'on vint lui apprendre la mort de ſon fils Gryllus : à l'inſtant il ôta la couronne de deſſus ſa tête : mais, quand on eût ajouté qu'il avoit été tué en combattant courageuſement, il la remit en diſant : *je ſavois qu'il étoit mortel.* Voyez DIOGENE LAERCE, *in Xenophont.* lib. 2. ſegm. 54 et 55. et les Hiſtoires diverſes d'Elien, *lib.* 3, *cap.* 3.

Lorſque

Lorsque je l'ai mis au monde, je savois qu'il devoit mourir! dit-il, il y ajouta ensuite une autre circonstance qui marquoit encore plus de sagesse & de fermeté: *je l'ai élevé pour cela.* En effet nous sommes tous élevés pour mourir: quiconque est mis au monde est destiné à la mort; ainsi réjouissons-nous de ce que la vie nous a été donnée, & soyons prêts à la rendre dès qu'elle nous sera redemandée: la mort saisira chacun de nous dans des temps divers, elle n'épargnera personne, notre esprit doit être préparé à la recevoir, il ne doit pas craindre une chose indispensable, il faut toujours attendre un moment incertain.

Vous rapporterai-je les exemples sans nombre de Généraux, de leurs enfants, d'hommes illustrés par des Consulats & des triomphes, qui ont été les victimes du destin inexorable? des Rois ont disparu ainsi que leurs Royaumes, des peuples, des nations entieres ont subi leurs destinées. Tous les hommes, & même tous les êtres, s'acheminent vers leur fin, mais elle n'est pas la même pour tous. Les uns perdent la vie au milieu de leur carriere; les autres la perdent dès l'entrée même, tandis qu'elle se sépare avec peine de certains vieillards, qui chargés d'un

long âge, ſont fatigués du poids de leur existence, & ſouhaiteroient de ſortir de ce monde. Nous marchons tous vers le même but que nous atteignons à des époques différentes. Je ne ſais s'il y a plus de folie à ignorer la loi qui nous condamne à mourir, ou s'il y a plus d'imprudence à refuſer de s'y ſoumettre. Prenez les œuvres des deux grands Poëtes dont vous avez augmenté la célébrité par vos travaux ingénieux, & que vous avez traduits en proſe ſans leur rien faire perdre de leurs graces; en effet par un effort très-difficile, vous avez fait paſſer d'une langue dans une autre toute leur élégance & toute leur énergie. Vous trouverez dans chaque livre de ces poëmes un grand nombre d'exemples des viciſſitudes & des incertitudes de la vie humaine, des cataſtrophes lamentables, des ſujets très-variés de répandre des larmes. Liſez ces choſes avec la même vigueur que vous avez montrée, lorſque votre éloquence s'exerçoit dans de grandes affaires, & vous aurez honte de perdre courage, & de ne point agir d'une façon noble & conforme à vos diſcours. Ne vous mettez pas dans le cas de faire demander à ceux qui admirent vos écrits, comment une ame ſi foible a pu produire

des choses si sublimes & si fortes. Détournez plutôt vos regards d'un objet qui vous tourmente, pour les porter sur tant d'autres capables de vous consoler, portez-les sur des freres estimables, sur une épouse chérie, sur votre fils. La fortune jusqu'ici ne vous a point entamé par ce côté, il vous reste bien des objets propres à vous tranquilliser.

CHAPITRE XXXI.

Ne souffrez pas qu'on blesse votre réputation, en disant qu'une seule cause de douleur a sur vous plus de pouvoir que tant de sujets de consolation : vous voyez que toutes ces personnes si cheres, sont frappées du même coup que vous-même, elles ne peuvent vous prêter du secours qu'elles doivent attendre de vous ; moins elles ont de lumieres & de force d'esprit, plus vous êtes obligé d'en montrer en résistant au malheur qui vous est commun avec elles. On doit trouver du soulagement à ses peines, quand on les partage entre plusieurs ; en les divisant ainsi, vous en aurez une moindre portion à supporter. Je ne cesserai de vous montrer Cé-

ſar: tant qu'il gouvernera la terre, & qu'il fera voir que l'Empire eſt bien mieux défendu par la bonté, que par les armes; tant qu'il ſera l'arbitre des choſes humaines, vous n'avez pas lieu de craindre que vous vous apperceviez d'aucune perte; vous trouverez en lui ſeul aſſez de reſſources, aſſez de motifs de conſolation. Prenez donc courage; & toutes les fois que vos yeux ſe rempliront de larmes, arrêtez-les ſur Céſar: ils ſe ſécheront en contemplant un Dieu ſi favorable, ſon éclat les fixera, & les empêchera de ſe porter ſur aucun autre objet. Vous devez uniquement vous occuper de ce Prince que vous avez le bonheur de voir nuit & jour, & dont jamais vous ne détournez vos penſées: c'eſt ſon ſecours que vous devez implorer contre la fortune; je ne doute pas, d'après la douceur & la bienveillance dont il donne des preuves à tous ceux qui lui appartiennent, qu'il n'ait déja trouvé des moyens d'adoucir votre plaie, & que par des bienfaits accumulés, il n'ait tâché de calmer votre douleur. Eh bien! n'en eût-il rien fait, la vue ſeule de Céſar, ſon idée même, ne doivent-elles pas ſuffiire pour vous conſoler? Que les Dieux & les Déeſſes l'accordent long-

temps à la terre, qu'il égale les hauts faits d'Auguste, qu'il vive plus que lui! tant qu'il sera parmi les mortels, qu'aucun des siens n'éprouve les atteintes de la mort, qu'il forme son fils à l'Empire de Rome, qu'il l'associe long-temps à sa puissance avant de l'avoir pour successeur! Puisse le jour où sa maison le placera au rang des Dieux, être éloigné, & ne devenir un jour mémorable, que pour nos derniers neveux!

CHAPITRE XXXII.

O Fortune! garde-toi de toucher à ce grand Prince; ne lui fais sentir ton pouvoir, que du côté le plus favorable: souffre qu'il guérisse les plaies du genre humain depuis long-temps malade; permets qu'il rétablisse ce que la fureur de son prédécesseur a ébranlé! Que cet astre, venu pour éclairer la terre plongée dans les ténèbres les plus profondes, répande à jamais son éclat! qu'il pacifie la Germanie (1)! qu'il nous ouvre l'en-

(1) Dans la premiere année de l'Empire de Claude, Servius Galba vainquit les Cattes, et

trée de la Bretagne (2); qu'il renouvelle les triomphes de son pere (3), dont la clémence, qui constitue la principale de ses vertus, me fait espérer d'être spectateur ! Car ce Prince, en me précipitant dans la disgrace, n'a pas voulu me ravir l'espoir de m'en tirer un jour : bien plus : il ne m'a pas même précipité ; mais lorsque la fortune me poussoit, il a bien voulu me soutenir dans ma chûte ; & usant de sa clémence ordinaire, ses mains divines m'ont déposé très-doucement. Il a intercédé pour moi dans le Sénat, non content de m'accorder la vie, il l'a demandée ponr moi. Qu'il décide de mon sort, sa justice lui fera connoître la bonté de ma cause, ou sa clémence l'y rendra favorable. Soit qu'il me reconnoisse pour innocent, soit qu'il veuille que je le sois, je regarderai sa décision comme un bienfait. En attendant, je

---

P. Gabinius battit les Marses, & reprit une des aigles que les Romains avoient perdues dans la défaite de Varus.

(2) La troisieme année de Claude, A. Plautius fut envoyé dans la Grande Bretagne, où il remporta de très-grands avantages.

(3) Drusus qui avoit long-temps commandé en Germanie.

trouve dans mes malheurs une grande consolation, en voyant la clémence de ce grand Prince se répandre sur l'univers; comme elle a pu déterrer, dans le même coin où je suis enfoui, plusieurs infortunés qui y étoient depuis long-temps relégués, & les rendre à la lumiere, je ne craindrai pas d'être le seul qu'elle oublie. Mais ce Prince connoît, mieux que personne, le temps d'exercer sa bonté sur chacun; je tâcherai de mériter qu'il ne dédaigne pas de descendre jusqu'à moi. Heureuse votre clémence, ô César! qui fait que, sous votre empire, les exilés jouissent eux-mêmes d'une vie plus tranquille que celle des hommes les plus distingués, sous Caligula: ils ne sont point alarmés; ils n'attendent pas la mort à chaque instant; ils ne tremblent point à la vue de chaque vaisseau qui arrive: vous leur permettez de compter que les fureurs de la Fortune auront des bornes, d'espérer qu'elle deviendra meilleure, & de se tranquilliser dans leur position actuelle. Les coups de foudre sont justes, quand ils sont respectés par ceux-même qui en ont été frappés.

X iv

CHAPITRE XXXIII.

Ce Prince, qui eſt le conſolateur de tous les hommes, a déja, ſi je ne me trompe, ſoulagé votre affliction, & appliqué à votre mal des remedes très-puiſſants; déja il vous a fortifié de toutes les manieres; ſa mémoire féconde a dû lui fournir tous les exemples capables de vous engager à vous calmer; déja il vous aura développé les préceptes des Sages avec ſon éloquence accoutumée. Perſonne ne peut, mieux que lui, entreprendre de raiſonner avec vous; ſes diſcours, ſemblables à des oracles, doivent avoir un tout autre poids: ſon autorité divine eſt faite pour anéantir la force de votre douleur. Suppoſez donc qu'il vous parle en ces termes: Vous n'êtes pas le ſeul « que la Fortune ait choiſi pour vous » porter un ſi grand coup: il n'eſt, & il » ne fut jamais ſur toute la terre de fa» mille où l'on n'ait verſé des larmes. Je » ne vous propoſerai point d'exemples » vulgaires, qui, quelques petits qu'ils » ſoient, ne laiſſent pas quelquefois d'ê» tre étonnants. Je vous renverrai à nos

» fastes, aux annales publiques. Voyez
» tous ces portraits (1) qui remplis-
» sent le vestibule des Césars; ceux
» qu'ils représentent sont fameux par les
» malheurs de quelques-uns de leurs pa-
» rents. Il n'est aucun de ces grands per-

(1) Ces portraits étoient en cire, comme on le voit par ces vers de Juvénal :

Tota licet VETERES exornent undique CERÆ
Atria, nobilitas sola est, atque unica virtus.
Satyr. 8, *vers.* 19 & 20.

Séneque dit ailleurs que les vestibules des grands Seigneurs étoient ornés de ces bustes, d'une longue suite de noms, & de longues généalogies. *Voyez* de Benef. *lib.* 3, *cap.* 28. Les inscriptions qu'on mettoit au bas de ces portraits, contenoient les titres dont on avoit été décoré, & la liste de tout ce qu'on avoit fait de remarquable dans les différentes Magistratures qu'on avoit exercées; mais ces inscriptions étoient souvent fausses ; & Tite-Live se plaint qu'elles avoient corrompu la vérité de l'Histoire. Selon lui, la contrariété qui se trouve entre les Historiens sur certains faits, vient de tant d'éloges funebres, & de titres d'honneur particuliers, où chaque famille songe à illustrer ses Ancêtres aux dépens de la vérité, leur attribuant les premieres Magistratures de l'Etat, ou les plus mémorables événements de l'Histoire. "On
„ ne peut douter, ajoute-t-il, que ce ne soit
„ là une source de la confusion qui se trouve
„ quelquefois dans les monuments publics ou
„ particuliers : confusion d'autant plus
„ fâcheuse, que nous n'avons pas d'Auteurs

» sonnages, les ornements de leurs sie-
» cles, qui n'ait été arraché aux vœux
» des siens, ou qui ne leur ait causé les
» plus vifs regrets. A quoi bon vous
» rappeller un Scipion l'Africain, à qui
» la mort de son frere fut annoncée dans

„ contemporains, sur le témoignage desquels
„ on pourroit compter".

Vitiatam memoriam funebribus laudibus reor, FALSISQUE IMAGINUM TITULIS, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt. Indè certe & singulorum gesta, & publica monimenta rerum confusa. Nec quisquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo satis certo Auctore stetur. TIT. LIV. *lib.* 8, *cap.* 40.

Cicéron, d'où il paroît que Tite-Live a pris cette réflexion, nous apprend qu'on mettoit dans ces sortes d'éloges plusieurs choses qui n'étoient jamais arrivées ; des triomphes imaginaires, un nombre exagéré de Consulats, de fausses généalogies, des Plébéiens tirés de leur ordre, pour faire passer des hommes de néant dans d'autres familles du même nom : & il prétend aussi que ces louanges outrées avoient rendu l'Histoire Romaine encore plus fautive.

His laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior : multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt : falsi triumphi, plures Consulatus : genera etiam falsa, & à Plebe transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus. CICERO *in Bruto*, cap. 16, *edit.* Joseph. Oliveti, *Paris*, 1740.

» son exil ? Ce frere, qui avoit arraché » son frere de la prison, ne put l'arra- » cher des bras de la mort. Chacun vit » que la tendresse fraternelle l'empêcha » de se soumettre à l'équité des loix : le » même jour où il avoit tiré son frere » des mains du Sergent, il osa, quoique » particulier, s'opposer au Tribun du » peuple. Ce grand-homme regretta son » frere avec autant de vivacité qu'il en » avoit mis à le défendre. Que vous dirai- » je de Scipion Emilien, qui vit, presque » en même temps, le triomphe de son » pere (2), & les funérailles de ses deux » freres ? Cependant ce jeune homme, » à peine sorti de l'enfance, soutint » cette destruction subite de sa famille, » arrivée en même temps que le triom- » phe de Paul Emile, avec la force qui » convenoit à un Héros né pour le sou- » tien de Rome & pour sa ruine de » Carthage."

(2) *Voyez* ci-dessus la *Consolation à Marcia*, chap. 13, au texte & dans les Notes. *tom.* 4.



CHAPITRE XXXIV.

« A QUOI bon vous rappeller la mort » qui vint rompre l'union établie en» tre les deux Lucullus ? Pourquoi » vous parler des deux Pompée, à » qui la Fortune irritée ne voulut pas » même accorder la faveur de périr en» semble. Sextus Pompée eut d'abord le » chagrin de survivre à sa sœur, dont » la mort (1) brisa les liens d'où dépen» doit le repos de Rome ; il survécut » encore à son frere, que la Fortune ne » sembloit avoir élevé que pour le pré» cipiter comme son pere. Néanmoins, » après cette chûte, non-seulement il » résista à sa douleur, mais encore il eut » le courage de faire la guerre. Il se

(1) Il y a dans plusieurs des faits cités ici par Séneque, quelques inexactitudes historiques peu importantes, & sur lesquelles on peut consulter les notes de Juste-Lipse. S'il falloit relever toutes les méprises de cette espece répandues dans les Auteurs anciens & modernes, on feroit un gros livre très-sec, très-ennuyeux, & dont l'utilité, si l'on peut lui en supposer quelqu'une, ce que je n'ai pas le temps d'examiner, seroit au moins fort circonscrite.

» présente une foule d'exemples de freres
» séparés par la mort ; & même on en a
» vu très-peu vieillir ensemble. Il fau-
» droit être privé de sens & de raison,
» pour se plaindre des pertes causées
» par la Fortune, quand on sait qu'elle
» a pris plaisir à faire verser les larmes
» des Césars. Le divin Auguste perdit
» Octavie sa sœur bien aimée, & la Na-
» ture ne dispensa pas ce Prince, des-
» tiné à être placé au rang des Dieux,
» de la nécessité de pleurer. Il éprouva
» même des pertes de toute espece ; la
» mort lui enleva le fils (2) de sa sœur,
» qu'il avoit désigné pour son succes-
» seur. En un mot, sans entrer dans le
» détail de toutes ses pertes, je me bor-
» nerai à dire qu'il perdit ses gendres,
» ses enfants & ses neveux. Pendant tout
» le temps de sa vie, personne n'a senti,
» plus que lui, qu'il étoit homme ; ce-
» pendant son grand cœur supporta des
» chagrins si cuisans. Le divin Auguste,

(2) Marcellus, sur la mort duquel Virgile fit ces beaux vers que tous les gens de goût savent par cœur, qu'Auguste & Octavie ne purent entendre autrefois sans verser des larmes, & qu'on ne lit pas même aujourd'hui sans se sentir vivement ému. *Voyez* l'Enéide, *lib.* 6, *vers* 855-884.

» vainqueur des nations étrangeres, fut
» encore vaincre la douleur. Caius Cé-
» sar, fils adoptif & petit fils d'Auguste
» mon oncle, dans les premieres an-
» nées de sa jeunesse perdit son cher
» frere Lucius, Prince de la Jeunesse
» comme lui, lorsqu'on se préparoit à
» la guerre contre les Parthes; cette
» perte fit à son ame une plaie beaucoup
» plus profonde que celle dont son corps
» fut atteint (3) dans la suite: cependant
» il supporta ces deux accidents avec cou-
» rage & résignation. Tibere, mon on-
» cle, vit mourir dans ses bras mon pere
» Drusus Germanicus, son frere puîné,
» au moment où il venoit de pénétrer au
» centre de la Germanie, & de soumet-
» tre à l'Empire Romain les nations les
» plus féroces. Cependant il sut modérer
» sa propre douleur ainsi que celle des
» autres: il empêcha l'armée, non moins
» désolée qu'étonnée de cette perte, qui
» revendiquoit le corps de son Général,
» de lui faire des funérailles militaires, &

(3) Une mort prématurée les enleva tous deux: le plus jeune lorsqu'il alloit en Espagne commander les Légions; & celui dont il est ici question, à son retour d'Arménie, d'où il rapporta une blessure qui lui avoit affoibli le corps & l'esprit. *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 1, *cap.* 3.

» voulut que ses obseques se fissent suivant l'usage des Romains. Il crut qu'il falloit faire observer la discipline, non-seulement dans la façon de combattre, mais encore dans la façon de pleurer : il n'auroit pu contenir les larmes des autres, s'il n'eût commencé par contenir les siennes.

CHAPITRE XXXV.

» LORSQUE Marc-Antoine, mon ayeul, qui n'étoit inférieur à personne, si ce n'est à celui qui le vainquit, gouvernoit la République en qualité de Triumvir, place dans laquelle il ne voyoit au-dessus de lui que ses deux Collégues, & tous les autres au-dessous, apprit que son frere avoit été tué. O Fortune cruelle, comme tu te fais un jeu du malheur des humains! Dans le temps même où Marc-Antoine décidoit de la vie & de la mort de ses concitoyens, on conduisoit au supplice le frere de Marc-Antoine; cependant il souffrit ce malheur avec la même fermeté qui lui avoit fait supporter tous les autres revers. Son

» deuil fut d'immoler vingt légions aux
» mânes de son frere. Mais, sans m'ar-
» rêter à d'autres exemples, & sans par-
» ler des funérailles de plusieurs de mes
» parents, dont mes yeux ont été té-
» moins, la Fortune m'a deux fois (1),
» obligé de pleurer mes freres ; elle a
» trouvé deux fois qu'elle pouvoit me
» blesser sans me vaincre. J'ai perdu
» mon frere Germanicus : tout homme
» qui a quelque idée de la tendresse fra-
» ternelle, doit savoir à quel point je
» l'ai chéri : cependant j'ai modéré mes
» sentiments de maniere, qu'en remplis-
» sant les devoirs d'un bon frere, je n'ai
» rien fait qui ne fût convenable à un
» Prince".

Figurez-vous donc que le Pere des citoyens vous rapporte ces exemples, afin de vous montrer que rien n'est assez sacré pour être à l'abri des coups de la Fortune, puisqu'elle a osé répandre le deuil dans la même famille où elle devoit

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse. La vérité de l'Histoire est souvent altérée dans ce chapitre & dans le précédent ; mais ce n'est pas dans un ouvrage de déclamation, tel que celui-ci, qu'il faut la chercher. *Voyez* ce que j'ai dit des inexactitudes de Séneque à cet égard, dans la note 1. sur le chap. 34.

prendre des Dieux. Que l'on cesse donc de s'étonner de ses injustices & de ses cruautés. Pourroit-elle traiter équitablement, ou avec douceur, les maisons des particuliers, puisque sa rage implacable a si souvent souillé, par des funérailles, les temples des (2) Dieux. Quand nous la chargerions d'injures, soit pour nous-mêmes, soit au nom du Public, nous ne la ferions pas changer; elle s'endurcit contre toutes les prieres & les (3) cérémonies: telle fut, & telle sera toujours la Fortune: son audace ne respecte &

(2) Au texte : *pulvinaria*, ce qui signifie pour parler simplement & sans figure : *la famille des Empereurs.* Tout le monde sait qu'on les déifioit après leur mort, & même pendant leur vie, car il n'est aucun moyen de corruption dont la flatterie n'ait fait usage dans tous les temps, pour exalter la tête des Princes, pour leur faire croire qu'ils sont d'une autre espece que le reste des hommes, & pour justifier par cette prétendue hétérogénéité, tous les excès où l'abus du pouvoir porte nécessairement. *Voyez* SUÉTONE : *dans la vie de Caligula*, cap. 22.

(3) Le sens de ce mot s'éclaircit par un passage des *Questions Naturelles*, où Séneque dit que le destin ou la nécessité ne se laisse fléchir ni par les sacrifices, ni par l'immolation d'une brebis blanche. *Hanc si sacrificiis, & capite nivea agna exorari judicas; divina non nosti.* Natur. Quæst. *lib.* 2, cap. 36.

n'épargne rien; elle fera toujours éprouver ses ravages ordinaires; elle osera même, pour nuire, pénétrer dans les maisons où l'on n'entre que par des (4) temples;

(4) Douza est, ce me semble, le premier qui ait expliqué ce passage assez difficile à entendre, & dont l'intelligence tient en partie à des connoissances locales. Le Palais de Tibere, qui fut depuis celui de ses successeurs, étoit bâti sur cette partie du Mont Palatin, qui fait face à la voie sacrée & au Temple de la Paix. "Caligula, „ dit Suétone, prolongea une partie de ce „ palais, jusqu'à ce qu'il joignit à la place „ publique, où étoit le Temple de Castor et „ Pollux, et fit de ce temple le vestibule de „ son palais. C'est-là, qu'assis entre ces deux „ freres, comme dans la place la plus „ honorable, il recevoit les adorations de „ tous ceux qui venoient le saluer".

Partem Palatii ad forum usque promovit, atque æde Castoris et Pollucis in vestibulum transfigurata, consistens sæpe inter fratres Deos, medium se adorandum adeuntibus exhibebat. SUETON. *in Caligul.* cap. 22.

On voit par ce fait, que le temple de ces demi-Dieux servoit en quelque sorte d'entrée et de passage pour arriver au palais de l'Empereur: C'est à cette position que Martial fait allusion dans la Préface de son huitieme livre, dédié à Domitien: après avoir dit qu'un ouvrage à la tête duquel se trouve le nom sacré de l'Empereur, ne doit pas contenir d'obscénités; il ajoute qu'on ne doit pas s'approcher des temples avant de s'être purifié par les cérémonies de la religion. *Meminerit non nisi religionis purificatione lustratus accedere*

elle couvrira de tapis lugubres les (5) portes qui ne devroient être ornées que de lauriers.

---

ad templa debere. Douza qui rapporte auſſi ce paſſage, prétend, avec raiſon, que par le mot *templa*, il faut entendre le palais de l'Empereur, dans lequel on ne pouvoit entrer qu'en paſſant par les temples des Dieux. *Ad templa*, id eſt aulam, ſeu palatium Imperatoris ad quæ ingreſſuris non niſi per ipſa Deorum immortalium templa paterit aditus. Id quod ex Seneca colligimus. *Voyez* JANI DOUZÆ, *Præcidanea pro Tibullo*, cap. 11, & le *Commentaire de Torrentius ſur Suétone*, in Calig. *cap.* 22.

(5) Ce paſſage prouve que la coutume de tendre en noir les portes et le devant des maiſons de ceux qui ſont morts, eſt fort ancienne, puiſqu'elle ſubſiſtoit déja du temps de Séneque. Au reſte cette phraſe et la précédente, dont le ſtyle eſt un peu figuré, et peut-être même trop poétique, rendues ſimplement, ſignifient que perſonne n'eſt à l'abri des revers de la fortune, qui, ſemblable à la mort, renverſe et foule à ſes pieds, ſans diſtinction, la cabane du pauvre et les palais des Rois. *Æquo pulſat pede pauperum tabernas Regumque turres.* Séneque appelle ici le palais des Empereurs *Laureatæ fores*, parceque le veſtibule de leur palais étoit orné de branches de laurier. *Laurus triumphis propriè dicatur, vel gratiſſima domibus*, JANITRIX CÆSARUM *Pontificumque. Sola & domos exornat, & ante limina excubat.* PLIN. *Nat. Hiſt.* lib. 15, cap. 30. *Ed.* Hard.

les honneurs funebres qui lui étoient dus; mais à sa campagne d'Albe, il se consoloit de sa perte cruelle en jouant aux dés, & s'occupant d'amusements pareils. Quelle honte pour un Empereur! des jeux de hasard consolent un Souverain de Rome de la mort de sa sœur. Ce même Caligula, non moins insensé qu'inconstant, après avoir laissé croître ses cheveux & sa barbe, se mit à parcourir les côtes de la Campanie & de la Sicile, incertain (1) s'il vouloit qu'on pleurât sa sœur, ou qu'on lui rendît un culte. En effet, en même temps qu'on lui élevoit des temples & des autels, il punissoit cruellement ceux qui ne lui paroissoient pas suffisamment affligés. Il étoit aussi abattu par les coups du sort, qu'insolent dans la prospérité;

(6) Dio Cassius dit que cette bête féroce faisoit mourir indistinctement tous ceux, qui, sous quelque prétexte que ce fut, témoignoient de la joye ou de la tristesse. Selon la logique, véritablement infernale de ce tyran, c'étoit un crime de pleurer Drusille, parcequ'elle étoit Déesse, & de ne la pas pleurer, parcequ'elle étoit sa sœur.

Omnes autem homines in culpam incurrebant sive lætitiam de aliqua re præ se ferrent: nam & lugere eam, quippe Deam, & non lugere nimirum hominem, vitio dabatur. *Lib.* 59, *cap.* 11, Edit. *Reimar*.



différences entre les hommes, la vertu eſt faite pour tous; elle ne dédaigne perſonne, pourvu qu'on ſe croie digne d'elle. Vous imiterez donc très-bien ces grands-hommes; quoiqu'ils euſſent pu s'indigner de n'être point exempts de ces calamités, ils n'ont pourtant pas regardé comme une injuſtice d'être en cela traités comme les autres, mais ils ont regardé ces pertes comme l'apanage des mortels; ils ne les ont ſoutenues ni avec une inſenſibilité ſauvage, ni avec une molleſſe efféminée. Ce n'eſt pas être homme, que de ne point ſentir ſes maux; c'eſt manquer de courage, que de ne pas les ſupporter. Après avoir fait paſſer en revue tous les Céſars, que la Fortune a privés de leurs freres ou de leurs ſœurs, je ne puis en oublier un qui mérite d'être retranché de cette famille illuſtre, que la Nature a produit pour l'opprobre & la perte du genre humain, & qui a renverſé de fond en comble un Empire dont la clémence du meilleur des Princes a ranimé les forces: Caligula, cet homme auſſi incapable de s'affliger que de ſe réjouir en Prince, après avoir perdu ſa ſœur Druſille, évita les regards & la ſociété de ſes ſujets; il n'aſſiſta point aux obſeques de ſa ſœur; il ne lui rendit pas

CHAPITRE XXXVII.

PLONGEZ-VOUS donc maintenant de plus en plus dans les plaisirs de l'étude; qu'elle soit pour votre ame comme un retranchement qui ferme toute entrée à la douleur. Prolongez la mémoire de votre frere, en lui élevant un monument dans quelqu'un de vos ouvrages; ce sont les seuls auxquels les intempéries de l'air ne puissent pas nuire, & que le temps ne puisse pas consumer. Les monuments construits de pierres, les masses de marbre, les amas de terre qu'on éleve à une grande hauteur ne sont pas faits pour durer long-temps; le souvenir du génie est immortel; donnez donc cette immortalité à votre frere, qu'il vive dans vos écrits. Vous en consacrerez bien mieux la mémoire par les productions durables de votre esprit, qu'en vous livrant à une douleur stérile. A l'égard de la fortune, quoiqu'il ne faille pas entreprendre maintenant de la justifier auprès de vous; car tous les biens qu'elle nous a donnés, nous deviennent odieux dès qu'elle nous en a ravi quelqu'un, il faudra pourtant plai-

der

der sa cause, lorsque le temps vous aura mis en état de la juger avec plus d'équité; alors vous pourrez consentir à vous réconcilier avec elle: en effet, elle a bien des moyens de réparer le mal qu'elle vous a fait; elle le compensera par les biens qu'elle répandra sur vous. Après tout, c'est elle qui vous avoit donné ce qu'elle vous a ravi. Ne tournez donc pas votre esprit contre vous-même; ne prêtez pas des forces à votre douleur. Votre éloquence peut bien donner de la grandeur à de petites choses; elle peut de même diminuer les grandes & les réduire à une petitesse extrême: mais elle doit à présent réserver toute sa force pour vous consoler. Considérez que cela même peut être superflu: la Nature exige quelque chose de nous; mais la vanité augmente la dette que l'on contracte avec elle. Je ne prétends nullement que vous n'éprouviez aucune tristesse; je sais qu'il est des hommes qui ont plus de dureté que de force & de prudence: ils prétendent que le Sage doit être insensible à la douleur; mais il paroît que ces raisonneurs ne se sont jamais trouvés dans des positions affligeantes: sans cela la Fortune auroit fait disparoître leur sagesse

orgueilleuſe (1), & leur auroit arraché, malgré eux, l'aveu de la vérité. Tout ce qu'on eſt en droit d'attendre de la raiſon, c'eſt de retrancher à la douleur ce qu'elle a d'exceſſif; il ne faut ni eſpérer ni deſirer qu'elle l'anéantiſſe totalement : il faut qu'elle tienne un juſte milieu entre la dureté & l'extravagance, & qu'elle nous mette dans la poſition qui convient à la tendreſſe non troublée. Laiſſons couler nos larmes; mais qu'elles ne coulent pas ſans fin. Tirons des gémiſſements du fond de notre ſein; mais qu'ils ceſſent. Reglez votre ame de maniere à mériter l'approbation des Sages & celle de vos freres. Rappellez-vous ſouvent la

(1) Si cette conſolation à Polybe eſt de Séneque, ce qui ne me paroît pas démontré, le paſſage qu'on vient de lire ſemble au moins prouver que, lorſqu'il l'écrivit, il n'avoit pas encore embraſſé la doctrine du Portique; car il ſeroit difficile de trouver en auſſi peu de mots une réfutation plus forte du ſtoïciſme en général, & une critique plus vive & même plus âcre, du paradoxe le plus étrange & le plus choquant de cette ſecte. On ne peut pas ſuppoſer que Séneque ait voulu ſacrifier ici à Polybe les principes de Zénon & ſes propres ſentiments, car alors il ſe ſeroit exprimé différemment, & n'auroit pas dit hiſtoriquement, *& ſcio inveniri quoſdam*, *&c.* Ce n'eſt pas ainſi qu'un Philoſophe parle de la ſecte où il eſt engagé. L'expreſſion de Séneque

mémoire de celui que vous avez perdu; parlez-en dans vos discours, représentez-le fréquemment à votre esprit: vous y parviendrez, en rendant sa mémoire plutôt agréable que fâcheuse. Il est naturel que l'esprit s'éloigne des objets auxquels il retourne avec tristesse. Pensez à sa modestie, à son aptitude aux affaires, à son adresse dans l'exécution, à sa fidélité dans ses engagements: rapportez aux autres, & rappellez-vous à vous même, toutes ses actions & ses paroles: pensez à ce qu'il étoit & à ce qu'il auroit pu devenir; car que n'étiez-vous pas en droit d'attendre d'un tel frere?

Tels sont (2) les motifs de consola-

---

est celle du dédain, & d'un homme qui trouve ridicule & absurde l'opinion qu'il expose, & à qui cette opinion donne même de l'humeur & de l'impatience.

Voyez ce qui a été dit ci-dessus, dans l'Avertissement sur ce Traité, *pag.* 435, 436.

(2) Juste-Lipse assure que ce paragraphe est une addition, une misérable glose de copiste, (*glossema pudendum*) & que Séneque n'a jamais écrit ces dernieres lignes, remplies de bassesse & d'inepties. Il traite encore avec beaucoup de mépris le stupide Auteur de cette interpolation.

Ut Seneca hæc scripserit, *Dit-il*, verbis tam humilibus, tam ineptis? numquam factum.

tions que peut vous présenter mon esprit accablé & abruti par la triste situation où je suis depuis long-temps : s'ils ne sont pas dignes de votre génie, ou s'ils ne sont pas assez puissants pour soulager votre douleur, songez que celui qui est sans cesse absorbé dans ses propres chagrins, ne peut guere s'occuper à consoler les autres. Songez que les expressions choisies ne se présentent point aisément à un homme entouré de gens qui parlent un langage barbare, & qui entend retentir à ses oreilles un bruit désagréable pour les barbares eux-mêmes.

Quidquid adduxi, (*il venoit de rapporter le passage entier.*) merum additamentum est, ab ixione aliquo librorum & Ægistho. A fine enim hujus libri clarè aliquid deest. Id conatus fuit resarcire suis verbis sectarius iste vervex. SENEC. *Elector. lib.* 1, *cap.* 26, *opp. tom.* 1, *Edit.* Antverp. 1637. Joignez à ce passage ce qu'il dit dans la Vie de Seneque, *cap.* 5. J'ai cité ses propres paroles dans l'Avertissement imprimé à la tête de ce Traité. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 436.

Fin de la Consolation à Polybe.

EPIGRAMMES
DE SÉNEQUE,
SUR SON EXIL DANS L'ISLE DE CORSE.

Sur la Corse.

CORSE ! terre autrefois habitée par une colonie de Phocée ; Corse ! jadis désignée sous le nom grec de Cyrne ; Corse ! plus petite que la Sardaigne & plus étendue qu'Ilva ; Corse ! entrecoupée de rivieres poissonneuses ; Corse ! terrible durant les chaleurs de l'été, & plus cruelle encore pendant les ardeurs de la canicule ; épargne des exilés, c'est-à-dire, épargne des hommes déja dans le sépulcre ! que ta terre pese légérement sur la cendre des vivants.

Sur le même sujet.

LA Corse barbare est entourée de rochers escarpés, son aspect hideux n'offre que d'horribles déserts ; l'automne n'y donne point de fruits ; l'été n'y produit point de moissons, son hiver est privé des bienfaits de Pallas ; son printems n'est égayé par aucun ombrage ; nulle herbe

ne croît ſur ſon ſol malheureux : on n'y trouve ni pain, ni eau, ni feu ; on n'y voit que deux choſes, un exilé & un lieu d'exil.

Plainte.

Qui que tu ſois qui cherches à fouiller dans le ſein d'un ami égorgé ; ne me crois-tu donc pas encore aſſez malheureux ? laiſſe-là un homme percé de coups : ſouvent une main mourante a fait une bleſſure mortelle à ſon injuſte vainqueur.

Autre Plainte.

Qui que tu ſois, je déclarerai ton nom ; la douleur porte aux extrêmes. Toi qui foules ma cendre, & qui, peu content des maux ſubits dont je ſuis accablé, viens lancer des traits cruels contre un mort, crois-moi, la nature accorde encore des forces aux ſépulcres ; une ombre peut défendre ſon tombeau. O envie ! crois que les Dieux même te parlent aujourd'hui par ma bouche : ce ſont mes mânes qui te crient, qu'un malheureux eſt une choſe ſacrée. Ne touche point à mes cendres ; les mains les plus ſacrileges reſpectent les buchers.

Autre.

TES vers sont remplis d'un mortel venin, mais ton ame est encore plus noire que tes vers. Personne ne peut échapper à ta dent meurtriere, ni homme, ni femme, ni enfant, le vieillard même n'en est point garanti par son âge. Semblable à un furieux qui jette des pierres dans une foule, tu répands tes discours malins sur tout le peuple ; mais le peuple vient à bout de réprimer les insensés, & les pierres retombent sur les têtes troublées. Il n'est pas de Poëte qui ne dirige des vers contre toi : toutes les Muses en colere s'arment contre ta rage.

Autre.

TANDIS que le soldat, sans être encore en garde, secoue ses armes, un trait peut être lancé de ma main. Le brave homme ! Tu te fais donc un jeu d'intenter des accusations capitales, & les noirs poisons accompagnent tes railleries ; dans la chaleur du vin & de la gaieté tu dis donc qu'il ne t'importe guere que je pleure, pourvu que tu fasses rire ? Mets fin à tes plaisanteries, la méchanceté n'a rien de plaisant : les railleries qui blessent n'ont jamais le droit de plaire.

A ſon ami Criſpus.

CRISPUS (1), qui ſaites toute ma force, & qui êtes mon unique reſſource dans mes infortunes! Criſpus, qui auriez été conſidéré même dans l'ancien barreau! Criſpus, qui n'avez montré du pouvoir, que lorſque vous vouliez vous rendre utile : vous qui avez été, dans mon naufrage, mon refuge, ma gloire, mon rempart aſſuré, & qui ſeul procurez maintenant du repos à mon ame affligée! Criſpus, ſur la vertu duquel ſe fonde mon eſpoir le plus doux, vous qui êtes rempli du miel Attique, vous qui faites l'honneur d'un pere & d'un aïeul éloquent, vous dont la privation eſt la ſeule choſe que ſente un exilé, mon ame, quoiqu'attachée aux ſtériles rochers de la Corſe, ne ceſſe d'être avec vous..

Sur le Temps.

LE temps dévore & détruit tout, il change tout de place, il ne permet à rien de durer long-temps. Les fleuves ſe tariſſent, la mer en ſe retirant laiſſe ſes rivages à ſec, les montagnes s'affaiſſent,

(1) *Voyez* ſur cet ami de Séneque, la note de Juſte-Lipſe.

les hauteurs s'écroulent. Mais pourquoi m'arrêter à ces bagatelles ? la masse si belle des cieux se trouvera subitement embrasée. La mort étend ses droits sur tout : mourir est une loi, & non un châtiment. Un temps viendra où ce monde ne sera plus.

Souhait.

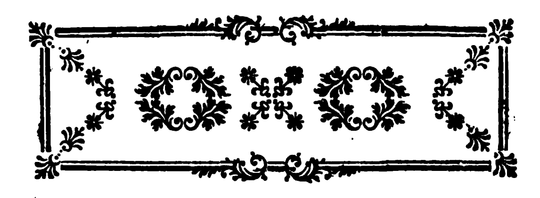
PUISSENT mes deux freres me survivre, & n'éprouver d'autre chagrin que celui que leur causera ma perte ! Puissé-je les surpasser en tendresse, & être surpassé par eux ! qu'il y ait entre nous un combat d'amitié ! puisse mon fils Marcus, qui ne fait encore que bégayer, lutter un jour contre l'éloquence de ses deux oncles ! *** *** ***

Sur Cordoue, sa Patrie.

CORDUE ! prends le deuil, & l'appareil de la tristesse, répands quelques larmes sur ma cendre. Déplore le sort fatal d'un Poëte qui t'appartient, & qui cause ta plus grande affliction ; tu ne fus pas plus consternée dans le temps où les forces de tout l'univers semblerent fondre sur toi, lorsque tu étois prête à périr des deux côtés, ayant à la fois Pompée & César pour ennemis, ou bien dans le temps

funeste où une nuit fatale fit périr trois cents de tes citoyens, ou lorsqu'un brigand Lusitanien assiégeoit tes murs, & lançoit des traits contre tes portes. Moi qui fus jadis un de tes citoyens distingués, qui te fis honneur, je vais être attaché à un rocher. Cordoue, prends le deuil ; & félicite-toi de ce que la Nature t'a placé à l'extrémité des bords de l'Océan, tu en apprendras plus tard la cause de ta douleur:

Fin des Epigrammes de Séneque.



L'APOCOLOQUINTOSE (1),

OU

L'APOTHÉOSE

DE L'EMPEREUR CLAUDE (2)

JE veux transmettre le souvenir de ce qui s'est passé dans le ciel, sous le Consulat d'Asinius Marcellus & d'Acilius Aviola, le treizieme jour d'Octobre, jour

(1) Ce mot signifie proprement, *inécucurbitation*, c'est-à-dire métamorphose de l'Empereur Claude en citrouille. Allusion à l'Apothéose des Empereurs, par lequel ils étoient placés au rang des Dieux.

(2) Ce morceau satyrique n'ayant point été traduit par M. la Grange, on a cru pouvoir y suppléer en faisant usage d'une traduction anonyme insérée dans le premier volume des *Mémoires de Littérature* du P. des Molets, que l'on attribue à feu M. l'Abbé de la Bletterie, de l'Académie des Inscriptions. Cependant on s'est permis de faire plusieurs changements à

mémorable, où (3) commence un nouveau regne, époque d'un heureux siecle. Mon histoire sera fidele, la haine ni la flatterie n'y auront point de part. Mais si l'on veut savoir d'où j'ai tiré tout ce que je vais dire: premiérement je puis ne pas répondre à la question, & par là me tirer d'affaire. Qui pourroit en effet me forcer de répondre? ne suis-je pas libre, depuis la mort de celui qui avoit donné lieu au proverbe, que (4) *pour être heureux, il faut être né ou sot ou Roi.* En second lieu, s'il faut absolument répondre, je puis dire tout ce qui me viendra dans la tête. A-t-on jamais interrogé un Historien sous serment? Cependant s'il falloit produire un témoin, je vous dirois: demandez à celui qui a vu monter Drusille dans le ciel, il vous dira qu'il a vu Claude enfiler la même route,

---

cette traduction pour la rendre plus conforme au texte. On n'a rien changé aux vers, qui ont paru rendre assez fidélement ceux de l'original.

(3) Au texte: *anno novo*, on appelloit ainsi la premiere année du regne des Empereurs. *Voy.* TURNEBE, (*adversar. lib.* 23, *cap.* 8.) qui rapporte encore plusieurs autres significations du mot *novus* joint à *annus.*

(4) *Voyez* sur ce proverbe, ERASME, *pag.* 399 *& seq.* edit. *Wechel.* 1643.

mais *d'un pas inégal.* Que mon témoin le veuille, ou non, il faut de toute néceſſité qu'il ſache ce qui ſe paſſe là haut; il eſt inſpecteur de la voie Appienne, qui eſt, comme vous le ſavez, la route qu'Auguſte & Tibere ont tenue pour aller prendre place parmi les Dieux. Au reſte, c'eſt un ſecret qu'il ne dira que tête-à-tête : en vain vous tenteriez de le faire parler en public : car depuis le jour qu'il aſſura en plein Sénat d'avoir vu monter Druſille dans le ciel, & qu'il eut le chagrin de voir qu'on ne faiſoit aucun cas d'une ſi bonne nouvelle, il a juré que quand même il verroit tuer un homme au milieu de la place publique, il n'en diroit mot. Je vais donc publier ce que j'ai appris de lui. Puiſſe un ſi honnête homme jouir long-temps d'une vie heureuſe & tranquille!

Phœbus entroit plus tard dans ſa vaſte carriere,
Morphée avoit le temps de verſer ſes pavots,
Et ſur un char d'argent la céleſte courriere
Aux mortels fatigués donnoit un plein repos :
Le riche Automne en proie à l'Hyver formidable
Voyoit tomber les fruits, & les feuilles vieillir.
Le Vendangeur, foulant le nectar délectable,
Ne trouvoit preſque plus de raiſins à cueillir.

Tout cela deviendra plus intelligible,

ſi je dis en deux mots, que l'on étoit au mois d'Octobre, au troiſieme jour des Ides : quant à l'heure, je n'en ſuis point aſſuré, on auroit moins de peine à mettre d'accord les Philoſophes, que les horloges, je crois pourtant que c'étoit entre midi & une heure. Les Poëtes aſſurément n'y penſent pas de ſe donner tant de mal : peu contents de décrire exactement le lever & le coucher du ſoleil, ils veulent encore parler de la moitié du jour : cela poſé, ne laiſſons point paſſer un ſi heureux moment.

Le Soleil avoit fait la moitié de ſon cours,
Il penchoit, fatigué, vers le rivage more,
Plus proche du Couchant qu'il n'étoit de l'aurore.

Claude tiroit à ſa fin, mais ſon ame ne pouvoit trouver d'iſſue pour ſortir de ſon corps. Alors Mercure qui, pour ſon eſprit, l'avoit toujours aimé, tira à part (4) l'une des trois Parques, & lui dit : *« Cruelle femme ! quel plaiſir trouvez » vous à voir ſouffrir un malheureux qui » n'a jamais mérité d'être ainſi tour» menté ? Voici la ſoixante-quatrieme année*

(4) Je lis ici avec GRONOVIUS *Seducit*, au lieu d'*educit* que porte le texte de l'édition *varior.*

» *qu'il lutte contre son ame, pourquoi* » *lui enleviez-vous le bonheur de s'en débar-* » *rasser ? Souffrez enfin que les Astrologues* » *rencontrent une fois juste, eux qui le* » *tuent tous les ans, & même tous les mois,* » *depuis son élévation à l'Empire ! Cepen-* » *dant ne nous étonnons pas de tant d'er-* » *reurs de calcul : ce n'est pas tout-à-fait* » *leur faute, personne n'a pu découvrir* » *l'heure de sa naissance ? personne n'a ja-* » *mais cru qu'il fût né. Mais allons, fai-* » *tes votre devoir* ».

Parques, tranchez le cours d'une vie inutile,
Faites passer le sceptre en de plus dignes mains.

A dire vrai, répondit Clotho, *j'avois eu dessein de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il eût accordé les droits de citoyens à ce petit nombre de sujets qui ne l'ont pas encore ; car je savois qu'il en vouloit décorer tous les Grecs, les Espagnols, les Gaulois et les Bretons ; mais puisqu'on veut conserver quelques étrangers, afin que la race ne s'en perde pas, et que vous me l'ordonnez : soit fait ainsi qu'il est requis.* Ensuite elle ouvrit une petite boîte, d'où elle tira trois fuseaux : le premier contenoit la destinée d'Augurinus (6), le second de

(6) Deux impertinents fort connus du temps de Seneque, note de M. L. D. L. B.

Baba, le troisieme de Claude. Je voulois, ajouta Clotho ; que *ces trois hommes se suivissent de près dans l'année, mais je vais les mettre ensemble ; je ne veux pas que Claude s'en aille sans compagnie. Il n'est pas de la bienséance qu'un homme, qui voyoit tant de milliers d'hommes empressés autour de lui, se trouve tout d'un coup seul. Il se contentera, s'il lui plaît, de ces compagnons de voyage.*

Après qu'elle eut dit ces mots :

Elle prit le fuseau de ses fatales mains,
Et raya Claudius du nombre des humains:
Mais Lachésis nouant sa blonde chevelure,
De lauriers immortels releva sa parure.
D'abord des fils nouveaux l'éclatante blancheur.
Sous ses divines mains, prit une autre couleur:
De l'or & de l'argent le pompeux assemblage
Fait à la Parque même admirer son ouvrage.
La laine se roidit, un métal précieux
Annonce à la Nature un siecle plus heureux.
Lachésis dans son cœur s'abandonne à la joie.
De filer aux humains des jours d'or & de soie.
Quel plaisir d'achever un ouvrage si beau !
De remplir sans effort le fatal écheveau !
Et du nouveau César fixant les destinées,
A celles de Nestor égaler ses années !
Le Dieu de l'Hélicon fait de ses chants divins
Retentir les échos du Palais des Destins.

Des ſons ſi raviſſants enchantent les trois Fées :
D'un aimable travail leurs mains trop occupées
Laiſſent un libre cours au fuſeau fortuné ,
Et ſurpaſſent le temps par le ſort ordonné.
Parques, dit Apollon, reſpectez votre ouvrage,
Céſar a tous mes traits, ma taille & mon viſage.
Ses naiſſantes vertus méritent des autels,
Qu'il vive par de-là le reſte des mortels !
Du ſéjour des humains la juſtice exilée,
Vient reprendre ſes droits comme au ſiècle de Rhée.
Le vice frémiſſant dans le fond des Enfers,
N'oſeroit en ſortir pour troubler l'Univers.
Tel que l'aſtre du jour, commençant ſa carriere,
Paroît à l'Orient dans un char de lumiere,
Il porte en un inſtant ſes feux de toutes parts,
Et l'ombre de la nuit s'éclipſe à ſes regards :
Tel ſe montre aux Romains un Prince plein de charmes ;
Il vient ſécher leurs pleurs & calmer leurs alarmes.
Préſent digne des Dieux, la grace & la beauté
Temperent de ſon front la fiere majeſté.

Ainſi parla Apollon. Lachéſis charmée d'un ſi bel éloge, conçut des ſentiments favorables pour Néron, le nouvel Empereur ; elle laiſſa tourner le fuſeau, & lui accorda encore bien des années. Pour

Claude, il fut résolu tout d'une voix:
Qu'il partît dans l'instant sur cet heureux présage.

Aussi-tôt son ame sortit avec bruit, & il cessa de paroître vivant. Il expira en écoutant des Comédiens, de-là vient le peu de goût que j'ai pour ces sortes de gens. Voici ses dernieres paroles, après qu'il se fut fait entendre par l'organe dont il se servoit volontiers. *Ah! Ah!* (7) *je crois que je me suis c...* Je ne sais ce qu'il fit, mais au moins il est certain qu'il a c... toutes choses.

Il seroit inutile de rapporter ce qui se fit ensuite sur la terre. Vous le savez très-bien, & il n'est pas à craindre qu'on y ait perdu la mémoire de ce qui a fait la félicité publique : personne ne peut oublier son propre bonheur. Apprenez donc ce qui s'est passé dans le ciel, je vous ai nommé mon auteur, c'est à lui d'en répondre.

On annonce à Jupiter, qu'il paroissoit un homme d'une taille haute, fort chauve, & qui sembloit menaçer; qu'il remuoit continuellement la tête, & traînoit difficilement le pied droit : qu'on lui avoit demandé de quel pays il étoit; à quoi l'étranger avoit répondu d'un son

(7) Au texte : *væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, nescio : omnia certè concacavit.*

de voix si troublé & si confus, qu'on n'avoit pu démêler son langage : que sûrement cet homme n'étoit ni Grec, ni Romain, ni d'aucune nation connue. Alors Jupiter ordonna à Hercule qui avoit couru le monde, & qui devoit connoître tous les peuples de la terre, d'aller voir de quelle espece d'homme il pouvoit être. D'abord Hercule à sa vue se sentit un peu troublé, quoiqu'il n'eût pas craint autrefois tous les monstres qu'il avoit combattus. Quand il apperçut ce visage d'une figure toute nouvelle, qu'il remarqua cette démarche extraordinaire, qu'il entendit cette voix rauque & embarrassée, qui n'avoit rien de commun avec celle d'aucun animal terrestre, mais telle que celle des monstres marins, il crut qu'il avoit un treizieme travail à entreprendre. Cependant l'ayant considéré plus attentivement, il lui parut être à-peu-près un homme, de sorte qu'il osa s'approcher : & comme un Grec qui savoit son Homere, il se servit d'un vers de ce Poëte, & lui dit

De quel pays es-tu ? Qui t'a donné la vie ?

Claude fut charmé d'entendre ces mots : il jugea qu'il y avoit dans le ciel des gens qui aimoient les lettres, & il se

flatté que ses histoires trouveroient là des lecteurs, & pour faire connoître qu'il étoit Empereur, il emprunta un vers du même Poëte, & dit :

Mes ayeux ont jadis régné dans Ilion.

Claude eût répondu plus juste, s'il eût pris le vers qui suit immédiatement :

J'ai rempli mon pays de sang & de carnage.

Le bon Hercule en eût été la dupe, si la Fievre n'eût été présente : seule elle avoit quitté son temple pour accompagner Claude ; pour tous les autres Dieux, il les avoit laissés à Rome. Elle prit la parole & dit à Hercule : *Ne vous y fiez pas, cet homme ne dit pas un mot de vérité : je puis vous en parler savamment, moi qui durant tant d'années, ne l'ai jamais quitté. Il est né à Lyon, il est de la ville municipale fondée par Plancus. Du lieu de sa naissance à Vienne, il n'y a que seize milles : c'est un vrai Gaulois, aussi a-t-il fait ce qui convenoit à un homme de sa nation. Il a pris Rome. Je vous garantis encore un coup, qu'il est né à Lyon où Licinius a dominé tant d'années. Pour vous qui avez plus couru qu'un Muletier qui marche nuit & jour, vous savez où est Lyon, & qu'il y*

a bien du chemin entre le Rhône et le Xante.

Là-dessus Claude s'emporta, & par un murmure inintelligible fit éclater sa colere: mais personne ne comprenoit ce qu'il vouloit dire; ses gestes étoient pourtant expressifs, il vouloit qu'on menât la Fievre au supplice, en faisant un signe de cette main, qui n'avoit de force que quand il s'agissoit de faire couper la tête à quelqu'un. Il prétendoit qu'on en fît autant à la Fievre; mais vous eussiez dit que tous ceux qui étoient là, fussent ses affranchis, tant on se mettoit peu en peine d'exécuter ses ordres. Alors Hercule lui dit: *Ecoute, & trêve d'impertinences. Te voici dans un pays où les souris même rongent le fer: parle vrai, ou je vais te donner sur les oreilles;* & pour l'épouvanter encore plus, il prit le ton tragique, & lui dit d'une voix terrible:

Dis-nous sans différer ton nom & ta patrie.
Vois-tu cette massüe? Il y va de ta vie.
Jadis mon bras vengeur immola vingt Tyrans.
De quels étranges sons formes-tu tes accents?
Mais parle: quel climat t'a donné la naissance.
Quand, soumis sans relâche à l'injuste puissance
Qui livra mon courage à cent périls divers,
Du bruit de mes travaux, je remplis l'Univers,

Je fus, je m'en souviens, au fond de l'Hespérie,
Du monstre Gérion, je domptai la furie.
Pour augmenter l'éclat d'un triomphe si beau,
Je voulus chez les Grecs emmener son troupeau.
Je traversai la Gaule, & vis sur mon passage,
D'un aimable côteau le riant paysage:
Le Soleil en naissant le dore de ses feux:
Ses pieds sont arrosés par des fleuves fameux,
Le Rhône impétueux, & la Saone dormante,
Dont les tranquilles eaux & l'insensible pente,
Aux nymphes chaque jour donnent lieu de douter
Si leur Dieu veut descendre, ou s'il veut remonter.
Est-ce là ta patrie?

Ces paroles furent prononcées avec force. Cependant Hercule n'étoit pas trop assuré, il craignoit de se compromettre avec un fou. Mais Claude voyant devant lui un homme robuste, n'eut plus envie de rire. Il comprit que si à Rome il n'avoit point eu d'égal, il n'en étoit pas de même dans l'endroit où il étoit; qu'un coq est maître sur son fumier. Il prit donc la parole, & autant qu'on le put comprendre, il parut dire ce qui suit: *Hercule, le plus vaillant des Dieux, j'ai toujours compté sur vous dans l'occasion, & si on m'eût demandé un répondant, je vous eusse choisi par préférence, attendu que vous*

devez me connoître. Car, s'il vous plaît de vous en ressouvenir, c'est moi qui rendois la justice devant votre temple durant des jours entiers, dans les plus grandes chaleurs de Juillet & d'Août. Vous savez quelles fatigues j'ai eu à essuyer de la part des Avocats que j'écoutois nuit & jour. Si vous eussiez été à ma place, nonobstant votre courage à toute épreuve, vous auriez mieux aimé nettoyer les étables du Roi Augias : j'ai eu mille fois plus d'ordures à essuyer.

Ces paroles attendrirent Hercule, qui l'introduisit dans le ciel. Claude n'y fut pas plutôt, que quelques Dieux du second ordre l'entourerent. Il se dit bien des choses qu'on ne pouvoit entendre par le grand bruit qu'on faisoit. Le tumulte étant appaisé, l'un des demi-Dieux s'adressant à Hercule, lui dit. « Je ne m'étonne pas que vous ayez forcé » notre palais, nous savons quel est vo» tre emportement, il n'y a rien de sa» cré pour vous. Mais, Hercule, dites» nous au moins quelle espece de Dieu » vous voulez faire de ce magot ? il ne » sauroit être un Dieu à la façon d'Epi» cure ; il faudroit pour cela qu'il ne fît » de mal à personne, & qu'il ne fût pas » capable d'en recevoir. Voulez-vous en » faire un Dieu à la façon des Stoïciens ?

» un tel Dieu ne doit-il pas avoir la fi-
» gure ronde ? ce qui n'est pas possible
» tant que Claude aura une tête, & la
» partie qui constitue l'homme. Là-dessus
» un demi-Dieu le regarda fixement, &
» s'écria que Claude ne ressembloit pas
» mal au Dieu des Stoïciens : il est, *dit-il*,
» sans cœur & sans cervelle. Assurez-
» vous qu'il eût obtenu sa grace, du
» bon Saturne, attendu qu'il célébroit
» les Saturnales toute l'année.

« Jupiter ne l'eût jamais souffert, *re-*
» *prit un Dieu subalterne.* Claude ne l'a-
» t-il pas condamné comme un incef-
» tueux, en faisant mourir son gendre
» Silanus. Et pourquoi ? Celui-ci avoit
» une sœur d'une beauté ravissante, &
» d'une gaieté charmante : tout le mon-
» de lui donnoit le nom de Vénus ; Sila-
» lanus a mieux aimé lui faire porter
» celui de Junon ! Eh ! quoi, *dit Claude*, est-
» il permis d'aimer sa sœur ? Imbécille,
» reprit le Dieu, apprends qu'on épou-
» soit à Athenes les sœurs d'un autre lit,
» & à Alexandrie les sœurs véritables.
» Parcequ'à Rome, ajouta-t-il, les sou-
» ris mangent de la farine ; cet impor-
» tun censeur, s'érige en réparateur des
» torts. Au reste, je ne sais pas trop à
» quoi il s'occupoit dans son cabinet :
» aujourdhui

» aujourd'hui le voilà parmi vous, qui se
» promene dans le ciel, il veut être Dieu
» à quelque prix que ce soit. C'est peu
» pour lui d'avoir un Temple dans la
» Bretagne, & que les peuples de cette
» isle lui adressent des vœux, comme à
» une Divinité : ces barbares ont du
» goût pour une bête qui lui ressemble ".

Enfin après bien des discours de cette nature, Jupiter voulut que les demi-Dieux qui demeuroient à sa Cour, donnassent leur avis sans disputer. « Peres » conscripts, *leur dit-il*, je vous avois » permis de faire des questions, mais » vous ne dites que des balivernes, je » veux qu'on observe l'étiquette de la « Cour ; que pensera de nous cet hom» me, quel qu'il puisse être "? On fit donc sortir Claude, & Janus fut prié de dire son avis le premier. Ce Dieu avoit été désigné Consul pour les Calendes de Juillet de l'année suivante, mais Consul des après-dîner seulement : c'est un vieux routier à qui il est difficile d'en faire à croire, attendu qu'il voit & devant & derriere. Il parla fort éloquemment, comme il convient à un Dieu qui passe sa vie dans le barreau ; mais il alloit si vîte, que le copiste n'a pu le suivre ; c'est pourquoi je ne rapporterai rien de son discours, de

peur de le défigurer. Il dit beaucoup de choses touchant la majesté des Dieux ; il soutint qu'on devoit être fort réservé à accorder un si beau privilege. « C'étoit » autrefois une grande affaire, *ajouta-t-» il*, que d'être élevé à ce haut rang, » mais aujourd'hui il n'y a rien de plus » aisé. Cependant afin qu'on ne pense » pas que j'en veux à la personne, & non » à l'abus, je suis d'avis, qu'à commencer » de ce jour, on ne fasse plus de Dieux » de tous ceux que la terre nourrit de ses » fruits abondants. Si quelqu'un, au » mépris de ce décret de notre Sénat, a » été divinisé, soit en bronze, soit en » peinture, je l'abandonne aux lutins, » & je veux qu'aux premiers jeux qui se » donneront, il soit traité comme ceux » qui se vendent (8) pour combattre » dans l'arêne ».

---

(8) Le texte dit : *inter novos auctoratos*, on appelloit ainsi ceux qui se louoient pour exercer le vil métier de gladiateurs. Les formes de cet engagement honteux, comme l'appelle ailleurs Séneque, étoient d'être battus de verges, d'être liés, de souffrir la mort. *Illius turpissimi* AUCTORAMENTI *verba sunt :* uri, vinciri, ferroque necari. *Ab illis qui manus arenæ locant, & edunt ac bibunt quæ per sanguinem reddant, cavetur ut ista vel inviti patiantur.* SENEC. *epist.* 37.

Le ſecond à qui on demanda ſon avis, fut le Pere du jour, fils de la Déeſſe de la Victoire. Il étoit déſigné Conſul des Banquiers; il ſubſiſtoit des petits profits qu'il faiſoit en vendant aux uns & aux autres le droit (9) de cité dans Rome & dans les autres provinces de l'Empire. Hercule s'approcha de lui d'un air gracieux, & l'avertit en lui tirant l'oreille : ce Dieu opina en ces termes. « Puiſque Claude » eſt proche parent du Dieu Auguſte, » que Livie qu'il a fait Déeſſe, eſt ſon » aïeule, qu'il ſurpaſſe de beaucoup tous » les hommes en ſageſſe, & qu'il eſt de » l'intérêt de la République, que Romu-

(9) Gronovius a prouvé que c'eſt le vrai ſens de ces paroles, *vendere civitatulas ſolebat*: & il penſe avec raiſon que Séneque lance ici un trait de ſatyre contre Meſſaline & les Miniſtres qui gouvernoient l'eſprit de Claude, & qui obtenoient de ce Prince ſtupide, la permiſſion de vendre pour de groſſes ſommes d'argent, le droit de Bourgeoiſie Romaine, & celui d'être inſcrit Citoyen de quelqu'autre Ville.

Itaque illos pungi putem qui apud Claudium potentes tot hominibus ingenti mercede accepta, jura Romanæ & aliarum civitatum in quas adſcribi concupiſſent à principe impetrarant. GRONOVIUS, *in h. loc.* La traduction de M. L. D. L. B. faiſoit diſparoître entiérement cette alluſion fine à un des abus les plus funeſtes du regne de Claude.

» lus ait quelqu'un qui puisse manger
» avec lui des raves bouillantes ; je suis
» d'avis que ledit Claude soit placé dès ce
» jour au nombre des Dieux, qu'il jouisse
» de leurs prérogatives, à tout aussi bon
» titre que ceux qui ont été divinisés
» avant lui, & qu'on ajoute ce trait
» aux Métamorphoses d'Ovide ».

Les avis étoient fort différents, & dans ce partage, Claude alloit l'emporter : car Hercule qui sentoit la conséquence d'un refus, alloit d'un côté & d'autre, & disoit à chacun des Dieux: « Ne refusez pas ma demande, cette
» affaire m'intéresse ; quand vous aurez
» besoin de ma voix, je vous rendrai la
» pareille : un Barbier rase l'autre ».
Alors Auguste se leva, pour donner son avis, & parla avec beaucoup d'éloquence. « Peres conscripts, *dit-il*, je vous
» prends à témoins que depuis que je suis
» Dieu, on ne m'a pas entendu proférer
» un seul mot ; je ne me mêle que de
» mes propres affaires. Mais enfin je ne
» puis plus dissimuler, ni renfermer ma
» douleur, que la honte rend plus vive.
» Est-ce donc pour ce butor, que j'ai pa-
» cifié la terre & l'onde, appaisé les guer-
» res civiles, établi des loix sages, & em-
» belli la ville de Rome? Peres conscripts,

» je ne ſais par où commencer, je n'ai
» point de termes pour exprimer mon
» indignation ; permettez-moi d'em-
» prunter une ſentence d'un diſcours de
» l'éloquent Meſſala Corvinus : *il a cou-*
» *pé les nerfs de l'Empire.* Cet homme qui
» nous paroît n'avoir pas la force de chaſ-
« ſer une mouche, faiſoit mourir des
» hommes avec autant de facilité qu'un
» chien. Mais pourquoi parler de tant de
» braves gens qu'il a fait périr ? Les mal-
» heurs de ma famille m'empêchent de
» porter la vue ſur les maſſacres pu-
» blics : diſpenſez-moi de vous parler
» de ceux-ci, pour ne vous entretenir
» que des premiers. Que s'il ne com-
» prend pas les maux qu'il a faits, moi
» je les comprends, & cela ſuffit. A
» l'abri de mon nom, ce miſérable a
» vécu pendant pluſieurs années : vou-
» lez-vous ſavoir la reconnaiſſance qu'il
» m'en a témoignée ? Il a fait mourir Si-
» lanus, mon petit-neveu, & les deux
» Julies, mes petites-filles, l'une par la
» faim, & l'autre par le fer. Voyez, ô
» Jupiter ! ſi vous voulez favoriſer une
» ſi mauvaiſe cauſe, qui vous intéreſſera
» vous-même, ſi vous accordez à cet
» homme une place parmi nous.

» Mais, Claude, répondez vous-

» même : dites-nous, pourquoi avez-
» vous condamné tant de gens à la mort,
» sans instruire leur procès, sans vou-
» loir les écouter? Est-ce donc ainsi qu'on
» s'excuse? au moins ce n'est pas ici la
» coutume. Jettez les yeux sur Jupiter,
» dont le regne dure depuis tant de sie-
» cles; le seul Vulcain a ressenti les ef-
» fets de sa colere, & encore ne lui en
» a-t-il couté qu'une jambe; car comme
» dit Homere :

Jupiter d'un seul coup lui fit franchir l'Olympe.

» Irrité contre sa femme, il l'a suspen-
» due par les pieds; mais lui a-t-il ôté
» la vie? au lieu que vous, vous avez
» fait mourir Messaline, dont j'étois le
» grand oncle, comme je suis le vôtre.
» Vous n'en savez rien, dites-vous : que
» les Dieux vous confondent! cette
» ignorance est plus honteuse que sa
» mort même. Il n'a cessé de poursuivre
» à feu & à sang la mémoire de Caïus
» César; celui-ci avoit ôté la vie à son
» beau-pere, & Claude n'a pas épargné
» son propre gendre. Caïus César dé-
» fendit au fils de Crassus de porter le
» nom de grand; Claude lui a rendu
» son nom, & lui a fait couper la tête. Il
» a choisi quatre victimes dans une seule

» famille, Craſſus, Scribonie, Triſtio-
» nie, Aſſarion, toutes perſonnes de la
» premiere qualité; Craſſus entre autres,
» dont la ſottiſe étoit aſſez grande pour
» le rendre digne du trône.

» Songez donc, ô Dieux immortels,
» quel eſt le monſtre qui demande une
» place parmi vous: pourrez-vous main-
» tenant vous réſoudre à en faire un
» Dieu? regardez attentivement ce
» corps, que les Dieux dans leur colere
» ont formé. Mais pour finir: voyons,
» s'il dit ſeulement trois paroles de ſuite,
» & je me rends ſon eſclave. Eh! qui
» voudra rendre un culte à une telle Di-
» vinité? qui pourra croire que vous
» l'ayez élevé à ce rang? Si vous faites
» de tels Dieux, perſonne ne penſera
» que vous le ſoyez vous-même. En un
» mot, ſi je me ſuis comporté décem-
» ment parmi vous, ſi perſonne ne peut
» me reprocher une réponſe impolie,
» Peres conſcripts, vengez les outrages
» qu'il m'a faits: voici donc mon ſen-
» timent ". Il prit alors ſes tablettes, &
lut ce qui ſuit. « Puiſque le divin Claude
» a fait mourir ſon beau-pere, Appius
» & Silanus ſes gendres, Pompée & Lu-
» cius Silanus, le beau-pere de ſa fille,
» Craſſus, le meilleur homme qu'il y eut

» au monde, & qui par sa bêtise lui » ressembloit si parfaitement, que deux » œufs ne se ressemblent pas davantage; » Scribonia, la belle-mere de sa fille, » Messaline sa femme, & tant d'autres » qu'on ne peut les compter; mon avis » est de le punir avec rigueur, en le con- » damnant à juger les procès sans relâ- » che, de le bannir d'ici au plutôt, » & de lui ordonner de vuider le Ciel » dans trente jours, & l'Olympe dans » trois".

Tous les Dieux se rangerent de l'avis d'Auguste. Alors Mercure, sans perdre un moment, le prit par le col, & le mit dans le chemin qui conduit aux Enfers.

Lieux sombres d'où mortel n'est jamais revenu.

Quand ils passerent par la voie sacrée, Mercure demanda à quelqu'un qu'il rencontra sur sa route, ce que signifioit ce concours extraordinaire de peuple, & si ce ne seroit pas là les funérailles de Claude. Le convoi étoit magnifique, & la dépense n'y étoit nullement épargnée. Il étoit aisé de juger qu'on faisoit les obseques d'un Dieu; il y avoit bon nombre de joueurs de flûtes & de trompettes, & le bruit de tous ces instruments étoit si grand, que Claude lui-même pouvoit

l'entendre. On voyoit la joie peinte ſur tous les viſages, le peuple Romain paroiſſoit ſortir d'eſclavage. Agathon & quelques Avocats répandoient des larmes très-ſinceres. Les Juriſconſultes étoient pâles, maigres, ayant à peine un ſouffle de vie, comme des gens revenus de l'autre monde. Un d'entre eux qui vit les Avocats s'attrouper pour déplorer un ſi grand changement de fortune, s'approcha d'eux, & leur dit : « n'avois-je pas » raiſon de vous dire que les Saturnales » ne dureroient pas toujours " ? Claude voyant ſes funérailles, comprit qu'il étoit mort : auſſi chantoit-on avec beaucoup de pompe des vers à ſa louange.

Répandez des pleurs ;
Que chacun reſſente
De vives douleurs.
Que Rome lamente
D'une voix dolente
Ses cruels malheurs.
La Parque meurtriere
A fini les jours
D'un Roi, les amours
De la terre entiere.
Il étoit prudent ;
Et j'ai pour garant
De ſon grand courage

Le sûr témoignage
Que chacun lui rend.
On le vit souvent,
Coureur très-agile,
Voler entre mille,
Plus prompt que le vent.
Quelle main plus sûre
A lancer un dard,
Fit une blessure
Au dos d'un fuyard?
Le Parthe rebelle
Paya ses forfaits;
La Perse cruelle
A senti ses traits;
Les Aigles Romaines
Ont franchi les mers;
Les Bretons si fiers
Ont porté nos chaines?
L'Océan tremblant
Gémit en silence
Du poids accablant
De notre puissance.
Poussez des regrets.
Qui jamais dans Rome
Jugea les procès
Comme ce grand homme?
Il savoit, hélas!
Vuider les débats,

Au rapport fidele
D'un des Avocats;
Et dans certains cas,
(Méthode nouvelle)
On ne plaidoit pas.
Perte irréparable !
Quel Juge équitable,
Du matin au ſoir
En main la balance,
Et ſans s'émouvoir,
Tiendra la ſéance;
Je vois des humains
Le Juge inflexible,
Remettre en vos mains
Son urne terrible.
Poëtes nouveaux
Briſez vos trompettes,
Rompez vos muſettes
Et vos chalumeaux.
Vous, Joueurs illuſtres,
Dont les dés heureux
Ont comblé les vœux
Le cours de deux luſtres;
Et vous Orateurs,
Troupe mercenaire,
Pleurez votre pere.
Plaignez vos malheurs.

Claude étoit enchanté des louanges

qu'on lui donnoit, il eut bien désiré de jouir plus long-temps de ce spectacle; mais le Messager des Dieux mit la main sur lui & le fit marcher, après avoir pris la précaution de lui couvrir la tête; de peur qu'en traversant le champ de Mars, il ne fût reconnu. Ils se mirent à marcher entre le Tibre & la voie couverte, & descendirent aux enfers; l'affranchi Narcisse y étoit déja arrivé par un chemin plus court pour recevoir son cher maître; aussi vint-il au devant de lui, frais & parfumé comme un homme qui sort du bain. Dès qu'il le vit, il s'écria: eh quoi! les Dieux habitent-ils avec les hommes? Dépêche-toi, lui dit Mercure, & annonce notre arrivée. Narcisse auroit voulu faire plus de caresses à son bon patron; mais Mercure lui renouvella l'ordre de se dépêcher en lui donnant un coup de baguette. Narcisse part aussi-tôt, & comme le chemin est aisé quand on descend, malgré sa goutte, il arriva dans un instant à la porte de Pluton. Là, comme dit Horace, étoit couché un monstre à cent têtes, qui s'agitoit sans cesse & hérissoit sans cesse son affreuse criniere. Dès qu'il apperçut ce vilain chien noir tout hérissé, & qu'on ne voudroit pas rencontrer de nuit, il en fut un peu troublé, lui qui

avoit aimé tendrement une chienne toute blanche. Il se rassura pourtant & dit d'une voix haute : le César Claude est arrivé : aussi-tôt une troupe d'ombres s'avança en chantant le refrein : *nous l'avons trouvé ! nous l'avons trouvé ! réjouissons-nous*, Là, on voyoit Caïus Silius Consul désigné, Junius, Chef des Gardes Prétoriennes, Sextus Trallus, Helvius Trogus ; les Chevaliers Romains Cotta, Vectius Valens & Fabius, tous gens que Narcisse avoit fait mourir. Au milieu de cette troupe joyeuse, paroissoit le pantomime Mnester ; Claude l'avoit fait mourir à cause de sa jolie figure. Le bruit de l'arrivée de Claude parvint jusqu'à Mnester ; d'abord on vit venir les affranchis Polybe, Myron, Harpocras, Amphæus & Pheronactes, que Claude avoit eu soin de faire marcher devant lui, de peur d'en manquer quelque part. Ensuite paroissoient les deux Préfets Justus Catonius, & Ruffus, fils de Pompée ; ses bons amis Saturnius Luscius, & trois Consulaires, Pedo Pompeïus, Lupus, & Céler Asinius ; enfin, la fille de son frere, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-pere, sa belle-mere, ses proches parents, qui allerent tous ensemble au-devant de lui. Dès que Claude les apperçut, il

s'écria : hé quoi ces lieux ſont remplis de mes amis ! comment avez-vous fait pour venir ici ? Alors Pedo Pompeïus prenant la parole pour tous, lui répartit : que dis-tu, cruel homme ? comment oſes-tu nous faire une pareille queſtion ? quel autre que toi nous y auroit envoyés ? toi, l'aſſaſſin de tous tes amis ! mais allons en juſtice, je te ferai voir que nous avons ici des Juges. Après ces mots, il le conduiſit au tribunal d'Æacus. Il fonda ſon accuſation ſur la loi Cornelia contre les meurtriers ; il ſoutint que Claude l'avoit violée, & ſigna ſa requête. Il l'accuſa d'avoir fait mourir trente Sénateurs, & plus de trois cents vingt-cinq Chevaliers Romains, ſans compter une infinité d'autres perſonnes, dont le nombre égaloit les ſables de la mer.

Claude effrayé, jetta les yeux de tous côtés, cherchant un Avocat qui voulût le défendre, mais il ne trouvoit perſonne. Enfin P. Petronius, ſon ancien convive, dont l'éloquence reſſembloit à la ſienne, s'avança, il ſe chargea de ce ſoin : mais on l'en diſpenſa. Pedo Pompeïus commença par l'accuſer à grands cris. Petronius vouloit répondre, mais Æacus, en Juge équitable, ne voulut pas le ſouffrir ; il condamna Claude après

n'avoir entendu que ſa partie, en diſant :

Qu'il éprouve à ſon tour ce qu'il a fait aux autres.

On fit un profond ſilence : une telle conduite parut ſurprenante, parcequ'on n'avoit jamais rien vu de ſemblable aux Enfers. Mais Claude y trouvoit plus d'injuſtice que de nouveauté. On diſputa long-temps ſur le genre de ſupplice qu'il falloit lui infliger ; quelques-uns diſoient que ſi on ne le châtioit, Tantale alloit bientôt mourir de ſoif, ſi on ne lui donnoit du ſecours ; qu'il falloit que Syſiphe fût enfin ſoulagé, qu'il ſeroit temps d'enrayer la roue d'Ixion.

Après de mures réflexions, il fut réſolu de ne rien changer au ſupplice de ces anciens criminels, de peur que Claude ne ſe flattât d'un ſemblable ſoulagement : on conclut qu'il falloit chercher un nouveau genre de ſupplice, une occupation futile, quelque deſir qui ne put jamais s'accomplir. Æacus ordonna que Claude joueroit aux dés avec un cornet percé ; le pauvre Claude avoit déja ſouvent ramaſſé les dés ſans rien avancer.

Manquant de fond, le cornet inutile
Laiſſoit aux dés un paſſage facile,

Il court après, les ramasse soudain;
Il va bientôt les jetter sur la table;
Il va goûter un plaisir incroyable.
Mais le dé fuit & coule dans sa main.
Tel d'un travail qui toujours recommence,
Dans les Enfers Sysiphe est tourmenté;
Il croit atteindre au sommet souhaité,
La pierre tombe, adieu son espérance.

Soudain on vit arriver Caligula, qui venoit revendiquer Claude comme son esclave. Il produisit des témoins qui attesterent que Caligula lui avoit souvent donné des coups, des soufflets, & même le fouet. Claude fut adjugé à ce Prince sans difficulté : celui-ci en fit présent à Æacus, qui le mit entre les mains de Ménandre son affranchi, pour en faire un débrouilleur de procès.

Fin du cinquieme Volume.

— 1 — 20 — 122 — 131 — 132 — [illegible]
132
145 — 2[illegible] [illegible] — 339 —
311 — 315 — 32[illegible] — 2[illegible] [illegible]
35[illegible] — [illegible] — 360 — 7[illegible]
392 — [illegible]

